

Digitized by the Internet Archive
in 2025

BIBLIOTHÈQUE DES EXERCICES

EXPLICATIONS

DES

EXERCICES ET ASCÈSE

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA

ÉDITÉES PAR DES PP. DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Traduit de l'allemand par M. l'abbé Ph. MAZOYER

TOME II

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA LIBRAIRIE P. LETHIELLEUX

Méditations sur la vie de N.S. J.-C., 3 volumes in-8° cour. de 596, 562 et 436 pages.

L'Année Ecclésiastique, Méditation sur les fêtes de l'Eglise, 2 volumes in-8° cour. de 580 et 696 pages.

Le Don de la Pentecôte, 2 volumes in-8° cour. de 312 et 330 pages.

Neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, un volume in-8° cour. de 254 pages.

Saint Joseph, dans la vie de Jésus-Christ et dans la vie de l'Eglise, mois de Saint Joseph, in-12 écu de 160 pages.

Vie de Saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne, in-8° carré, illustré (6^e mille), 414 pages.

La Compagnie de Jésus, un fort volume in-8° écu, de 356 pages.

Trois Principes de la vie spirituelle, in-8° cour. de 238 pages.

Principes d'Education catholique, in-8° cour. de 196 pages.

Le
Livre des Exercices
de
Saint Ignace de Loyola

EXPLIQUÉ ET PRÉSENTÉ
SOUS LA FORME DE CONSIDÉRATIONS

PAR

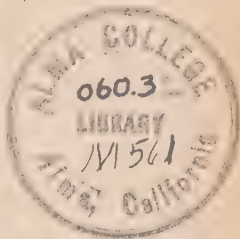
Maurice MESCHLER, S. J.

Edité, après la mort de l'auteur,

PAR

Walter SIERP, S. J.

TOME II



PARIS (VI^e)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

5636

Imprimi potest,
Coloniae, die 1^a junii 1924

BERN. BLEY,
S. J.
Præp. Prov. Germ. Inf.

Imprimatur,
Friburgi Brisgoviae, die 14^a januarii 1925
‡ CAROLUS, *arch.*

Nibil obstat,
ALEX. BROU, S. J.
Paris, le 6 avril 1929.

Imprimatur,
Lutetiæ Parisiorum, die 1^a maii 1929.
V. DUPIN
V. G.

P. Lethielleux, éditeur, réserve tous ses droits de reproduction et d'adaptation sur l'édition en langue française qui est sa propriété. — Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois en août 1929.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Le traducteur s'est fait un affectueux devoir de suivre exactement le texte, tout spécialement quand il s'est agi du *Livre des Exercices*. Il s'est attaché à donner une traduction littérale, — pour ainsi dire, de mot à mot — sacrifiant volontiers l'élégance du style pour rester fidèle au texte espagnol et à celui du R. P. Roothaan. Il acceptera de bonne humeur les critiques qu'on ne manquera point de lui adresser à ce propos : elles n'altéreront en rien son profond respect, sa vive reconnaissance pour saint Ignace et pour ses fils. Il compte d'autre part sur la bienveillance des lecteurs qui ont quelque connaissance et quelque pratique des *Exercices*.

PH. M.

PRÉFACE

Le premier volume de la Bibliothèque des Exercices contient tout d'abord le texte même du *Livre des Exercices*, d'après l'autographe de saint Ignace; et il est bien certain que ce petit livre se distingue d'autres écrits en ce qu'il a été approuvé et recommandé à tous les fidèles par deux Papes, dans deux documents officiels. L'un est de date récente, c'est la Constitution Apostolique de Sa Sainteté Pie XI (25 juillet 1922) proclamant saint Ignace Patron des Exercices spirituels; l'autre, de Paul III (31 juillet 1548), est le Bref *Pastoralis officii cura* où nous lisons : « Ces instructions et ces Exercices, dans leur ensemble et en tout ce qu'ils contiennent... Nous les approuvons, Nous les louons et, par le présent écrit les prenons sous Notre protection, et Nous exhortons très instamment dans le Seigneur tous les fidèles de l'un et l'autre sexe, dans le monde entier, à recourir à ces pieuses instructions et à ces Exercices pour s'y instruire dévotement » (1). Par cette double et solennelle approbation,

(1) Documenta et exercitia praedicta ac omnia et singula in eis contenta... approbamus, collaudamus ac praesentis scripti patrocinio communimus; hortantes plurimum in Domino omnes et singulos utriusque sexus Christi fideles ubilibet constitutos, ut tam piis documentis et exercitiis uti et in illis instrui devote velint.

les Vicaires de Jésus-Christ proclament donc que le Livre des Exercices de saint Ignace est un guide sûr dans les voies souvent difficiles de la vie spirituelle.

En outre, le premier volume de la Bibliothèque des Exercices donnait un *Commentaire du Livre des Exercices*, dû au P. Meschler. Les volumes suivants donneront, du même auteur, les *Méditations des Exercices en les développant*.

Comme le P. Meschler le dit lui-même dans la Préface du manuscrit imprimé pour l'usage exclusif des membres de la Compagnie de Jésus, il s'est toujours fait une règle de s'attacher fidèlement aux instructions et à la doctrine de saint Ignace dans le petit Livre des Exercices et à ne s'en écarter en rien. On devait retrouver là les Exercices mêmes de saint Ignace.

Toutefois il peut n'être pas inutile de faire ici une remarque. De même que le *Commentaire* du P. Meschler est *un* *Commentaire* et non *le* *Commentaire* des Exercices, de même les *Méditations* développées par lui sont *des* *Méditations* développées, et non point *les seules* auxquelles on doive s'en tenir.

Sans doute, ces *Méditations* du P. Meschler sont un des meilleurs travaux concernant les Exercices. Cependant, elles étaient destinées tout d'abord aux novices et aux débutants dans la vie spirituelle. De ce point de vue il est évident que l'auteur a magistralement compris comment introduire et guider les âmes dans ce monde de pensées qui est le petit Livre des Exercices.

Le présent volume contient d'abord les *Méditations*

sur le Fondement dont saint Ignace fait précéder les quatre Semaines des Exercices; viennent ensuite les exercices de la première Semaine qui correspondent à la « voie purgative » des anciennes Ecoles (*Annotation* 10 M. I 30) (1) et enfin une partie de la deuxième Semaine (Méditation sur le Règne de Jésus-Christ et Contemplations du Mystère de la Sainte Enfance du Sauveur).

Certaines Méditations — par exemple celles sur les péchés, l'enfer, la mort, etc. — sont exposées et développées plusieurs fois. Cela ne veut point dire que ces divers développements, ces plans multiples, doivent successivement s'appliquer à un seul et même exercice. Ce livre est un recueil de matériaux. C'est donc au Directeur des Exercices à choisir le plan et le développement qui conviennent. A ces méditations complémentaires ou répétitions est jointe, pour la première Semaine, en caractères plus petits, une série de « méditations sur les conclusions et résultats de cette même Semaine ». L'éditeur s'est demandé d'abord s'il était opportun de les y laisser : on peut, en effet, penser avec raison qu'un examen trop attentif consacré à des applications de ce genre peut troubler et distraire du but principal qu'on se propose dans la première Semaine. Mais la prudence du Directeur des Exercices peut éviter cet écueil; d'autre part, ce livre

(1) M. I, dans ce livre indique toujours le premier volume de la Bibliothèque des Exercices : « Livre des Exercices de Saint Ignace. Première Partie. Texte et commentaire du P. Maurice Meschler S. J. »

peut servir à d'autres fins : ces méditations ont donc été conservées.

Dans la pensée du P. Meschler la répartition des méditations entre les quatre Semaines se faisait de la manière suivante : « Pour la première Semaine, si l'on ne veut y faire rentrer des matières étrangères, 5 à 6 jours suffisent. Les jours qui restent peuvent plus utilement servir pour la seconde Semaine. — Celle-ci prend alors 14 jours. — 4 ou 5 jours sont assez pour atteindre, dans la troisième Semaine, le but qui est de se fortifier dans l'Election faite. — De même 4 à 5 jours, pour la quatrième Semaine. »

Comme l'auteur devait toujours donner les Exercices à ses novices et à tous en même temps, il avait adopté cette division en vue de ses auditeurs comme la plus convenable et il la recommande. Pour d'autres circonstances et pour d'autres personnes on ne peut établir cette règle. Le Livre des Exercices traite, d'ailleurs, cette question de la durée de chaque Semaine dans la quatrième Annotation (MI 29, 45 sq.) qui la fait dépendre du besoin du retraitant et de la facilité plus ou moins grande à atteindre le but. Dès lors, en certains cas, c'est trop de 14 jours pour la seconde Semaine. Au lieu de fixer $6+14+5+5$ on pourrait mettre par exemple $7+12+6+5$, ou autrement encore. « Les Exercices doivent pourtant se terminer en 30 jours. »

En tout cas, de la répartition adoptée par le P. Meschler il ressort que les Exercices sont quelque chose de plus que des méditations sur les péchés, l'enfer et la mort, comme on semble trop souvent

l'admettre, de telle sorte que, dans les Exercices de saint Ignace et dans l'ascétisme dont ils sont la base on ne voit, pour s'en effrayer, qu'une excessive préoccupation de régler sa vie, sans bénéficier de la réconfortante chaleur de l'amour (Cf. *Theologische Revue*, 1925, n° 8).

Des quatre Semaines ou 30 jours, le P. Meschler attribue seulement 5 ou 6 jours aux méditations sur le Fondement et sur les vérités éternelles. Mais le Fondement lui-même est déjà bien propre à nous élargir le cœur et à le remplir d'une sainte joie et de l'amour de Dieu. La pensée que Dieu est notre Père, et qu'il nous a créés par amour, la pensée du ciel et de sa félicité, de l'état de grâce, de la Providence divine gouvernant toutes choses, etc.,-- ces vérités sublimes, fondamentales élèvent et réjouissent le cœur. « Vous nous avez créés pour vous, mon Dieu, et notre cœur est inquiet tant qu'il ne se repose pas en vous! » — Dans les Exercices viennent ensuite pour deux jours — ou même pour quatre ou cinq pris sur les trente — des méditations sur les péchés, l'enfer, la mort. Si elles sont bien données, comme saint Ignace les propose, elles n'assombrissent ni le cœur ni la pensée; tout au contraire, elles libèrent le cœur, elles le pénètrent d'une sainte reconnaissance, d'un vif amour pour Dieu, d'un sincère désir d'expiation. « Que ne ferai-je pour Jésus-Christ qui m'a aimé jusqu'à mourir pour mes péchés? » Est-il un seul pécheur, qui, après une bonne confession, n'ait éprouvé cet heureux effet de la grâce rédemptrice? Et alors, que

sera-ce au cours des Exercices, après une telle préparation! — Le fondement une fois posé, l'ascension commence, et maintenant tout est une invitation au véritable et ardent amour du Sauveur. Trois Semaines entières au moins sont consacrées à méditer attentivement, avec les sentiments les plus affectueux, la Vie de notre bien aimé Sauveur, sa Passion et sa Gloire. Et se mettre ainsi à son école, garder sans cesse sa fidèle image vivante en notre âme, sonder les « inépuisables richesses de Jésus-Christ » et les merveilles de son amour, etc., est-ce de quoi nous jeter dans la tristesse, dans l'ombre? Et quand nous conformons notre vie tout entière à ce divin modèle, le soleil nous refusera-t-il ses rayons et sa chaleur? Jésus n'a-t-il pas dit : « Je suis la lumière, le soleil du monde »?

Saint Ignace ne passe point sous silence le difficile et profond problème qui est comme la pierre de touche pour toute méthode d'ascétisme — le problème de la souffrance, de la croix, Jésus l'a-t-il caché à ses disciples? Comme Jésus, saint Ignace le résout par l'amour pour Celui qui, par amour pour nous, s'est réduit à tant de pauvreté, d'humilité, de souffrance.

Sans doute, saint Pierre protestait : « A Dieu ne plaise! Seigneur, cela ne vous arrivera point! » Sans doute, il est dit du jeune homme riche : « Il s'en alla tout triste, en entendant ces paroles! » Mais à tous ceux qui le comprennent vraiment, Jésus dit : « Je vous donne ma paix ».

Répondre plus en détail à cette objection si souvent répétée nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à

ce que nous avons dit. On peut abuser des meilleures choses, on peut aussi donner les Exercices de façon à comprimer les cœurs : mais ce ne sont plus les Exercices de saint Ignace si solennellement recommandés par l'Eglise.

Dans ces derniers temps — et il faut s'en féliciter — outre les retraites de trois jours, on en a établi de cinq jours, de huit jours ou même davantage. Si ces retraites plus longues se font conformément à l'esprit du Livre des Exercices, elles ne peuvent soulever aucune objection.

En général, nous donnons ici les méditations telles que le P. Meschler les a écrites. Toutes, cependant, ont été revues et typographiquement disposées en vue de plus de clarté. Les applications particulières, qui convenaient aux seuls novices ou Religieux de la Compagnie ont été supprimées ou remplacées par d'autres applications d'ordre plus général. En certains passages, nous avons introduit de légères modifications ou des additions en rapport avec le but, particulièrement dans les méditations sur le Fondement, le Règne de Jésus-Christ, l'Incarnation. Le P. Meschler avait, en partie, prévu ces modifications dans le manuscrit qu'il nous a laissé.

Le troisième et dernier volume traitera de la Vie cachée de Jésus, de sa Vie publique, et aussi des méditations préparatoires à l'Election (1) et, en outre,

(1) Voir, pour plus de détails, la *Bibliothèque des Exercices*, tome IV. *L'esprit de Saint Ignace*, par le P. STRATER, S. J., pp. 125-139.

de la Passion, de la Vie glorifiée du Sauveur et de la Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu.

La seconde Semaine, qui commence avec ce volume, est la plus importante en ce que, dans la Vie du Sauveur, elle nous présente l'Idéal auquel nous devons conformer la nôtre et fixe le programme de notre Election. Les deux Semaines suivantes ont surtout pour but de nous confirmer et de nous affermir dans cette Election.

Quant à la distribution des Points, elle ne correspond pas toujours exactement aux expressions dont saint Ignace se sert dans le petit Livre des Exercices. On y trouve tout ce que saint Ignace nous donne, souvent même davantage, mais non point toujours dans le même ordre. D'ailleurs, saint Ignace lui-même laisse, en cela, toute liberté, soit pour le nombre des Mystères, soit pour la manière de les traiter (Voir le Livre des Exercices, *1^{re} Remarque sur la 2^e Semaine*. [M. I 155 sq.] et en outre *Ibid 1^{re} Remarque, après le 12^e jour* [M. I 178]).

Dans la première méditation sur un Mystère quelconque de la seconde Semaine, c'est, d'ordinaire, le but principal de cette méditation qui est visé; dans les répétitions on descend aux détails, ou bien l'on s'attache à un point spécial de la perfection évangélique plus expressément marqué dans ce Mystère. Et ainsi, peu à peu, nous avons le programme complet de la vie parfaite et de la marche à suivre dans nos efforts vers la sainteté.

Pour la manière de faire l'application des sens

d'après le P. Meschler, voir ce qui a été dit à ce propos dans le premier volume (*Addition de l'Editeur*, p. 179). Naturellement cette application des sens n'offrira pas la vérité historique dans la description des détails. Il arrive pour elle ce qui arrive pour les multiples représentations de la Crèche ou les peintures reproduisant les divers Mystères de la Vie de Jésus, Annonciation, Vie cachée à Nazareth; elles sont tout à la fois conformes et non conformes à la vérité. — Mais toute représentation de la Crèche, toute image de l'Annonciation ou de la Sainte Famille est bonne et utile si elle nous aide à croître dans la foi, dans l'espérance et la charité. *Pie meditari licet*, dit saint Ignace; on peut pieusement se représenter ainsi les choses.

Le P. Meschler descend aux détails, surtout dans la description des localités et des contrées; il va même un peu loin. C'est un simple moyen d'éveiller les facultés supérieures de l'âme pour les amener à contempler et à goûter en paix les vérités divines. En toute façon de prier, les sens extérieurs et les sens intérieurs doivent être au service des vertus morales et des vertus théologiques; et cela, particulièrement, dans l'application des sens. Les explications du P. Meschler peuvent fournir une excellente lecture préparatoire : elles seront aussi d'une grande utilité par exemple dans l'enseignement, dans des instructions, etc.

Le P. Meschler n'a nullement la prétention de nous offrir, dans ses applications des sens, un travail original. Loin de là : il a fait bien des emprunts à

droite et à gauche; et en a recueilli des matériaux. Il indique lui-même ses sources dans l'édition qui n'a pas été destinée au public.

« Pour l'application des sens, dit-il, nous avons particulièrement recouru aux Méditations sur la Vie de Jésus attribuées à saint Bonaventure, à Catherine Emmerich, à la « Cité de Dieu » et à Agreda; puis à diverses descriptions de la Terre Sainte. Ces descriptions sont abondantes. On peut en prendre ce qui convient. »

Un de nos Pères, connaissant bien la Terre Sainte, a eu la bonté de contrôler ces textes au point de vue de leur exactitude géographique et topographique. Il a été surpris de leur précision; seules quelques légères erreurs ont été corrigées.

Les Méditations que nous donnons ici peuvent, nous semble-t-il, rendre plus d'un service. Aux personnes très occupées elles serviront de matière pour les Exercices dans le sens de la 19^e Annotation (M I 35); pour les retraites fermées, d'après la 20^e Annotation (M I, 36); pour la méditation quotidienne et pour les instructions, par exemple dans les Communautés de Religieuses, et même pour la prédication. Terminons par une prière, et disons aux lecteurs : Prenez et méditez. La lecture ne suffit pas à faire connaître le Livre des Exercices. Il faut en quelque sorte vivre ses Méditations, car « savoir beaucoup ce n'est point ce qui satisfait l'âme et la rassasie : il lui faut le sentiment et le goût intérieur », ou, comme le dit saint Jean : « Celui qui n'aime pas Dieu ne le con-

naît pas, parce que Dieu est amour ». (I *Jean* 4, 7).
Puissent les saints Exercices conduire à ce Dieu
d'amour, par l'Amour Incarné, notre divin Sauveur
— alors même qu'ils parlent des péchés, de l'enfer,
de la mort.

Exaten, par Baexem (Limbourg hollandais)

8 septembre 1925

L'EDITEUR

Introduction aux (grands) Exercices

Introduction aux (grands) Exercices

Entreprendre de faire dans leur entier les Exercices spirituels de saint Ignace c'est entreprendre un travail considérable, non seulement en raison de la durée et de la fatigue, mais aussi en raison de son importance spirituelle. Il ne faut donc pas s'étonner si la nature hésite et appréhende; mais en conclure la nécessité de bien nous pénétrer de cette importance. Un jeune soldat qui se trouve pour la première fois en face d'une redoute prend peur. Les Exercices sont, dans la vie spirituelle, une redoute et celui qui l'enlève bravement a conquis, pour le temps et pour l'éternité, une position maîtresse. Afin donc de stimuler notre courage examinons le but des Exercices, les moyens à employer et quelques-uns des motifs que nous avons de les faire.

1. BUT DES EXERCICES

Saint Ignace les appelle des Exercices spirituels pour supprimer tout dérèglement dans nos inclinations et nos passions et pour connaître la volonté de Dieu afin de régler notre vie en vue du salut de notre âme. — Donc, essentiellement, nous avons là des exercices de la vie spirituelle : leur but prochain est de supprimer tout dérèglement dans nos inclinations, et leur but éloigné est d'instituer notre vie con-

formément à la volonté de Dieu pour sauver notre âme : triple but que nous devons garder toujours sous les yeux.

Premièrement : *Exercices de la vie spirituelle*. Nous avons une triple vie : vie corporelle, vie intellectuelle, vie spirituelle. Chacune a ses exercices propres pour nous mettre en état d'atteindre le but correspondant à cette vie. Il en est donc de même pour la vie spirituelle ou surnaturelle, dont le but est, dans le ciel, la béatitude par la contemplation et la possession de Dieu, et, ici-bas, la connaissance de Dieu, son service, et son amour et tout ce qui nous aide en ce sens comme la prière vocale, la prière mentale et nombre de choses qui sont du domaine de la vie spirituelle. Apprendre la pratique de ces divers actes de la vie spirituelle, nous former à les accomplir avec facilité est donc le but prochain, immédiat des Exercices, but aussi important pour celui qui s'engage dans le combat spirituel que le sont, pour le soldat, le maniement des armes et la connaissance des règlements du service.

Deuxièmement, les Exercices doivent nous mettre en état de *combattre et de vaincre tout dérèglement dans nos inclinations et dans nos passions*. C'est là, dans l'état déchu qui est le nôtre, la première chose à faire et la plus nécessaire, parce que les passions déréglées nous entraînent toujours au péché et que le péché est en contradiction avec la volonté de Dieu et qu'il est la perte du salut. Le but des Exercices est donc de détruire en nous le péché par la pénitence, en rompant définitivement avec notre vie passée, et les Exercices conduisent à ce but en nous faisant connaître nos passions déréglées, en nous amenant à prendre la résolution de les combattre, en nous fournissant les moyens de le faire avec plein succès.

Troisièmement, les Exercices ont pour but de nous faire *connaître la volonté de Dieu*, d'ordonner notre vie et de la diriger à notre salut éternel. Si nous sommes déjà fixés dans un état de vie, les Exercices nous conduisent à une bonne Réforme de notre vie; si nous avons à faire choix d'une

vocation, ils nous permettent de faire une bonne Election à la lumière des vérités éternelles et conformément à la volonté de Dieu et ils nous aident à fixer pour toujours cette Election. — Les Exercices vont encore plus loin. Ils ne se bornent pas à diriger notre Election et à nous y aider dans une certaine mesure en nous facilitant l'exercice de la vie spirituelle; par leur durée même, ils nous rendent familiers les rapports avec Dieu et les devoirs de cette vocation en nous pénétrant de son esprit intérieur. Cet esprit, on le trouve dans la Personne et dans la Vie du divin Sauveur, et c'est à quoi sont principalement dirigés les Exercices. Après une sérieuse orientation vers les vérités éternelles, ils nous mettent sous les yeux la vie entière du Sauveur. Il en résulte la connaissance de ce Sauveur, l'amour pour lui et l'intelligence pratique de ses maximes et de ses exemples. Les Exercices sont réellement l'Ecole de Jésus.

Tel est leur triple but; que nous ne devons jamais perdre de vue.

2. MOYENS D'ATTEINDRE CE BUT

1) *Recueillement.*

Premier moyen : la retraite, le recueillement complet, intérieur et extérieur, comme le prescrivent les Additions; donc, le silence, la modestie des yeux, répression de l'imagination et des pensées. Nous devons présentement nous occuper exclusivement de ce qui nous est proposé dans les Méditations, ne point faire d'autres lectures spirituelles; ne point songer à ce qui suivra : il faut nous occuper du seul présent et nous en pénétrer. Disons-nous : « Dieu et moi, nous sommes seuls dans le monde. » (Voir et méditer la 20^e Annotation, M. I, 36).

2) *Observation du règlement.*

Deuxième moyen : observer le règlement de la journée et, spécialement, les Additions sur lesquelles on devra faire

actuellement l'examen particulier (suit l'explication du règlement et des Additions). Ce règlement est maintenant notre régime, l'ordonnance à laquelle nous conformer pour notre cure; il faut l'observer comme le malade en traitement observe les ordonnances du médecin (11^e *Annotation*, M. I, 32 et *Additions* M. I, 132 sqq.).

3) *Activité personnelle.*

Le troisième moyen. — et saint Ignace y insiste toujours — est l'activité personnelle. Les Exercices spirituels sont des « exercices » : il ne suffit donc pas de regarder, d'écouter : il faut agir, coopérer, faire ce qui dépend de nous, surtout dans la méditation. Par conséquent, nous devons réfléchir sérieusement aux vérités qui nous sont proposées et nous en faire l'application; y appliquer notre intelligence et notre volonté, même dans la désolation et l'ennui. Cela ne veut point dire qu'il faut nous fatiguer outre mesure : entre la négligence et la contention, il y a le juste milieu; et ce juste milieu, c'est la bonne volonté, une volonté sérieuse de tirer de toutes choses, autant que possible, le fruit convenable. Voilà comment nous devons agir personnellement (2^e *Annotation* M. I, 29).

4) *Généralité.*

Quatrième moyen : la générosité. Donc, entrer dans les Exercices avec une ferme résolution, en général et d'avance, de ne rien refuser à Dieu; et, au contraire, de faire tout ce qu'il nous demandera. Nous devons nous présenter à Dieu comme une page blanche afin qu'il y écrive ce qu'il veut. Il faut qu'à la fin des Exercices nous puissions dire : « Je n'ai refusé à Dieu aucun sacrifice et j'ai fait tout ce qu'il demandait. » Alors les Exercices auront été bien faits et agréables à Dieu (5^e *Annotation*, M. I, 31).

5) *Docilité.*

Plusieurs Additions nous le font comprendre: saint Ignace suppose que nous faisons les Exercices sous la conduite d'un Directeur. Donc écouter ce Directeur, lui obéir, lui faire connaître fidèlement comment vont les choses, comment nous nous comportons — tel est le cinquième moyen d'assurer le succès des Exercices. En effet, sans parler d'autres motifs, il est à craindre non seulement que nous ne soyons pas exacts à faire notre devoir, mais encore qu'un excès de ferveur nous entraîne trop loin et que la longue durée de ces Exercices eux-mêmes et un zèle mal compris ne nous deviennent nuisibles. Le démon cherche à empêcher le bon résultat en profitant non seulement de nos négligences, mais aussi des conséquences d'un zèle imprudent.

3. MOTIFS

Il y a trois principaux motifs de se donner avec ferveur aux Exercices.

a) Premier motif : l'excellence, la sublimité des Exercices en eux-mêmes et dans leur but. Ils sont avant tout et essentiellement des actes de la vie spirituelle et surnaturelle; des pas que nous faisons, des mouvements et des efforts que nous dirigeons au but suprême, au but uniquement nécessaire de la vie. Nous ne pouvons entreprendre rien qui soit aussi élevé, aussi nécessaire, aussi avantageux pour nous que les Exercices que nous faisons maintenant, parce que tout y est d'un ordre supérieur et se rapporte à Dieu lui-même et à notre salut éternel. Que de peine nous nous donnons pour des fins terrestres, de l'ordre naturel, pour cultiver nos facultés, pour la science, les arts, pour la vie matérielle et la santé! Est-il rien de plus précieux que la santé de notre âme; est-il un art plus noble, une formation plus élevée que de savoir converser avec Dieu; une science supérieure à la science des Saints? Et voilà ce qui est mis maintenant à

notre disposition. Les Exercices sont véritablement une eau qui rejaillit jusque dans la vie éternelle (*Jean*, 4, 14) : nous sommes venus à cette source : Ce que nous faisons maintenant demeurera pour l'éternité.

Ensuite, les Exercices ont pour but d'établir, de régler, de réformer notre vie selon la volonté de Dieu, conformément à la pensée et à l'image de Dieu; d'après le modèle que Dieu, de toute éternité, a prévu pour nous, qu'il s'est proposé pour nous. Reproduire en nous cette image, voilà le devoir tout entier de l'homme, et, maintenant, nous entreprenons la réalisation de cette image de Dieu en nous, avec le secours de sa grâce. Dans le ciel nous serons ce que, à l'aide des Exercices, nous aurons réussi à créer en nous.

Mais le type de cette beauté et de cette gloire, c'est l'Homme Dieu lui-même que nous devons former en nous par une connaissance intime de sa Personne, par l'amour ardent, par la fervente intelligence et imitation de sa vie. Tel est le but suprême, le noble but des Exercices. C'est maintenant que nous pouvons dire : « La nuit est fort avancée et le jour approche; quittons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière... revêtons-nous de notre Seigneur Jésus-Christ » (*Rom.*, 13, 12, 14). Voici maintenant que brille pour nous la belle étoile du matin (*Apoc.*, 22, 16), ou plutôt c'est la Vie éternelle elle-même. « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul Dieu véritable, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (*Jean*, 17, 3). Dans un mois, nous pourrons comme les disciples lorsque, pour la première fois, ils eurent trouvé le Seigneur, nous écrier dans la joie de notre cœur : « Ce Jésus, dont Moïse et les prophètes ont écrit, nous l'avons trouvé! » (*Jean*, 1, 45). Qui a trouvé Jésus, a trouvé un trésor (*Eccles.*, 6, 14) d'une grandeur et d'une richesse incomparables, un trésor qui nous dédommage de tous les sacrifices, qui suffit à nous enrichir et nous-mêmes et le monde entier. Trouver le Seigneur, quel bonheur! et qu'ils sont peu nombreux ceux qui l'ont en partage! Connaître Jésus par la foi, entendre

lire ou discourir de Jésus, c'est tout autre chose que s'asseoir à ses pieds durant des heures et des jours, le contempler pour ainsi dire face à face et recueillir sa parole en notre cœur.

b) A ce premier motif peuvent s'en ajouter d'autres, tirés de circonstances personnelles. D'abord *le passé*. Nous laissons déjà derrière nous une bonne partie de notre vie. Quelle a été cette vie? que nous en dit notre conscience? a-t-elle été bonne? S'il en est ainsi, remercions Dieu et édifiions sur ce fondement. Une jeunesse pure, passée dans la crainte de Dieu est un riche capital, un fondement solide : achevons de construire avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses (I Cor., 3, 12). Le passé a-t-il été moins bon? nous avons maintenant le temps et l'occasion de tout réparer. Dieu nous met entre les mains le livre de comptes de notre vie : corrigeons, effaçons; ce que nous soldons maintenant sera soldé pour l'éternité. Quel bonheur de pouvoir commencer une vie nouvelle et de réparer tout, si nous le voulons! C'est un renouveau accordé à un bien petit nombre. — Et *l'avenir*? que nous apportera-t-il? une fin prochaine? des difficultés, des épreuves? Qui le sait? Il faut nous préparer à tout. S'agit-il pour nous d'une vocation nouvelle, alors donnons-lui pour solide fondement la crainte de Dieu, le mépris du monde, l'amour de Dieu. Mais que ce fondement soit ferme, large, profond. Certainement, les épreuves et les tempêtes surviendront : le fondement doit tout braver. Une fin prochaine nous attend-elle, alors les Exercices sont la meilleure préparation. Dans les Exercices nous nous rapprochons de Dieu, nous sommes pour ainsi dire entre ses mains et nous passons réellement « de la main de Dieu dans la main de Dieu ». N'est-ce pas un sort digne d'envie.

c) Nous pouvons trouver un troisième motif d'apporter tout notre zèle aux Exercices dans la pensée des résultats que nous tirerons de notre fervente coopération. Ils ont en eux assez de vertu pour nous transformer, et opérer en nous d'excellents et magnifiques effets. Nous y trouverons la

vertu de la foi et des vérités de la foi qui y sont groupées et présentées dans un ordre logique et psychologique : c'est la foi qui, par sa victorieuse puissance, a retiré le monde de l'abîme du paganisme et de l'enfer. Nous y trouverons la vertu de la grâce, d'une grâce spéciale, qu'on peut appeler « la grâce des Exercices » et qui s'est révélée si magnifiquement par la sanctification d'âmes innombrables et dans la Réforme de l'Eglise entière. Nous y trouverons la vertu de la prière : les Exercices sont un entretien d'un mois avec le Sauveur, dans l'union la plus étroite et la plus confiante. La Samaritaine et Nicodème n'ont eu qu'un seul entretien avec lui : Jean et André n'ont passé qu'une soirée dans sa compagnie — et que sont-ils devenus? des Saints et des Apôtres. — En un mot, les Exercices sont l'ensemble, la coordination de tous les grands moyens de salut confiés à l'Eglise et au christianisme; ils ont donc assez d'efficacité pour vaincre les faiblesses de notre mauvaise nature et pour produire en nous des merveilles. On peut bien dire que, seuls, un Saint et un Apôtre peuvent répondre vraiment à ces grâces des Exercices. Combien de Saints nous ont-ils donnés! Et maintenant cette même faveur nous est offerte. Que faut-il pour devenir un Saint? La ferme résolution et le courage d'en appliquer les principes à notre vie. Ces principes et ce courage, les Exercices nous les donnent en nous apprenant à connaître Jésus et à l'aimer. Du moins, profitons-en pour établir le fondement de notre sainteté. Que deviendrons-nous? on peut répondre à peu près : Nous deviendrons ce que les Exercices feront de nous. Dès lors, puisque tout dépend de la manière de faire les Exercices, comment dois-je les faire?

« J'ai déjà la bonne volonté de bien faire les Exercices », pensera quelqu'un : « mais comment arriver à faire tant de méditations, comment m'en acquitter comme il faut »? Il ne s'agit pour le moment que d'une seule méditation : laissons les autres à l'avenir et à Dieu. Par la pratique la méditation devient progressivement plus facile, et les sujets

en sont abondants, variés, attrayants. Confions-nous à la grâce de Dieu!

« Mais les Exercices se prolongent si longtemps! » Il le faut ainsi, puisqu'il s'agit d'une cure spirituelle. Donnons-nous sérieusement au présent, et ni l'avenir ni le passé ne nous inquiéteront. Si l'ennui gagne, offrez ce sacrifice à Dieu. Les jours de la retraite ne sont pas plus longs que les autres.

« Mais si je suis fatigué? » Il ne faut pas de fatigue et il n'y en aura pas, si nous savons nous y prendre. Gardons-nous seulement de vouloir être notre Maître et de nous conduire nous-mêmes. Recourons au Directeur des Exercices et exposons-lui comment vont les choses. Gardons-nous d'une contention malsaine dans le désir de penser toujours à Dieu, de le sentir toujours présent, de trouver toujours dans la prière la consolation sensible. Enfin, il est assez naturel que les Exercices causent quelque fatigue : ils sont, pour la nature, un temps de « manœuvres », une sorte d'« état de siège ». Pensons que nous faisons ainsi notre purgatoire.

Si nous faisons ce qui vient d'être dit, les Exercices auront pour nous un résultat assuré et excellent — la joie pour notre vie entière. Courage donc, générosité et confiance! La grâce, la bonne volonté et Dieu feront le reste. Il ne s'agit pas d'une bagatelle : donc confiance. La confiance est une grande force en toutes choses. Que ferions-nous si nous savions qu'à la fin des Exercices la mort nous attend et que nous devons paraître devant Dieu? ou plutôt que les résultats acquis par notre vie entière, résultats pour le temps et pour l'éternité, dépendent de ces Exercices? Nous ne travaillons pas pour nous seuls, mais pour d'innombrables âmes. Que ces pensées nous accompagnent au cours des Exercices et notre retraite sera bonne.

Considérations servant d'introduction à une retraite annuelle.

(par exemple pour des prêtres, des religieux, etc.)

1. — NOUS DEVONS FAIRE LES EXERCICES SPIRITUELS

Il y a, sous ce rapport, une double nécessité.

1. — La première peut être extrinsèque et consiste dans la prescription plus ou moins obligatoire de notre vocation ou de l'Ordre auquel nous appartenons (cf. les Canons du *Codex juris eccles.*), et les Statuts des Ordres Religieux, etc.).

2. — La seconde est une nécessité intrinsèque et consiste dans le besoin de nous renouveler de temps en temps dans la vie intérieure. Ce besoin peut, de son côté, être général ou particulier.

Qui donc, en général, n'éprouve pas le besoin de se retremper dans la vie spirituelle au moyen d'exercices spéciaux? Nous sommes des êtres créés, finis, soumis à des changements; nous épuisons nos forces et une incessante activité nous fatigue. Pas plus dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel on n'a trouvé, jusqu'ici, un *perpetuum mobile*. Tous, donc, nous sommes dans la nécessité de nous renouveler, et cela est vrai surtout pour ceux que leur vocation appelle au travail extérieur. Lorsqu'on est destiné à la vie active, on peut facilement, par suite des préoccupations et des affaires, en arriver à perdre plus ou moins de vue le but surnaturel et, par le recours aux moyens surtout extérieurs, les intentions et maximes surnaturelles vont s'affaiblissant dans l'esprit et elles perdent leur vertu directrice, ce qui est toujours un désordre. Combien facilement il peut se faire qu'on néglige les moyens de se sanctifier personnellement, précisément parce que ces moyens coûtent des efforts pour se vaincre; et, alors, on ne les emploie plus comme on le pourrait et le devrait. Avec quelle facilité une douce tiédeur se glisse dans les meilleures choses,

du moins en ce qui touche à certains points de la vie spirituelle! Dans cet état d'âme, les anciennes passions, les passions innées peuvent se réveiller, prendre de la force et nous entraîner à la négligence et à des fautes dans le service de Dieu. Et ainsi, peu à peu, notre âme contracte une triple tache : tache du péché, des passions et du châtiement, et, malgré tout, on ne sent plus en soi la force ni le courage de s'en purifier. — Alors viennent les Exercices spirituels. Le monde et l'agitation de nos occupations au dehors se taisent; nous nous rapprochons des choses éternelles; dans un commerce ininterrompu et exclusif avec Dieu, nous voyons de nouveau clairement, vivement, notre but surnaturel; la voie et les moyens qui y conduisent nous sont proposés dans leur harmonieux accord; les pertes que nous avons faites sont réparées par la pénitence; nous reconnaissons ce que Dieu veut de nous; nous réapprenons à mieux prier et à nous vaincre, nous nous redressons et nous renouvelons; la flamme du sanctuaire n'est plus vacillante; bref, sur tous les points, c'est une restauration de la vie spirituelle. Personne ne sentait ce besoin plus vivement que les saints, et ne point l'éprouver, c'est prouver la nécessité de cette rénovation.

Le besoin de se renouveler dans la vie spirituelle par les Exercices peut venir aussi de circonstances particulières — par exemple, appel spécial de Dieu; difficultés particulières rencontrées dans les voies spirituelles; tentations, dangers et contradictions extraordinaires : fonction nouvelle à remplir; situation nouvelle à accepter. Nous-mêmes, dans ces cas divers de vocation, nous ne pouvons donner un meilleur conseil que celui de demander à Dieu, par les Exercices spirituels, la lumière, la sagesse et la force. Nous savons par l'Évangile que le Sauveur avait coutume de préparer par une prière extraordinaire les périodes importantes et les principaux Mystères de sa vie, par exemple sa prédication publique (*Matth.*, 4, 1), l'élection des Apôtres (*Luc*, 6, 12), la confession de saint Pierre (*Luc*, 9, 18), la Transfiguration

(*Luc*, 9, 28, 29) et sa Passion (*Matth.*, 26, 36). Nous comptons les années de notre vie spirituelle d'après nos retraites, et le commencement d'une année nouvelle dans la vie spirituelle est une occasion assez importante pour nous donner à des prières spéciales, soit afin de commencer avec Dieu une nouvelle période de travaux et de lui rendre gloire, soit afin de nous assurer le secours de sa grâce. — Ainsi, de tous côtés, s'imposent un besoin et une nécessité que, seuls, les Exercices spirituels peuvent satisfaire pleinement.

2. NOUS VOULONS FAIRE LES EXERCICES SPIRITUELS.

Indépendamment de leur nécessité extrinsèque ou intrinsèque, les Exercices spirituels nous offrent en eux-mêmes tant d'avantages, ils sont si beaux, si désirables, qu'il est impossible de ne point vouloir les faire. Et voici pour quels motifs?

Premièrement, il ne saurait être que très souhaitable pour nous que nous puissions, quelques jours, vivre notre vie puisque nous devons sans cesse nous occuper des autres et travailler pour eux. Il en est de nous comme des Apôtres dont il est dit qu'ils étaient surmenés au point qu'ils n'avaient même pas le temps de manger (*Marc*, 6, 31).

Le Sauveur pourvoyait à ce mal en les recueillant auprès de lui, dans quelque lieu solitaire et plaisant où ils pouvaient se reposer. De même, les Exercices spirituels sont un congé qui nous est accordé : prenons-le. Nous avons aussi des devoirs envers nous-mêmes, à l'égard de notre âme. Nous ne vivons pas seulement du travail, mais aussi du repos. Goûtons un peu de fraîcheur, à l'abri des ardeurs des travaux : nous l'avons bien mérité : « A qui sera bon celui qui est mauvais à lui-même ? » (*Eccles.* 14, 5).

Deuxièmement, les Exercices spirituels sont un commerce ininterrompu avec Dieu. Nous y sommes réellement, autant qu'il est possible sur cette terre, près de Dieu, notre fin dernière, de ce Dieu de qui nous venons et à qui nous

retournons. Peut-il y avoir pour nous rien de meilleur, de plus profitable? rien qui en vaille davantage la peine? Il nous faut pour ainsi dire nous établir en Dieu par nos pensées, par nos sentiments, par nos aspirations. Dans l'éternité Dieu sera notre incessante occupation : il devrait en être ainsi dès ici-bas. Malheureusement, cela n'est point possible. Profitons du moins de ces quelques instants pour rester auprès de Dieu, pour vivre dans son intimité. Nulle part nous ne sommes mieux chez nous ni mieux accueillis qu'auprès de lui; celui qui ne s'y trouve pas bien est gravement malade et atteint de l'esprit du monde, embrumé par les distractions puisqu'il ne reconnaît point sa véritable patrie. « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et que désirè-je hors de vous sur la terre, Dieu de mon cœur, mon Dieu mon partage pour l'éternité. » (Ps. 72, 25, 26).

Le commerce intime avec Dieu dans la prière nous apporte tous les avantages de la vie dans le ciel. En Dieu est la pureté, il rend la pureté perdue; en Dieu sont la lumière et la connaissance; en Dieu sont la paix, la joie et la douceur; en Dieu, enfin, sont la force, la ferveur et la bénédiction pour nos travaux : que voulons-nous de plus?

Troisièmement, les Exercices spirituels sont une grande grâce pour nous et pour les autres.

a) *Pour nous.*

On peut appliquer aux Exercices la parole du Sauveur : « Si vous connaissiez le don de Dieu! » (*Jean*, 4, 10). Ils sont vraiment un Bethesda où nous dépouillons les maladies de l'âme et puisons une jeunesse nouvelle. Pour nombre d'âmes ils ont été le chemin de Damas. Les écailles leur sont tombées des yeux, elles se sont écriées : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Elles ont reconnu leur sublime vocation : « Je lui montrerai ce qu'il doit souffrir pour mon nom. » (*Actes* 9, 16.)

Les Exercices sont un temps consacré à la prière : nous

y demeurons seuls avec Dieu sur la montagne; et le temps consacré à cette prière est toujours un temps fertile en grâces. Quand le soleil éclaire la terre, la terre donne ses fleurs et ses fruits. Il m'est bon de m'attacher à Dieu (*Ps.*, 72, 28); il est la patrie de notre âme, et, dans la patrie, il fait toujours bon.

Dans les Exercices nous trouvons tout ce qui nous est nécessaire, qu'il s'agisse d'amendement et de force, de consolation ou d'encouragement pour la vie spirituelle.

Saint Ignace nous donne la raison dernière de cette efficacité des Exercices, dans la 20^e Annotation où il parle des avantages que procurent un complet isolement, une retraite absolue pendant les Exercices. Il en signale trois principaux :

Premièrement : En se séparant d'un grand nombre d'amis et de connaissances et, de même, de nombre d'affaires non bien réglées, afin de servir Dieu, notre Seigneur, et de le louer, on acquiert un mérite non petit devant sa divine Majesté.

Deuxièmement : Comme, en conséquence de cette séparation, on ne disperse pas sa pensée sur beaucoup de choses, mais qu'on emploie tous ses soins à un objet unique, à savoir le service de son Créateur et le progrès de son âme propre, on se sert de ses puissances naturelles avec une liberté plus grande, afin de chercher avec zèle ce qu'on désire si vivement.

Troisièmement : Plus notre âme se trouve seule et séparée, plus elle se rend apte à s'approcher de son Créateur et Seigneur et à l'atteindre, et plus elle l'atteint de cette manière, mieux elle se prépare à recevoir de sa divine et suprême bonté des grâces et des dons.

Ainsi Dieu et l'homme se rencontrent dans les Exercices, avec toute leur volonté et leur puissance d'action. Peut-on demander mieux?

b) Pour les autres.

De là il résulte que le fruit des Exercices profite aussi au prochain. Par les Exercices, l'homme devient entre les

mains de Dieu un instrument pour le salut des autres; il se pénètre des forces de la grâce sans laquelle rien ne se fait, avec laquelle tout se fait. En outre, on y gagne en expérience, en habileté, en facilité pour traiter les choses spirituelles quand il s'agit du prochain.

Voilà, assurément, des motifs capables de nous faire désirer les Exercices et de les rechercher, alors même que la nécessité, soit intrinsèque, soit extrinsèque, ne nous y amènerait point. Les Exercices sont une grande grâce. C'est alors que le Seigneur passe vraiment près de nous avec l'abondance de ses grâces; profitons de cette occasion unique, comme en ont profité les aveugles de Capharnaüm et de Jéricho (*Matth.*, 9, 27; *Marc*, 10, 47-52), Zachée (*Luc*, 19, 5), la Chananéenne (*Matth.*, 15, 22-28) et les lépreux (*Luc*, 17, 12, 13).

3. NOUS POUVONS FAIRE LES EXERCICES SPIRITUELS

Grâce à Dieu, pour nous ce n'est pas seulement avec joie que nous pouvons aller aux Exercices spirituels, mais encore avec l'assurance que nous en retirerons le fruit souhaité.

En ce qui concerne les moyens objectifs, rien ne nous manque ni du côté de Dieu ni du côté des Exercices eux-mêmes. Les Exercices sont un composé de tous les puissants moyens dont disposent l'Eglise et le christianisme. Nous ne pouvons pas davantage douter de la miséricordieuse volonté de Dieu : il veut venir à nous avec ses grâces. Nous avons déjà un gage du secours de Dieu, quand nous faisons les Exercices d'après la volonté divine et celle de nos Supérieurs. Les moyens prescrits par une Règle sont toujours les meilleurs.

Quant aux moyens subjectifs, saint Ignace ne demande pas le « trop » mais le « suffisant », c'est-à-dire l'isolement, la générosité et l'activité personnelle. Donc, méditer avec soin, alors même que rien de nouveau ne nous est

dit. Chaque Mystère qui nous est proposé est comme le roc de Moïse : frappons, frappons encore et avec confiance. — Générosité : ne rien craindre, ne rien refuser, chercher même, aller au devant de Dieu, vouloir de grandes et nobles choses. Le manque de générosité est souvent la cause pour laquelle on ne retire pas grand fruit des Exercices. On ne veut rien, on ne se propose rien, et l'on sort de la Retraite tel qu'on y est entré. Il faut que, dans notre vie spirituelle, les Exercices soient comme ces anneaux qu'on reconnaît dans un tronc d'arbre qui a été scié; ils permettent de constater l'âge de cet arbre et sa croissance annuelle. On peut appliquer aux Exercices le proverbe : « *Intra totus, mane solus, exi alius* », « Entrez-y tout entier, demeurez-y seul, sortez-en tout autre ».

Le fruit le meilleur et le plus beau que nous puissions tirer des Exercices serait, assurément, un haut degré dans la sainteté ou du moins la résolution de tendre à ce degré. Evidemment, Dieu ne demande pas à toutes les âmes la même chose : il a pour chacune des vues particulières et il les conduit à son but par des voies spéciales : il a pour chacune des temps que lui seul détermine pour lui accorder des grâces. Mais ce que tous sans exception nous pouvons et devons gagner par les Exercices, c'est de nous mettre, pour l'année à venir, en état de ne point reculer, d'avancer au contraire dans la vie spirituelle. Ce progrès ne consiste pas à entreprendre toujours plus de choses ou des choses nouvelles, mais à réduire le nombre de nos fautes, à résister à nos passions mauvaises, à remplir avec constance et ferveur le bien que demande notre vocation, à profiter des occasions quotidiennes de pratiquer la vertu et d'acquérir des mérites — en un mot d'être des chrétiens zélés et de fervents Religieux. Si nous y arrivons, nous avons fait de bons Exercices spirituels.

Pensons bien et n'oublions jamais que les Exercices ne sont point un temps destiné à étudier, à se creuser la tête, mais un temps consacré à la prière intime, fervente. Celui

qui prie davantage et mieux a fait la meilleure Retraite. Réfléchir, c'est simplement préparer la prière; prendre des résolutions, c'est un fruit de la prière. C'est par la prière principalement que la grâce nous arrive.

Prier ne consiste point à remuer mécaniquement les lèvres, mais à ouvrir notre cœur, à manifester nos sentiments; donc il faut souvent modifier d'abord ces sentiments afin que notre intérieur, que nous voulons révéler à Dieu, lui soit agréable.

Pendant les Exercices on doit se garder des petites infidélités à l'observance du Règlement, à la modestie, au recueillement, etc., et étudier, non pour les autres mais pour soi-même les vérités proposées dans les méditations.

Il faut, d'avance, avoir la volonté de retirer des Exercices un profit considérable.

Après les Exercices, il faut à des temps déterminés s'examiner sur la fidélité aux résolutions prises et en rendre compte à son Directeur en dehors de la confession.

Celui qui réfléchira à ce que nous avons dit y trouvera certainement des raisons pour entrer avec joie et assurance dans les Exercices spirituels. Nous avons un beau modèle en la Personne du divin Sauveur qui, « étant plein du Saint-Esprit, s'éloigna du Jourdain et fut poussé dans le Désert » (*Luc*, 4, 1), afin de s'y préparer à sa Vie publique par la prière, la pénitence et la lutte. Avec la joie de l'Esprit Saint il se retire dans la solitude et parce qu'il prévoit la gloire et le grand bien qui, de ce début, résulteront pour son Royaume, « il fut quarante jours et quarante nuits dans le Désert et tenté par Satan; il était parmi les bêtes sauvages, et les anges le servaient » (*Marc*, 1, 13). Faisons nôtres ces sentiments du Sauveur et regardons-nous comme heureux de pouvoir nous associer à lui en ce Mystère par la pensée et, en quelque façon du moins, dans la réalité.

LE FONDEMENT

(« Que toutes mes intentions, mes actions et mes opérations soient purement ordonnées au service et à la louange de sa divine Majesté. »)

Saint Ignace, dans le Livre des Exercices.

(Prière préparatoire à toutes les Méditations; pensée directrice de sa vie et de ses Exercices.)

Fin de l'homme et but de sa vie.

De Dieu; pour Dieu.

(But prochain.)

Livre des Exercices :

Principe et Fondement. — « L'homme a été créé pour louer Dieu notre Seigneur, lui rendre respect et le servir. »

Commentaire :

Saint Ignace semble trouver la destinée de l'homme dans sa nature, et sa nature dans son origine. De son origine l'être tient tout, en effet, ce qu'il est, ce qu'il a, ce qu'il doit être : nature, facultés, fin,

1. DE DIEU.

(Origine de l'homme)

1. MON ORIGINE DE DIEU

Que suis-je d'après mon origine? J'ai été créé, je suis une créature. Or il importe extrêmement de comprendre ce que veulent dire ces mots : être une créature .

« Etre créé », cela veut dire avant tout « n'être pas de soi », mais d'un autre. En est-il ainsi pour moi? Ai-je conscience de m'être donné l'existence à moi-même?

« Etre créé », cela veut dire, en outre, non seulement n'être pas de soi-même, mais encore, d'une manière générale, n'être rien de soi-même. C'est la conclusion de l'affirmation précédente. Qui n'a pas en soi-même la raison de son existence n'a pas en soi la raison d'être ceci ou cela, ni même la raison d'être en général.

« Etre créé », cela signifie donc avoir *tout* d'un autre et, à la fin, avoir tout de Dieu et par la création. En effet, hors du domaine des choses créées il doit y avoir un Etre qui est aussi l'auteur de tous les autres, si l'on ne veut tomber dans cette absurdité qu'il existe une série infinie de causes, ou qu'il y a des êtres sans cause précédente, ou enfin des êtres à la fois effet et cause d'eux-mêmes. Et la manière dont cet Etre suprême donne à tous les autres l'existence doit être la création. Les autres hypothèses, comme le matérialisme ou le panthéisme, sont insensées et pleines de contradictions. Donc, si l'homme a été créé, il n'a rien de lui-même, il a tout de Dieu : existence, être, corps et âme, conservation et opérations de son être et de ses facultés. La raison nous le dit, la foi le confirme. « Je crois en Dieu, le Père tout puissant, Créateur du ciel et de la terre. » Les premières pages de la Sainte Ecriture attestent que nous avons été créés du néant par Dieu. De cette vérité découle une double conséquence.

2. MA DÉPENDANCE DE DIEU

Si, en tant que créature, je n'ai rien de moi-même, je dépends entièrement de Dieu pour mon existence, la conservation de mon existence et mon bonheur, et cela dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel — et ainsi, de moi-même je suis une très pauvre petite chose, une aumône que Dieu m'a faite. Cela est vrai de toute créature de Dieu, même de ses créatures préférées. La créature peut se développer, s'élever de degré en degré, étendre son activité et sa force; elle est et elle reste une créature, elle n'en est même que plus « créature » et plus dépendante de Dieu. Il en va ainsi pour nous. Nous vivons en Dieu, de Dieu, et en Dieu nous puisons sans cesse de nouveau l'existence et notre force, et sans lui nous ne sommes rien. Aucun être ne m'est plus proche que Dieu; aucun ne m'est plus important ni plus nécessaire.

Méditer les paroles de saint Paul s'adressant aux Grecs à l'Aréopage d'Athènes, après avoir, en parcourant la ville, trouvé un autel avec cette inscription : « Au dieu inconnu ».

« Ce Dieu que vous honorez sans le connaître », leur dit-il, « je viens vous l'annoncer. Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde; étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples bâtis de la main des hommes, et il n'est point honoré par les œuvres de la main des hommes comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses... Ils (les hommes) doivent chercher Dieu et s'efforcer de le toucher quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être; et, comme quelques-uns de vos poètes l'ont dit : Nous sommes la race de Dieu même. Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à l'or ou l'argent » (*Actes*, 17, 23-29).

Nous dire : Dieu me donne la vie, la respiration, toutes

choses. Je vis en lui. Moi aussi je suis de race divine. Combien vous m'êtes proche, mon Dieu! Je suis en vous, vous êtes en moi. — « M'attacher à Dieu, et mettre en lui mon espoir, voilà mon bonheur » (*Ps.*, 72, 28).

Nous dire : Et tout cela s'applique également à l'ordre surnaturel. Oui, ce monde merveilleux, si varié, de la grâce dans les âmes est une création de Dieu, son œuvre. Saint Paul l'appelle une création nouvelle (*Galat.*, 6, 15) et saint Jean nous affirme que nous sommes nés de Dieu. (*Jean*, 1, 13.)

Nous dire : Combien Dieu est proche de toutes ses créatures, partout présent, omniscient : « Et vous savez tout, l'ancien et le nouveau; vous m'avez formé et vous avez posé votre main sur moi » (*Ps.*, 138, 5; à l'occasion méditez ce Psaume dans son entier). « La nuit est pour vous aussi claire que le jour et les ténèbres sont comme la lumière » (*Ps.*, 138, 5).

3. J'APPARTIENS A DIEU

Méditons la seconde et consolante vérité qui découle du fait de notre création et réfléchissons bien que la condition d'être créé renferme cette conclusion que nous appartenons à Dieu, que nous sommes sa propriété. Lorsque Dieu crée, il le fait par bonté, afin de communiquer quelque chose de sa bonté; il crée par pure bonté, uniquement dans ce but. En effet, Dieu possède une double bonté : l'une absolue, incréée; l'autre relative, bonté créatrice. Il ne peut communiquer la première; il peut communiquer la seconde et il la communique de fait en créant, en appelant l'être du néant à l'existence, en le créant à son image et à sa ressemblance. Voilà ce que sont les créatures. Essentiellement elles ne sont que des pensées, des images, des exemplaires vivants de la bonté créatrice de Dieu. Elles sont en tant que Dieu veut et opère; dans leur existence, dans leur être et leur action, elles sont des images et des reflets de sa

bonté et de sa beauté. Si on le comprend bien, on peut les comparer à des rayons qui émanent de Dieu comme de leur soleil. De même que les rayons ne se séparent jamais du soleil, ainsi les créatures ne se séparent jamais de Dieu. Elle sont par Dieu, avec Dieu et en Dieu. Nul être ne demeure dans le sein de son origine comme la créature reste dans le sein de son Créateur. La créature est en Dieu par son passé, par son présent, par son avenir. La créature appartient à Dieu comme à la cause de son origine (*causa exemplaris*), comme à la cause de son existence (*causa efficiens*), comme à la cause de son bonheur (*causa finalis*).

Faisons à nous-mêmes l'application de cette vérité et réfléchissons que tout cela est vrai pour chacun de nous; cherchons à comprendre et à goûter cette vérité (voir *Annotation 2*), à aimer ces rapports que nous avons avec Dieu. N'est-il pas notre Père et dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel? « Etre père », c'est donner la vie. Notre vie tout entière n'est-elle pas de Dieu? — Devant vous, mon Dieu, je suis comme un rayon de soleil. Le soleil, c'est vous; je suis votre rayon. Vous êtes l'océan, je suis une goutte d'eau de cet océan. Vous êtes mon Père, je suis votre fils, un fils de votre amour. — Notre Père qui êtes aux cieux! Notre Père, à moi! Notre Père! — Tel est le mystère de la création : d'un côté, pauvreté, indigence, faiblesse, le rien; de l'autre, le grand, le sublime, le divin. Nous sommes vraiment de la race de Dieu (*Actes*, 17, 28). Et ainsi, le fait d'appartenir à Dieu, d'être sa chose, nous établit dans les rapports les plus intimes et les plus vivants avec Dieu.

Donc, « venez : dans notre joie célébrons le Seigneur, chantons les louanges de Dieu notre Sauveur! »...

« Venez, adorons-le, prosternons-nous et pleurons devant le Seigneur qui nous a créés, parce qu'il est le Seigneur notre Dieu; et nous sommes le peuple de son bercail et les brebis de son pâturage. » (*Ps.*, 94, 1, 6, 7).

2. POUR DIEU.

(Fin et devoir de l'homme.)

De la nature de l'homme qui est une créature on peut déduire en général sa destinée, sa fin. Puisqu'il est réellement une créature de Dieu, il doit se regarder et se comporter à l'égard de Dieu comme sa créature. La loi de son existence physique doit être également la loi de sa vie morale; sa dépendance physique entraîne aussi sa dépendance morale. Il ne peut ni ne doit jamais se soustraire à la dépendance envers Dieu, au domaine de Dieu sur lui. Son premier devoir, son devoir tout entier est de reconnaître Dieu comme son Créateur et de se reconnaître lui-même comme la créature de Dieu et de se conduire en conséquence.

Saint Ignace indique en particulier et pratiquement cette conduite en ces mots : louer Dieu, le respecter et le servir. Cela dit tout.

1. POUR LOUER (AIMER) DIEU

Louer, c'est reconnaître les qualités et les prérogatives d'un autre, les reconnaître en son cœur et en ses paroles. Reconnaître Dieu c'est l'adorer, c'est-à-dire confesser que Dieu est l'Être suprême, le Souverain Bien en soi, la source de tous nos biens, et que nous sommes entièrement à lui dans la confiance et l'amour.

Louer Dieu! n'est-ce pas aussi aimer Dieu? La louange est l'amour exultant. Les habitants du ciel font-ils autre chose que louer Dieu? Or leur louange est amour, la joie dans l'amour, le service dans l'amour.

Louer Dieu! intérieurement, dans le cœur; extérieurement, dans les paroles et les actes; porter Dieu dans le cœur et, à l'aide de toutes nos facultés — intelligence, volonté, sensibilité — le saisir, le révéler au dehors, au dehors le louer, l'aimer.

Louer Dieu! le glorifier en reconnaissant sa Vérité et son infailibilité par une foi humble; nous confier en lui, le Bon, le Fidèle, et compter sur lui, notre Créateur et notre Père, avec une inébranlable espérance; le bénir en répondant à sa Bonté par un amour grand et fidèle. « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces : c'est là le plus grand et le premier commandement » (*Matth.*, 22, 36, 37).

Certes, je veux aimer Dieu, mon Dieu, mon Père! Que votre Nom soit sanctifié! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous rendons grâces pour votre grande gloire, Seigneur notre Dieu, Père céleste, Dieu, Père tout puissant, Seigneur Fils unique, Jésus-Christ avec l'Esprit Saint, dans la gloire de Dieu le Père (du *Gloria in excelsis* de la Messe). Grand Dieu, nous vous louons; Seigneur, nous célébrons votre puissance.

2. POUR RESPECTER DIEU

Le respect, c'est la réalisation pratique, dans les actes, de la reconnaissance de Dieu comme notre Seigneur et Maître, par l'hommage extérieur et intérieur que demandent les trois premiers commandements.

Sanctifier la Personne de Dieu! — Je suis le Seigneur votre Dieu.

Sanctifier le nom de Dieu! — Vous ne prendrez pas en vain le Nom de Dieu.

Sanctifier le Jour de Dieu! — Souvenez-vous de sanctifier le dimanche : c'est le Jour du Seigneur. En ce jour, il a créé la lumière; en ce jour, il est ressuscité glorieusement d'entre les morts; en ce jour, il nous a envoyé son Esprit Saint.

3. POUR SERVIR DIEU

Servir, enfin, c'est la soumission, l'assujettissement pratique de toute notre volonté à la volonté de Dieu mani-

festée; c'est l'exécution de cette volonté et l'exécution telle qu'il la demande. Il est bien clair, il va de soi que la créature doit faire la volonté de son Créateur. Or cette volonté de Dieu nous est manifestée dans la loi naturelle, dans la loi positive, dans les préceptes de l'Eglise, dans les devoirs d'état, dans les épreuves que Dieu permet ou envoie, dans l'ordonnance et les diverses circonstances de notre vie, comme la pauvreté et la richesse, l'honneur et le mépris, le bien-être ou l'adversité, la santé et la maladie, la vie et la mort. En tout cela nous devons humblement et filialement accepter et accomplir la volonté de Dieu, volonté très sage, toute puissante, toute sainte et toute bonne. « Il est le Maître : il fait tout ce qui est bon à ses yeux » (*I Rois*, 3, 18). « Je suis votre serviteur et le fils de votre servante » (*Ps.*, 115, 16). Oui, tout ce que nous pouvons offrir à Dieu par le dévouement le plus aimant et le plus généreux, par la louange et le service le plus empressé de sa divine Majesté, depuis l'observation des préceptes jusqu'à l'acceptation des conseils, jusqu'au plus sublime élan de la charité et du zèle apostolique — tout est compris dans cette « louange et le service de Dieu », dans les limites de ce premier devoir de notre vie. Les plus beaux exemples de ce service, nous les avons dans les saints et voilà pourquoi on les appelle « les Serviteurs de Dieu ».

Telle est donc la destinée de l'homme. Il n'a pas été créé pour faire ceci ou cela, quand il s'agirait de la chose la plus belle et la plus sublime : il a été créé pour louer Dieu en toutes choses, l'aimer, l'honorer, le servir et accomplir sa volonté. Voilà ce qu'il a à faire en définitive, et tout le reste ne doit être qu'un moyen pour lui d'atteindre ce but. L'homme, en effet, doit avoir une fin dernière pour s'y reposer définitivement. Une fin éternelle qu'on ne pourrait atteindre serait en contradiction avec la raison et l'appétitude de l'homme. La nature de la fin dernière exige que tout le reste se rapporte à elle comme moyen. Nous devons donc servir Dieu avant tout, en tout et par toutes choses,

comme nous devons l'aimer de tout notre cœur et aimer tout le reste pour lui.

3. EN VERITE, CELA EST CONVENABLE, JUSTE; EQUITABLE ET SALUTAIRE.

(Nécessité de cette destinée)

Examinons quelques-uns des motifs que nous avons de répondre le mieux possible à notre destinée, qui est de louer Dieu, de l'honorer, de le servir.

1. CELA EST CONVENABLE

Toute grandeur, toute souveraineté se font reconnaître : à bien plus forte raison faut-il reconnaître la souveraineté et la majesté de Dieu, qui sont si grandes, plus grandes que tout, qui nous touchent de si près et sont pour nous d'une importance infinie.

Ou bien n'est-il pas juste de reconnaître et de louer la Majesté suprême, la Beauté et la Bonté souveraines, puisque nous ne refusons point de le faire pour la bonté et la beautés créées!

N'est-il pas convenable de penser à Dieu, puisqu'il pense à nous continuellement?

N'est-il pas convenable de consacrer à le remercier et à l'aimer une vie et des forces que nous ne cessons de puiser en lui?

N'est-il pas convenable que, par nos pensées, nous soyons toujours à lui, puisque nous sommes toujours en lui par notre existence physique? N'est-il pas convenable d'aimer Dieu puisqu'il nous aime tant et qu'il nous a créés par amour?

N'est-il pas convenable que nous demeurions en lui par notre cœur, puisqu'il est notre demeure la plus ancienne, notre véritable demeure? Où étions-nous de toute éternité

et où serons-nous dans toute l'éternité, sinon en Dieu? Où sommes-nous mieux chez nous que chez lui? Nulle part nous ne pouvons, par nos pensées, nos aspirations et nos intentions, nous sentir plus à l'aise. Si nous pensions sans cesse à Dieu, si nous étions toujours occupés à le louer et à le servir, ce ne serait pas faire trop. Dieu mérite tout cela et infiniment plus encore.

2. CELA EST JUSTE

Deuxième motif : la justice, le devoir. C'est une simple règle de la justice que nous pouvons réclamer ce qui nous appartient. Dieu a créé toutes choses; toutes choses lui appartiennent; il peut donc réclamer toutes choses; il le doit, car il doit vouloir la vérité et la justice. Comme, en outre, il n'y a pas d'effet sans cause, il n'y a pas davantage de cause efficiente sans intention et sans but. Dans ses œuvres extérieures Dieu se propose et doit se proposer sa gloire et l'hommage qui lui est dû; par ses commandements et par notre conscience il nous ordonne de le servir, non point parce qu'il a besoin de ce service, mais parce que tel est son droit, son bien inaliénables. Dieu qui est l'éternelle sainteté, ne peut être indifférent à ce que sa créature, l'ouvrage de ses mains, l'outrage ou le glorifie, à ce que l'homme aime la vérité ou le mensonge, la loyauté ou la fourberie, etc... « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul » (*Luc.* 4, 8). Ce service est donc un devoir avec lequel nous venons au monde, qui découle directement de notre création et qui ne peut jamais cesser; ce n'est pas simplement un devoir d'état ou de fonction, mais un devoir de notre nature, de notre être; c'est le fondement de tous les autres devoirs; le fondement de tout bien personnel et social. « *Portio mea, Domine! custodire legem tuam.* Mon partage, Seigneur, est de garder votre loi » (*Ps.*, 118, 57). « *Haereditate acquisivi testimonia*

tua. J'ai acquis vos témoignages comme un héritage éternel » (Ps., 118, 111).

3. CELA EST SALUTAIRE

Nous avons un autre motif : notre propre bien. Si nous voyons toujours en nous des créatures de Dieu, si toujours nous le servons, alors la vérité est en nous; tout le reste est mensonge, désordre évident.

Nous avons aussi la paix, parce que nous sommes avec Dieu dans les rapports qui doivent être; Dieu poursuivant toujours son droit et en faisant la règle de notre conscience.

Nous avons l'honneur, tandis que servir le monde, est un déshonneur : en effet qui servons-nous, à qui croyons-nous, qui louons-nous, quand ce n'est pas Dieu?

Enfin c'est le progrès véritable, parce que nous vivons conformément à notre nature et à notre foi; parce que, partout et en toutes circonstances, nous pouvons et devons tendre à ce but, dans le bonheur et dans l'adversité, dans les bons comme dans les mauvais jours.

Nous bien pénétrer de cette vérité que nous sommes les créatures de Dieu, que nous appartenons à Dieu, c'est nous établir solidement sur l'humilité, nous rendre la prière et la conversation avec Dieu naturelles et faciles, nous fixer en Dieu, anéantir la voie qui conduit à la plus haute perfection; car la sainteté repose sur ce fondement. Le plus grand saint, c'est l'homme qui tire toutes les conclusions de cette vérité qu'il est la créature de Dieu, et qui fait de cette vérité la règle entière de sa vie. Là nous sommes tous sur le même plan : hommes, anges, l'Homme-Dieu lui-même. Il est venu pour nous enseigner comment nous devons, au titre de créatures, nous comporter à l'égard de Dieu. Servir Dieu, voilà ce qui nous donne la vérité, la sagesse, la richesse, la grandeur, le bonheur et la sainteté. En dehors de ce service, tout est perdu pour notre grandeur et notre bonheur véritables.

4. CELA EST ÉQUITABLE

Nouveau motif : rien n'est plus équitable. Pour le comprendre, il suffit de constater à quel point cette vérité est méconnue dans le monde. Quel est donc l'esprit du monde, sinon liberté, égoïsme, séparation de Dieu? Dieu, qu'est-il dans la politique, dans la science, la littérature, l'art; qu'est-il même dans la religion? Ou bien on se tait complètement sur lui, ou, s'il arrive qu'on le nomme, il n'est qu'un motif à quelques sentiments religieux, mais non point le Maître qui a le droit d'imposer des commandements. « Etre une créature », c'est simplement une notion bonne pour la métaphysique. Tout bien terrestre, toute passion devient le but de la vie, le but en soi. Le monde est plein de dieux; on finit par se faire de soi-même un dieu. C'est donc toujours le premier péché sous une forme nouvelle; et voilà pourquoi le monde est plein de péchés, de maux, de bassesses.

Dès lors, n'est-il pas équitable de rendre à Dieu, dans le monde, l'honneur qui lui appartient; de relever son autel dans le cœur des hommes en proclamant cette vérité fondamentale, en la faisant régner par la parole et par l'exemple?

5. CELA EST DOUX ET FACILE

Le joug que Dieu nous impose est doux et léger.

Voici — méditons-les — quelques pratiques qui peuvent, la plupart du temps, nous rendre très facile ce qui est le devoir et le but de notre vie :

a) « Marchez devant moi et soyez parfaits » (*Genes.*, 17, 1). Renouvelez fréquemment votre bonne intention.

b) Acquittez-vous fidèlement de vos devoirs. Dieu le veut! Ainsi, vous aurez la joie, — alors surtout que l'observation d'un précepte ou l'accomplissement d'un devoir d'état demandent un sacrifice.

c) Dans les contrariétés ou épreuves permises ou voulues par Dieu, répétez de tout cœur : « Que votre volonté soit faite », ou bien, avec le Sauveur au Jardin des Oliviers : « Mon Père, non point ma volonté, mais la vôtre ».

d) En toute décision importante, et même en toute occasion de prendre un parti, songez à votre fin dernière : « Est-ce la volonté de Dieu? — Comment arriverai-je ainsi à ce but? Tout ce qui est en dehors de la volonté et du bon plaisir de Dieu, est sans valeur pour moi, je n'ai pas à m'en inquiéter. — Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père ».

Telle est donc la première et prochaine fin de l'homme ici-bas : l'homme est une créature de Dieu, il doit se regarder comme la créature de Dieu, et s'affirmer dans sa conduite comme une créature de Dieu; il doit louer Dieu, lui rendre hommage et le servir. Etre créature de Dieu et vivre comme créature de Dieu, c'est la nature de l'homme, c'est le devoir nécessaire de l'homme — devoir facile et sublime; — c'est sa grandeur, son bonheur, sa destinée ici-bas et dans l'éternité : « Craindre Dieu et observer ses commandements, voilà l'homme tout entier » (*Eccl.*, 12, 13). Le contraire est mensonge, péché, malheur. Il importe donc, avant tout, de nous pénétrer de plus en plus de cette vérité fondamentale, d'en faire la base unique et inébranlable, le point de départ de toute notre vie, et de diriger toutes nos aspirations à ce but. Plus nous ferons ainsi, plus nous nous élèverons dans la perfection et dans la sainteté. La vie intérieure la plus profonde, la vie en Dieu, l'homme selon le Cœur de Dieu, l'apôtre — tel est le magnifique résultat de ces efforts. « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, Seigneur, et que désiré-je hors de vous sur la terre? Dieu de mon cœur, mon Dieu, mon partage pour l'éternité. Pour moi, il m'est bon de m'attacher à Dieu, de placer en Dieu toute mon espérance » (*Ps.*, 72, 25, 26, 28).

Vers Dieu.

Livre des Exercices :

L'homme a été créé pour louer Dieu notre Seigneur, le respecter et le servir et *par là* (haec agendo) *sauver son âme*.

La fin prochaine de l'homme est le service de Dieu. L'homme est donc tout d'abord créé par Dieu et pour Dieu. Mais l'on peut dire en un certain sens que l'homme est aussi créé pour lui-même; en effet, il a encore une fin dernière : le salut de son âme.

Que faut-il entendre par là? Pas autre chose que l'obtention de la félicité pour laquelle nous avons été créés, et tout ce qui, en nous, contient en germe cette félicité, la conditionne et la prépare. La félicité, c'est l'état de grâce et le bonheur du ciel. Saint Hilaire nous dit : « Par salut de l'âme il faut entendre la vie éternelle en Dieu » (*in Ps.*, 68). Si l'homme atteint cette félicité, il sauve son âme.

Considérons trois pensées :

1. MON DIEU, VOUS NOUS AVEZ CRÉÉS POUR VOUS

La raison et la foi nous disent que nous sommes créés pour la félicité.

1) *La raison.*

Cette vérité peut se déduire de deux raisons. La première se tire de la disposition la plus intime de l'homme et de sa propre conscience. Il a, en lui, dans sa nature raisonnable, une tendance irrésistible à être heureux, à être heureux toujours, sous tout rapport et sans fin. Puisque cette tendance est innée en tous et invincible, elle doit avoir été déposée en l'homme par Dieu lui-même et il faut qu'une réalité lui réponde. C'est la disposition morale la plus profonde en l'homme, c'est un trait magnifique de sa ressemblance à Dieu. — En outre, cela répond également à

Dieu, et surtout à la sagesse avec laquelle, de cette manière, il attire naturellement les hommes à lui, fin dernière de l'homme; — à sa bonté qui ne crée les êtres raisonnables que pour les rendre heureux et participants à sa propre félicité. Dieu nous a créés pour un bonheur éternel : savons-nous l'en remercier fréquemment, y trouver des joies pour nous, des motifs d'aimer Dieu?

2) La foi.

Combien souvent Jésus nous parle du Royaume des cieux! Il nous l'a promis. Bienheureux les pauvres, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui souffrent persécution! — le Royaume des cieux leur appartient (*Matth.*, 5). Tel est l'appel du Sauveur. « Ceux qui auront fait le bien entreront dans la vie éternelle » (*Jean*, 5, 29). Telle est sa promesse.

Et depuis que Jésus nous a parlé de notre Père qui est dans les cieux, et qu'il nous a appris à le prier en disant : « Que votre règne arrive, notre Père, qui êtes aux cieux », la Chrétienté tressaille de joie, elle croit, elle prie : « Je crois à la vie éternelle ».

Dans l'Apocalypse, saint Jean nous décrit la Jérusalem nouvelle sous les couleurs les plus éclatantes, à l'aide des images les plus brillantes (*Apoc.*, 21, 2 sqq.) :

« Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la ville sainte, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, parée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du trône et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; car il demeurera avec eux et ils seront son peuple, et Dieu demeurant ici même avec eux sera leur Dieu. Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus; il n'y aura plus aussi là ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé. Et alors celui qui était sur le trône dit : Ecrivez que ces paroles sont très certaines et très véritables » (*fidelissima et vera*) (versets 2-5).

« Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne et il me montra la ville, la sainte Jérusalem qui descendait du ciel, venant de Dieu » (verset 10).

Et saint Jean nous la décrit avec ses murailles d'or, ses rues et ses douze portes sur des fondements de pierres précieuses.

« Et cette ville n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil ou par la lune, parce que c'est la gloire de Dieu qui l'éclaire et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à l'éclat de sa lumière... Il n'y entrera rien de souillé » (21, 23-27). « Ils le (Dieu) verront face à face et son nom sera inscrit sur leur front... Alors il me dit : Ces paroles sont très certaines et véritables » (22, 4, 6).

Lorsque Jean eut vu ces choses et entendu ces paroles, il se prosterna la face contre terre. Nous ferons comme lui, nous nous réjouirons parce que ce beau ciel, parce que Dieu lui-même sera un jour notre partage dans l'éternité : « Je crois à la vie éternelle ».

Nous ne pouvons imaginer rien de plus magnifique. « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment » (1 *Cor.*, 2, 9). Pourrions-nous ne pas aimer ce Dieu si bon ? « Je crois à la vie éternelle. Mon Dieu, je vous aime ! »

2. NOTRE CŒUR EST INQUIET JUSQU'À CE QU'IL REPOSE EN DIEU

Demandons-nous maintenant où nous trouverons cette félicité. Assurément, ce n'est pas hors de Dieu, dans les créatures. À cause de leurs limites, de leur instabilité, de leur fragilité, elles ne peuvent satisfaire le désir de l'homme aspirant à une félicité éternelle et entière. Seul un Bien infini, une Vérité et une Beauté infinies le peuvent. Donc, Dieu seul peut être l'objet de notre bonheur. — Et, en vérité, dans l'excès de sa bonté et de sa libéralité, Dieu veut être l'objet de notre bonheur bien au delà de toutes

les exigences et de toutes les aspirations de notre nature, en s'unissant à nous d'une manière surnaturelle, ici-bas par la foi, l'amour et la grâce, et au ciel par la vision béatifique. Le ciel est donc la félicité pour laquelle nous sommes créés; il est le but que Dieu, dans sa bonté et son amour, nous a fixé.

Et le ciel, c'est la pleine possession de Dieu.

« Nous ne voyons maintenant que comme dans un miroir, et dans des énigmes; mais alors nous verrons Dieu face à face. Je ne le connais maintenant qu'imparfaitement, mais alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui. Maintenant ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité demeurent; mais entre elles la plus excellente est la charité. Recherchez la charité » (1 *Cor.*, 13, 12, 13; 14, 1).

Ne l'oubliez jamais : Dieu vous a créé pour un amour éternel. Il vous aime et il veut que vous l'aimiez éternellement.

« Je t'ai aimé d'un amour éternel et dans la miséricorde je t'ai attiré à moi » (*Jerem.*, 31, 3).

Actions de grâces! joie! amour!

3. L'ŒIL N'A POINT VU, L'OREILLE N'A POINT ENTENDU,
ET LE CŒUR DE L'HOMME N'A JAMAIS CONÇU CE QUE DIEU
A PRÉPARÉ A CEUX QUI L'AIMENT (1 *Cor.*, 2, 9)

Considérez maintenant la grandeur de cette béatitude. Que le ciel soit grand et magnifique, cela résulte déjà de ce qu'il est le bien qui doit contenter tous nos désirs, et la fin dernière à laquelle tendent toutes les aspirations de l'homme et de Dieu pour y trouver leur repos. Combien donc sera grand un bien qui satisfait Dieu et l'homme et leur donne la félicité entière! Ce doit être un résumé, une réunion de tous les biens.

La magnificence du ciel, nous pouvons en outre la conclure de ce que nous en disent la foi et la Sainte Ecriture.

Assurément, ni le lieu, ni la compagnie n'y laisseront rien

à désirer. En effet, si Dieu a déjà donné à cette terre tant de beauté et d'agréments, s'il permet à l'homme de goûter tant de joie dans la société de l'homme, qu'en sera-t-il au ciel?

Et les *occupations*? en quoi consisteront-elles?

a) *Vision de Dieu.*

Nous connaissons Dieu, mais non point comme ici-bas, par ouï-dire, par ses œuvres et par la foi : nous le connaissons directement. De même que, sur cette terre, il nous donne la faculté naturelle de le connaître par ses œuvres, qu'il y ajoute la lumière de la foi afin que nous puissions le connaître surnaturellement, de même, dans le ciel, il nous communiquera par la lumière de la gloire, une puissance nouvelle qui élève et fortifie notre intelligence afin de le voir comme il se voit lui-même, face à face.

Nous le verrons comme il est (*I Jean* 3, 2). Ici-bas, pour nous, quelle joie déjà que la découverte d'une vérité, la vue d'une belle contrée, d'une œuvre d'art, d'un visage charmant! Que sera donc la vue de la Vérité et de la Beauté infinies? Telle sera notre première occupation. Assurément, l'œil n'a jamais rien vu qui lui soit comparable.

b) *Amour de Dieu.*

De la vision de Dieu naît l'amour.

Comme Dieu élève et fortifie notre intelligence afin que nous puissions le contempler immédiatement, ainsi il étendra, il élargira les limites de notre volonté afin que nous puissions recevoir la plénitude de son amour béatifiant; il nous fera entrer dans la joie, dans l'allégresse de cet amour pour que nous l'aimions comme il s'aime lui-même. En vérité, le cœur de l'homme n'a jamais conçu rien de semblable.

c) *Béatitude*

Notre troisième occupation, enfin, sera d'être heureux. Tout ce qui peut faire le bonheur du cœur — repos, paix, puissance, honneur, joie — nous sera donné sans mesure. Le ciel est « la maison de notre famille » (*Jean* 14, 2); le ciel est la paix, le repos absolu (*Apoc.*, 21, 4, 25); le ciel est le festin des noces (*Matth.*, 25, 10); un règne sans limites, magnifique (*Apoc.*, 21, 7; 22, 5). Donc nous règnerons et nous serons heureux, non seulement dans notre âme, mais aussi dans notre corps. Quelles beautés ces yeux ne verront-ils pas? quelles harmonies entendront ces oreilles! et quels torrents de douceur et de joie inonderont ce cœur! La pensée du ciel n'a-t-elle pas de quoi nous animer, de quoi nous réjouir? « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse : votre récompense sera grande dans le ciel », nous dit Jésus, notre bien aimé Sauveur (*Matth.*, 5, 12).

d) *Eternité.*

Et tout cela pour l'éternité, sans fin, avec la pleine conscience et l'absolue certitude de notre bonheur. « Nous verrons et nous aimerons, nous aimerons et nous louerons, nous louerons et nous serons éternellement dans la joie. Voilà ce qui sera à la fin et sans fin » (*S. August., De Civitate Dei*, l. 22, c. 30, n. 4). Qu'est-ce donc que l'homme ainsi glorifié? c'est un être magnifique, puissant, heureux, admirable, presque divin?

Sujets de prières pour les Colloques.

(pendant la méditation et pour terminer la méditation)

CONCLUSIONS

1) *Gratias agamus! — Remercions!*

De toutes ces considérations ne ressort-il pas que nous devons, de tout notre cœur, rendre grâces à Dieu pour notre destinée céleste? Nous voyons comme il est bon, comme il veut notre bien puisqu'il nous a créés pour une fin si glorieuse, qui est une telle félicité. Dans sa sagesse, sa bonté, et son amour, il a tracé lui-même le plan de ce bonheur. Nous serons heureux par lui et comme lui. Ici se révèle si bien le plan de Dieu sur sa créature, tout ce qu'il y a de grand et de magnifique dans la créature et dans le fait qu'elle appartient à Dieu. Cette créature ainsi glorifiée n'est-elle pas réellement une parhélie, une vivante image de la Divinité?

2) *Sursum corda! — En haut les cœurs!*

Une joie toute céleste ne doit-elle pas remplir notre cœur et nous accompagner au cours de la vie qui devient ainsi un pèlerinage vers le ciel? Celui qui croit au ciel n'a pas, un seul instant, sur la terre un sentiment volontaire de tristesse. Après dix, vingt, cinquante ans, toutes ces choses magnifiques deviendront mon héritage; je serai et pour jamais l'un des êtres les plus heureux, les plus honorés et les plus puissants du monde — qui donc, dans cette conviction ne se réjouira pas et ne regardera pas comme un gain tout travail et toute peine? « Celui qui a cette espérance, se sanctifie lui-même » (I Jean, 3, 3; Rom., 12, 12). Quand tout nous manquerait et nous échapperait, cette espérance nous reste et cela suffit.

3) *Salva animam tuam! — Sauvez votre âme.*

Le ciel est le prix de la lutte. « Nul ne sera couronné, s'il n'a combattu selon la loi » (2 *Tim.*, 2, 5). — « J'oublie ce qui est derrière moi et je tends à ce qui est devant moi; je cours incessamment au but pour remporter le prix de la félicité du ciel à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ » (*Philipp.*, 3, 13, 14). — Méditez ces paroles: elles font comprendre le sens de la vie. Oui, il faut prendre courage et chercher à tout prix à gagner le ciel. Donc, gardons-nous de jamais oublier le ciel : pensons-y souvent, pensons-y toujours. Le ciel est la chose la plus belle et la plus importante dont nous puissions nous occuper. Peu à peu la pensée du ciel nous retirera de toute manière de voir, de toute pensée commune et basse.

En outre, nous ne devons jamais courir le risque de perdre le ciel. Donc, ne le mettons jamais en parallèle avec quoi que ce soit de temporel, et n'hésitons pas. Les biens temporels ne peuvent se comparer au ciel ni par leur nature, ni par le nombre et la durée. Nous ne devons pas mettre le ciel en jeu en nous exposant à une faute grave ou en commettant cette faute. Nous ne savons pas ce que nous faisons en agissant ainsi.

Tout au contraire, nous devons tout employer — travail, prière, sacrifice, souffrance et vie même — pour gagner le ciel. Que ne fait pas le monde, quelles peines ne se donne-t-il pas — et pour quoi? et les saints, que n'ont-ils pas fait pour le ciel? Comme ils quittaient tout, comme ils se tenaient prêts à tout! avec quelle joie ils posaient la tête sur le billot ou se jetaient dans le brasier ardent! Pour quoi? pour le ciel. Le ciel est un grand bien, un bien magnifique, éternel — il remplace tout.

Et ce ciel est certain. Dieu en fait le prix de son service. Ce ciel est facile à conquérir : il suffit d'avoir la foi, de l'intelligence et du cœur; il suffit de le vouloir sérieusement. *Post Alpes Italia!* après les Alpes, l'Italie, disait

Annibal à ses Carthaginois. Lorsqu'on marche vers ce pays de l'or qui est le ciel, on marche d'un cœur léger, avec une ardeur qui fait imiter Cortès brûlant ses vaisseaux : on sacrifie tout.

4) *Sauvèz d'autres âmes.*

Enfin, désirer et demander le ciel non seulement pour nous, mais aider un grand nombre d'âmes, après les avoir amenées au service de Dieu, à s'assurer un bonheur si grand et si important — n'est-ce pas là une belle conclusion des considérations que nous venons de faire? Cela s'appelle conquérir des royaumes et les partager avec d'autres.

Regard en arrière. Cette fin dernière — l'acquisition du ciel — est une vérité d'une exceptionnelle importance : nous devons nous en pénétrer profondément, premièrement pour vivre et agir dans la clarté et la précision, pour savoir où nous allons définitivement. Ce but final, nous l'avons ici. Assurément, la fin dernière de toute œuvre de Dieu au dehors de lui est sa gloire, sa glorification; mais, ici, ce qui est beau et touchant c'est de voir Dieu mettre sa glorification dans notre salut, dans notre félicité. Si nous gagnons le ciel, Dieu est glorifié : il a atteint son but. Nulle part il ne reçoit autant de gloire qu'il en reçoit dans le ciel par ses saints.

Deuxièmement, nous devons nous pénétrer de cette vérité, afin de travailler de tout le pouvoir et de toutes les forces de notre être. Le ressort le plus immédiat et le plus intime de notre être, c'est l'amour de nous-mêmes, le principe de notre conservation personnelle, et du bonheur personnel. Ce ressort, ce principe nous les avons ici. Notre vie n'est que la préparation à notre éternité glorieuse : c'est nous-mêmes qui profitons de tout ce que nous faisons et de tout ce que nous souffrons. Ce que nous faisons, nous le faisons

pour nous-mêmes. A qui donc la vie, le travail, le sacrifice pèseraient-ils?

Enfin nous devons nous pénétrer de cette vérité afin de travailler avec courage et joie. Souvent, la vie, dans les détails du moment présent, a des mesquineries, des contradictions qui vont à nous resserrer le cœur. Il nous faut quelque chose qui nous élève, nous console, nous attire, nous anime! C'est notre fin glorieuse, le ciel. Cette pensée rend toutes choses légères. C'est la pensée qui a donné aux saints tant de courage, tant de joie dans le sacrifice, et une force invincible. Cette vérité s'était pour ainsi dire incarnée en eux : « Je crois à la vie éternelle! » Elle les a faits ce qu'ils sont. Pour la souffrance ici-bas, la joie du ciel! telle est la consolante manière de concevoir la vie d'après les principes chrétiens.

Fin des autres créatures,

(Le monde conduisant à Dieu.)

Livre des Exercices :

Et les autres choses sur la terre sont créées pour l'homme et pour l'aider à la poursuite de la fin pour laquelle il a été créé. D'où il suit que l'homme doit s'en servir autant qu'elles l'aident à sa fin, et qu'il doit s'en détacher autant qu'elles sont un obstacle à cette fin: c'est pourquoi il est nécessaire de nous faire (montrer) indifférents envers toutes les choses créées, autant qu'il est permis à la liberté de notre libre arbitre, de manière à ne pas vouloir, de notre part, la santé plutôt que l'infirmité, les richesses (plutôt) que la pauvreté, l'honneur (plutôt) que l'ignominie, une vie longue (plutôt) qu'une (vie) courte, et ainsi de suite pour toutes les autres choses, désirant et choisissant uniquement celles qui nous aident mieux à la fin pour laquelle nous avons été créés.

Commentaire.

Par créatures il faut entendre tout ce qui est, en dehors de Dieu et de l'homme — donc tout ce qui entoure l'homme

dans le domaine de la nature et de la grâce, dans l'ordre visible et dans l'ordre invisible, dans sa vie privée et dans sa vie publique; tout ce qui sert à l'homme pour l'entretien et le développement de sa vie, corporelle, intellectuelle et spirituelle, pour l'exercice de son activité dans la famille, l'Etat et l'Eglise; tout ce qui a de l'importance pour lui ou exerce une influence sur lui, comme la condition et les circonstances particulières de sa vie, la richesse, la santé, l'honneur, la souffrance et la mort; bref, toutes les choses et toutes les circonstances des choses, toutes les choses de la terre et du temps. Si ces créatures, ainsi entendues, sont au-dessus de l'homme, comme le monde des Anges, ou si elles sont sur le même plan que l'homme, comme le sont ses semblables, elles se nomment des *aides*; si elles sont au-dessous de l'homme, elles s'appellent des *moyens*.

1. ORIGINE DES CRÉATURES

Comme l'homme lui-même, tout ce qui l'entoure est « créature de Dieu », c'est-à-dire tiré du néant, conservé et maintenu par Dieu, dans les mêmes rapports que l'homme; elles dépendent de Dieu, elles appartiennent à Dieu.

a) Tous les biens terrestres, toutes les choses terrestres sont en vérité et d'une façon inaliénable la propriété de Dieu. Il en découle une conséquence très importante et fondamentale relativement à la manière de concevoir et de traiter les créatures. Elles ne sont pas notre propriété sans conditions. Vis-à-vis des autres hommes nous pouvons bien avoir un droit de propriété proprement dit, mais non point vis-à-vis de Dieu. Il est et il reste le Maître et le propriétaire absolu, et il ne peut se désister de son droit suprême. Les créatures sont donc, pour nous, simplement des biens emphytéotiques; nous n'en sommes que les usufruitiers, et nous devons regarder toutes les créatures comme des biens

qui nous sont prêtés et en user à ce seul point de vue. Or de traiter une chose comme sa propriété à la traiter comme une chose prêtée, la différence est grande! Dans le second cas, je ne puis la traiter selon mon gré : je dois m'en tenir à la volonté du propriétaire, à qui je dois en rendre compte. Telle est la position de l'homme à l'égard de Dieu son Seigneur et son Père, en ce qui concerne les créatures.

b) Toutes les choses terrestres qui nous entourent et tous les événements qui nous arrivent sont des messagers de Dieu. « Rien n'arrive par hasard », dit un proverbe plein de sagesse et de profondeur; « tout nous vient d'en haut ». N'oubliez pas cette maxime : « Un mal vous survient-il, restez en paix et demandez-vous ce que, par là, Dieu veut de vous : Dieu est votre Père, et il ne vous envoie rien dans le seul but de vous faire pleurer ». Songez à la Providence divine et méditez ces paroles : « N'est-il pas vrai que deux passereaux ne se vendent qu'un obole, et néanmoins il n'en tombe pas un sur la terre sans la volonté de votre Père. Mais pour vous, les cheveux même de votre tête sont comptés. Ainsi ne craignez point; vous valez beaucoup mieux qu'un grand nombre de passereaux » (*Matth.*, 10, 29, 30). Tout vient de Dieu : notre Père permet même que nous rencontrions la croix et la souffrance; mais c'est pour nous conduire au ciel. Bref : tout cela est une créature de Dieu; tout cela nous annonce Dieu et nous conduit à Dieu.

2. FIN DES CRÉATURES

Il s'agit donc de savoir, à propos des créatures, quelle est la volonté de Dieu et la fin qu'il leur a assignée.

Et premièrement pour l'homme. Dieu a abandonné à l'homme ici-bas toute la création visible : d'abord quand il a créé l'homme (*Genes.*, 1, 26, 28); puis, plus tard, après le déluge (*Genes.*, 9, 1-3; *Ps.*, 8, 7). C'est donc à lui que la création visible est destinée. La raison en est que l'inférieur est toujours pour le supérieur et doit le servir.

Mais Dieu n'a pas laissé à l'homme la création sans réserve et afin qu'il s'en serve arbitrairement; surtout, il ne l'a point abandonnée à l'homme pour qu'elle devienne sa fin, parce que l'homme ne peut avoir qu'une fin dernière qui est Dieu. « Jésus répondit : Le premier de tous les commandements est celui-ci : Ecoutez, Israël : Le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur » (*Marc.* 12, 29, 30).

Les créatures ne peuvent être que des moyens, des moyens d'atteindre la fin voulue par Dieu, et, dès lors, des moyens dont l'homme dispose non pas à son gré, mais d'après l'intention de Dieu, conformément à la volonté de Dieu. En tout, au-dessus de tout, la très sainte volonté de Dieu.

Cette volonté de Dieu résulte du but qu'il s'est proposé dans la création, des intentions et des fins qui étaient les siennes lorsqu'il tira toutes choses du néant. Dans toutes ses œuvres en dehors de lui (*ad extra*), Dieu doit se proposer et poursuivre comme fin suprême sa propre gloire. Cette glorification, il peut y atteindre par une double voie : immédiatement ou médiatement. Il l'atteint directement par les créatures douées de raison, en les créant pour son service immédiat, afin qu'elles le connaissent, qu'elles le louent et le servent. Il atteint son but médiatement par les êtres privés de raison, en les mettant au pouvoir de l'homme afin que l'homme en use comme de moyens en vue de sa propre fin qui est de servir Dieu et de sauver son âme. Par cette sorte de « détour » elles servent aussi à réaliser le but dernier, la glorification de Dieu et elles deviennent un bien consacré au service de Dieu. Et telle est, à proprement parler, la fin des créatures : elles doivent être pour l'homme des moyens d'atteindre son but, de glorifier Dieu par la pratique de toutes les vertus, — vertus théologiques et vertus morales — et, par là, d'être lui-même glorifié et heureux.

3. USAGE DES CRÉATURES

Il faut se demander ici de quelle manière les créatures peuvent servir de moyens à l'homme pour arriver à sa fin. On peut distinguer plusieurs manières qui, finalement, se ramènent à trois.

1) *Usage. (Roi de la création.)*

La première manière consiste dans l'usage et l'emploi simple et raisonnable des créatures, en tant que l'homme se sert des diverses créatures pour l'entretien et le développement de sa vie corporelle, pour sa formation intellectuelle et spirituelle, pour l'accomplissement de ses devoirs d'état. Pour cet usage, l'homme tient immédiatement de Dieu un droit. Les créatures sont en quelque sorte la dotation et la liste civile de l'homme, et en les employant ainsi, l'homme se montre le maître et le roi de la création visible.

2) *Contemplation. (Prophète de la création.)*

La seconde manière dont les créatures peuvent servir de moyens à l'homme en vue de sa fin est la contemplation qui consiste à concevoir et à considérer les créatures par leur côté le plus élevé et spirituel et d'après leur rapport à Dieu, en ce sens que, dans les créatures, l'homme voit Dieu et sa pensée créatrice, qu'il se fait ainsi une idée plus grande et plus parfaite de Dieu et, par là même, se rend apte à le servir mieux. — Et, en vérité, les créatures peuvent rendre ce service à l'homme. Dans leur ensemble ou prises isolément elles sont, par leur nature même, des œuvres de Dieu, des communications, des imitations, des révélations de Dieu : elles sont des idées divines revêtues de matière et qui, chacune à sa manière nous révèlent et publient l'existence de Dieu, sa nature, ses attributs. La création visible tout entière est un symbole, un enseigne-

ment qui parle de Dieu à nos regards, une sorte de livre illustré qui nous le fait connaître en caractères visibles, en traits gigantesques. — Et ce service des créatures, l'homme doit l'accepter. Il a, sur ce point, un devoir imposé par Dieu. Certainement, c'était là un des devoirs du premier homme dans le Paradis terrestre; et il étudiait ainsi, nous allions dire il lisait la création. (*Genes*, 2, 19, 20.) Dieu reprochait aux païens de n'avoir point reconnu son existence et sa gloire par les œuvres de la création (*Rom.*, 1, 18-22). Ce côté des créatures est un profond secret de la nature : le découvrir et l'exposer est un très grand honneur pour Dieu et pour les hommes. Celui qui ne comprend pas ce mystère sait de la création, malgré ses prétentions à en savoir beaucoup, tout au plus ce qu'un païen sait d'une église chrétienne. Il voit bien de l'or, des couleurs, des symboles; mais il ne soupçonne rien des profonds mystères qu'ils représentent. — Cet usage des créatures était familier aux saints. Combien il nous aiderait à mieux servir Dieu et à l'aimer davantage! En usant ainsi des créatures, l'homme devient le Prophète de la création. Il chante, lui aussi, le grand *Benedicite* de la création.

3) *Sacrifice. (Prêtre de la création.)*

Il est une troisième manière dont les créatures peuvent être pour l'homme des moyens d'attendre sa fin : c'est le sacrifice : lorsque, par amour pour Dieu et pour son service, l'homme n'use point des créatures, n'y touche pas et les offre à Dieu en sacrifice. Tout sacrifice est un don que nous présentons à Dieu. Dans le Paradis terrestre Dieu avait déjà institué cette pratique par rapport à l'arbre défendu, et elle nous est beaucoup plus nécessaire maintenant, dans l'état déchu. Il ne sert à rien de dire que Dieu donne les créatures pour s'en servir. Certainement, il faut s'en servir, lorsque et dans la mesure où elles conduisent au but. Mais la jouissance des choses n'est point la seule

manière de conduire à leur but élevé qui est la glorification de Dieu; l'abstention peut, elle aussi, servir à cette fin et, dans notre condition présente, l'abstention est souvent d'une absolue nécessité. Malheur à nous si nous voulions tout voir, tout entendre, jouir de tout, sans jamais nous refuser rien! Nous agirions comme les enfants qui portent tout à leur bouche, mais se font une coupure ou une brûlure. Cette pratique, qui consiste à renoncer parfois à l'usage des créatures, n'est certainement ni la plus agréable ni la plus parfaite; mais elle est absolument nécessaire, sous plus d'un rapport. Sans quoi, il arriverait ce que dit l'Apôtre : « Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piège du diable et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans la perdition » (1 *Tim.*, 6, 9). — Par le sacrifice et le renoncement, l'homme devient le Prêtre de la création.

Voilà pour les diverses manières dont les créatures sont pour l'homme des moyens d'atteindre sa fin.

4. RÈGLES POUR L'USAGE DES CRÉATURES

De la fin assignée aux choses temporelles et à toutes les créatures autour de nous et en nous, saint Ignace déduit les Règles qui fixent le bon usage. D'abord, trois Règles générales, puis deux Règles particulières. Leur ensemble donne une excellente instruction sur l'usage des créatures.

1. TANTUM QUANTUM. — AUTANT QUE.

(en rapport avec le but.)

De cette destinée des créatures se déduit leur usage légitime. Trois Règles.

a) *Considérer toutes les choses temporelles objectivement et dans le calme.*

La première Règle est pour l'intelligence et elle consiste dans la ferme et inébranlable conviction que toutes les créatures sont pour nous des moyens et rien de plus « *In omnibus respice finem.* En toutes choses considérez la fin. » Cette vive et profonde conviction est pour nous fort importante et nécessaire : premièrement parce que, dans la vie pratique et dans une foule de circonstances qui se présentent à nous, on oublie facilement que ce sont là de simples moyens d'arriver au but et que, par conséquent, si nous ne les faisons pas servir au but, on les laisse de côté sans utiliser leur aptitude comme moyens; — deuxièmement, parce que, ici-bas, tout veut nous attirer et nous captiver. Dès que nous rencontrons un être plus sage, plus puissant, plus beau que nous, nous voulons lui jeter notre cœur et en faire une divinité dont nous attendons le bonheur; en d'autres termes, nous voulons en faire notre fin. Nous devons donc nous attacher fermement à cette conviction, éloigner ainsi le péril et y échapper.

b) *Maîtrise de soi-même, modération dans l'usage.*

La seconde Règle est pour la volonté : Logiquement nous devons user des choses temporelles et des circonstances diverses dans la mesure où nous y trouvons des moyens et des aides en vue de notre fin, et nous en abstenir dans la mesure où elles nous en détournent : *tantum quantum*, dit saint Ignace. — Une triple nécessité nous fait de cette Règle une obligation :

a) *Nécessité logique* d'après cette conclusion : On doit juger toute chose et s'en servir d'après sa nature et d'après la fin que Dieu lui a donnée; or la fin des créatures est d'être des moyens, donc nous devons les employer comme des moyens. La majeure et la mineure de

ce syllogisme sont incontestables, donc il faut admettre la conclusion. Admettre les prémisses et rejeter la conclusion, n'est rien moins que logique.

b) *Nécessité morale*. Dans l'observation de cette Règle se trouvent la sagesse de la vie, la liberté, la raison, l'ordre et le bonheur. Le contraire est désordre, déraison et péché : l'ancien paganisme et le nouveau ne sont que le renversement de cet ordre.

c) *Nécessité physique*. Si nous ne jugeons pas des créatures conformément à cette conclusion logique, nous n'y trouverons jamais ce que Dieu a mis en elles ni ce qu'elles peuvent nous offrir. Or, Dieu ne leur a donné et elles ne peuvent nous offrir autre chose que d'être des moyens. Si nous y cherchons davantage, nous leur faisons violence, nous nous trompons, nous nous faisons du tort à nous-mêmes et nous en faisons aux créatures.

c) *Magnanimité. Tout pour la plus grande gloire de Dieu!*

La troisième Règle s'adresse surtout à notre cœur. Relativement à l'usage des créatures, Dieu laisse bien des choses à notre liberté, et à notre magnanimité : il y a conseil, et non pas devoir.

Et, dans ces cas, dans ce sens le *tantum quantum* du Fondement veut dire : générosité aimante, promptitude affectueuse. C'est le *Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis* : « Osez, tout ce que vous pouvez, car il est au-dessus de toute louange et jamais vous ne pourrez le louer assez ».

Voilà la nature, la fin et l'usage des créatures. Voilà des vérités et des principes d'une grande importance pour nous, parce que nous nous servons des créatures, nous les employons continuellement; parce que nous avons à notre usage tant de biens créés et si précieux, comme les grâces, les sacrements, le sang même de Jésus-Christ! Observer ces Règles, c'est l'ordre, la raison, l'harmonie, le bonheur et le

progrès; renverser cet ordre, c'est le péché, empiètement sur le royaume de Dieu, rapine et vol au préjudice de la propriété de Dieu et de sa gloire. Par les créatures dont on abuse ainsi, Dieu n'atteint pas son but propre, le but qu'il s'est proposé à leur origine : on en use contrairement à son intention. Et de combien de créatures n'abuse-t-on pas ainsi en cinq, dix, vingt, cinquante ans! pendant toute une vie! Faisons ce calcul! quel compte à rendre et quelle responsabilité! Est-ce que Dieu ne nous en demandera pas compte? Dieu doit-il travailler pour rien? Nous sommes irrités lorsqu'on nous laisse travailler et nous fatiguer pour rien; et le travail de Dieu ne compterait pour rien, tellement pour rien que son activité créatrice nous deviendrait seulement une occasion de péché, une matière à péché! Il importe donc souverainement de bien se pénétrer de ces Règles, d'en faire la base de sa vie pratique, de les avoir toujours devant les yeux dans l'usage des créatures.

2. INDIFFÉRENCE

Pour observer comme il convient ces Règles générales qui s'adressent à l'intelligence, à la volonté et au cœur et concernent l'usage des créatures, il faut, en outre, garder deux conditions nécessaires ou deux Règles particulières dont l'importance pratique est très grande.

La première est l'indifférence, ou une certaine égalité de disposition à l'égard des créatures. Le moyen âge l'appelait abandon à la volonté de Dieu, ce qui veut dire soumission au bon plaisir divin, volonté d'être agréable à Dieu, de tout remettre à Dieu.

a) *Considérer d'abord ce que l'indifférence n'est pas.*

a) Elle n'est point l'indifférence, l'égalité de disposition à l'égard de notre fin glorieuse, à l'égard de Dieu, de sa glorification, de son service. Certes non! Un saint enthous-

siasme pour Dieu, un zèle ardent pour sa gloire, un absolu dévouement à son service dans la foi, l'espérance et la charité, voilà ce qui doit remplir un cœur humain. Ici, il faut appliquer le mot de saint Bernard : « La mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure ». Dieu est le soleil de notre âme, le soleil qui porte partout la lumière, la chaleur, la joie. Il ne saurait donc être question d'indifférence à l'égard de notre fin.

Indifférence ne veut pas dire indifférence tout court à l'égard des créatures, mais à l'égard des créatures sous un certain rapport. A l'égard de ce monde, — magnifique création divine — avec tout ce qu'il contient, avec tout ce qu'il nous prodigue, tout ce qu'il peut donner de joie ou de souffrance, nous ne devons point rester indifférents, apathiques, détachés de tout sentiment, car ce monde doit nous conduire à Dieu, nous aider à atteindre notre but. En tant que les créatures sont des moyens en vue de la fin, nous ne devons pas être indifférents à leur égard. Puisque ce monde avec tout ce qu'il contient est éclairé du brillant soleil de la volonté divine; puisqu'il s'offre à nos regards dans la céleste lumière qui nous y fait reconnaître un présent de notre Père — nous devons le regarder avec la joie dans le cœur et user avec reconnaissance de tous ses dons. Mais, soustrait à cette lumière, pris en dehors de sa relation à Dieu, ce monde n'est plus que ténèbres, nuit profonde; et, alors, il ne mérite plus l'intérêt de l'homme créé pour la lumière éternelle. Au contraire, aussitôt qu'une créature se montre en relation avec Dieu, qu'on reconnaît en elle un rapport avec l'homme, rapport qui permet à l'homme de remplir la volonté divine, alors toute indifférence cesse. Si nous ne pouvons être indifférents au but, nous ne pouvons l'être aux moyens d'arriver à ce but.

Lorsque Dieu eut créé le monde, toute sa beauté, toute sa vie, il regarda son œuvre avec joie et avec amour. « Et Dieu vit que cela était bon. » Et cette parole, l'Ecriture la

répète après chacun des jours de la création. Si nous contemplons cette création merveilleuse avec les yeux de Dieu, à la lumière de la vérité divine et de la foi divine, nous reconnaitrons que tout y est bon et utile pour accomplir le devoir de notre vie, devoir imposé par Dieu notre Père, que tout peut nous servir pour la louange et le service de sa divine Majesté.

Remarquons bien que saint Ignace ne parle pas d'une indifférence à l'égard des créatures tout court; il ajoute : « en tant que cela est permis à la liberté de notre libre arbitre », en d'autres termes : aussi longtemps que la volonté divine n'a point parlé, aussi longtemps qu'il n'est pas question du but.

b) *Ce qu'est la véritable indifférence.*

La véritable indifférence, c'est un esprit affranchi de tout attachement aux créatures; un cœur détaché, une disposition qui ignore tout obstacle provenant d'une inclination aux choses terrestres. Pour la raison et le cœur, le but seul compte. Par indifférence il faut donc entendre l'indépendance d'esprit et de cœur dont nous venons de parler — une certaine égalité de disposition à l'égard des créatures.

On distingue une double indifférence : l'une essentielle, nécessaire; l'autre, accidentelle. La première est celle de la volonté; la seconde, celle du sentiment.

a) L'indifférence de volonté consiste dans une disposition de volonté telle que, jamais, nous ne choisissons une créature, que nous nous en servions ou la repoussions — en d'autres termes : que jamais nous ne fassions l'élection d'une chose créée quelconque — uniquement pour son agrément ou son désagrément naturel. Aussi longtemps qu'elle se présente à nous sous ce seul aspect, nous ne devons ni la prendre ni la rejeter. Cette sorte d'indifférence est donc purement négative : c'est s'abstenir de poser un acte de la volonté, de faire un choix. Cette indifférence peut coexister

avec la lutte la plus vive, avec la plus grande répugnance du sentiment, comme nous le voyons pour le Sauveur au Jardin des Oliviers.

Les motifs de cette indifférence sont les suivants :

1) La beauté, et l'élévation de cette disposition de la volonté. La faire passer dans la vie pratique, c'est déjà un haut degré de perfection, de sagesse et d'intelligence.

2) Sa nécessité. Le contraire, en effet, est en opposition avec l'intelligence, un désordre, un péché. Les créatures nous sont données simplement comme des moyens d'atteindre le but et, dans l'usage que nous en faisons, nous ne devons tenir compte d'aucune autre considération. Dans la vie pratique prendre une décision sans se demander ce qui en résultera, c'est folie ou ridicule.

Cette indifférence étant une disposition de la volonté, elle dépend de nous et nous pouvons, nous devons nous « faire » indifférents, comme le dit saint Ignace.

b) La seconde indifférence est celle du sentiment. Comme le sentiment ne dépend point de notre volonté, elle consiste essentiellement à nous efforcer de dominer peu à peu le sentiment, à le calmer de façon à ce qu'il ne crée plus à la volonté autant de dangers et de difficultés. Il faut en arriver à ce que, tel un animal bien dressé, le sentiment se calme et obéisse à l'appel de la volonté.

Les motifs de nous efforcer en ce sens sont tous tirés des préjugés que le contraire causerait.

1) Cette exaltation, cette prédominance de l'imagination et du sentiment nous exposent sans cesse à juger mal des choses. Le sentiment nous met, pour ainsi dire, des lunettes troubles et des faux poids dans la main; en certaines circonstances, il fait de nous de véritables visionnaires. De là, tant de préjugés, de préventions, d'impossibilités ou de craintes imaginaires, qui nous portent, tels des gens pris de vin, à des décisions, à des actes ridicules.

2) La volonté perd aussi facilement sa force, sa décision, son ressort. Tel un poids de plomb, l'imagination pèse sur

toute résolution héroïque, sur tout effort généreux et cherche à les empêcher. De la sorte, on n'arrive à rien; et l'homme, l'apôtre, reste là comme un pauvre oiseau dont on a coupé les ailes; il fait une triste figure, qui mérite la pitié.

3) Enfin, la prédominance du sentiment conduit sûrement, plus ou moins tard, aux péchés véniels; et voilà pourquoi saint Ignace rapproche de l'indifférence la fuite du péché véniel (voir le Deuxième Degré d'humilité).

c) Moyens d'arriver à dominer le sentiment

1) Clarté dans la pensée.

Le premier moyen est la ferme conviction que, dans toutes les choses temporelles, qu'elles soient effrayantes ou attrayantes, il n'y a pas, en réalité, une si grande différence, mais que cette différence est dans notre manière de voir et dans notre imagination. Donc, l'imagination y est pour les trois quarts. En fait, l'éternité seule est effrayante ou désirable, et apportant le bonheur : dans toutes les choses temporelles notre imagination entre pour une bonne part. Il faut nous en souvenir toujours : c'est le moyen de couper court aux difficultés.

2) Se vaincre soi-même.

Le second moyen est de passer à la pratique. « *Vince te* », triomphe de toi-même, encore et toujours. Nous imaginons-nous que nous sommes perdus si ce travail nous est imposé, faisons ce travail; tenons-nous à une créature quelconque au point de croire qu'il nous sera impossible de vivre sans elle, laissons-la. Nous verrons que tout ira bien et que, dans toutes les choses temporelles, l'imagination fait beaucoup. Combien de fois nous en avons fait l'expérience dans la vie pratique, dans la joie et la souffrance, dans la crainte ou l'espérance! Quiftons cette habitude, soyons des hommes, ayons du cou-

rage, sans quoi, sur notre route, ce sera toujours et partout le « *Leo est in via* », il y a un lion sur la route (*Prov.*, 26, 13). Voilà pourquoi, chez les anciens maîtres de la vie spirituelle, la première leçon à apprendre est celle-ci : « *Corrigere phantasiam* », « corriger, maîtriser l'imagination ». On doit faire ce que l'on peut, et souvent l'on peut bien plus qu'on ne le pense.

3. CHOIX DES MEILLEURS MOYENS.

La seconde condition, le second moyen indiqués pour suivre les Règles du bon usage des créatures, les derniers mots du Fondement nous les donne : « Vouloir et choisir uniquement ce qui conduit le mieux au but », c'est-à-dire prendre la décision de choisir les meilleurs moyens.

a) *Les meilleurs moyens.*

Il importe d'abord de savoir ce qu'il faut entendre par les meilleurs moyens, en général, sans s'arrêter à tel ou tel moyen en particulier. Ce sont, avant tout, des moyens qui nous conduisent au but plus sûrement et avec moins de dangers; puis, les moyens qui le font plus rapidement; et enfin les moyens qui le font plus parfaitement en sorte que nous atteignons le but plus fructueusement.

b) *Motifs.*

Quels motifs avons-nous pour prendre cette décision?

1° C'est là ce que nous faisons déjà dans la vie quotidienne : il faut que tout marche simplement, facilement, pratiquement, avec rapidité et sûreté. Et c'est avec raison. Mais cela n'est-il pas plus nécessaire encore et plus important dans la vie spirituelle?

2) Il le faut ainsi par une conséquence de la résolution d'user des créatures dans la mesure où elles peuvent nous aider à atteindre le but, *tantum quantum* comme disait saint

Ignace .En effet, nous l'avons vu, nous pouvons rester simplement indifférents à l'égard des créatures aussi longtemps que nous n'envisageons pas le but et le rapport que des créatures ont avec ce but en qualité de moyens. Mais aussitôt que nous considérons leur aptitude à constituer des moyens, nous devons ou bien les repousser ou les choisir et nous en servir dans la mesure où elles nous conduisent au but, si nous prenons notre fin dernière au sérieux sans nous contenter de vouloir y atteindre tout juste. Saint Ignace ne parle pas de cette dernière hypothèse, il dit au contraire: « Nous devons user des créatures dans la mesure où elles nous conduisent au but. »

3) Ce but lui-même, c'est-à-dire le service de la glorification de Dieu et notre salut, exige le choix des meilleurs moyens. D'abord en raison de sa nécessité absolue. Tout le reste n'est nécessaire que conditionnellement et l'on peut n'en passer ou le manquer. Mais pour le ciel, il n'en est pas ainsi : il faut absolument le conquérir. Nous faisons donc sagement de ne point nous en tenir aux moyens simplement nécessaires, aux moyens extrêmes. En outre, la grandeur, l'excellence du but qui nous dédommage de tout ce que nous consacrons ici-bas de force, de travail, de peines et de sacrifices. Enfin, la pensée que pour atteindre ce but et pour l'atteindre dans sa plénitude, nous avons tout entre nos mains. Nous pouvons, en effet, avec la grâce de Dieu, nous approprier ce but autant que nous le voulons, et c'est ce que nous faisons par le secours des meilleurs moyens et par leur application.

4) Le quatrième motif est pris de nous-mêmes. En agissant ainsi, nous sommes des hommes qui vivent dans la clarté; logiquement avec énergie et succès, — succès facile et notable. Nous sommes des hommes de raison et de foi, de vrais chrétiens sans peur ni renroche. Je ne veux qu'une chose : être heureux, devenir saint et parfait, et cela par la voie la meilleure et la plus courte. C'est cette résolution qui a fait les saints, qui a été le secret de leur

force et de leur succès. Que ne feraient pas dans le monde dix mille hommes animés de cet esprit ! Quel secours puissant pour le service de Dieu et pour le salut de nos âmes !

c) *Importance de cette résolution pour les Exercices tout entiers.*

Cette seconde condition — condition extrêmement pratique — cette volonté d'employer les meilleurs moyens est aussi importante et nécessaire que l'indifférence. Qu'est-elle autre chose que la ferme volonté de se donner totalement, sans réserve, à Dieu, de devenir un saint ? C'est à cette condition seulement, comme nous l'avons dit, que nous réaliserons le *tantum quantum* de la Règle relative à l'usage des créatures, que les créatures seront employées d'après leur aptitude à servir de moyens. A cette condition seulement la volonté de l'homme est établie dans la disposition qui doit être la sienne à l'égard du but ; à cette condition seule, le Fondement sera le Fondement de toute la suite des Exercices spirituels — et même l'affaire de l'Election — chose capitale dans les Exercices — trouve ici sa meilleure préparation. — Les paroles qui terminent le Fondement contiennent aussi en germe le développement entier des Semaines suivantes : c'est ici qu'elles ont leur point d'attache. Il faut donc prendre cette décision au sérieux si l'on veut retirer des Exercices un fruit considérable. Celui qui la prend ainsi jugera peut-être que, par là, il franchit un nouveau Rubicon, c'est-à-dire les limites qui séparent la vie ordinaire de la vie parfaite. — Parfois nous nous créons des difficultés en voulant, dès maintenant, reconnaître et préciser en détail les meilleurs moyens à prendre. Ce n'est pas le moment. Ce détail, nous le trouverons dans la suite : nous verrons dans quelle vocation, dans quel degré de perfection nous devons servir Dieu et le glorifier. Ici, il

faut prendre la résolution générale d'employer les meilleurs moyens, la bien affirmer, l'établir sur de solides fondements et la conserver fermement pour la suite. C'est comme la poudre de guerre qu'il faut garder au sec : pour le reste confions-nous à Dieu et à l'avenir.

Méditations supplémentaires sur le Fondement

Les Méditations suivantes forment une sorte de complément et elles présentent, sous une autre forme, les vérités déjà proposées. Elles offrent donc un choix à faire selon les façons de donner les Exercices, ou selon les dispositions des retraitants. Elles peuvent servir aussi de matière pour quelques répétitions.

Les plans sont des développements des principales Méditations ou des applications particulières à divers états de vie.

« Mon Seigneur et mon Dieu! »

(Jean, 20, 28) (1).

Pour la répétition vous pouvez méditer cette parole de l'Apôtre saint Thomas : elle exprime brièvement, mais nettement nos rapports avec Dieu notre Créateur.

Premier Prélude. — Rappelez-vous dans quelle circonstance cette parole a été prononcée. C'était dans le Cénacle, le soir de la première fête de Pâques, lorsque le Sauveur ressuscité apparut pour la seconde fois à ses disciples. Quand Thomas reconnut son Maître et qu'il eut mis ses mains dans la plaie du côté, il s'écria, dans son ravissement et son amour : « Mon Seigneur et mon Dieu! »

Deuxième Prélude. — Demandez à Dieu que votre vie tout entière, vos pensées, vos paroles, vos actions s'inspirent des sentiments exprimés dans cette exclamation : « Mon Seigneur et mon Dieu! »

(1) Le P. Meschler intitule cette Méditation : « But prochain de l'homme, le service de Dieu fondé sur le souverain domaine de Dieu ». On la donne ici avec quelques modifications et additions. Il en sera de même pour quelques autres Méditations.

1. « MON SEIGNEUR ET MON DIEU ! »

1. ORIGINE ET FONDEMENT DU SOUVERAIN DOMAINE DE DIEU

Le souverain domaine de Dieu est fondé sur l'essence de Dieu en tant qu'origine de toutes choses, à qui tout autre être — donc, moi-même et tous les hommes — doit l'existence. (*Ens a se — ens ab alio.*)

Pourquoi Dieu est-il le Dieu de mon cœur? Parce qu'il est mon créateur, parce que je suis sa créature.

Réfléchissez :

a) Tous — avec tout ce qui nous entoure — nous sommes, par notre nature et par notre origine, des créatures, c'est-à-dire que nous ne sommes pas de nous-mêmes, mais d'un autre, et, en dernière ligne, de Dieu par la création. Créer est un acte tout positif et énergique, un acte exclusivement divin, qui produit du néant un être, qui en soi contient tout, donne tout, opère tout — essence, existence, puissances, conservation, actes, félicité. Créer est l'acte suprême de Dieu opérant au dehors de lui (*ad extra*); être créé, c'est l'extrême dépendance de Dieu, c'est lui appartenir absolument. Tel est le fondement du souverain domaine de Dieu.

b) Et cet état d'être créé suppose un état continu de création. Que Dieu retire sa main et aussitôt nous retombons dans le néant et nous ne sommes plus rien. L'univers autour de nous est, à chaque instant, la réponse, l'écho, l'effet de la parole créatrice toujours renouvelée : « Que cela se fasse » *Fiat!* Sans cette parole rien n'a été fait de ce qui a été fait (voir *Jean*, 1). Et ainsi, toujours et toujours de nouveau le créateur est notre Seigneur et notre Dieu. Le fondement de son souverain domaine demeure toujours le même et s'affirme toujours plus intimement avec notre vie et nos actes. « Reconnais aujourd'hui et réfléchis dans ton cœur que le Seigneur ton Dieu est là-haut dans le ciel et ici-bas sur la terre et qu'il n'en est pas d'autre » (*Deuter.*, 4, 39).

2. QUALITÉS DU SOUVERAIN DOMAINE DE DIEU.

a) *Il est unique et supérieur à tous.*

De même qu'il n'y a qu'un Dieu et parce qu'il n'y a qu'un Dieu, il n'y a aussi qu'un seul Seigneur et Maître proprement dit. C'est Dieu. Tous les autres seigneurs et

maîtres sont au-dessous de lui, ils ne sont tels que par lui.

« Toute puissance vient de Dieu » (*Rom.*, 13, 1). Voilà pourquoi, dans le *Gloria* de la sainte Messe, l'Eglise fait cette prière : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux... nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons; nous vous glorifions; nous vous rendons grâces pour votre grande gloire, Seigneur Dieu, Roi céleste, Dieu, Père tout puissant, Fils unique, Jésus-Christ... qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous *parce que vous seul êtes saint, vous seul êtes le Seigneur, vous seul êtes le Très haut*, Jésus-Christ avec l'Esprit Saint dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il ».

b) *Il est absolu, renfermant tout, sans limites.*

Le souverain domaine de Dieu est comme l'être de Dieu lui-même. Aussi longtemps que Dieu est Dieu, il est le Seigneur de toutes choses. Il ne peut renoncer à cette qualité parce qu'elle appartient à son essence. Elle s'étend à tout : extérieur, intérieur, corps, âme, vie, pensées, relations de tout genre, temps et éternité. Nul ne peut s'y dérober, ni là-haut, ni ici-bas.

A travers la création entière, au ciel et sur la terre, retentit un éternel et joyeux *Benedicite* :

« Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez votre Seigneur! louez-le, célébrez-le dans toute l'éternité! Anges du Seigneur, bénissez votre Seigneur! Cieux, louez le Seigneur!... Et toi aussi, terre, bénis le Seigneur! loue le Seigneur, exalte-le dans toute l'éternité! Montagnes et collines, bénissez le Seigneur!... Que tout ce qui respire, loue le Seigneur! »

c) *Il est bienfaisant et donne le bonheur.*

Le souverain domaine de Dieu n'est pas l'oppression. « Etre maître », pour Dieu, veut dire « faire du bien, enrichir, donner, rendre heureux », pour lui c'est « aimer ». De même qu'il ne crée rien par besoin mais **par amour**, pour donner le bonheur, ainsi c'est par l'amour seul qu'il règne pour nous conduire à cette fin heureuse, la félicité. Plus ce souverain domaine s'étend et se fortifie, plus la créature gagne en élévation, en puissance, en bonheur, comme nous le voyons dans l'homme, dans le chrétien, dans le prêtre, dans le saint.

Elevons donc vers notre Seigneur un cœur plein de joie. Notre être, notre existence sont un « *Sursum corda* » qui éveille la joie; répondons-lui sans cesse par un joyeux *Habemus ad Dominum!*

3. EXERCICE ET USAGE DE CE SOUVERAIN DOMAINE.

Dieu exerce son souverain domaine sur nous d'une double manière :

A. — *Il est le maître de notre vie et le propriétaire absolu de notre être physique, matériel* (dominium proprietatis).

Il appelle chacun à la vie quand et comme il lui plaît, il lui conserve la vie, il la termine suivant son bon plaisir. Avec une providence pleine d'amour il règle toutes les conditions de notre vie, talents, qualités de l'esprit et du corps, richesse et pauvreté, vie et mort. « Seigneur, je me confie en vous; j'ai dit : Vous êtes mon Dieu; mon sort est entre vos mains » (Ps. 30, 15, 16).

B. — *Il est le maître de notre liberté*
(dominium jurisdictionis).

En tenant compte de notre liberté, Dieu est notre maître dans l'ordre moral par la manifestation de sa volonté. Cette volonté est double. Il y a tout d'abord la volonté préceptive, imposant une obligation : nous la trouvons dans la loi naturelle, dans les préceptes positifs, dans les devoirs d'état par l'intermédiaire de notre conscience. — L'autre volonté est celle du bon plaisir de Dieu : elle ne nous est pas manifestée aussi précisément, elle ne nous lie point absolument; elle laisse une large part à notre liberté et à notre générosité. Souvent même nous devons la reconnaître par la réflexion et faire preuve d'un grand courage pour l'accomplir. — Songer ainsi à la volonté de Dieu, la reconnaître et l'accomplir, c'est tendre et arriver à la liberté véritable, à l'idéal le plus noble, à l'initiative la plus empressée pour le Vrai, le Bien et le Beau, parce que Dieu est la source de toute vérité, de tout bien et de toute beauté.

Tel est le souverain domaine de Dieu dans son origine, dans ses qualités et dans son exercice physique et moral par le précepte, la permission et la liberté. Sous tous rapports, c'est une souveraineté vraiment divine.

2. SEIGNEUR, JE SUIS VOTRE SERVITEUR

(Ps., 115, 7).

Quelles sont les conséquences de cette vérité fondamentale du souverain domaine de Dieu?

1) *L'homme n'est point son propre maître.*

Déjà, dans le Paradis terrestre, le tentateur avait dit au premier homme : « Vous serez comme des dieux » (*Genes.*, 3, 5). La divinisation de soi-même, l'adoration de soi-même qui est la négation de la souveraineté du Dieu vivant et Maître de toutes les créatures, avait précipité Satan dans l'abîme. Comme il a entraîné de la même manière Adam et Eve dans son péché et dans son malheur, ainsi, jusqu'au dernier jour, il cherche à perdre tous les hommes par l'orgueil.

Orgueil, divinisation de soi-même, tel est toujours le caractère du mauvais esprit, de l'ennemi de Dieu et du Christ. Saint Paul parlant de l'antechrist nous dit : « Au-paravant on verra paraître l'homme de péché, l'enfant de perdition, cet ennemi de Dieu qui s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu » (2 *Thess.*, 2, 3, 4).

Et aujourd'hui encore, cet esprit de déification de soi-même ne règne-t-il pas dans le monde? A la place de Dieu on veut élever sur le trône et l'autel l'homme devenu son propre maître. Ce n'est plus la glorification de Dieu, et l'homme au service de Dieu; c'est la religion de l'Humanité et le culte de l'Humanité. On réclame une liberté sans limites, liberté de pensée, liberté de conscience, et l'on entend ainsi l'indépendance à l'égard de Dieu, de sa souveraineté, de sa loi. Le principe humanitaire d'autonomie suppose le droit de demeurer complètement indépendant de Dieu, le droit d'affirmer pratiquement cette indépendance par sa religion à soi (franc-maçonnerie, libéralisme, conception matérialiste de l'Histoire).

Nous ne saurions trop nous garder de cet esprit.

Dieu est-il au centre de ma vie? Au centre de moi-même? Y a-t-il la pensée de Dieu ou mon propre Moi? Dieu est-il le soleil qui éclaire et gouverne tout en moi, ou bien m'attribuerai-je ce rôle à moi-même?

2) *Je dois, avant tout et par-dessus tout,
être le serviteur de Dieu.*

Le devoir de l'homme envers le souverain domaine de Dieu est de reconnaître cette souveraineté, de l'honorer, de s'y soumettre et de se laisser conduire par elle sous tous rapports. Il doit observer les commandements de Dieu, remplir ses devoirs d'état comme l'expression de la volonté de Dieu et, humblement, filialement, accepter de la main de Dieu le bien et le mal, l'agréable et le désagréable qui lui arrivent par la permission ou la **volonté** de Dieu.

La très sainte volonté de Dieu est l'astre brillant qui éclaire notre vie. Remplir cette volonté, entrer dans ses plans sur nous, tel est le devoir le plus noble, l'unique devoir de notre pèlerinage sur cette terre. « Notre Père... que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

3) *Servir Dieu, c'est régner.*

Les motifs que nous avons de nous soumettre à Dieu toujours et en toutes choses sont nombreux. Tout d'abord, la souveraineté de Dieu est la plus juste, la plus fondée en raison et la plus sainte. Tout droit de commander et toute supériorité viennent d'elle, comme en vient également tout devoir d'obéir aux autorités. Ce devoir est simplement le devoir de notre vie, le devoir pour lequel nous avons été créés.

Deuxièmement, cette souveraineté est, du côté de Dieu, la plus désintéressée, et, pour nous, la plus riche en mérites, honneur, bonheur et récompense. Si Dieu est notre Maître, c'est uniquement pour nous rendre heureux par lui et en lui. Ce titre de « serviteur de Dieu » comporte plus d'honneur et d'avantages que n'en pourraient donner tous les empires du monde.

Troisièmement, cette souveraineté est la plus douce, la plus bénigne et la plus paternelle de toutes les souverainetés. Elle nous guide avec une grande révérence, comme on guide des égaux (*Sagesse*, 12, 18). Elle respecte donc notre liberté, elle ne confisque pas tout, pour ainsi dire; elle fait une large part à notre générosité et à notre amour; elle nous donne l'occasion de vivre de façon à contenter son bon plaisir.

Enfin, cette souveraineté est celle qui fait le mieux notre bonheur. Elle nous touche de près, elle veille sur nous, elle

compte chacun de nos jours et de nos pas. Dieu est le Maître de notre vie et, tout en usant de notre liberté, nous restons soumis à sa puissance.

Le devoir de ma vie.

(Fin prochaine de l'homme, d'après la notion de la création.)

Oraison préparatoire et Préludes comme dans la Méditation précédente.

1. ÉLÉMENTS DE LA CRÉATION.

« Créer » c'est tirer quelque chose du néant. Cette notion renferme un triple élément : le créateur, l'acte créateur, la créature.

1) *Le Créateur.*

Le Créateur est Dieu, et Dieu seul... Dieu, éternel par son essence, nécessaire et infini, libre et indépendant, se suffisant à lui-même et heureux dans sa vie divine, dans la connaissance et la compréhension vivante de sa bonté, de sa bonté absolue comme de sa bonté créatrice, c'est-à-dire en tant qu'il communique cette bonté au dehors non seulement parce qu'il le peut (possibilité), mais parce qu'il le fait réellement. Dans ce dernier cas c'est

2) *L'acte créateur.*

L'acte créateur peut être considéré d'un double point de vue : matériel, formel.

Matériellement, l'acte créateur consiste en ceci que rien de ce qui est produit n'a existé avant cet acte; que, par conséquent, tout est produit du néant. La raison, déjà, nous le dit. Il faut admettre enfin un acte créateur pour tout ce qui existe et a une fin. Dans la série des êtres qui existent et qui passent, il en faut un premier qui ne peut être Dieu, mais un être différent de Dieu, c'est-à-dire un être limité. Un être fini et limité ne peut posséder en lui-même la raison de son être; il ne peut être par lui-même. Qu'il ait plus ou moins d'être, cette limite ne lui vient pas de lui-même ni de son être; tenir de soi son être, cela s'appelle être sans limites; donc cet être limité tient son être d'un autre, et en dernière ligne, de Dieu. L'être limité vient toujours de

l'Être absolu. — Si Dieu ne peut donner l'existence et l'être, sa puissance ne dépasse point celle de la matière; elle est donc finie et dépendante; il pourrait tout au plus faire qu'une chose soit ainsi ou autrement, mais non point simplement qu'elle soit, d'une manière générale. — En outre la connaissance divine s'étend, comme sa puissance, à tout l'être des choses. — Il s'ensuit que l'acte créateur est un acte entièrement divin, un acte immédiat et direct. Il exige toute la puissance divine et contient les actes suivants que suppose la conservation des êtres ainsi créés.

Formellement, l'acte créateur montre le but qui est le sien. Le but de Dieu dans la création n'est pas le changement, la dépendance, le besoin. Il est lui-même, dans sa bonté et sa perfection, l'objet et le motif de son acte. Il crée non point pour recevoir, mais pour communiquer, et ses créatures sont ainsi des images de sa bonté communicable. Donc la joie de Dieu dans ses créatures, en tant qu'elles représentent sa bonté, et enfin la joie dans sa bonté créatrice, voilà le motif divin de l'acte créateur.

3) *La créature.*

La créature est donc, matériellement et formellement, le résultat et l'effet de la puissance et de la bonté créatrices de Dieu : matériellement, en tant que c'est par Dieu qu'elle est, subsiste, vit : formellement, en tant que, dans son existence et ses propriétés, elle reflète l'être et les attributs de Dieu. Qu'est donc l'essence de la créature, sinon d'être dans l'absolue dépendance à l'égard de Dieu et d'appartenir à Dieu? Avec tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle possède et signifie, elle est l'œuvre, l'image, la pensée, le vestige et la ressemblance de Dieu. Elle repose dans le sein de Dieu, et Dieu l'embrasse et l'aime comme sa propriété, comme son œuvre; bien plus il s'aime lui-même en elle. Ainsi la créature est, en même temps, élévation, grandeur et beauté divine.

2. APPLICATION DE CES VÉRITÉS

1. — L'application de ces vérités résultant du processus créateur peut se faire en se posant les questions suivantes. Suis-je réellement une créature de Dieu? Alors que s'ensuit-il? que j'ai été librement créé par Dieu, sans qu'il eût besoin de moi; que j'ai été créé comme une image et une

communication de sa bonté et que je dois le reconnaître non seulement objectivement, mais aussi subjectivement; que je dois, en d'autres termes, honorer Dieu par tout ce que je possède et me soumettre à lui.

2. — Les motifs sont premièrement *le devoir*. L'ordre et la raison veulent que je règle mes sentiments et ma vie conformément à ma nature; or, par nature, je suis la créature et l'image de Dieu.

Deuxièmement, *l'honneur*. Le secret de l'honneur et de l'élévation de la créature réside précisément en ceci que, par sa nature, elle est une manifestation de l'excellence et de la gloire divines; et l'honneur de la créature est complet, quand elle est, par ses sentiments mêmes, cette manifestation de la gloire divine.

Troisièmement, le *bonheur* de la créature, qui participe ainsi d'autant plus à la communication que Dieu fait de lui-même.

Tout pour la plus grande gloire de Dieu.

(*La gloire de Dieu, fin dernière et suprême
de toutes les créatures.*)

Premier Prélude. — Me représenter agenouillé devant la très sainte Trinité et toute la cour céleste : voir, au-dessous de moi, la terre avec toute sa beauté et sa magnificence. Les cieux et la terre sont pleins de sa gloire.

Second Prélude. — Demander la lumière afin de bien comprendre que tout est créé pour la plus grande gloire de Dieu; et demander la grâce de chercher Dieu seul en toutes choses.

1. L'HONNEUR ET LA GLORIFICATION DE DIEU SONT RÉELLEMENT LE BUT DE TOUTES LES CHOSSES CRÉÉES.

Il y en a une double raison.

1) *Raison tirée de la nature et de la fin prochaine des créatures.*

Par leur nature, les créatures ne sont que des œuvres de Dieu, des manifestations de son existence et de ses attributs divins, des communications, des images de sa bonté. Donc,

comme telles, par elles-mêmes, par leur nature et leurs qualités, elles louent Dieu, comme une œuvre loue le génie de l'artiste et lui rend un honorable témoignage. On ne peut voir les créatures et les connaître dans leur fond et dans leur essence, sans concevoir une haute idée de Dieu, sans l'admirer, l'honorer et l'aimer. « Les cieux racontent la gloire de Dieu » (*Ps.*, 18, 1). (C'est là la glorification objective de Dieu dans la créature.)

Cela découle en outre de la fin prochaine des créatures. Précisément parce que, par leur nature, les créatures ne sont que des œuvres et des manifestations de Dieu, elles doivent aussi être tout d'abord destinées par Dieu à se reconnaître elles-mêmes comme des œuvres de Dieu, à lui rendre honneur, comme à la source de toute leur magnificence, à le louer, à le servir — les créatures privées de raison, par instinct; les créatures douées de raison, par l'adoration, l'hommage et le service. (C'est la glorification subjective de Dieu dans la créature.)

*C'est une conséquence des buts et des intentions
que le Créateur lui-même se propose.*

Dans ses œuvres, au dehors de lui (*ad extra*) Dieu doit se proposer un but final. Ce but final ne pouvait être la créature elle-même, ni le propre bien de la créature : tout cela est en dehors de Dieu et inférieur à lui, et Dieu ne peut ni renoncer à son droit ni se subordonner. Nous-mêmes, dans nos œuvres, nous avons toujours un but autre et plus élevé que l'œuvre même que nous produisons.

Le but final de Dieu doit donc être quelque chose qui concerne Dieu, un bien divin.

Ce bien divin, c'est précisément la gloire, la glorification extérieure, aussi bien la manifestation de sa bonté en tant qu'il révèle cette bonté en créant, que la reconnaissance qu'il trouve dans les créatures et qu'il leur demande par une conséquence de cette manifestation. C'est là un bien véritablement divin, et Dieu peut et doit chercher ce bien pour lui-même; il doit l'exiger parce que c'est son bien, parce que l'honneur lui appartient, parce que c'est un bien plus élevé que celui de la créature et parce que Dieu ne cherche pas cet honneur par besoin. Il n'y a là pas plus d'ambition qu'il n'y en a chez le père ou le prince qui veulent être reconnus en qualité de père ou de prince.

Cependant, cet honneur lui-même, quoiqu'il soit un bien divin, n'est pas, au sens complet du mot, la fin dernière de Dieu dans la création, parce qu'il reste toujours un bien extérieur à Dieu, un bien créé, limité. Dieu ne peut, en définitive, avoir d'autre fin qu'un bien qui se trouve en lui-même, et cette fin ne peut être que sa complaisance en sa bonté; non seulement sa Bonté absolue, mais sa bonté communicable et créatrice. Donc la complaisance de Dieu en sa bonté communicable qui va surtout à se communiquer à d'autres et à les faire participer à sa félicité, est la fin dernière, le point fixe vers lequel toutes les créatures tendent et dans lequel l'activité créatrice de Dieu trouve elle-même son repos. En ce sens il est vrai que « Dieu a tout créé pour lui-même » (*Prov.*, 16, 2). Ainsi l'intention et l'action de Dieu vont de Dieu aux créatures, mais finalement ne s'arrêtent point en elles et reviennent à Dieu et se terminent à lui dans la félicité. Il ne peut donc jamais être frustré de ses fins suprêmes. L'honneur de Dieu et sa glorification restent, par conséquent, le but final de toutes les choses créées.

2) *Motifs que nous avons de poursuivre ce but suprême de Dieu.*

1) Premier motif, la justice. Il est certain que le bien de Dieu mérite de passer avant tout bien de la créature, si grand, si élevé qu'il soit. Il est donc juste que nous nous proposons et poursuivions ce but dans notre propre sanctification et dans celle du prochain.

2) Deuxième motif, l'élévation, la sublimité de ce but. Cette élévation, cette sublimité sont avant tout *intérieures*. Plus un acte et l'intention qui fait agir regardent Dieu directement et intimement, plus ils sont élevés et dignes de prix. Voilà pourquoi les vertus théologales sont les plus élevées. Par l'intention de glorifier Dieu, nous faisons nôtres les intentions et les pensées de Dieu, nous pénétrons dans son être intime et dans le sanctuaire des pensées divines. Nous agissons comme Dieu, divinement. C'est l'acte le plus élevé de l'amour par lequel Dieu se cherche lui-même et s'embrasse dans toutes les œuvres. — Mais l'élévation, la sublimité *extérieures* de ce but consistent en ceci qu'à l'exemple de Dieu, règle suprême des actions, toute créature au ciel et sur la terre se propose comme but l'honneur et la glorification de Dieu. La création entière, d'un

commun accord, s'unit en un immense concert; et toutes les créatures, les grandes comme les petites, chacune à sa manière, consciemment ou inconsciemment, exécutent ce thème: « Le Seigneur est grand et digne de toutes louanges » (Ps., 47, 2). Le Sauveur nous donne cette leçon tout particulièrement : il ne connaissait pas d'autre but, et il a été l'instrument de la gloire de Dieu et dans sa Personne, et dans sa doctrine, dans sa vie, dans sa Passion, dans sa mort.

3) Troisième motif : Dieu nous glorifiera et cherchera à nous glorifier dans la mesure où nous chercherons nous-mêmes sa glorification. Nous ne pouvons donc mieux servir nos intérêts qu'en nous oubliant nous-mêmes pour ne penser qu'à la plus grande gloire de Dieu.

3) *Pratique de cette poursuite du but.*

1) Avant tout, nous devons faire de ce but, en général, le premier but de notre vie, chercher Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu.

2) La formule exprimant notre bonne intention doit répondre à l'intention que Dieu se propose dans toutes ses œuvres en dehors de lui et, par conséquent, en conservant nos propres forces dans leur exercice — et cette intention est la complaisance de Dieu dans sa puissance et sa bonté créatrices : « *In unione Divinae illius intentionis*, En union avec cette divine intention ».

3) S'il s'agit de choisir entre diverses bonnes œuvres, je choisirai celle qui, dans la circonstance, contribue davantage à la gloire de Dieu.

4. Enfin, il faut s'unir en esprit à tout ce qui, dans l'Eglise, au ciel et sur la terre, se fait pour la plus grande gloire de Dieu, et surtout à l'intention du divin Sauveur. Que de grandes choses ce zèle a opérées dans le royaume du Christ! Que ne peut un homme, un seul homme, pour la gloire de Dieu! Un Vincent de Paul, un Charles Borromée, un Ignace de Loyola, un François d'Assise et tant d'autres sont là pour en témoigner.

Le ciel.

(Autre mode de méditation sur le salut de l'âme.)

Oraison préparatoire comme d'ordinaire.

Premier Prélude. Se représenter soi-même dans le ciel.

Deuxième Prélude. « Mon Dieu, rendez-moi sage et pieux afin que j'aie à vous dans le ciel », dirons-nous comme aux jours de notre enfance.

1. LE CIEL

1) *Le ciel nous est assuré.*

Il nous est promis par Dieu pour son service et il est facile d'y parvenir. Il suffit de la foi, de l'espérance (1 *Jean*, 3, 3; *Rom.*, 12, 12), de l'amour pour Dieu et pour soi-même, et d'un peu d'intelligence et de cœur. Le ciel récompense tout. Il a inspiré le courage des saints.

2) *Le ciel nous est nécessaire.*

Il est notre fin dernière, et la fin dernière est une. Il nous est donc absolument nécessaire, tandis que tout le reste ne peut s'appeler nécessaire que conditionnellement. Le ciel est l'unique nécessaire qui contient tout le reste et sans lequel tout le reste n'est rien.

3) *Le ciel est grand et magnifique.*

C'est un bien infini. Il est glorieux pour Dieu et pour nous; il est le but de toutes les œuvres de Dieu et de l'homme. Il satisfait tous nos besoins, toutes nos capacités, tous nos désirs. « L'œil n'a point vu » etc... (1 *Cor.*, 2, 9).

2. COMMENT TENDRE AU CIEL?

Comme il convient pour une chose de cette importance, nous devons donc ne point oublier le ciel; ne point le mettre en comparaison avec les choses de la terre; ne point nous exposer à le perdre par une faute grave. Au contraire, nous devons tout au moins employer les moyens nécessaires et observer les commandements qui sont la voie conduisant au ciel; nous devons servir Dieu.

1) *Par des sacrifices.*

Par des sacrifices, par le travail, la fatigue, même au prix de la vie; ce sacrifice même peut nous être demandé et, alors, il faut le faire. « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite » (*Luc*, 13, 24). « Celui qui donne son âme, la perdra » (*Jean*, 12, 25). Le ciel mérite tout cela et bien plus encore. Que ne fait-on pas pour des biens terrestres, pour des biens périssables? Quels exemples nous donnent les enfants du monde! quelles fatigues, quels travaux ils savent s'imposer! Nous devrions avoir honte.

2) *Avec courage, avec joie, avec assurance.*

Ne faisons pas comme les Israélites aux abords de la Terre Promise (*Nombres*, 13, 33). Au contraire, remercions Dieu et gardons la joie dans tout notre travail. Encore quelques années et je serai du nombre des êtres les plus heureux et les plus puissants! Celui qui croit au ciel ne connaît pas un seul instant de tristesse.

PREMIÈRE SEMAINE

1. — Le péché et l'enfer

(Méditations proposées dans le Livre des Exercices.)

But de la première Semaine

1) Connaissance plus profonde de mes péchés et horreur du péché.

2) Me rendre compte du dérèglement de mes actions, afin de m'amender et de régler à nouveau ma vie.

3) Horreur du monde et de sa vanité; m'en éloigner.

(Cf. première Semaine, 3^e Exercice, Colloque.)

Méditation sur le triple péché.

Livre des Exercices :

C'est une méditation (à faire) par les trois puissances (de l'âme) sur le premier, le second et troisième péché. Elle contient, après l'oraison préparatoire, deux préludes, trois points capitaux et un colloque.

Oraison préparatoire. Elle consiste à demander à Dieu notre Seigneur la grâce que toutes mes intentions, actions et opérations soient purement ordonnées au service et à la louange de sa Majesté divine.

Premier prélude. C'est la composition de lieu, par la vue. Ici il faut remarquer que, dans la contemplation ou la méditation d'une chose (visible) — par exemple, contempler le Christ notre Seigneur, qui est visible — la composition consistera à voir, par le regard de l'imagination, un lieu matériel où se trouve la chose que je veux contempler. Je dis : un lieu matériel, par exemple le Temple ou la montagne où se trouve Jésus-Christ, ou bien Notre-Dame, selon ce que je veux contempler.

Dans (la méditation sur) une chose invisible, comme il en est ici sur les péchés, la composition consistera à voir par le regard de l'imagination et à considérer que mon âme est renfermée dans le corps corruptible (comme dans une prison) (1), et que ce composé entier est en exil (jeté en exil) dans cette vallée parmi les animaux privés de raisons (2). Je dis : le composé entier de l'âme et du corps (c'est-à-dire, moi tout entier).

Le *deuxième prélude* consiste à demander à Dieu notre Seigneur ce que je veux et désire; cette demande doit être conforme au sujet proposé... Ici (dans cette méditation des péchés) il faudra demander la honte et la confusion de moi-même en voyant combien ont été damnés pour un seul péché mortel, et combien souvent j'ai mérité, moi, d'être damné éternellement pour mes péchés si nombreux.

Avant toutes les contemplations ou méditations, il faut toujours faire (les choses ci-dessus, c'est-à-dire) l'oraison préparatoire qui ne change point (mais se fait toujours) et les deux préludes susdits qui changent parfois selon le sujet propre.

I. LE PÉCHÉ DES ANGES

Livre des Exercices :

Je veux appliquer la mémoire sur le premier péché, qui a été celui des Anges, et ensuite l'intelligence sur le même (péché) en réfléchissant, et ensuite la volonté, en voulant me rappeler et comprendre le tout, afin que j'aie honte et sois confus davantage, et amenant en comparaison du seul péché des Anges mes péchés si nombreux et (en considérant) comment, ceux-ci, pour un seul péché, ont été dans l'enfer, et combien souvent moi je l'ai mérité pour tant de péchés — Je dis : porter à ma mémoire le péché des Anges (c'est-à-dire) comment, après qu'ils eurent été créés en grâce, ne voulant point s'aider du secours de leur liberté pour rendre révérence et obéissance à leur Créateur et Seigneur, tombant dans l'orgueil ils ont passé de la grâce à la malice et ont été précipités du ciel dans l'enfer; et de même (on devra) réfléchir plus en particulier par l'intelligence et en excitant davantage les affections par la volonté :

(1) Cf. Ps. 141, 8; Rom. q. 24.

(2) Cf. Ps. 31, 9; 48, 13.

*Commentaire :**1) Les Anges avant la chute.*

Qu'étaient les Anges avant la chute? — leur nature et leur fin. — Les Anges étaient les prémices et les étoiles du matin de la création, purs esprits, êtres admirables, ornés de tous les dons de la nature et de la grâce, d'une intelligence magnifique, d'une volonté puissante, rayonnant dans la magnificence de l'état de grâce; brillantes hiérarchies de sagesse, de puissance, de beauté; tous destinés à la vision béatifique de Dieu, après avoir subi leur épreuve. Cette épreuve était légère : comme nous, ils devaient se servir de leur liberté pour louer Dieu, lui rendre respect et le servir. Peut-être cette épreuve consistait-elle à reconnaître l'Homme-Dieu futur et à se soumettre à lui.

2) Les Anges après la chute.

Que sont devenus les Anges après la chute? — leur punition. — Soudain ils ont disparu de la demeure du ciel : où faut-il les chercher? Dans l'enfer. Ces êtres libres, spirituels et puissants sont enchaînés à un lieu matériel; — lieu de bannissement, de tristesse, d'épouvante, de feu torturant. C'est la punition extérieure. — La punition intérieure consiste dans la privation de tous les dons surnaturels et dans la dégradation de leur nature. Tout à l'heure les favoris de Dieu et dans l'éclat de la grâce sanctifiante, ils sont maintenant dépouillés des grâces et de tous les dons surnaturels, un objet d'horreur, de haine et d'inimitié pour Dieu, des démons en malice et en perversion. Leur haute intelligence est maintenant aveugle pour tout ce qui est surnaturel et elle ne sert qu'à les torturer en leur rappelant le bonheur perdu, l'inutilité et la folie de leur révolte. Leur volonté est ancrée dans le mal, dans la haine pour Dieu, pour eux-mêmes et pour tout. Leur puissance est brisée et limitée de tous côtés : une goutte d'eau bénite suffit pour les mettre tous en fuite. Ils sont bannis dans le coin le plus méprisé de la

création; ils sont l'image de l'indicible misère, du malheur sans nom, un objet d'horreur pour Dieu et pour toutes les créatures.

3) *Le péché des Anges.*

Comment les Anges sont-ils tombés — leur péché. — Aveuglés par leur puissance et leur beauté, ils ont abusé, envers Dieu, de leur liberté soit en aspirant à la puissance divine, soit en se complaisant dans leurs propres qualités comme en leur fin, soit en voulant par leurs forces naturelles atteindre leur fin surnaturelle, soit en refusant de reconnaître comme leur Chef l'Homme-Dieu qui devait venir. — Tel est leur péché. — Ce péché était grand en lui-même et par sa nature à cause de la haute intelligence des Anges, en raison de la ferme décision de leur volonté, en raison du fol orgueil et de la monstruosité morale qui étaient dans ce péché, car c'était peut-être le premier acte, le premier usage qu'ils faisaient de leur volonté, et de leur vie. Ce péché était une folie, parce qu'il était sans succès, rapide, court, accompli en un instant. Enfin il était fatal et le châtimement devait rester sans fin. — Représentons-nous maintenant, premièrement, ce que Dieu a vu dans le péché des Anges — c'est-à-dire un abîme d'injustice, de folie et de malice; — puis ce que Dieu sentit à la vue des coupables, c'est-à-dire l'horreur, la haine, le mépris pour cette énormité d'orgueil et d'absurdité chez une créature. — Représentons-nous, en second lieu, ce que les Anges coupables ont vu dans leur péché, au premier instant qui suivit, et ce qu'ils y voient encore maintenant, c'est-à-dire un abîme de malice, de folie et de malheur qui les jette dans la honte, le regret et le désespoir : Troisièmement, demandons-nous ce que nous devons et pouvons voir dans le péché, sinon un abîme de perversion, de folie, de malheur. Un péché renferme tant de malice que d'un ange il fait un démon, un monstre de méchanceté, de folie, de malheur; un seul péché creuse l'enfer,

ce résumé de toute méchanceté, de toute malice, de tout malheur. Et il faut bien remarquer que tous les péchés mortels, comme tels, qu'ils soient commis par des hommes ou par des anges, sont semblables quant à leur essence. Qu'est-ce donc que Dieu a vu en moi quand j'avais sur la conscience non pas un seul péché mortel, mais peut-être un grand nombre de péchés mortels? N'ai-je pas motif de rougir de moi, d'avoir honte et confusion devant cette accumulation de malice, de folie, de malheur?

2. LE PÉCHÉ DU PREMIER HOMME

Livre des Exercices :

Faire la même chose, c'est-à-dire appliquer les trois puissances sur le péché d'Adam et d'Eve, en rappelant à la mémoire comment, pour ce péché, ils ont fait une si longue pénitence et quelle corruption a envahi le genre humain, tant d'hommes allant à l'enfer. — Je dis : ramener à la mémoire le second péché (c'est-à-dire le péché) de nos parents, comment, après qu'Adam eut été créé dans la plaine de Damas et placé dans le Paradis terrestre, et après qu'Eve eut été formée d'une de ses côtes, comme il leur avait été défendu de manger du fruit de l'arbre de la science, ils en mangèrent et péchant ainsi, vêtus ensuite de tuniques de peau et chassés du Paradis, ils ont vécu sans la justice originelle qu'ils avaient perdue, durant toute leur vie en de nombreux maux et en de nombreuses pénitences; et ainsi (il faudra) discourir par l'intelligence plus en particulier, en se servant de la volonté comme auparavant.

Commentaire :

1) *Le bonheur de nos premiers parents.*

Considérer combien nos premiers parents furent aimés par Dieu. — Combien heureux leur premier état! Ils étaient les favoris de Dieu, les enfants de sa prédilection, les rois de la création terrestre. Comme il leur avait prodigué les dons de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel et pour le corps et pour l'âme, les rendant semblables à lui-même par la sainteté, l'immortalité, la souveraineté, le bonheur! Quelle

cour magnifique il avait créée pour eux dans le Paradis terrestre! Ils avaient tout en leur pouvoir, tout était à leur service. Dieu lui-même daignait les favoriser de sa présence et s'entretenir avec eux. C'était un glorieux royaume où s'unissaient la puissance, l'honneur et la joie, et toutes ces faveurs devaient être seulement le gage d'un royaume plus glorieux encore, d'un royaume éternel, dans lequel ils seraient transférés sans passer par la mort, dans une extase d'amour. Plan vraiment admirable, paternel, divin!

2) *La punition de nos premiers parents.*

Premièrement, punition sévère. Ils perdirent tous les dons surnaturels et tous les privilèges qui y étaient attachés. La perte de la grâce sanctifiante entraînait la perte lamentable des admirables privilèges dont leur nature avait été favorisée (affranchissement de la concupiscence, des maladies, de la mort, etc...); l'expulsion du Paradis terrestre, assujettissement à une vie de travail, de fatigues, de souffrance. Une pénitence de neuf cents ans ne put les rétablir dans leur état primitif.

Deuxièmement, le châtement est universel. Il frappe leur descendance.

Troisièmement il est, pour un nombre incalculable de leurs descendants, immuable et ne cessant jamais, pour tous ceux qui, par leur propre faute, il est vrai, mais toujours cependant par suite du premier péché, vont à leur perte.

Méditer ces mots redoutables de l'Ecriture : « Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par le péché la mort : et ainsi la mort est passée dans tous les hommes » (*Rom.*, 5, 12).

3) *Le péché de nos premiers parents.*

Quelle est la cause de ce châtement? C'est, encore une fois, un péché, le péché de nos premiers parents. Ce péché était, premièrement, inexcusable à cause de la facilité d'ob-

server le commandement et à cause de l'état de justice originelle; deuxièmement, il était abominable en raison de l'ingratitude envers Dieu; enfin il était humiliant à cause de la légèreté avec laquelle il fut commis et par suite de laquelle toute la postérité de nos premiers parents est devenue si lamentablement malheureuse. Comment croire que ce péché pût être commis? De quel œil nous verrions-nous si nous étions, même pour la plus petite partie, responsables de ces conséquences épouvantables? Donc, ici encore, le péché se montre à nous comme un abîme horrible d'indignité, de folie, de malheur. Et que serait-ce si nous avions commis non pas un seul péché mortel, mais de nombreuses fautes graves?

3. LE PÉCHÉ D'UN DAMNÉ QUELCONQUE

Livre des Exercices :

Faire la même chose sur le troisième péché (savoir le péché) particulier de quelqu'un qui, pour un seul péché mortel, est allé en enfer; et d'autres sans nombre (ont été damnés) pour des péchés moins nombreux que (ceux que) j'ai faits. — Je dis : faire de même pour le troisième péché particulier, en rappelant à la mémoire la gravité et la malice du péché (commis par l'homme) contre son Créateur et Seigneur; puis réfléchissant par l'intelligence comment, en péchant et en agissant contre la Bonté infinie un tel (homme) a été justement condamné pour l'éternité; et conclure par des actes de volonté, comme il a été dit.

Commentaire :

Dans ce troisième Point de cet Exercice nous devons jeter un regard dans l'enfer, ce redoutable lieu du châtiment réservé au pécheur impénitent, et, là, considérer ce qu'est le péché mortel, puisque cet enfer avec ses tourments est, par la volonté de Dieu, la punition d'un seul péché de ce genre.

D'après la pensée de saint Ignace, on se représente soit un damné qui, pour un seul péché mortel — donc, après sa

première faute grave — est tombé dans l'enfer, soit plusieurs damnés qui y sont punis pour des péchés mortels moins nombreux que les miens.

Méditons dès lors :

1) *Le châtement d'un damné dans l'enfer.*

Quel châtement terrible, épouvantable! Le damné est un être maudit de Dieu, éternellement séparé de Dieu, sans jamais pouvoir être heureux, banni du paradis céleste qu'il a perdu par sa faute; ce sont, en outre, des souffrances et des tortures effroyables.

Il a entendu la sentence du Juge éternel : « Retire-toi de moi dans le feu éternel! » « Jetez-le dans les ténèbres extérieures, où sont les pleurs et les grincements de dents. »

Peut-il y avoir rien de plus effroyable que ce feu éternel, que ces ténèbres? Et tout cela pour l'éternité et par sa propre faute!

« *Mea culpa* », « C'est ma faute », s'écrie-t-il maintenant; mais ces cris ne lui apportent plus la paix, la réconciliation; il aurait dû les jeter plus tôt. Tout le pousse à la fureur, au désespoir.

Considérons maintenant ce qui a précipité le damné dans ces tortures :

2) *Le péché d'un damné dans l'enfer.*

Il a commis ce péché sur la terre, il ne l'a pas expié et il l'a emporté avec lui dans le pays de l'éternité. Un seul péché mortel mérite les peines éternelles de l'enfer, car ce péché ne diffère pas essentiellement du péché des Anges ou de celui du premier homme, sous le rapport de la folie, de l'injustice, de l'ingratitude envers Dieu, de la légèreté. Demandez au damné quelle joie, quelle satisfaction il a retirées de l'acte même du péché? ce qu'il en retire maintenant? depuis quand il expie ce plaisir? combien de temps encore

il l'expiera? ce qu'il pense maintenant du péché? s'il peut se plaindre de souffrir injustement? Non : un seul péché mortel mérite ce châtement. — Ici encore le péché ne se révèle-t-il pas comme un abîme de perversité, de folie, de malheur?

Et il en est bien ainsi. Partout, dans toutes les hiérarchies, un seul péché grave nous apparaît comme un résumé de malice, de folie, de malheur. Les faits l'attestent. Dieu juge selon le droit et la justice. Si telle est la vérité, comment suis-je encore ici devant Dieu, et dans quelle attitude? Dieu n'a-t-il pas vu en moi cette malédiction du péché chaque fois que je l'ai commis? Ai-je encore un motif quelconque de me croire quelque chose et de n'avoir pas une honte profonde de moi-même? Qu'y a-t-il de bien en moi? Pourquoi même suis-je encore vivant? A qui en suis-je redevable sinon à mon Seigneur et Sauveur que mes péchés ont conduit à la croix, que mes péchés ont conduit de la vie éternelle à la mort temporelle? Le regarder sur cette croix et réfléchir, n'est-ce pas une révélation nouvelle et plus saisissante de ce qu'il y a d'horrible, de honteux, de haïssable dans le péché et en moi-même, puisque, jusqu'ici, je n'ai rien fait pour mon Seigneur et Sauveur que l'offenser, puisque maintenant encore je ne fais rien qui soit digne de lui? Du moins, je veux maintenant avoir une très grande honte de moi et, par l'humilité, poser le fondement d'une solide conversion.

Nous aurons plus tard l'occasion de répondre à cette question : « Que dois-je faire pour le Christ qui a tant fait pour moi? » (1). Alors nous penserons à notre indignité et à la miséricorde de Dieu envers nous.

Nous devons terminer la méditation par un colloque. C'est la première de ces excellentes formes de prière que le Livre

(1) Par exemple, dans la méditation du Règne de Jésus-Christ. « *Quid respondere debeant bani subditi?* » ; puis, dans la troisième Semaine, au sixième point de chaque méditation : « *Et quid ego debeo facere et pati pro Christo?* » ; enfin dans les méditations sur l'amour de Dieu : « *Quid ego agere debeam?* »

des Exercices nous enseigne. C'est à ces entretiens avec Dieu, avec Jésus, avec les saints et aussi avec nous-mêmes, où nous nous tenons en présence de Dieu, qu'aboutissent à proprement parler toutes les méditations et les Exercices tout entiers. Des colloques de ce genre doivent se faire durant le cours entier de la méditation et les terminer. Sans ces prières intimes, ferventes, on ne saurait bien faire les Exercices. Voici comment s'exprime le Livre des Exercices :

Colloque : M'imaginant le Christ notre Seigneur présent et placé sur la croix, établir un colloque (avec lui, lui demandant) comment, alors qu'il était le Créateur, il en est venu à ce point de se faire homme et de (venir de) la vie éternelle à la mort temporelle et, ainsi, pour mourir pour mes péchés. De même (établir un colloque avec moi-même) en m'examinant moi-même (me demandant) ce que j'ai fait pour le Christ, ce que je fais pour le Christ, ce que je dois faire pour le Christ. Et ainsi, le voyant tel et attaché à la croix, poursuivre selon les choses (sentiments, affections) qui s'offriront.

A proprement parler, le colloque se fait comme un ami parle à un autre, ou un serviteur à son maître, tantôt demandant quelque grâce, tantôt s'accusant soi-même de quelque mal commis, tantôt communiquant ses affaires (peines, doutes, desseins, état d'âme, etc.), et demandant conseil en ces choses. Et qu'on dise (à la fin) un *Notre Père*.

Méditation sur ses propres péchés.

Livre des Exercices :

C'est une méditation sur ses propres péchés et elle comprend, après l'oraison préparatoire et deux préludes, cinq points et un colloque.

Que l'oraison préparatoire soit la même.

Le *premier prélude* sera la même composition (*que dans le premier Exercice*).

Le *deuxième prélude* consiste à demander ce que je veux (désire), ce sera, ici, demander une douleur grande et intense et des larmes sur mes péchés.

I. NOS PROPRES PÉCHÉS : LEUR NOMBRE, LEURS CIRCONSTANCES.

Livre des Exercices :

Le premier point est (une sorte de) revue des péchés, c'est-à-dire rappeler à ma mémoire tous les péchés de ma vie en l'examinant année par année, période par période. A quoi trois choses aident : examiner premièrement le lieu ou la demeure où j'ai habité; deuxièmement, les rapports que j'ai eus avec les autres; troisièmement, l'office dans lequel j'ai vécu.

Commentaire :

Rappelons-nous brièvement le but de notre vie, — c'est-à-dire : louer Dieu, le servir et ainsi sauver notre âme. Et alors jetons un coup d'œil sur notre existence et voyons si, oui ou non, nous nous sommes efforcés d'atteindre ce but. Le but de ce regard en arrière n'est point de faire un examen de conscience proprement dit, mais de concevoir une impression plus profonde de notre culpabilité et une douleur plus vive de nos péchés.

Donc, parcourez votre vie d'après ses diverses étapes : enfance, adolescence, jeunesse, etc., Jeunesse sanctifiée et consacrée par les plus grands mystères de l'amour de Dieu : baptême, première confession, première communion, confirmation — quels fruits ont été retirés de cette période de votre vie? Peut-être avec le progrès de l'âge, et celui de l'intelligence, avec le nombre croissant des bienfaits de Dieu, nos fautes se sont-elles multipliées!

Parcourez les *lieux et les contrées* : maison paternelle, école, église. Que vous disent ces lieux?

Parcourez les *personnes* avec lesquelles vous avez vécu : ... parents, frères et sœurs, serviteurs, compagnons de votre jeunesse, maîtres, instituteurs... Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien?

Parcourez vos *devoirs d'état* : ... prière, travail, obéissance... Parcourez aussi les autres créatures que Dieu a mises à votre disposition : temps, argent, vêtements, nour-

riture, talent, imagination, corps et âme, grâces, sacrements:

Demandons-nous alors : Quel commandement n'ai-je pas transgressé? quel péché n'ai-je pas commis? de quel don, de quel bienfait n'ai-je pas abusé? quel bien ai-je réellement fait? Ai-je véritablement, une seule année, un seul mois, un seul jour, servi Dieu comme je le pouvais et le devais? Ma vie n'est-elle pas un gros péché, un grand désordre? « Est-ce là ce que tu rends au Seigneur, peuple insensé et stupide? N'est-ce pas lui qui est ton père, qui t'a possédé, qui t'a fait et qui t'a créé? » (*Deuter.*, 32, 6). C'est en ces termes et d'autres semblables (voir ce chapitre tout entier) que Moïse reprochait aux Israélites leur ingratitude. Ces reproches, ne les méritons-nous pas? — « Mes iniquités m'ont enveloppé et je n'ai pu en soutenir la vue : elles se sont multipliées au-dessus des cheveux de ma tête, et mon cœur est tombé en défaillance » (*Ps.*, 39, 16, 17); nous écrierons-nous avec le Psalmiste et, avec lui, nous ajouterons « Qu'il vous plaise, Seigneur, de me délivrer! mon Dieu, venez à mon aide! » (*Ps.*, 39, 18).

Pour ceux qui ont déjà fait plusieurs fois les Exercices et sont entrés depuis un certain temps dans la voie de la perfection, il est bon que, dans les années suivantes surtout, ils s'examinent sur la période de temps qui s'est écoulée depuis leur dernière retraite. Dans leur confession générale, tous leurs péchés leur ont été remis. Ce pardon, précisément, le bienfait de leur vocation (prêtrise, vie religieuse), le progrès de l'âge, l'expérience, l'intelligence mieux informée auraient dû nous rendre plus purs, plus humbles, plus reconnaissants, plus fervents. Et que nous dit notre conscience sur le temps écoulé depuis notre dernière retraite? où en sommes-nous pour les fautes volontaires, pour les fautes plus ou moins délibérées, pour les négligences au service de Dieu? Où en sommes-nous dans nos rapports avec Dieu, pour la prière, pour l'observation de nos vœux? Devoirs envers moi : recherche de mes aises, curiosité, pa-

resse, sensualité, manque de tempérance, vanité? Envers mes Supérieurs : obéissance, fidélité à mes emplois? Envers le prochain : charité, édification, zèle des âmes? Bref, où en sommes-nous pour nos efforts à atteindre la perfection, la vraie vertu, à nous assurer des mérites pour l'éternité? Avons-nous véritablement réjoui Dieu en le servant avec ferveur et générosité?

2) GRAVITÉ DE NOS PÉCHÉS PERSONNELS

Trois considérations nous aident à la comprendre.

1) *Leur laideur et leur malice.*

Livre des Exercices :

Considérer la gravité de mes péchés en examinant la laideur et la malice que renferme en soi tout péché mortel commis, alors même qu'il ne serait pas défendu.

Commentaire :

a) Nous sentons que le péché est en contradiction avec ce qu'il y a de meilleur dans notre nature : nous avons honte du péché, de quelques-uns surtout, comme l'ingratitude, l'indifférence à l'égard de Dieu, de nos parents; l'intempérance, l'impureté, la facilité à mentir. — Nous condamnons la fausseté, la dureté de cœur, l'égoïsme, etc... Combien la jalousie, l'envie, l'insensibilité, etc... nous paraissent laides! — « *Gustare et sentire* », chercher à goûter, à sentir la bassesse et la malice du péché.

Faites ces réflexions et si vous êtes prêtre ou religieux, si votre vocation demande de vous plus de vertu, alors considérez quelle révoltante contradiction il y a entre la sainteté de votre vocation et la tiédeur de votre vie! Dans cette vie combien de faiblesses, d'irrégularités, d'inutilités, de vides, de moments d'ennui, de paresse, de laisser-aller! — Dans nos rapports avec Dieu, quel manque d'égards, quelle lâcheté, quelle pusillanimité, etc. — Envers le prochain, que d'amertume et d'aigreur, quelle mauvaise humeur

quel manque de charité! Tout cela n'est-il pas haïssable, laid, indigne, commun? — Si vos semblables, si vos confrères savaient cela, ceux-là mêmes qui vous ont en si haute estime! — Comment une vie pareille s'accorde-t-elle avec les exigences de votre sainte vocation? avec ce qu'attendent de vous ceux qui vous entourent? avec ce que réclame de vous une nature intelligente et noble?

Tout cela n'est-il pas en contradiction avec la raison, avec la foi, avec votre caractère? Le P. Roothaan a mille fois raison de dire : « Oui, ces fautes légères, ces imperfections sont, en elles-mêmes, pleines de vanité, de folie et d'absurdité; elles sont absolument indignes d'une âme raisonnable et éternelle, alors même qu'il n'y aurait ni loi établie, ni châtiment à attendre ».

Et cette vie qui, peut-être, est la vôtre, combien elle déplaît à Dieu! « Parce que vous êtes tiède... je suis près de vous vomir de ma bouche » (*Apoc.*, 3, 16).

b) Puissiez-vous, à la lumière des vérités surnaturelles, voir toute la laideur et la malice (« *foeditas et malitia* ») des péchés et d'une âme souillée par le péché! l'indignité de la désobéissance, de l'offense, de l'ingratitude, de l'infidélité envers Dieu! la laideur d'une âme en état de péché mortel! d'une âme privée de la grâce sanctifiante! Considérez sérieusement tous ces points en particulier et retirez de ces réflexions une profonde horreur, un dégoût intime de tout péché : alors vous déplorerez vos nombreuses fautes et vous vous amenderez vraiment.

2) Bassesse de l'offenseur.

Livre des Exercices :

Examiner (considérer) qui (combien peu) je suis, en me rabaissant par des exemples : premièrement, combien je suis peu en comparaison de tous les hommes : deuxièmement, ce que sont les hommes en comparaison de tous les anges et saints du paradis; troisièmement, examiner (considérer) toute ma corruption et laideur corporelle; cinquièmement,

examiner (considérer) moi (tout entier, surtout quant à l'âme) comme une sorte d'ulcère et d'abcès d'où ont pul-lulé tant de péchés et tant de perversités et un poison si honteux.

Commentaire :

Deuxièmement, la gravité de nos péchés apparaît quand nous considérons quel est celui qui offense Dieu, — le pécheur; — qui nous sommes, nous qui prenons des libertés à l'égard de Dieu et de ses commandements. Sommes-nous donc des êtres exceptionnels, des êtres de si haute qualité, des êtres puissants qui peuvent se permettre quelque chose?

a) Que sommes-nous en comparaison avec d'autres hommes? Faisons étalage de toutes les grandeurs, de tous les avantages que nous croyons posséder; grossissons-les le plus possible. Avons-nous la beauté et les avantages physiques? D'autres n'en ont-ils pas? Avons-nous la richesse et la considération? D'autres n'en ont-ils pas? Du talent, de la réputation, de la vertu? D'autres n'en ont-ils pas? Que sommes-nous donc en ce monde? Jusqu'où s'étend notre renom? Ne trouvons-nous pas nos maîtres même dans le cercle le plus restreint? Partout d'autres nous dépassent de la tête et nous rejettent dans l'ombre.

b) Que sommes-nous en comparaison de tous les hommes et du monde angélique? Ici, comment mesurer et calculer? Comme tout ce qui est terrestre disparaît! et que devient notre petit monde dans cette comparaison?

c) Que sommes-nous, enfin, en face de Dieu? Où demeurons-nous? Que sommes-nous? un grain de sable sur le rivage de la mer... cherchez-le! une feuille dans une forêt vierge... trouvez-la! Nous pouvons disparaître de ce monde et personne ne s'en apercevra. Convient-il donc d'être orgueilleux et arrogants à ce point?

d) Que sommes-nous considérés *en nous-mêmes*? Quant au corps : faiblesse, instabilité, et bientôt putréfaction du cadavre. Quant à l'intelligence, combien d'années passées

sur les bancs de l'école, et que savons-nous complètement? Effaçons de nos productions ce que nous avons appris des autres et répété : que reste-t-il qui soit vraiment nôtre? Qu'est notre mémoire, ce fil léger où se raccrochent cependant toute notre grandeur et toute notre gloire? Qu'est-ce que notre volonté? nous le voyons souvent à la moindre difficulté. Notre vertu, notre sainteté? Que vous répondent, sur ce point, ces retours sur votre conscience? Que sommes-nous donc? Qu'avons-nous? Et dans ce que nous avons, combien de défauts, de lacunes! Combien l'humilité, la réserve, la soumission à l'égard des hommes nous conviennent! Et beaucoup plus encore à l'égard de Dieu.

3) *La grandeur de Dieu qui est l'offense.*

Livre des Exercices :

Considérer ce qu'est Dieu contre qui j'ai péché, selon ses attributs en les comparant avec leurs contraires (qui sont) en moi : sa sagesse avec mon ignorance, sa toute puissance avec ma faiblesse, sa justice avec mon iniquité, sa bonté avec ma malice.

Commentaire :

La troisième considération d'où ressortent la gravité et l'indignité de nos péchés, est la considération de Dieu lui-même, de la Personne de l'offensé, en l'opposant à nous, les offenseurs.

Qu'est Dieu?

L'Etre éternel, nécessaire, absolu, — et nous? des êtres contingents, des êtres « d'occasion », pourrait-on dire.

Dieu est Majesté, Grandeur, Toute-puissance : entre ses doigts la créature entière n'est pas plus qu'un brin d'herbe : qu'il le broie, qu'il le jette... qu'a-t-il perdu? Et nous? impuissance, fragilité, néant.

Dieu est la Sagesse infinie; et nous sommes bornés de toutes parts : nous ne voyons point à trois pas devant nous.

Dieu est pureté, justice, sainteté : nous sommes pervers-

sité et nous voulons cependant que ses lois se plient à nos désirs.

Il est la Beauté infinie, l'Amabilité infinie : nous sommes laids comme la nuit.

Il est l'infinie Bonté, l'Amour infini. Ne veut-il pas notre bien? ne nous a-t-il pas tout donné? ne veut-il pas nous rendre heureux et se donner lui-même à nous? Et qu'avons-nous fait? avons-nous tenu compte de cette bonté? Avons-nous témoigné notre reconnaissance par l'amour et la fidélité? Malheureusement, peut-être, avons-nous été énergiques, résolus, courageux, infatigables, ingénieux, mais pour l'offenser, pour être ingrats! Telle a été notre étude, tels ont été nos exploits : offenser un Dieu si bon! Comment nous comportons-nous à l'égard de ceux que nous craignons, que nous estimons, dont nous attendons quelque chose? Et comment avons-nous agi à l'égard de Dieu? Qui avons-nous moins craint? Qui avons-nous plus mal servi? Envers qui avons-nous été plus durs, plus irrespectueux, plus ingrats, plus infidèles? — Est-ce ainsi que nous devons le servir?

Et c'est contre ce Dieu infiniment grand, tout puissant; c'est contre cette sainteté et cette pureté que je me suis révolté, moi, ver de terre!

Ne dois-je pas m'enfoncer dans mon néant? m'animer contre moi d'une sainte colère? reconnaître humblement mes attentats? verser sur ma malice les larmes du repentir? nous écrier avec le Prophète : « Nous avons péché, nous avons agi avec impiété, nous avons commis l'injustice. Seigneur notre Dieu, contre toutes vos ordonnances »? (*Bar.*, 2, 12); et avec David : « C'est moi qui ai péché, j'ai commis l'injustice » (2 *Rois*, 24, 17). Ne dois-je pas, avec l'Enfant prodigue, tomber à genoux devant mon Père céleste et avouer : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils » (*Luc*, 15, 21).

Humilité, brisement du cœur, contrition avec crainte et respect devant mon Dieu! Que de raisons pour agir ainsi! Mille fois plus encore cependant je veux pleurer mes péchés

parce que j'ai offensé un Père si bon, si aimable. C'est pourquoi, en terminant, je comparerai la Bonté divine avec ma malice. Ce grand Dieu m'a-t-il broyé, m'a-t-il écrasé? Non; il m'aime d'un amour infini! Comment le comprendre? Nous avons péché. Et Dieu?

« C'est grâce à la miséricorde du Seigneur que nous ne sommes pas entièrement perdus! » (*Lament.*, 3, 22).

3. LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Comme conclusion, considérons, en l'admirant, la miséricorde de Dieu : elle est sans limites et sans fin. Dans ce but, opposez votre malice à cette infinie Bonté et faites la touchante prière que le Livre des Exercices nous propose en ces termes dans le dernier point :

Cinquième point. Me récrier en admirant, avec un grand sentiment, en parcourant toutes les créatures comment elles ont permis que je vive et m'ont conservé dans la vie; comment les Anges, puisqu'ils sont le glaive de la justice divine, m'ont supporté et m'ont gardé et ont prié pour moi; comment les saints ont pu intercéder et prier pour moi; et les cieux, le soleil, la lune, les étoiles, les éléments, les fruits, les oiseaux, les poissons et les animaux (comment toutes ces choses m'ont servi et ne se sont pas plutôt armées contre moi et dressées contre moi), et comment la terre ne s'est pas ouverte pour m'engloutir, en créant de nouveaux enfers afin que j'y sois torturé pour l'éternité.

Commentaire :

La pensée que, malgré mes fautes, Dieu m'a supporté dans son amour pour moi, doit exciter en mon âme des sentiments d'admiration et de reconnaissance pour une si grande miséricorde. Cette bonté, en effet, cette miséricorde, après une vie si coupable, appellent bien l'admiration et la reconnaissance : c'est une miséricorde vraiment inouïe. Qu'ai-je mérité?

Les Anges voyaient ma vie, ils en comprenaient la malice;

et ils m'ont supporté, ils m'ont servi; ils ont été réduits à voir un pécheur révolté contre la bonté de Dieu et ils ont dû le porter entre leurs mains et le servir! Qui donc les empêchait de laisser la justice s'exercer contre moi? qui donc les chargeait de me défendre?

Les saints me voyaient, eux aussi; pourquoi ne se sont-ils pas armés contre moi, pourquoi n'ont-ils pas attiré sur moi le feu du ciel?

La création privée de raison gémissait sous la violence que je lui imposais en abusant d'elle. Qu'aurait-elle fait, si elle avait été douée d'intelligence et de liberté? Ne se serait-elle pas dérobée à moi, vengée de moi, n'aurait-elle pas creusé un nouvel enfer pour mes péchés si nombreux et si grands? N'était-ce pas justice que je fusse damné éternellement? A qui suis-je redevable qu'il n'en ait rien été, sinon à l'inlassable miséricorde de Dieu qui m'a laissé la vie jusqu'à cette heure où je comprends ce que j'ai fait? — Donc remerciez le cœur vraiment paternel de ce Dieu, baisez sa main miséricordieuse qui, loin de punir, multiplie ses bienfaits.

Donc, aussi, confiance! confiance sans limites! L'infinie miséricorde de Dieu mérite cette confiance. Malgré tout le passé, nous avons encore du crédit auprès de Dieu et de sa miséricorde pour trois motifs que le psaume 102^e exprime si bien. Dieu est notre Créateur et notre Père (*Ps.* 102, 13). Alors même qu'un enfant a gravement péché contre ses parents, s'il se repent et reconnaît sa faute, il obtient son pardon, il est toujours l'enfant! — Dieu connaît notre faiblesse et la fragilité de notre nature (*Ps.* 102, 14-16); il sait que, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien; que, de nous-mêmes, nous tendons toujours au péché et au néant. — Enfin Dieu sait que nous sommes induits au péché et sollicités à la faute. Il y a, au-dessus de nous, un être plus puissant que nous et qui, par ses mensonges et ses artifices, nous trompe comme des enfants encore en tutelle (*Ps.* 102, 6). Dieu est plein de miséricorde, non seulement parce qu'il est bon, mais

encore parce qu'il est sage et connaît toute notre misère. Nous pouvons, nous devons nous réjouir d'être sous l'absolue dépendance d'un Dieu si infini et si miséricordieux. Notre condition de créature et toute notre fragilité sont un magnifique éloge de sa souveraineté. Dans ce changement, dans cette inconsistance et cette fragilité de millions de créatures, il est le vrai, l'Existant, l'Impeccable, l'Immuable, le Compatissant et Miséricordieux (*Ps. 102, 8*); à lui louange et gloire en tout lieu, pour sa miséricorde, jusque dans l'abîme le plus profond du péché et de la misère du péché, puisque nous ne sommes pas exclus de sa miséricorde (*Ps. 102, 22*).

Pour conclure, renouvelons le ferme propos de ne plus commettre volontairement le péché, avec le secours de la grâce : Cette grâce est à notre disposition et elle est assez puissante pour tout réparer, pour guérir toutes nos faiblesses et renouveler notre jeunesse comme celle de l'aigle (*Ps. 102, 3-5*).

« Conclure par un Colloque de miséricorde, en raisonnant et en rendant grâces à Dieu notre Seigneur, de ce qu'il m'a donné la vie jusqu'à maintenant, en me proposant pour l'avenir de m'amender avec sa grâce. — Notre Père. » (*Livre des Exercices*).

Répétition et résumé.

TROISIÈME EXERCICE

Livre des Exercices :

C'est une répétition du premier et du second Exercice, en faisant trois colloques.

Après l'oraison préparatoire et les deux préludes, on répétera le premier et le deuxième Exercice, en faisant attention et m'arrêtant aux points dans lesquels j'ai senti une consolation plus grande, ou la désolation, ou un plus grand goût spirituel. Après quoi je ferai trois colloques de la manière suivante :

Premier colloque à Notre Dame, afin qu'elle m'obtienne de

son Fils et Seigneur la grâce pour trois choses : premièrement, afin que je sente une connaissance intérieure de mes péchés et leur détestation; deuxièmement, afin que je sente le désordre de mes opérations, pour que (le) détestant, je m'amende et je m'ordonne (bien); troisièmement, demander la connaissance du monde, afin que (le) détestant, j'éloigne de moi les choses mondaines et vaines. — *Je vous salue, Marie.*

Que *le second* (colloque se fasse) de même au Fils afin qu'il m'obtienne du Père (la même triple grâce). — *Ame de Jésus-Christ.*

Que *le troisième* (colloque se fasse) de même au Père, afin que le Seigneur éternel lui-même m'accorde ces choses. — *Notre Père.*

QUATRIÈME EXERCICE

Livre des Exercices :

Il consiste à revenir sur ce même Exercice.

J'« ai dit : à revenir sur », de manière que, sans divagation, l'intelligence réfléchisse assidûment par la réminiscence des choses qu'elle a contemplées dans les Exercices passés, — et en faisant les trois mêmes colloques.

Sur l'enfer.

(Application des sens.)

C'est une méditation sur l'enfer. Après l'oraison préparatoire et les deux préludes, elle contient cinq points et un colloque.

Oraison préparatoire accoutumée.

Premier prélude. — Composition de lieu qui consiste, ici, à voir du regard de l'imagination la longueur, la largeur et la profondeur de l'enfer.

Deuxième (prélude) : demander ce que je veux (désire) — sera ici demander un sentiment intime de la peine que souffrent les damnés, afin que si (jamais) j'oubliais l'amour du Seigneur éternel, à cause de mes fautes, du moins la crainte des peines m'aide à ne point tomber dans le péché.

Nous considérons premièrement les peines de l'enfer au

moyen d'une application des sens à chacun des cinq points du Livre des Exercices; et, deuxièmement, nous en tirons quelques conclusions.

1. PEINES DE L'ENFER

1) *Les yeux.*

Livre des Exercices :

Le *premier* point consistera à voir, du regard de l'imagination, ces feux immenses et les âmes emprisonnées comme dans des corps de feu.

Commentaire :

Que voyons-nous dans l'enfer?

a) Nos yeux voient, avant tout, le feu et les flammes. Une ville en proie aux flammes, une forêt ravagée par le feu, un monde embrasé — quel affreux spectacle! — Or, dans l'enfer, il y a du feu. Le Mauvais riche s'écrie : « Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme » (*Luc* 16, 24). Il en est de même pour chaque damné; il en est de même pour l'ensemble de tous les damnés. Quelle horrible vision! Ces flammes sont allumées et entretenues par la colère de Dieu; elles torturent selon que chacun le mérite. Spectacle épouvantable! vision atroce, intolérable! « Malheur à la nation qui s'élève contre mon peuple, car le Seigneur tout-puissant se vengera d'elle, et la visitera au jour du jugement. Il répandra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et qu'ils souffrent éternellement » (*Judith* 16, 20, 21).

« Alors il (le Roi) dira à ceux qui sont à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges! » (*Matth.* 25, 41). « Et ils iront dans le supplice éternel » (*Matth.* 25, 46). « Et si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le et le jetez loin de vous; il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un œil, que d'en avoir deux et être précipités dans l'enfer » (*Matth.* 18, 9).

b) Les yeux voient aussi les âmes des damnés, ces victimes de la justice vengeresse de Dieu; ils les voient dans toute leur laideur, dans leur réprobation, leur désespoir, leur épouvantable misère. Quelle vision! Un champ de bataille jonché de cadavres avec leur pourriture! « Ils sortiront et ils verront les cadavres de ceux qui ont prévariqué contre moi; leur ver ne mourra pas et leur feu ne s'éteindra pas, et toute chair se rassasiera de la vue de leurs tourments » (*Derniers mots de la Prophétie d'Isaïe* 66, 24).

c) Les yeux verront enfin les mauvais esprits dont la violence, l'aspect horrible et l'arrogance dépassent tout.

« Leur condamnation (des méchants) menace, et celui qui les doit perdre n'est point endormi; car Dieu n'a point pardonné aux anges qui ont péché, mais les a précipités dans l'abîme pour être tourmentés et mis en réserve pour le jugement » (2 *Pierre* 2, 34).

2) Les oreilles.

Livre des Exercices :

Second (point) : entendre des oreilles (de l'imagination) les gémissements, les hurlements, les clameurs, les blasphèmes contre le Christ notre Seigneur et contre tous ses saints.

Commentaire :

a) L'oreille entend des lamentations : regrets d'un bien perdu, douleur d'un malheur éternel. Et ces gémissements, ces lamentations, c'est un peuple entier de damnés qui les fait entendre : ils ont tout perdu et ils sont plongés dans un abîme de maux.

b) L'oreille entend des cris, des gémissements, des rugissements arrachés par l'excès des souffrances. « Là (dans les ténèbres extérieures), il y aura des pleurs et des grincements de dents » (*Matth.*, 8, 12). Ces pleurs, ces grincements de dents, le Sauveur les annonce jusqu'à quatre fois dans l'Evangile selon saint Matthieu (8, 12; 15, 42; 22, 13; 25,

30). Ici-bas, déjà, quelles souffrances de ce genre! mais là, dans l'enfer, elles se multiplient en nombre infini, et leur durée les accroît.

c) L'oreille entend des cris d'appel au secours : c'est un peuple de désespérés qui les pousse dans l'extrême détresse. — Appels si puissants qu'ils pourraient percer les portes de l'enfer; mais personne ne les entend!

d) Enfin, de toutes parts, retentissent les malédictions, les imprécations et les blasphèmes des damnés contre le Christ notre Seigneur, contre les saints, contre tout et tous. Et c'est en cela qu'on reconnaît bien ce qu'il y a de fureur, de méchanceté, de haine diabolique dans le cœur et dans la tête des damnés. Mais personne n'y prend garde, personne ne s'en effraye : les damnés sont le rebut de la création. « Elle (la Bête) ouvrit donc la bouche pour blasphémer contre Dieu, en blasphémant son nom, son tabernacle et ceux qui habitent dans le ciel » (*Apoc.*, 13, 6).

3) *Le sens de l'odorat.*

Livre des Exercices :

Troisième (point) : sentir par l'odorat (de l'imagination) la fumée, le soufre, la puanteur, la pourriture.

Commentaire : Dans l'enfer, l'odorat souffre des odeurs les plus capables de provoquer le dégoût, de torturer le sens le moins délicat. La Sainte Ecriture nous dit : « Le jour de la vengeance du Seigneur est arrivé... Ses torrents (l'Edom) se changeront en poix, sa puissance en soufre; et sa terre en une poix brûlante. Le feu ne s'y éteindra ni jour ni nuit; il en sortira pour jamais une épaisse fumée; sa désolation subsistera de race en race dans la suite des siècles » (*Isaïe* 34, 8-10). « Et la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles, sans qu'il y ait aucun repos ni jour ni nuit pour ceux qui auront adoré la Bête ou son image, ou qui auront reçu le caractère de son nom » (*Apoc.* 14, 11).

Songez à notre délicatesse! comment supporter un tel supplice! Cette fumée, ce soufre, l'oppression, l'étouffement! mais une oppression, un étouffement sans fin! sans trêve!

4) *Le sens du goût.*

Livre des Exercices :

Quatrième (point) : goûter avec le goût (de l'imagination) les choses amères, les larmes, la tristesse et le ver de la conscience.

Commentaire :

Ce qui fait souffrir le goût dans l'enfer, c'est d'abord une faim infinie du bonheur, faim provoquée et entretenue par le désir naturel du rassasiement, mais accrue, surexcitée sans cesse : « Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim » (Luc, 6, 25).

En outre, les damnés goûtent une tristesse, un délaissement, un ennui indicibles et, enfin, toute l'amertume du regret, du remords de leur conscience, de la privation de Dieu. « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes. » (Luc, 6, 25).

5) *Le sens du toucher.*

Livre des Exercices :

Cinquième (point) : toucher avec le tact (de l'imagination) comment ces feux touchent et brûlent ces âmes.

Commentaire. Ce que le toucher sent, c'est du feu — par conséquent une douleur pénétrante, cuisante, brûlante. Un membre, atteint par le feu, quelle souffrance déjà! Les damnés sont plongés dans le feu. Le feu les enveloppe comme d'un vêtement, il les transperce, les brûle, les dévore, sans les consumer. Et cela sans fin, pour l'éternité! C'est la condamnation à jamais! Ne vaut-il pas mieux n'être jamais né que de subir une telle mort, une telle mort pour l'éternité?

2. CONCLUSIONS.

Livre des Exercices :

En faisant un colloque avec le Christ notre Seigneur, rappeler à ma mémoire les âmes qui sont en enfer, les unes parce qu'elles n'ont pas cru à son avènement; les autres, (parce que) croyant, elles n'ont pas agi selon ses commandements — en faisant trois parts (c'est-à-dire en distribuant toutes ces âmes en trois classes ou séries) : la première, avant son avènement; la seconde, de son vivant; la troisième, après sa vie en ce monde — et en même temps lui rendre grâces de ce qu'il n'a point permis que je tombe dans l'une de ces (trois classes) ou finissant ma vie. De même (lui rendre grâces de) la manière dont, jusqu'à présent, il a toujours usé envers moi d'un si grand amour et d'une si grande miséricorde. Je terminerai en récitant une fois le Notre Père.

*Commentaire :*1) *Actions de grâces.*

La première conclusion à laquelle saint Ignace nous amène est la reconnaissance. Le plus grand des malheurs est d'être damné et, par conséquent, le plus grand des bonheurs est d'être préservé de la damnation. Ce bonheur, nous le devons au Sauveur qui est le centre de la création entière et de tout salut, le maître souverain de nos jours et notre Juge. Sans lui tout va à la ruine; par lui tout est sauvé, s'il veut se sauver. Pour mieux nous faire comprendre comment nous devons notre salut au Sauveur, saint Ignace nous montre la foule des damnés et il la divise en trois classes : ceux qui ont vécu avant le Christ, ceux qui ont vécu en même temps que le Christ, ceux qui ont vécu après le Christ; et, dans chacune de ces classes, il distingue ceux qui sont damnés parce qu'ils n'ont pas cru au Christ, et ceux qui n'ont pas vécu conformément à la foi. Alors nous devons considérer comment, par sa grâce et son aimable Providence, le Seigneur nous a pré-

servés d'appartenir à l'une de ces classes ou de ces époques et comment il ne nous a pas retiré la vie. Reconnaissons combien il a été bon et patient envers nous durant notre vie entière, malgré tant d'ingratitude de notre part, malgré le grand nombre de nos péchés.

2) *Repentir sincère.*

Cette miséricorde et cet amour de Dieu à notre égard sont un touchant motif de regretter encore une fois et de tout notre cœur tous nos péchés.

3) *Ferme propos*

Mais la conclusion de cette méditation doit être, en particulier, le ferme propos de ne plus commettre aucun péché mortel. C'est à quoi nous conduit la considération du malheur épouvantable de l'enfer, aussi bien que la considération de la miséricorde de Dieu envers nous.

Méditations complémentaires pour les trois grandes méditations sur le péché.

(triple péché, péchés personnels, enfer).

Voir la remarque sur les méditations complémentaires pour le Fondement, p. 77.

Pourquoi nous devons haïr le péché mortel, le regretter et l'éviter.

Les raisons en sont tirées de la nature et des effets du péché mortel.

Préludes, comme dans la méditation sur ses propres péchés (pp. 100, 101). Considérer ensuite :

Nature du péché mortel, ou le péché mortel en tant qu'acte.

Le péché est une transgression volontaire d'un précepte grave, par amour pour un bien créé — transgression qui nous fait perdre notre but éternel si nous ne la rétractons pas devant Dieu et mourons en cet état de péché. Trois éléments constituent ainsi l'essence du péché mortel.

Efforcez-vous de bien comprendre cette nature du péché mortel et considérez attentivement que tout ce que nous avons dit s'applique à toutes vos fautes mortelles et à chacune d'elles. Le péché mortel est donc :

1) UNE TRANSGRESSION D'UN PRÉCEPTÉ DIVIN

Ne l'oubliez donc pas : il n'est pas simplement en contradiction avec ce qu'il y a de meilleur dans notre nature et avec la raison : il est, avant tout, en opposition avec Dieu et avec sa loi.

a) En opposition avec la sagesse : donc déraison.

En tant que transgression d'un précepté divin, le péché est d'abord en contradiction avec la sagesse de Dieu législateur. Dieu doit assigner à tout être un but et lui donner la direction pour y atteindre. Le précepté marque cette direction. Sans ces préceptes, l'homme ne peut vivre, ni seul, ni en société avec d'autres. Les préceptes sont les fondements du bonheur et de la stabilité pour l'humanité. Dans la vie civile, la violation de tels préceptes serait très rigoureusement punie. Il s'ensuit que le péché est contraire à la raison.

b) En opposition avec la suprême autorité de Dieu : donc désobéissance.

Considérer en outre que le péché, en tant que transgression d'un précepté de Dieu, est en contradiction avec la suprême autorité de Dieu législateur. Dieu est notre Maître et Seigneur; il peut nous imposer des préceptes et nous sommes tenus de nous y conformer. L'homme, en péchant, agit contre ces préceptes pour suivre ses convoitises. Comme nous savons nous courroucer contre nos subordonnés s'ils résistent à notre autorité légitime! Et Dieu ne s'irriterait pas? Le péché est donc une désobéissance, une révolte. Et Dieu infini et éternel souffrirait tranquillement cette révolte?

c) En opposition avec la justice vengeresse de Dieu : donc insolence.

Considérer enfin que le péché, en tant que transgression d'un précepte de Dieu, est une insolente opposition et un outrage à la justice vengeresse de Dieu. La loi doit avoir sa sanction dans la peine. La loi divine a sa sanction, sanction terrible. Nous le savons et cependant nous transgressons le précepte et provoquons, pour ainsi dire, la justice de Dieu. C'est la mépriser : nous ne lui rendons pas l'honneur qui lui appartient, et nous ne sommes que de pauvres et fragiles créatures, et nous tremblons à la vue d'un homme irrité ! Le péché est donc une insolence — une folle témérité !

2) AMOUR DÉSORDONNÉ POUR UNE CRÉATURE

Deuxièmement, le péché mortel est l'amour désordonné d'un bien créé. Sans cet amour, on ne peut concevoir le péché : Considérer, par conséquent, qu'il y a là :

a) Un désordre.

Cet amour est un amour déréglé, parce que Dieu le défend. Comme tel, cet amour pour la créature, cet attachement sont une erreur de la raison pratique, une sorte de folie parce qu'alors l'homme est pris par une créature au point de croire qu'elle lui est absolument nécessaire, que sans elle, il ne peut ni être heureux, ni vivre. Le résultat montre combien cet aveuglement est grand !

b) Une faiblesse de la volonté

Deuxièmement, cet amour déréglé, cet attachement à une créature est une faiblesse indigne de la volonté, une abdication de soi-même, un avilissement. Tous les êtres créés

comme nous peuvent être au dessous de nous ou nos égaux, mais jamais nous ne devons les mettre au-dessus de nous.

c) *Une ingratitude.*

Troisièmement, cet amour pour la créature est une ingratitude envers Dieu qui nous donne les créatures comme des moyens de le servir et non pour que nous en abusions contre lui : Il y a là une quadruple ingratitude : nous oublions le bien que Dieu nous a fait : nous répondons au bien par le mal; nous abusons d'un bien pour offenser Dieu : nous abusons de ce bien dans l'espoir que Dieu ne nous punira point. Si nous savions que le châtiment suivra aussitôt, nous ne pécherions pas. Tout cela n'est rien moins que beau et noble.

3. LE PÉCHÉ NOUS DÉTOURNE COMPLÈTEMENT DE NOTRE FIN DERNIÈRE

C'est là ce qu'il y a de pire dans le péché. Dieu défend la jouissance d'un bien temporel sous peine d'exclusion éternelle de la fin dernière. L'homme sait qu'il n'est pas le maître de ses jours ni le maître de la grâce qui, seule, lui permettrait de se convertir; et pourtant il étend la main vers le bien défendu, vers le bien créé.

a) *Un acte grandement contraire à la raison et à morale.*

Agir conformément à la morale, c'est tendre à la fin dernière par l'acte que nous posons. Or, cette fin dernière est pour l'homme d'absolue nécessité : sans elle, il reste le plus misérable, le plus malheureux des êtres. Et l'homme par le péché se détourne lui-même de cette fin, il y renonce, et il se met dans un état qui le rend incapable d'atteindre par lui-même cette fin nécessaire. Ainsi, il l'annihile autant qu'il est possible, il se retire les moyens d'y atteindre, il se condamne lui-même à l'enfer. N'est-ce pas là un suicide spirituel, une cruauté atroce envers soi-même?

b) *Un intolérable mépris de Dieu.*

Dans ce renoncement volontaire à Dieu, notre fin dernière, il y a donc un effroyable mépris de Dieu, du souverain Bien. Tout péché mortel suppose un choix à faire entre un bien créé et Dieu et la possession de Dieu. L'homme le sait; il renonce autant qu'il lui est possible à Dieu et au ciel pour toujours et il choisit le bien créé. C'est là une intolérable injustice, un outrage fait à la Majesté divine, un mépris du Bien infini. Et que sont les biens que l'on a préférés à Dieu? Combien nous souffrons du dédain, du mépris des autres! et comprenons alors ce que nous faisons à l'égard de Dieu! — autant qu'il lui est possible, le pécheur dérobe à Dieu son titre divin, ce titre qui fait de Dieu la fin suprême de toutes les créatures. Il s'en prend à l'essence même de Dieu; il l'attaque directement. Quelle malice, donc, quel mal dans le péché mortel! Heureusement, les hommes ne s'en rendent pas complètement compte; cela diminue la malice de la faute, mais n'en change nullement la nature.

2. Effets du péché mortel. — Le péché mortel en tant qu'état.

Ces funestes effets sont au nombre de quatre.

1. DÉSORDRE ET LAIDEUR MORALE

Le premier effet est le désordre moral et la laideur. Plus un être est élevé et noble, plus sa corruption et sa perversion sont horribles. On peut constater la vérité de cet aphorisme dans le processus de désagrégation ou de corruption dans la pierre, le bois, la plante, l'animal et l'homme. Combien pire encore la corruption de l'âme par le péché! Il n'est pas de souillure plus deshonorante, plus horrible.

2. TYRANNIE DES PASSIONS

Deuxième effet : domination, tyrannie des passions. Quel triste spectacle que celui de l'homme, — noble créature — tiraillé, tourmenté, dominé par ses passions qu'il a déchaînées par le péché; le voilà maintenant abaissé, humilié devant Dieu et devant les hommes. Quelle honte! se redresser pour retomber sans cesse! s'atteler pour ainsi dire à un joug et se mettre à la remorque d'une passion mauvaise!

3. REMORDS DE LA CONSCIENCE

Troisième effet, le tourment et la peine. Nous pensions trouver le ciel dans un bien créé et nous y rencontrons le désenchantement, la honte, la satiété, le dégoût. A quoi s'ajoute la torture de la conscience qui n'est plus une amie, une conseillère, mais qui nous accuse, nous juge et nous punit, nous poursuit partout et rend amères toutes nos joies. L'homme qui a sur la conscience un péché est comme un pauvre petit poisson qui a avalé l'hameçon avec l'appât; plus il cherche à s'en délivrer, plus l'hameçon s'enfonce cruellement dans ses entrailles. A la fin il ne reste au pêcheur qu'une alternative : mener une vie tout extérieure, vide de toute pensée, de toute réflexion, ou subir éternellement la torture de sa conscience.

4. DANGER DE SE PERDRE ÉTERNELLEMENT

Quatrième effet, danger de se perdre éternellement. A chaque instant la mort peut venir. Nous sommes suspendus sur l'abîme par un fil. Situation redoutable pour celui qui y pense!

« Reconnais et vois combien il est malheureux et amer pour toi d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu. » (*Jer. 2, 19*). Ce sont là simplement des considérations générales et naturelles du péché. Elles sont déjà bien suffisantes pour inspirer l'effroi. Et c'est ici le lieu de comprendre claire-

ment quel malheur et quel mal naturels renferme le péché, pour avoir toujours, dans ces réflexions, un motif et un moyen de nous défendre en nous fortifiant dans la haine du péché mortel. C'est d'abord l'inutilité du péché : il nous faut revenir sur nos pas, si nous ne voulons point nous perdre. C'est ensuite le malheur et la déception que nous rencontrons dans le péché : au moment même où nous l'avons commis, nous voudrions ne l'avoir point fait. Ce sont, en outre, les embarras redoutables dans lesquels nous tombons pour le temps et pour l'éternité, le danger terrible de nous perdre éternellement. Enfin, de notre côté, c'est l'absurdité de notre conduite, l'ingratitude, l'aveuglement, l'erreur de notre intelligence pratique, l'humiliante faiblesse de notre volonté, la folie et la perfidie — toutes choses que renferme le péché mortel. Il n'est rien, en effet, qui contienne plus que le péché mortel, manque de conscience, absence de caractère, folie et ingratitude.

Le péché mortel du chrétien.

Considérer la malice et la laideur spéciales du péché mortel lorsqu'il est commis par un chrétien. — Préludes, comme dans les méditations précédentes. Considérez d'abord.

1. LA DIGNITÉ DU CHRÉTIEN

Elle ressort des propriétés de l'état surnaturel de grâce.

1. D'une manière générale l'état de grâce est une élévation toute gratuite de la nature à une vie à laquelle elle n'a aucun droit, pour laquelle elle n'a par elle-même aucune capacité, qui ne lui est pas nécessaire, dont elle n'a aucune notion, qu'elle ne soupçonne même point.

2. En particulier, l'état surnaturel nous élève jusqu'à l'union de vie avec Dieu, union divine telle qu'elle existe entre les Personnes divines. Le but de cette vie est la vision immédiate de Dieu, des Personnes divines et la possession béati-

fiance de Dieu. Les moyens et les dispositions nécessaires pour atteindre ce but, sont la grâce sanctifiante, toutes les vertus et les dons de l'Esprit Saint qui, dès ici-bas, mettent l'homme en état de connaître Dieu surnaturellement, de l'aimer et de se préparer ainsi au ciel. Par cette grâce sanctifiante, déjà ici-bas une nouvelle et réelle présence et habitation de la Sainte Trinité se réalise dans l'âme pour la rendre heureuse.

3. L'homme en état de grâce est donc, déjà sur cette terre, l'image surnaturelle de Dieu et de la très sainte Trinité; il est l'enfant de Dieu, le frère et le membre mystique de Jésus-Christ, Fils de Dieu, le temple vivant de l'Esprit Saint et l'héritier légitime du ciel. — Chrétien, sache reconnaître ta dignité! (*S. Cyprien*).

2. LA MALICE DU PÉCHÉ DU CHRÉTIEN (*en tant qu'acte*).

1. La désobéissance, l'ingratitude, le mépris et l'offense qui sont en tout péché à l'égard de Dieu, se retrouvent ici à un plus haut degré, en tant que ces outrages viennent non pas d'un étranger, d'un esclave, d'un serviteur, mais d'un être qui est proche de Dieu, d'un être que Dieu aime particulièrement, d'un enfant.

2. Par suite de l'union intime dans laquelle l'état de grâce nous établit avec les Personnes divines, le péché du chrétien revêt un caractère plus marqué d'offense et d'injustice personnelles. Il détruit cette union de vie et, avec elle, le droit à l'union avec Dieu dans le ciel; il efface le caractère d'enfant de Dieu, il profane un être qui est le membre de Jésus-Christ, il chasse ignominieusement le Saint-Esprit de son temple. Comme déjà dans l'Ancien Testament, Dieu se plaint douloureusement de ces outrages : « *Filios enutrivit et exaltavi; ipsi autem spreverunt me!* » « J'ai nourri des enfants et je les ai élevés; mais ils m'ont méprisé » (*Is. 1, 2*).

3. AMERTUME PLUS VIVE DU PÉCHÉ DU CHRÉTIEN

(En tant qu'acte. — Effets)

1. D'une manière générale, la suite et l'effet du péché du chrétien est une chute effrayante et une lamentable humiliation. Le chrétien ne déchoit pas simplement de l'état de pure nature; il descend beaucoup plus bas; il ne perd point seulement la justice surnaturelle, il tombe dans un état effroyable de désordre, de trouble, de dégradation et de laideur; et, de la part de Dieu, le contre-coup de l'offense n'est pas seulement l'éloignement, mais l'état d'inimitié positive.

2. En particulier, l'état de péché consiste dans une triple malédiction de Dieu.

a) La première est la plus lamentable pauvreté. Dieu se retire, il dépouille le chrétien coupable de la grâce sanctifiante et, avec elle, de la beauté, de la richesse, de l'honneur de la vie surnaturelle. La vie surnaturelle est anéantie complètement (sauf la foi et l'espérance); tout mérite est perdu et l'homme n'est plus en état d'en acquérir. Il perd son Dieu et son Bien souverain. Le péché est la plus redoutable excommunication. Le pécheur n'a plus en Dieu un Père, un ami; il n'a plus en lui qu'un ennemi et un juge courroucé. Il n'est plus, lui-même, qu'un être bouleversé, ravagé, un pauvre mendiant, un arbre foudroyé, desséché jusqu'en ses racines, il est encore comme un homme chez qui le feu, la grêle, l'eau ont à la fois détruit, annihilé toutes choses. Il est mort surnaturellement, c'est un cadavre vivant (*Apoc.* 3, 1).

b) Deuxième malédiction : non seulement le plus honteux esclavage aux passions, mais une sorte de prise de possession de nous-mêmes par le démon. Lorsque l'Esprit Saint se retire, il abandonne le pécheur au démon, qui succède à l'Esprit Saint, s'empare de l'âme et exerce de nouveau la triste et redoutable tyrannie dont le Christ nous a délivrés « Celui qui commet le péché est l'esclave du

péché » (*Jean* 8, 34). « Vous êtes les enfants du diable », (*Jean* 8, 44). « Celui qui commet le péché est du diable » (1 *Jean* 3-8). Est-ce donc mieux et plus honorable que d'avoir en Dieu un Maître et un Père?

c) Troisième malédiction : l'impossibilité de nous affranchir nous mêmes et par nos propres forces de l'état de péché, l'impossibilité de changer cet état. Vous vous êtes arraché les yeux, essayez de les rétablir; vous vous êtes jeté dans un abîme, essayez d'en sortir : vous ne pouvez pas davantage vous retirer de l'état du péché. Si Dieu ne fait point le premier pas, s'il ne vous tend la main le premier, vous êtes perdu. Et à chaque instant la mort peut consommer votre ruine. Comme il est juste de répéter ici : « Reconnais et vois combien il est amer et douloureux pour toi d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu. » (*Jer.*, 2, 19).

LE PÉCHÉ MORTEL DU PRÊTRE, DU RELIGIEUX, ETC.

(« *Que celui qui croit être ferme prenne garde de tomber* » — 1 *Cor*, 10, 12).

Vous vous dites peut-être : « J'ai choisi une vie de perfection; je suis religieux, prêtre » : ou bien : « Depuis longtemps, je m'efforce de tendre à la perfection même dans le monde; je n'ai pas à craindre le péché mortel ». — L'Apôtre est d'un tout autre sentiment. « Que celui qui croit être ferme prenne garde de tomber. » C'est pourquoi dites-vous :

1. JE PUIS ENCORE PÉCHER GRAVEMENT.

1) La raison et la foi sont là pour attester la possibilité du péché grave chez le religieux, chez le prêtre, etc... Deux causes concourent à nous préserver du péché mortel : la grâce et notre volonté. Or, la grâce qui nous préservera du péché mortel est un bienfait particulier de Dieu; nous n'y avons aucun droit strict et nous ne pouvons la mériter au

sens rigoureux du mot; nous devons la demander et ne pouvons la mériter qu'au sens large du mot. — Quant à notre volonté, combien n'est-elle pas variable et inconstante. Nous ne savons pas nous-mêmes à quel point nous sommes faibles. En outre, le monde nous entoure de ses dangers; nous portons en nous des passions mauvaises, dangereuses; le mauvais esprit nous poursuit partout pour nous perdre; il s'attaque plus particulièrement aux prêtres et aux religieux; contre eux, sa colère est plus grande : il veut les cribler comme on criblé le froment (*Luc*, 22, 31).

2) L'expérience, à son tour, atteste cette même vérité. Quelle est la créature qui n'est point tombée? Les Anges, nos premiers parents, David, Judas, des couvents, des Ordres et des peuples tout entiers ont péché! Le péché est donc possible. L'état religieux, l'état sacerdotal ne suppriment point cette possibilité, ils la rendent moins proche.

2. COMBIEN CE PÉCHÉ SERAIT GRAVE.

1) La gravité de ce péché se reconnaît déjà dans le péché lui-même.

a) Ce péché est grave, premièrement à cause de l'obligation particulière de tendre à la perfection, obligation qui est celle du prêtre, du religieux, etc... C'est là sa première obligation. Il doit observer non seulement les commandements, mais encore les conseils, et il ne peut être question du péché mortel. En raison de cet état de perfection, certaines fautes sont peut-être des sacrilèges, qui ne le seraient pas en d'autres circonstances.

b) Ce péché mortel est particulièrement grave parce que le coupable est plus éclairé. Le prêtre, le religieux ne peuvent, comme les gens du monde, trouver une excuse dans l'ignorance de ce qu'ils font. Ils ont eu assez d'occasions d'y réfléchir : du moins c'était là leur premier devoir (dans la méditation quotidienne, dans les retraites, etc.). Sous ce rapport, leur péché ressemble à celui des Anges.

c) Ce péché devient plus haïssable à cause, de l'ingratitude qu'il renferme. Dieu a déjà pardonné au coupable les péchés de la vie passée : il l'a comblé de bienfaits et dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Combien il doit avoir abusé de tant de grâces pour en arriver à pécher mortellement! Une telle chute ne peut se concevoir sans une profonde tiédeur, sans une tiédeur prolongée. Comme il leur était facile de se préserver! mais ils n'ont rien fait pour cela. — Sous ce rapport, leur péché ressemble à celui de nos premiers parents.

d) Ce péché est particulièrement grave, il a une malignité spéciale par la dureté de cœur, l'hypocrisie et l'imprudence qu'il suppose. Habiter dans la maison de Dieu, tout près du tabernacle, porter l'habit du prêtre ou du religieux, représenter ainsi la perfection chrétienne, marcher sous les regards du Sauveur... et avoir Satan dans le cœur! N'est-ce pas rappeler Judas? En vérité, seul un cœur dur, seule une âme noire peuvent agir ainsi. — Et, par là, l'homme ne devient-il pas à proprement parler le plus grand malfaiteur du monde!

2. La gravité de ce péché ressort aussi de ses effets.

a) Pour le coupable lui-même.

Que peut bien être son cœur! Quel abandon, quel délaissement, quel malheur! vivre là où tout rappelle sa faute au coupable, la condamne et la multiplie!

b) Pour l'Ordre religieux et pour l'Eglise.

Le coupable ne peut que propager autour de lui une atmosphère de tiédeur et de scandale et nuire ainsi aux autres; il prive son Ordre ou sa paroisse de la grâce et de la protection divines; il attire, autant qu'il le peut, la honte et le mépris sur l'Eglise (les Ordres religieux, le sacerdoce). On juge si facilement des autres d'après un seul! — L'Eglise a perdu une force dans le prêtre ou le religieux cou-

pable. Que fera-t-il maintenant pour le royaume du Christ, pour les âmes et pour la gloire de Dieu? Que pourra-t-il contre le royaume de Satan, contre le monde, lui qui est maintenant « l'esclave de Satan »? Qui donc a causé à l'Eglise plus de tort que les moines apostats et les mauvais prêtres?

Donc, désormais, plus de péché mortel! Si vous voulez savoir ce qu'est le péché mortel, demandez-le aux Saints, demandez-le à tous les nobles cœurs dans la milice du Christ, aux ermites, aux martyrs! Ils vous répondent par leurs sacrifices, par leurs souffrances. Que disent-ils, que proclament-ils? Plutôt tout souffrir que commettre un péché mortel! Ainsi, dans l'armée du Christ, pensent tous ses nobles soldats.

Interrogez votre propre cœur! que vous dit-il de la faiblesse, de la folie, du malheur, de l'inutilité, du danger, de l'infidélité, de l'ingratitude, du manque de caractère qui se trouvent dans le péché? Comparez l'ordre actuel avec l'état originel du paradis terrestre.

Interrogez enfin la Croix de Jésus-Christ... l'Ordre auquel vous appartenez! Où trouver, plus vive que chez le prêtre ou le religieux, la haine du péché mortel? — Donc, fidélité jusqu'à la mort — telle doit être notre résolution!

3. CE QUI PEUT CONDUIRE AU PÉCHÉ MORTEL

1. *Ce qui ne conduit pas au péché.*

Ce qui, en soi et par soi, nous conduit au péché, ce n'est ni notre état, ni les dangers auxquels il nous expose si nous ne nous y exposons pas sans nécessité, mais par obéissance, avec la prudence voulue et en observant les précautions qui nous sont prescrites. — Ce n'est pas davantage notre tempérament, notre caractère, nos dispositions naturelles ni même les tentations. Des milliers d'autres ont les mêmes tentations, un caractère plus dangereux, et cependant ils se sanctifient eux-mêmes, ils sanctifient les autres et font hon-

neur à leur vocation. Ce n'est donc pas cela qui fait le mal et nous ne pouvons l'imputer à ces choses prises en elles-mêmes.

2. *Ce qui conduit au péché.*

Premièrement et avant tout, c'est le manque d'un fondement solide dans la vie spirituelle, et ce fondement doit être posé dès le commencement. Il est triple :

a) Une véritable crainte et un véritable amour de Dieu : nous ne devons, en réalité, ne craindre et n'aimer que Dieu;

b) Le mépris du monde, résultant de la conviction que le monde est vain et méchant, qu'il ne peut nous rendre heureux et qu'il nous conduit sûrement au péché;

c) Conviction de l'extrême besoin que nous avons de la discipline, de la mortification et du renoncement à nous-mêmes et que nous ne pouvons rien sans cela.

Deuxièmement, ce qui nous conduit au péché, c'est la négligence de la prière; par exemple, si nous ne sommes pas théoriquement convaincus de l'excellence, de la nécessité et de l'efficacité de la prière, et si, pratiquement, nous n'y recourons plus, ou si nous prions avec tiédeur, si nous prions mal. C'est la première voie d'eau ouverte dans la barque et amenant la perte. Nous manquons alors de sérieux, de lumière, de force; nous n'avons plus la protection de Dieu qui nous est nécessaire.

Troisièmement et particulièrement ce qui nous expose au péché, c'est le manque de renoncement à nous-mêmes et de mortification, aussi bien relativement à l'orgueil qu'à la sensualité.

Pour l'orgueil, il nous est entièrement dangereux d'avoir une certaine assurance de nous-mêmes, une estime exagérée, comme s'il ne pouvait plus y avoir, pour nous, de faute grave. Au contraire, il faut, théoriquement, nous persuader de cette vérité, déjà rappelée, qu'un péché mortel est toujours possible et nous bien convaincre de cette maxime fondamentale que, d'une manière générale, tout est possible. Ni

l'âge, ni la sagesse, ni la sainteté ne sont une garantie certaine contre la folie du péché. Il n'y a de garantie certaine que dans l'éternité. Cette sécurité, cette insouciance seraient un premier pas vers la chute. Pratiquement, nous devons exercer cette humilité et cette défiance de nous-mêmes en fuyant tout danger non nécessaire.

La sensualité se présente sous diverses formes. Tantôt c'est une certaine légèreté qui ne prend ni ne poursuit rien sérieusement, qui joue et badine avec tout; de là, manque d'énergie dans les difficultés. — Tantôt c'est une certaine tendance aux choses extérieures qui fait perdre le temps à des occupations plus agréables sans permettre de se recueillir dans la prière et la vie intérieure : c'est alors, le laisser aller et la superficialité. — La sensualité peut encore se trouver dans l'amour de ses aises et dans la paresse : quand on ne veut supporter aucune incommodité. — Elle peut être aussi la curiosité des sens : on veut tout voir, tout entendre, tout lire, tout connaître. — Elle peut être la licence de l'imagination, l'attachement du cœur : on ne peut vivre sans amitiés particulières, on en cherche partout les occasions. — Sur tous ces points, il faut se faire violence, ne point se laisser aller et s'en tenir fermement à la maxime fondamentale qu'on ne doit rien faire sans un motif raisonnable et sérieux. On ne doit jamais se demander s'il y a là un péché véniel ou un péché mortel, ni, d'une manière générale, s'il y a péché ou non. Ce qui doit décider, c'est ceci : avons-nous un motif raisonnable et sérieux de faire ainsi? Tel est le principe fondamental du salut et de la perfection.

Voilà les chemins qui conduisent au péché, et prendre les voies contraires c'est le moyen d'éviter le péché. Saint François de Sales nous indique un moyen quand il dit : « Gardez-vous du premier péché et il n'y en aura pas un second ». La conscience d'être innocent, voilà, en effet, un puissant moyen de se défendre du péché.

L'enfer.

Oraison préparatoire, comme à l'ordinaire.

Premier prélude. Se mettre en esprit sur le bord de l'enfer.

Deuxième prélude. Demander la grâce d'une sainte et filiale crainte de Dieu, la haine du péché et une contrition parfaite.

1. EXISTENCE DE L'ENFER

Par enfer on entend un lieu de punition dans l'éternité, où le péché mortel, non pardonné, est puni d'un châtiment éternel. Cette définition contient deux vérités.

1. *Les peines de l'enfer.*

Il y a, pour le péché, des châtiments dans l'éternité. Tout ne finit point avec la vie. La raison, déjà, nous en donne l'assurance. L'enfer est un mal nécessaire. Dieu est le Maître du monde et le Législateur des hommes. Pour gouverner, il faut des lois; pour une loi, il faut une sanction par un châtiment. La loi de Dieu ne peut être un simple épouvantail destiné à effrayer les oiseaux. Or, quel est le châtiment? Sans doute, Dieu punit ici-bas, intérieurement, par le remords et l'angoisse de la conscience; mais cela ne suffit point. On peut endormir la conscience, lui imposer silence. Ici-bas, Dieu laisse à l'extérieur un champ assez libre; il ne punit par la justice temporelle que les fautes énormes. Mais cette justice, que peut-elle? Ceux qui l'exercent sont souvent eux-mêmes des gens de rien, méritant la potence et bravant Dieu ouvertement. Comment cela finirait-il? Par une apothéose de la perversité, comme dans Faust? Cela est impossible. L'ordre raisonnable, l'ordre moral du monde exige nécessairement une compensation par un châtiment, un rétablissement de l'ordre dans l'éternité.

2. *Eternité des peines de l'enfer.*

Les peines de l'enfer sont éternelles, sans fin. La foi nous en donne l'absolue certitude. « Au feu éternel », dit la sentence du jugement (*Matth.*, 25, 41); et l'explication de cette sentence, dans saint Marc, répète jusqu'à trois fois cette même vérité : « Où le ver ne meurt point, où le feu ne s'éteint pas » (*Marc.* 9, 43, 45, 4^e). Donc, châtement éternel et sans fin. Même décision donnée par un suprême tribunal expliquant les lois — le Concile général de Florence.

La raison éclairée par la foi ne peut que confirmer cette vérité. La notion même de fin dernière exige d'avance (*a priori*) un état immuable. Le plus grand délit doit être frappé de la plus grande peine, et cette peine peut et doit durer aussi longtemps qu'il n'y a pas amendement; or, dans l'éternité, il n'y a pas d'amendement, puisque, dans l'éternité, il n'y a plus de grâce. Pour l'homme entraîné par les passions, il n'est pas d'autre sanction suffisante; du moins, elle est la seule qui, dans tous les cas, puisse faire sur lui l'impression convenable. — « Mais comment Dieu peut-il punir si longtemps? » La longueur du châtement n'est point, en elle-même, un motif de rémission; d'une manière générale la peine se mesure d'après la gravité du délit, et l'Etat punit aussi éternellement à sa manière en condamnant à la peine capitale. — « Mais un châtement si effroyable? » Dieu ne le veut point; le pécheur reçoit simplement ce qu'il veut lui-même. Le plan de l'enfer est fait d'après le péché. — « Pourquoi ne pas anéantir le coupable? » Dieu n'anéantit rien; pourquoi devrait-il précisément anéantir le damné? — « Dieu n'est pas bon, il n'est pas miséricordieux! » Dieu est également juste. Sa bonté ne fera pas de lui un menteur. Il a été bon et miséricordieux au delà de toute mesure. En général, il n'est pas bon de mettre en opposition la justice avec la bonté qui a été si grande ici-bas à l'égard du pécheur. Il n'est pas équitable *de prendre à part* l'éternité pour la détacher de l'enchaînement naturel

de tant de grâces et de miséricordieux desseins et de la présenter isolément comme une preuve de l'inexorable justice de Dieu. — L'enfer n'est que le contre-coup naturel du mépris que l'on a fait de cette bonté et de cette miséricorde. L'enfer est éternel; on n'y peut rien changer, et la foi nous en donne l'infailible certitude.

2. NATURE DE L'ENFER.

La nature de l'enfer répond à celle du péché, qui contient deux éléments, l'un intérieur, l'autre extérieur : le péché tourne l'homme vers la créature et le détourne de Dieu, fin dernière. De même, la peine de l'enfer est double.

1) *La peine du dam.*

L'homme meurt en état de péché mortel, dans la révolte contre Dieu. Il savait que, de lui-même, il ne pouvait plus se relever, qu'à tout moment la mort pouvait venir et qu'il était exposé à ne jamais atteindre Dieu, sa fin dernière. Ce qui était à craindre est arrivé et le pécheur a ce qu'il a voulu : il ne possédera jamais Dieu : il perd Dieu pour toujours.

Comment comprendre l'horreur de la peine du dam?

Nous pouvons, dans une certaine mesure, nous en faire quelque idée d'abord d'après la grandeur du bien perdu. La douleur est proportionnée à la valeur de ce bien. Rappelons-nous la douleur de Job et d'Esau. Dieu est plus pour nous que la patrie, les parents; il est plus que tout : il est le Bien infini.

Deuxièmement, la douleur est en proportion du besoin que nous avons du bien perdu. Rien n'est plus grand, plus naturel, plus irrésistible que le désir du bonheur et de notre dernière fin. Naturellement et surnaturellement nous avons faim de Dieu : toutes nos puissances, toutes nos facultés, du corps et de l'âme — intelligence, volonté, imagination,

sens — cherchent la paix et le bonheur. Nous voulons, nous devons être heureux. Or, dans l'éternité, toute félicité est en Dieu; avec lui, nous avons tout : sans lui, rien! Perdre Dieu, c'est tout perdre; c'est n'avoir rien de ce qui peut donner le bonheur à l'intelligence, au cœur, au corps, à l'âme.

Ici-bas, on peut, en dehors de Dieu, trouver du soulagement, quelque consolation; — dans l'autre vie, on ne le peut. Quel état! Etre éternellement en proie à toutes les tortures de la faim de la béatitude, et n'avoir rien pour calmer cette faim! Voilà bien les ténèbres extérieures, une mort vivante et éternelle! Cette perte, la douleur de cette perte n'atteindra-t-elle pas enfin le cœur de ces hommes sensuels, durs, insensibles, orgueilleux? Leur orgueil s'effondrera dans la souffrance et la douleur. Que de larmes amères : que de regards désespérés, que de gémissements à la pensée, à la vue des portes du ciel! Ces portes, les damnés voudraient les briser : elles leur ferment l'accès au bonheur. Mais ces portes ne s'ouvrent point. Tout est inutile. Les damnés ne peuvent vivre heureux sans Dieu, et il leur faut vivre sans Dieu! Comment comprendre la tristesse, l'abattement, la désolation, l'effroyable mélancolie de ces malheureux! C'est par leur faute qu'ils ont causé eux-mêmes leur malheur.

2) *La peine du sens.*

D'après la Sainte Ecriture, l'enfer est un lieu de profondes ténèbres (2 *Petr.*, 2, 17), une prison, « le pressoir de la colère » de Dieu (*Apoc.*, 19, 15), un lieu de tourments (*Luc*, 16, 28) où il y a des pleurs et des grincements de dents (*Matth.*, 8, 12). Quel spectacle! — La société? c'est l'écume de l'humanité. L'enfer est comme une île peuplée de criminels déportés, la demeure de la méchanceté, du vice, de la corruption. Quelles scènes entre séducteurs et séduits! Et, en outre, la société et la vue des démons! — L'occupation des damnés, la vie de l'enfer, la voici : le malheur

complet, pour l'âme et pour le corps. La peine, c'est le feu : il n'y a pas à en douter. Quinze fois le Sauveur parle du feu; trente fois en parle la Sainte Ecriture. Le feu, quel mot effrayant! Etre entouré de feu, enveloppé de feu; être étendu, enseveli dans le feu! Supposons que ce damné a possédé toutes les couronnes du monde : à quoi lui servent-elles? Il est complètement malheureux, indiciblement malheureux Et cela, pour l'éternité! Comment comprendre un tel malheur? Il dépasse toute définition, toute description. C'est un désert sans fin, une mer sans fond; une chute dans le vide; impossible de s'échapper, d'avancer, de reculer; c'est un bannissement, une sorte de pétrification dans un même et éternel état, dans une même et éternelle situation, — supplice inimaginable, horrible, sans espoir. L'abîme est scellé; la porte est fermée; la clef est tombée dans l'abîme de la justice de Dieu; personne ne l'en retirera. C'est à en désespérer, à en mourir! — Mais cela il n'y faut point songer.

Donc l'enfer existe — l'enfer est effroyable — un seul péché mortel mérite l'enfer — si j'ai commis ce péché, l'enfer était mon partage — s'il n'a pas été mon partage, je n'ai à en remercier que mon Seigneur et Sauveur qui, pour moi, a été crucifié, crucifié pour me sauver de l'enfer et que je vois attaché à la croix, muet, les yeux fermés, et comme effrayé de l'affreux malheur dans lequel je suis tombé, les bras étendus pour fermer l'abîme, le cœur ouvert pour m'y cacher contre l'épouvante de la justice de Dieu — ne dois-je pas me jeter dans les bras de sa miséricorde et renoncer au péché!

Terminer, en renouvelant le colloque avec le Sauveur qui vous a préservé de l'enfer; — avec le Père qui n'a point épargné son Fils afin de vous sauver. O bonté sans bornes! miséricorde sans limites! amour sans fin! — Encore une fois, remerciez, regrettez et déplorez le péché par crainte et par amour, et répondez à cette question : « Qu'est-ce que je fais, moi, pour le Christ qui a tant fait pour moi? Que

dois-je faire désormais pour lui? pour lui qui m'a tant aimé »?

La vie de l'enfer.

(autres développements sur la nature de l'enfer)

1. LA VIE DE L'ENFER EST UNE VIE DE MALICE INFAME.

L'homme qui commet ici-bas un péché mortel s'expose au danger de ne plus pouvoir se libérer, parce que, dans l'éternité, il n'y a plus de grâce de conversion. Et il en est ainsi par la mort dans le péché. Alors, pour jamais, l'homme est vendu et rivé au péché; il est comme pétrifié dans le péché. Il reconnaît infiniment mieux qu'ici-bas la culpabilité, la laideur et la malice du péché; il le repousse, il veut le rejeter loin de lui, et il ne peut s'en délivrer et il le commet à chaque instant; il l'étreint, avec une honte, un dégoût, une terreur dont nous n'avons aucune idée. Il en est ainsi pour tous les damnés. De la sorte, l'enfer est le confluent de toutes les ordures les plus horribles, les plus dégoûtantes des péchés, de leur malice et de leur perversité..

2. LA VIE DE L'ENFER EST UNE VIE DE TOURMENTS.

Ces tourments sont en partie corporels, en partie spirituels.

1) *Les tourments du corps.*

Les tourments corporels consistent avant tout dans la perte de toute liberté du regard et du mouvement. Le damné ne peut pas voir ce qu'il veut, et ce qu'il voit, ce qu'il est contraint de voir est affreux et horrible: tourbillons de flammes, ténèbres, formes effrayantes des démons et des damnés. L'Écriture Sainte parle de prison (*Luc*, 12, 58), de chaînes entravant les mains et les pieds (*Matth.*, 22, 13); c'est, encore, la comparaison avec l'ivraie liée en bottes pour

être brûlée (*Matth.*, 13, 30); c'est l'enfer et le sépulcre (*Luc*, 16, 22); c'est l'étang brûlant de feu et de soufre (*Apoc.*, 21, 8) dans lequel les damnés sont salés par le feu comme toute victime doit être salée par le sel (*Marc*, 9, 48). Nous avons là une image terrible d'une douleur pénétrante, cuisante, brûlante, ne finissant jamais. De même que le sel mord et conserve, ainsi le feu de l'enfer torture et conserve les damnés.

2) *Les souffrances de l'âme.*

Les souffrances de l'âme sont naturellement et tout d'abord la colère, la fureur, la haine, la vengeance, l'amertume, le chagrin, l'abattement, l'affliction, la mélancolie — qui pèsent sur le damné comme une masse de plomb. De telles tortures, endurées un seul jour ici-bas, que feraient-elles d'un homme? — Ensuite, c'est l'effroi, la terreur. Quelle terreur peut nous causer une catastrophe soudaine — un incendie, une attaque de l'ennemi? Ce sont d'abord les terreurs de l'enfer causées par le spectacle de tant de scènes horribles et par l'appréhension, disons mieux, par la certitude des maux affreux qui viendront; — c'est ensuite la terreur causée par la vue des démons et des autres damnés, parmi lesquels il faut vivre comme au milieu d'un troupeau d'animaux sauvages et d'hommes féroces; — puis, terreur du côté de l'éternité projetant ses ombres gigantesques du sein desquelles la justice de Dieu laisse surgir mille formes effrayantes, mille menaces terribles bien faites pour provoquer l'épouvante. Une telle vie n'est-elle pas une agonie continuelle? — Enfin, l'âme souffre de la perte de Dieu et de la fin dernière. Un être sans la fin qui devait être la sienne, est-ce encore un être?

3. LA VIE DE L'ENFER EST UNE VIE DE DÉSESPOIR.

1) *Pas de repos.*

La vie de l'enfer est une vie de désespoir, premièrement parce qu'il n'y a pour elle ni repos, ni oubli, ni changement, ni occupation.

2) *Pas d'adoucissement.*

Deuxièmement, vie de désespoir parce qu'il n'y a aucun adoucissement : aucune vérité agréable n'éclaire l'intelligence; aucune goutte de consolation ne rafraîchit le cœur désolé et desséché : aucun regard compatissant, aucun mot de pitié ne vient encourager : aucun cœur ému et aimant pour donner un souvenir affectueux : ceux que les damnés aimaient les ont oubliés, ou s'ils songent à eux, c'est pour les maudire comme des ennemis de Dieu. Comment peut-on vivre sans amour ni consolation?

3) *Pas d'espérance.*

Troisièmement, vie de désespoir, parce qu'il n'y a plus d'espérance pour toute l'éternité. Représentons-nous ce qu'est un homme qui n'a plus aucun espoir dans l'avenir; qui se meut toujours dans le même cercle, lié à la même chaîne; qui, corps et âme, avec toutes ses facultés, ses pensées, son imagination et ses pensées se trouve en face d'un présent toujours également horrible, dans la même épouvante et la même intolérable torture: il est là comme un banni jeté en exil, comme un captif entre les murailles de sa prison. Souvent, à l'annonce d'une nouvelle terrible, en recevant une blessure, un coup mortel, on jette un cri qui traduit l'excès de la souffrance et, pour ainsi dire, le désespoir de la vie. Et c'est ainsi qu'une idée, un mot, un cri résumant toute la douleur, toute la rage, toute l'impatience, tout le désespoir de l'enfer — ce mot, c'est « l'Eternité ». Ce mot

comprend toutes les ténèbres, le feu, le froid, la faim, la soif, le mal du pays, le découragement, le désespoir des damnés. Etre broyés, périr, mourir, ce serait pour eux le bonheur le plus grand ! Mais ce bonheur ne sera jamais le leur.

Terminer par un « colloque de miséricorde » (par exemple, avec la T. S. Vierge, Mère de la miséricorde ; avec Jésus, le Bon Pasteur ; avec le Père céleste, Père de toutes les miséricordes ?

Répétition de la méditation sur l'enfer, d'après la parabole de Lazare et du Mauvais Riche.

(Luc. 16, 19-31).

En supposant l'enseignement de la foi sur la nature de l'enfer, nous avons dans la parabole de Lazare et du Mauvais Riche une excellente image et description des peines de l'enfer. Cette parabole présente deux idées principales :

1. LAZARE EST L'IMAGE DE LA PLUS EXTRÊME MISÈRE TEMPORELLE.

Lazare est pauvre ; c'est un mendiant, il est complètement délaissé. Sans secours et affamé il gît sur le seuil du Riche et, dans sa misère, il est encore torturé par le spectacle du luxe et de l'abondance qui règnent chez le Riche. On le traite plus mal qu'un chien : il ne reçoit même pas les restes de la table du Riche. Il est couvert d'ulcères, c'est un cadavre qui n'attire que les chiens ; et les chiens lèchent ses plaies. Il meurt enfin, et non seulement dans la misère, mais il meurt de misère. Est-il malheur plus grand ? Mais ce malheur a une fin dans l'éternité. Le pauvre est porté dans le sein d'Abraham.

2. CETTE MISÈRE N'EST RIEN, COMPARÉE A CELLE DE LA DAMNATION DU MAUVAIS RICHE.

Le Mauvais Riche meurt à son tour, malgré sa richesse, son luxe, sa bonne chère, — peut-être même par suite de cette bonne chère et de ses débauches. Il est enseveli, mais dans l'enfer quel changement! Plus d'habitation somptueuse, mais un tombeau! plus de vêtements de pourpre, mais un linceul! plus de brillantes illuminations, mais d'épaisses ténèbres! plus de vastes salles, riches et bien aérées, mais une couche étroite et un cercueil dans l'enfer!

Il lève maintenant les yeux — pour la première fois peut-être il regarde le ciel. Considérez ce regard. Quel désir, quelle faim, quelle ardeur, quelle aspiration il exprime! « Il vit de loin... et il s'écria. » Si orgueilleux qu'il soit, il ne peut comprimer sa douleur. Comme tout dépeint bien sa misère, son isolement, son délaissement, sa réprobation!

Il s'écrie : « Père! » Maintenant, il se rappelle aussi une autre parenté, sa parenté avec les saints du ciel et avec Dieu, son premier Principe, son Créateur et sa fin dernière. Et que demande-t-il? « Envoyez-moi Lazare! ». Il n'est pas besoin que vous veniez vous-même : Lazare est assez riche, assez puissant, assez heureux pour me consoler. — Quel changement! Lazare est un objet d'envie pour le Riche maintenant dans le malheur. Ce malheur est si grand que Lazare lui-même peut en être touché, bien qu'il n'ait jamais trouvé la moindre compassion auprès du Riche, bien qu'il en ait été durement traité! Et que demande-t-il à Lazare? Ce n'est pas la remise de sa punition, mais un simple adoucissement, un bien petit adoucissement — une goutte d'eau! Combien tout coûte cher dans l'éternité! » Je souffre de cruels tourments dans le feu! » — il y a donc le feu!

Et voici la réponse : « Vous avez reçu vos biens. » Vous — et tout homme comme vous — vous avez le choix entre les dons temporels et les dons éternels de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Vous avez choisi les biens temporels

et vous avez pris d'avance votre part dans la bonté de Dieu. Vous n'avez plus rien à recevoir... pas même la consolation de pouvoir accuser de votre malheur un autre que vous. C'est vous qui avez choisi. Ce qui arrive n'est que justice et résultat de votre choix. C'en est fait : vous avez reçu ce que vous avez voulu. « Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme? » (*Matth.* 16, 26). — Cette réponse, qui est un refus, s'appuie encore sur une autre raison : l'état de l'éternité est un état immuable. « Il y a pour jamais un grand abîme entre nous et vous... on ne peut le franchir. » Donc séparation complète, oubli complet! L'enfer est un tombeau, un abîme; ni Ange, ni Saint ne peut franchir cet abîme pour y porter la consolation. Il ne reste donc que le désespoir.

Le Mauvais Riche damné demande qu'on aille trouver ses frères dans le monde et qu'on les avertisse de peur qu'ils ne se damnent à leur tour. D'où vient cette pitié? Assurément, elle ne vient pas de la miséricorde et de l'amour. Abstraction faite du but que le Sauveur se propose dans la parabole, on peut dire aussi que le damné prie ainsi dans son intérêt, parce que la présence de ses frères dans l'enfer ajouterait à ses tortures. Peut-être ont-ils été séduits par lui et leur présence, alors, augmenterait le nombre de ses peines. Il est déjà si à l'étroit dans l'enfer! Les damnés haïssent tout; mais leur malheur est tellement grand qu'ils ne peuvent, pour ainsi dire, le souhaiter même à un ennemi.

3. QUELLE EST LA CONCLUSION?

Cette dernière demande du damné est refusée parce que son objet est inutile et superflu. Les vivants ont des témoignages importants : ils ont Moïse et les Prophètes; ils doivent les croire; sans cette croyance, une apparition même de l'éternité ne servirait à rien.

La conclusion est donc la foi, la foi vive à l'existence et à l'horreur de l'enfer. Croyez non seulement sur la parole de

Moïse, mais sur la parole du Christ lui-même. Il est venu uniquement pour rendre témoignage de l'enfer, et pour nous en délivrer. Donc, croyons, recevons avec reconnaissance le pardon de nos fautes et ne péchons plus.

Les leçons de l'enfer.

Sur le bord de l'enfer croissent d'admirables fleurs de vertu. Après vous être rappelé, pour en rafraîchir le souvenir, telle ou telle pensée des précédentes méditations sur l'enfer, cherchez, dans la suivante, à en tirer quelque bonne leçon et à cueillir quelque'une de ces fleurs de vertu.

L'enfer nous enseigne :

1. LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

Oui, sincère et affectueuse reconnaissance de ce que Dieu nous a préservés de cet affreux malheur, que nous ayons péché gravement ou non. Si nous n'avons pas péché, à qui le devons-nous? Si nous avons gravement péché, demandons-nous depuis combien de temps nous souffririons déjà si Dieu nous avait damnés après notre premier péché mortel, et combien de temps nous aurions encore à souffrir. Nous avons là une preuve tangible de la grande bonté de Dieu à notre égard, un motif touchant de répondre à cette bonté par l'amour. « C'est grâce à la miséricorde de Dieu que nous n'avons pas péri » (*Lament.* 3. 22). Donc ne l'oublions pas et remercions Dieu de tout cœur. « Je vous glorifierai, ô Seigneur, Roi, vous qui êtes mon Dieu, mon Sauveur... Vous avez délivré mon corps de la perdition... des lions rugissants prêts à me dévorer... de la violence de la flamme... de la profondeur des entrailles de l'enfer... d'un roi inique... C'est pourquoi je vous rendrai grâces, je chanterai vos louanges et je bénirai le nom du Seigneur » (*Eccl.* 51, 1-17). « Rendez grâces à Dieu parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle : Qu'ainsi disent ceux que le Seigneur a rachetés! » (*Ps.* 106. 1-2. cf. *Ps.* 123).

2. LA CRAINTE DU PÉCHÉ.

La seconde leçon que nous enseigne l'enfer est une sainte crainte du péché, et par suite, la ferme résolution de ne plus commettre à l'avenir le péché mortel. Nous n'avons à craindre que le péché : sans lui, rien ne peut nous nuire, ni la mort, ni le démon, ni l'enfer. Risquons tout le reste, mais ne jouons jamais avec le péché mortel. Tout péché mortel est comme une grenade, pleine de tout ce que l'enfer contient d'horreurs. Donc, loin de nous ce péché, loin de nous tout ce qui peut y conduire ! Qui donc voudrait se jeter dans une maison en flammes ? « Maintenant ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire ! » (*Jean* 5. 14).

3. HUMILITÉ ET PATIENCE.

La troisième leçon est celle de l'humilité et de la patience dans toutes les épreuves de la vie et de notre vocation. N'oublions jamais que, si nous avons péché gravement, notre place était dans l'enfer, que nous sommes des échappés de l'enfer, et, pour ainsi dire, des condamnés détachés de la potence. Donc, restons humbles et patients. Dans tous les efforts que réclame de nous le salut de notre âme, disons-nous : « Ce n'est pas l'enfer » ; dans tous nos travaux, dans toutes nos peines et nos souffrances, répétons : « Ce ne sont pas les tortures de l'enfer que j'ai méritées ».

4. LE ZÈLE DES AMES.

Avec quelle éloquence les flammes de l'enfer nous prêchent le zèle des âmes ! Le zèle des âmes est le noble effort, le généreux labeur en vue de préserver les autres hommes de l'affreux malheur de la damnation. Nous ne pouvons rien faire de meilleur. Si nous avons le bonheur de sauver une seule âme, c'est pour nous un gain infini. Comme elle nous en sera reconnaissante, et quel gré nous en saura le

Sauveur! Ces âmes que nous sauvons sont les gages de la grâce qui nous sera faite à nous-mêmes. C'est pourquoi offrons tout, sacrifices et prières pour les pécheurs agonisants.

Plaçons-nous comme des sentinelles devant l'entrée de l'enfer afin de repousser sans pitié les imprudents qui s'approchent de l'abîme.

On pense souvent que l'enfer est comme la mer, inutile et infructueuse. Rien de plus faux! Oui, l'enfer est comme la mer; mais la mer est, pour la terre, le principe de toute fécondité. Il en est ainsi pour l'enfer. Quelles nobles et belles conclusions à tirer de l'enfer! Haine du péché, humilité, patience, reconnaissance envers Dieu, zèle ardent des âmes. Peut-il y avoir mieux? L'enfer ou plutôt la pensée de l'enfer a du très bon; et c'est pourquoi elle était, autrefois, familière aux ascètes. L'ascèse sucrée, trop commune aujourd'hui, trouve cette pensée trop rude, trop grossière. Mais aussi l'on voit les résultats!

L'enfer du mauvais prêtre ou du religieux coupable

Oraison préparatoire et préludes comme dans les autres méditations sur l'enfer.

Le sacerdoce, l'émission des vœux de religion, l'état de virginité voué à Dieu dans le monde ne sont point, contre l'enfer, des lettres de garantie donnant une sécurité absolue. Sans doute, celui qui remplit toutes les obligations d'une vocation si haute, n'a pas à redouter le châtimement éternel; mais on peut d'un sommet tomber dans l'abîme, quand on n'évite pas le danger, quand on se hasarde sur le bord du précipice. Donc considérons l'enfer du prêtre ou du religieux.

1. L'ENFER EXISTE AUSSI POUR MOI.

Oui, pensez-y : l'enfer existe aussi pour vous, religieux ou prêtre. L'enfer peut être votre partage. Nul n'est exempt de la possibilité d'être damné. Considérez.

1) *Raisons extrinsèques.*

N'est-ce point aux prophètes et aux prêtres que le Seigneur dit : « Je ne vous ai jamais connus; retirez vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité »? (*Matth.* 7. 23).

N'est-ce point d'un Apôtre du Seigneur qu'il est dit : « Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né? » (*Marc.* 14. 21).

Et saint Paul ne dit-il pas de lui-même : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude,, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé moi-même »? (*1 Cor.* 9, 27).

Et ce sévère avertissement de l'Apôtre : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement! » (*Philipp.* 2, 12). « Que celui qui croit être ferme prenne bien garde à ne pas tomber! » (*1 Cor.* 10, 12.)

2) *Raison intrinsèque*

Personne ne peut être sûr de son salut sans la persévérance; or la persévérance est une grâce particulière de Dieu que nous ne pouvons point mériter à proprement parler, mais que nous pouvons demander et, par nos bonnes œuvres, obtenir de la miséricorde de Dieu. Si l'on tombe dans le péché mortel et que la mort survienne dans cet état, on est perdu à jamais. Or, tous, nous pouvons pécher gravement et qui donc a la certitude de n'être pas rappelé à Dieu tandis qu'il est en cet état? La justice de Dieu a ses secrets, si grande que soit sa miséricorde. Le déluge, la chute des anges et de nos premiers parents, Sodome et Gomorrhe, la Croix l'attestent suffisamment. Donc l'enfer existe pour moi

aussi, alors même que je suis prêtre ou religieux; cela est aussi vrai qu'il est vrai que le soleil nous éclaire; l'enfer existe et il n'est pas loin de nous avec ses tortures et ses horreurs; il est comme un abîme dangereux aux environs de nous, comme une maison de correction dans un Etat. Tous nous devons nous tenir sur nos gardes.

2. NATURE DE L'ENFER

1, *Perte de Dieu.*

Etre damné, c'est premièrement perdre Dieu pour toujours. Si déjà, pour tous les réprouvés, cette perte est la peine la plus cruelle, la peine des peines, que sera-t-elle pour le religieux, pour le prêtre, que sa fonction et sa vocation mettaient si proche de Dieu Notre Sauveur; pour le prêtre, pour le religieux qui avaient tant et de si puissants moyens d'arriver au salut! Quelle douleur, quels remords de conscience doivent le torturer, et quelle doit être sa fureur contre lui-même puisque d'autres, qui avaient à leur disposition des moyens moins nombreux et moins puissants, ont pu se sauver précisément grâce à ses efforts! Quel supplice est pour lui cet exil loin de Dieu, loin de son Sauveur, de son Maître, de son Père, de son souverain bien! quelle torture pour lui de blasphémer contre Dieu, de le maudire! Cette perte de Dieu est, à elle seule, un enfer sans feu, une douleur sans grincement de dents, un désespoir sans cris, un engourdissement de l'intelligence et du cœur; c'est la plénitude de l'enfer, l'enfer de l'enfer — pour ainsi dire, l'enfer condensé en une seule goutte glaciale, — et auprès de cette torture, tout le reste n'est rien. Quel supplice horrible : n'avoir plus de Dieu!

2, *Inimitié de Dieu.*

Etre damné c'est, deuxièmement, avoir Dieu pour ennemi. Dieu est sage; il se connaît lui-même, il connaît sa sublimité et son amabilité que l'homme méprise; il nous connaît

aussi, il connaît notre nature, notre capacité de souffrir et notre malice; il connaît tous les moyens de nous atteindre. — Dieu est puissant, tout-puissant. Malheur à nous si une toute-puissance travaille à punir, à châtier! Dieu en lui-même est saint, et juste et bon; il doit donc haïr le péché, le poursuivre, et le punir de la peine en rapport avec le péché. — Dieu est infiniment bon et miséricordieux et il l'a été particulièrement envers le prêtre et le religieux — et c'est là ce qu'il y a de plus redoutable pour eux. Maintenant, ce prêtre, ce religieux reçoit le contre-coup de cet amour méprisé, de cette miséricorde dédaignée. — Avoir Dieu pour ennemi, qu'est-ce donc!

3, La société des démons.

Etre damné c'est, troisièmement, vivre éternellement dans le voisinage et la société des démons. Quelle honte, quelle torture pour un prêtre! Qui peut comprendre la fureur de ces esprits déchus contre toutes les créatures de Dieu et en particulier contre les prêtres? Un religieux, un prêtre dans l'enfer! les représentants de Dieu, les « oints du Christ », autrefois revêtus des ornements sacrés, vivantes demeures du Sauveur, — ostensoirs vivants — et maintenant! A son caractère sacerdotal, on reconnaît le prêtre et le voilà maintenant attaché au pilori avec sa dignité... avec son péché!

4, Les tortures de l'enfer.

Etre damné, c'est enfin avoir tout, en soi et autour de soi, comme instrument de supplice : l'intelligence qui connaît l'excellence du souverain Bien perdu; la volonté, torturée par le désespoir, la tristesse, la haine et l'amour; le corps dont tous les organes sont broyés par les souffrances, qui l'accablent de toutes parts. Assurément, à cause même de sa situation exceptionnelle ici-bas, le prêtre a dans l'enfer une place également exceptionnelle. « Dans les ténèbres

extérieures » (*Matth.*, 25, 30). « Les puissants seront puissamment tourmentés » (*Sap.* 8, 7). « Le roi ordonna que la fournaise fût sept fois plus ardente qu'à l'ordinaire » (*Dan.* 3, 19). « Donnez lui la potence la plus haute », ordonna un jour le roi Canut, quand il remarqua que, parmi les coupables condamnés, il s'en trouvait un de sang royal... N'est-ce donc pas au plus profond de l'enfer qu'il faut chercher le prêtre, le religieux damné! Et tout cela pour l'éternité!

II. - Méditations complémentaires pour la première semaine

La Mort, le Jugement, le Purgatoire, le Péch^é vénⁱel.

« Dans toutes tes œuvres souviens-toi de tes fins dernières et tu ne pécheras jamais. » (*Eccl.* 7, 40.)

Méditation sur la mort.

I. CONSIDÉRER LA MORT EN ELLE-MÊME

La mort présente un double visage : l'un regarde en arrière du côté de la terre : l'autre interroge du regard l'éternité :

1) La mort est la fin de ma vie terrestre.

La mort est la fin de ma vie corporelle, de ma vie physique.

L'essence de la mort consiste, à proprement parler, en ceci que le corps et l'âme sont séparés et se quittent l'un l'autre. Cette union du corps et de l'âme est la plus intime des unions : ce n'est pas seulement une communauté de vie, mais une unité d'être. Le corps et l'âme se pénètrent mutuellement et s'unissent pour constituer un principe d'activité vitale. L'âme n'est pas seulement le principe de la vie de l'esprit; elle est aussi le principe de la vie corporelle : elle

est la « forme » du corps. Or cette union si intime est rompue par la mort. Cette séparation est donc violente et douloureuse parce que le corps, par l'affaiblissement et la dissolution des organes se détache de l'âme et la force elle-même à quitter le corps : cette séparation, en outre, est humiliante parce qu'à l'origine elle n'était pas dans le plan de Dieu et qu'elle n'a été ordonnée qu'à titre de punition du premier péché auquel le corps et l'âme ont coopéré. Ainsi considérée la mort est vraiment l'exécution d'une sentence. L'âme seule va dans l'éternité; le corps reste, on le met en terre, il tombe en poussière, il devient ce quelque chose qui n'a plus de nom. — Donc, souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

Deuxièmement, par une conséquence de la séparation de l'âme et du corps, la mort est pour moi la fin de tout acte terrestre.

Il est vrai : quelles qu'aient été mes fonctions et ma situation, mes relations avec mes proches et avec le dehors, mes occupations, mes intentions, mes affaires, mes entreprises dans l'Eglise, dans le monde ou dans la vie religieuse — tout cela cesse, tout cela m'échappe, tout ce que j'avais de plus cher, de plus précieux, de plus noble, de plus saint! Travail, souffrance, mérites — parfaits ou imparfaits — si importants et si nécessaires qu'ils soient à mon jugement et au jugement des autres — tout cela est interrompu pour jamais. Tout ce qui est temporel — étole, tiare, bêche ou sceptre, était bon pour ce monde, mais simplement des moyens en vue de l'éternité, et tout cela reste derrière moi, comme la poutre qui a porté le naufragé sur les flots et qu'il repousse ensuite loin de lui.

Troisièmement, la mort est la fin de ma vie dans la pensée et la mémoire des hommes.

Combien vite nous disparaissions aux regards! combien vite notre souvenir s'efface! D'autres prennent notre place, nous expulsent et nous supplantent. Combien vite il cesse

d'être question de nous, de moi aussi! Après peu de temps, personne ne songe à nous. Nous sommes complètement arrachés à la vie terrestre, comme l'arbre, abattu par l'orage, gît sur le sol ravagé, avec ses racines déchirées et ses moindres fibres hachées. Voilà ce que la mort fait de l'homme : il ne reste pas pierre sur pierre de l'édifice détruit. « J'ai été livré à l'oubli comme un mort. » (Ps. 30, 13). « L'homme une fois mort, dépouillé et consumé, je vous en prie, que devient-il? » (Job. 14, 10).

2) *La mort est le commencement de ma vie éternelle.*

« L'homme ira dans la demeure de son éternité » (Eccl. 12, 5).

a) La mort est mon entrée dans cet autre monde dont les conditions, les destinées, les souffrances, les joies, les récompenses et les punitions sont, pour nous, hommes doués de sens, tout autres, absolument étrangères, inaccoutumées, et si grandes, si prodigieuses, si redoutables.

b) La mort, en tant qu'entrée dans l'éternité, est le commencement d'un état éternel et immuable. Ce pour quoi j'ai été créé, et ce que j'ai mérité par ma vie, devient maintenant mon partage et mon sort éternels.

c) Enfin, la mort, en tant que commencement de l'éternité, est une rencontre décisive avec Dieu. Nous paraîtrons devant Dieu. Il nous jugera, nous punira ou nous récompensera; et la sentence une fois prononcée reste irrévocable. « Et que la poussière retourne dans la terre d'où elle a été tirée, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné » (Eccl. 12, 7). Et ainsi la mort, sous quelque face qu'on la considère, est chose sérieuse, pénible et fatale.

2. CONSIDÉRER LES CIRCONSTANCES DE LA MORT

1. *La mort est certaine*

Première circonstance : la mort vient certainement. C'est là une vérité certaine et naturellement et surnaturellement.

En punition du premier péché, Dieu a décrété la mort pour tous les humains. « Tu mourras » (*Genes*, 2, 17.) « Il est arrêté que les hommes meurent une fois » (*Hebr.* 9, 27). Jusqu'ici la loi n'a épargné personne. — Dans l'ordre naturel, conformément à une loi de Dieu souverainement sage, tout, même ce qu'il y a de plus fort et de plus puissant, va à la ruine et à la dissolution. Peu à peu les montagnes tombent en poussière : le grand système planétaire se désagrègera et le soleil endormi dans les nuées du matin, oubliera de se lever. Comme l'homme et avec l'homme, le monde entier va à la mort. Et il le faut ainsi. Nous ne sommes point nés pour cette terre et pour cette vie. Cette vie n'est qu'une préparation à la vision de Dieu dans l'éternité. Bref, la vie a une fin : rien de plus certain. Le travail, la souffrance, l'occasion de mériter ont une fin. Un jour arrive qui est le dernier jour; il y a une action qui est la dernière action, un mérite qui est le dernier mérite.

2. *La mort vient vite.*

Deuxième circonstance : la mort vient vite, parce que sans y prendre garde, jour et nuit, dans le travail ou dans le sommeil nous allons au-devant d'elle; parce que, déjà, elle a entre les mains une grande partie, la plus grande partie peut-être de notre vie, et parce que, en général, la vie est si courte. Comme notre vie a passé vite! le reste ne passera pas moins rapidement.

2. *La mort vient à l'improviste.*

Troisième circonstance : la mort vient à l'improviste. Pour de bonnes raisons, Dieu ne veut pas nous dire quand il viendra; il veut nous surprendre comme un voleur (*Luc.* 12, 39), comme l'éclair (*Matth.* 24, 27). Ne le pourra-t-il pas? Quelle assurance en avons-nous? la jeunesse? la santé? notre importance?

4. *La mort ne vient qu'une fois.*

Quatrième circonstance : la mort ne vient qu'une fois, jamais une seconde fois. Et voilà ce qu'il y a de redoutable dans la mort : cette unique visite qui décide de toute l'éternité ! C'est pourquoi le chrétien demande d'être préservé de la mort subite et imprévue.

3. MÉDITER LES LEÇONS DE LA MORT

Ces leçons correspondent aux trois grâces que nous demandons dans le colloque de la répétition des méditations sur le péché.

1). La mort nous apprend à connaître le péché et à le fuir.

Premièrement, elle nous apprend à connaître le nombre de nos péchés. La mort rend clairvoyant. Ce qui paraissait oublié depuis longtemps, mort et enseveli, se réveille et revient à l'approche de la mort : — Deuxièmement, la mort nous apprend la gravité de nos fautes. Elle nous montre le néant et la vanité de ce qui nous a conduits au péché. Qu'est-ce donc, maintenant, que l'honneur, la richesse, l'amour humain, sinon un tas de cendres ? Elle nous montre la folie et l'inutilité du péché en lui-même : le péché nous a trompés et il nous a rendus malheureux. Elle nous montre enfin le malheur du péché dans ses résultats, dans le jugement et dans le châtiment dont nous sommes proches. Ainsi la mort est une révélation du péché, un pas que nous faisons des ténèbres à la lumière.

Deuxièmement, la mort nous apprend à fuir le péché et à le détester, tout d'abord parce qu'il rend la mort mauvaise si la mort nous surprend en état de péché mortel ; parce qu'il rend la mort elle-même pénible, triste, par la séparation des créatures que nous aimions et des habitudes qui nous étaient chères, par la perspective du jugement et des châtiments de l'éternité, par les remords de la conscience.

Le péché n'est donc qu'un monstre venimeux se faufile sous des fleurs.

2) La mort nous apprend à connaître et à corriger le dérèglement de notre vie.

Le dérèglement de la vie consiste surtout en ceci, que nous oublions le but propre de la vie, que nous ne faisons pas de la vie, du moins pratiquement, une préparation à l'éternité, et que, par suite, nous donnons à cette vie des fins temporelles, naturelles, tandis que nous traitons comme des accessoires l'éternité, le service de Dieu et le salut de notre âme. La mort nous enseigne éloquemment — et d'autant plus éloquemment que nous approchons de l'éternité, — que cette éternité seule est importante, redoutable et que toutes les choses du temps étaient simplement des moyens par rapport à elle. C'est ainsi qu'en approchant d'un sommet, ce sommet semble s'élever toujours plus haut tandis que tout, aux environs, s'amointrit et s'efface.

Le dérèglement de la vie peut, en outre, provenir de ce que, malgré la connaissance que nous avons de la fin à atteindre, nous manquons d'énergie dans l'emploi des moyens qui nous y conduisent. Tel est le cas, lorsqu'on manque d'indifférence à l'égard des créatures, lorsqu'on ne choisit pas les moyens les meilleurs ou qu'on n'y recourt point avec constance. Sur tous ces points, la mort nous instruit et nous aide. Comme l'indifférence devient naturelle sur le lit de mort ! La mort nous fait indifférents à tout, parce qu'elle rend toutes choses indifférentes. Richesse, honneur, vie longue, tout est passé, nous n'y trouvons plus aucune joie ; pauvreté, mépris, vie courte, tout est passé, nous n'en souffrons plus. Comme elle nous apparaît dans toute sa vérité, cette maxime : « De toutes les choses temporelles, les trois quarts ne sont qu'imagination ». La mort nous apprend donc le détachement.

Comme il peut être difficile, dans la vie, de choisir les meilleurs moyens ! Mais qu'en pensons-nous à l'heure de la mort ? Ce que nous désirons alors, c'est assurément d'avoir

choisi ces meilleurs moyens. La mort nous enseigne la ferveur.

De même elle nous apprend à recourir avec persévérance à ces moyens les meilleurs. Ce n'est pas seulement le mauvais usage de la vie, mais aussi le non-usage de la vie qui, alors, nous pèsera sur le cœur. Quelle vie inutile! quel zéro! Et pendant ce temps, comme nous aurions pu profiter! Dieu veuille que nous ne soyons pas du nombre de ceux dont il est dit : « Ils ont dormi leur sommeil et tous ces hommes de richesses n'ont rien trouvé en leurs mains (Ps. 75, 6). — Ainsi la mort nous enseignera la persévérance.

3) La mort nous enseigne la vanité et la malice du monde.

C'est là une autre leçon de la mort. N'est-ce pas vanité, ce qui nous abandonne certainement, ce qui ne laisse pas la moindre trace lorsque vient l'éternité, et ne nous procure aucun plaisir, aucune consolation? N'est-ce pas vanité, ce qui nous quitte si promptement et dont nous ne pouvons jouir que debout, pour ainsi dire, et en passant? N'est-ce pas vanité, ce qui peut nous quitter soudain et à chaque instant? Est-ce la peine d'y attacher son cœur? Combien saint François de Borgia avait raison de faire le vœu de ne plus servir aucun maître que la mort pouvait lui enlever! Et toute la magnificence du monde qu'est-elle donc sinon une tête de mort couronnée?

En outre, le monde n'est-il pas méchant, puisqu'il nous rend l'heure de la mort si amère, nous dérobe tant de mérites pour l'éternité, nous entraîne à tant de péchés et nous laisse tout seuls avec la charge d'un héritage si peu rassurant? Que fait-il pour nous consoler? Il n'est rien de plus flatteur, de plus caressant que le monde, aussi longtemps que la vie y prospère et s'y épanouit; il n'est rien de plus lâche, de plus infidèle quand la mort est là!

La mort.

(Autre forme de méditation.)

1. QU'EST-CE QUE MOURIR?

(Application des sens).

Faites lentement les réflexions suivantes, puis répondez tranquillement à chacune des questions posées et tirez-en les conclusions.

Vous êtes gravement malade. Dans les yeux de ceux qui vous entourent vous lisez que la chose est grave. Enfin on vous dit : « Préparez-vous! Vous allez mourir! »

Que faites-vous alors? Vous disposez, vous réglez votre vie en vue de l'entrée dans l'éternité, de votre rencontre avec Dieu. Par où commencer? Combien vous êtes heureux si tout est en ordre, bien réglé et si une confession ordinaire suffit! — Puis, c'est la sainte communion. Le Sauveur vient à vous, et comment? Comme Juge, ou comme un Ami, pour vous rendre vos visites, vous consoler : comme Grand-Prêtre pour vous accueillir vous-même en Lui comme victime?... Enfin, c'est l'Extrême Onction... Quels seront, en tout cela, vos sentiments?

Il s'écoule peut-être encore quelque temps avant votre agonie; et quelles sont alors vos pensées? Vous pensez à votre vie. Vous regardez autour de vous. Que vous disent la chambre où vous aviez coutume de travailler, votre cabinet d'études, vos livres, votre prie-Dieu, votre bréviaire, le livre de vos Règles, le livret de l'examen particulier, le carnet de vos notes spirituelles?... Que vous disent ceux qui habitaient avec vous, vos Supérieurs, vos Frères, et, dans l'église voisine, l'autel, la chaire, le confessionnal?... Et, au dehors, les divers lieux où vous avez été, où vous avez travaillé? et les voyages que vous avez faits, les personnes avec qui vous avez été en relations, vos occupations, vos emplois? Que vous dit votre vie entière, cet ensemble et

cette succession de pensées, d'intentions, de résolutions, de paroles et d'actes? Et chaque instant, chaque détail de cette vie ont-ils été pour Dieu, pour l'éternité? Pour qui? En chacun de ces instants, il y avait une occasion de mérites pour le ciel : ce mérite l'avez-vous acquis? Comment voyez-vous maintenant votre vie? Sur votre lit de mort les choses vous apparaissent-elles encore aussi importantes ou aussi insignifiantes, aussi désagréables ou aussi plaisantes? Quel jugement est le plus sûr, le plus conforme à la vérité : celui que vous portiez pendant votre vie, ou celui que vous portez maintenant?

Voici l'agonie qui commence — heures d'isolement, sans appui ni consolations, heures pénibles — tel un voyage dans un pays montagneux, désert, sauvage, par un jour d'automne froid, brumeux. Les pieds, les mains se glacent; comme un murmure lointain, la voix du prêtre arrive à l'oreille : « Partez, âme chrétienne... » Le cierge des agonisants jette une lueur vacillante, les yeux s'humectent de larmes, le regard s'obscurcit. De douces et saintes invocations sont pieusement suggérées au moribond; mais sont-elles perçues ou restent-elles comme des gouttelettes d'eau qui, en hiver, se gèlent en atteignant le sol?... Le cœur bat toujours plus lentement, et cependant que de choses graves se passent dans ce cœur... C'est le dernier combat de la vie contre la mort, le combat de la grâce contre de nombreux ennemis... Peu à peu, c'est une faiblesse jusqu'alors inconnue, une lassitude, une somnolence étrange, une anxiété pénible... puis un étonnement douloureux comme dans une brusque attaque, un effroi pareil à celui que causerait une chute dans l'eau, un étouffement, une suffocation... on cherche un point d'appui, sans le trouver... la terre se dérobe... une dernière contraction... et c'est fini. Votre âme est dans l'éternité... devant Dieu!

Et vous voilà devenu un cadavre... Autour de vous on examine tout, tout ce qui a été vôtre, tout ce que vous avez laissé. Et vous êtes là, indifférent, silencieux, les mains

pieusement jointes autour de votre chapelet et de votre crucifix, vos derniers biens... Que pensent les visiteurs? ... Puis c'est l'heure de la messe des funérailles... le cortège qui vous accompagne au cimetière... Votre cercueil tombe dans la fosse et disparaît aux regards... Quelques années encore, une croix avec votre nom, se dresse sur votre tombe... elle se dégrade peu à peu et il n'en reste plus rien... Et à la maison, chez vous, dans votre demeure, parlera-t-on longtemps de vous! Combien vite vous serez oublié... Et dans trente, cinquante, cent ans?... Et où donc est votre âme?... N'est-elle point la vérité cette parole de Thomas à Kempis : « Ce sera bientôt fait de vous, ici-bas; voyez en quelle disposition vous êtes!... Qui se souviendra de vous après votre mort? Faites, faites maintenant, mon cher frère, tout ce qu'il vous est possible de faire... Pendant que vous en avez le temps, amassez-vous des richesses immortelles... Conservez votre cœur libre et élevez-le vers Dieu, parce que vous n'avez point ici-bas de demeure stable » (*Imitation de J. C.* 1, 23).

Voilà ce que c'est que mourir. Et cette heure viendra sûrement, elle viendra bientôt, à l'improviste, et une seule fois!

2. CONSÉQUENCES.

Premièrement, fuir le péché, parce qu'il rend la mort mauvaise ou plus sombre en face de l'éternité.

Deuxièmement, mépriser le monde et ne point se laisser égarer par lui. Sa puissance, ses plaisirs, ses jugements passent et ne comptent plus.

Troisièmement, mener une vie fervente. A l'heure de la mort, que désirerons-nous avoir fait? et comment? Disons nous en toutes choses : « Cet acte, je le retrouverai dans l'éternité (voir la méditation précédente).

Je dois donc me préparer à la mort. (voir la méditation suivante).

Préparation à la mort.

1. NÉCESSITÉ DE CETTE PRÉPARATION

1) *Nous devons nous préparer.*

Toute affaire demande une préparation et nous devons nous y disposer. A combien plus forte raison le devons-nous pour la mort!

Est-il rien de plus certain que la mort? On prévoit les éventualités et les accidents. Pourquoi ne point le faire pour la mort dont la certitude est absolue?

Est-il, en outre, rien de plus important que la mort? La mort n'est pas un fait isolé dans notre vie, sans connexion avec notre vie. Elle n'est pas seulement la fin de notre vie, elle en est le résultat et elle décide de notre sort éternel. Elle est le chef-d'œuvre que notre vie a dû produire. L'importance, la signification de la vie se ramènent à constituer une préparation à la mort : c'est d'elle que notre éternité dépend. Nous devons donc nous y préparer, sérieusement, et même par des sacrifices. « Quand il s'agit de l'éternité, aucune sécurité n'est trop grande » (S. Grégoire).

2) *Comment nous devons être prêts.*

« Soyez prêts... Que vos reins soient ceints, et ayez dans vos mains des lampes ardentes! » (Luc. 12, 35, 40). En effet, la mort vient bientôt et elle vient vite : nous n'avons peut-être plus beaucoup de temps : et la mort vient à l'improviste, à l'heure où on ne l'attend pas. (Luc. 12, 40). Il faut donc se tenir comme une sentinelle à son poste..

Nous ne devons pas différer cette préparation jusqu'à l'heure de la mort. A cette heure, la préparation n'est, souvent, plus possible, ou bien elle est difficile à cause des souffrances physiques, de l'abattement et de la torpeur de l'esprit; à cause, aussi, des tentations d'impatience, de

découragement, de tristesse; à cause, enfin, des embûches de l'ennemi. Par conséquent, prévoyons! La parabole des vierges folles nous donne cette leçon. « Mais pendant qu'elles allaient en acheter (de l'huile), l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Enfin les autres vierges vinrent aussi et lui dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous! Mais il leur répondit : je vous dis, en vérité, je ne vous connais point, Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure », (*Matth.* 25, 10-13).

2. MANIÈRE DE NOUS PRÉPARER

1) Premièrement, nous devons nous préparer de manière à ce que notre mort ne soit ni mauvaise ni malheureuse.

Donc, fuyons le péché mortel et veillons à nous conserver dans l'état de grâce sanctifiante. C'est le péché mortel qui, seul, rend la mort mauvaise. Avec la grâce sanctifiante, la mort, même subite, n'est point un malheur : elle est bonne, souvent même elle est un bonheur. Alors même qu'il y aurait à passer par le purgatoire, la principale chose est assurée : c'est le salut.

2) Deuxièmement, nous devons nous préparer de telle façon que la mort ne nous soit ni dure ni amère.

Pourquoi? parce que, à cette heure, la situation est, en elle-même, suffisamment pénible : parce que cette mort dure et pénible n'édifie point; parce que Dieu ne la veut point. — Qu'avons-nous donc à faire? Ce qui rend la mort amère, c'est le péché véniel, fréquent, délibéré; c'est la négligence de la pénitence et de la voie purgative; c'est, en particulier, la tiédeur dans la vie spirituelle. Dans cet état, tout angoisse et oppresse; le monde qu'on ne quitte qu'extérieurement; son Ordre dont on n'observe pas les prescriptions, dont on ne s'approprie point l'esprit; les emplois, les fonctions qu'on fait servir à ses intérêts; nos frères en religion, qu'on scandalise et qu'on n'aime pas : les supérieurs, qu'on attriste

ou intimidé; Dieu, servi sans respect ni générosité, l'éternité dont la gravité remet tout en question : principes, confessions, comptes de conscience, relations, libertés prises, dispenses. — et la conscience, autrefois si large, si sûre d'elle-même, combien étroite, et incertaine elle devient maintenant! Après une telle vie, combien triste est la perspective de l'éternité! Combien de grâces précieuses dont on se prive ainsi pour l'heure de la mort!

3) Troisièmement nous devons nous préparer de façon à ce que notre mort soit paisible, facile, sereine.

Pourquoi? parce qu'une telle mort est chrétienne, édifiante, méritoire pour nous et tout à fait possible.

Les moyens de ne pas craindre la mort et de la rendre facile ne manquent point.

a) Tout d'abord, nous avons, comme moyens objectifs, les sacrements — au moins trois. Le Sauveur lui-même vient à nous dans la sainte communion et il prend, pilote divin, la direction de notre âme, petite barque, à travers les écueils. Nous avons là aussi des grâces spéciales. Dieu, le Père de ce pauvre être qui, maintenant, boit au calice de sa condition de créature les dernières et amères gouttes de la vie, est là pour lui tendre une main secourable. Dieu aime la mort et il l'entoure, comme une île heureuse, d'un océan de grâces. Il y a, aussi, nos amis du ciel, les saints : ils sont là, ils nous entourent, ils protègent et consolent notre lit de mort.

b) Nous avons en outre des moyens subjectifs et tout d'abord de nobles motifs d'aimer la mort. Pour le chrétien, la mort ne vient pas sans être attendue. Il la demande chaque jour dans ces paroles du *Notre Père* : « Que votre règne arrive! » En elle-même, la mort n'est pas redoutable. Elle n'est point un spectre grimaçant, mais l'arrivée de Dieu qui vient nous chercher. « Je suis noire, mais je suis belle » (*Cant.* 1, 4).

Le passé, avec son travail, ses fatigues, ses tentations et toutes ses possibilités de pécher — le passé n'est plus.

Désormais nous ne pourrons plus pécher ni offenser Dieu.

Le présent nous donne l'occasion d'offrir à Dieu le plus précieux des sacrifices et au divin Sauveur notre mort comme une réparation pour la sienne; l'occasion aussi de travailler, par notre mort, pour le Royaume de Dieu.

L'avenir nous montre la récompense, le ciel. Nous allons chez nous, dans notre chère patrie. Nous allons aborder au rivage. Encore une passe à franchir, et nous sommes arrivés. Nous devons être à l'égard de la mort ce que Dieu veut que nous soyons envers lui-même : le craindre, mais plus encore l'aimer.

Aux moyens subjectifs que nous avons à employer, joignons avant tout : une vie pure, en nous gardant soigneusement du péché véniel délibéré; — une vie pieuse, vie de prière et de recueillement; et là quelques dévotions sont à recommander : dévotion au Sauveur mourant, au Sacré Cœur, à la T. S. Vierge, à saint Joseph, à l'ange gardien. Ces dévotions sont en quelque sorte des contrats conclus dans la vie et qui cessent maintenant. — Joignons enfin une vie fervente, riche en mérites et, en particulier, une vie animée du zèle des âmes, l'amour de l'Eglise, l'amour du Règne du Christ. Si le Sauveur et son Règne nous paraissent déjà, dans la vie, si grands, si magnifiques, que sera-ce à l'heure de la mort!

De cette manière il peut se faire que la mort nous soit facile. Qu'elle est belle la mort du juste! qu'elle est aimable la mort de celui qui a vécu dans la pureté et l'innocence! quelle assurance dans le renoncement! et combien ardente l'aspiration à Dieu! Ainsi meurent les saints : un Stanislas, un Louis de Gonzague, un Ignace, un Xavier, une sainte Elisabeth. Quel beau coucher de soleil, quel aimable spectacle, quelle fleur parfumée, quel magnifique et saint chef-d'œuvre est une telle mort! « La mort des saints est précieuse devant le Seigneur! » (*Ps.* 115, 15). « Puisse mon âme mourir de la mort des justes! » (*Num.*, 23, 10).

Le jugement particulier.

Le but de cette méditation et des suivantes n'est pas seulement de nous détacher du péché, mais aussi de nous déterminer à fuir la tiédeur et l'imperfection dans le service de Dieu et de nous exciter à la ferveur.

1. VÉRITÉ ET RÉALITÉ DU JUGEMENT PARTICULIER

Vivre, mourir, être jugé — tel est le programme de notre existence.

a) La Sainte Ecriture nous l'enseigne. « Il est aisé à Dieu, au jour de la mort, de rendre à chacun selon ses voies... à la mort de l'homme toutes ses œuvres sont découvertes » (*Eccl.* 11, 28,29). « Or il arriva que ce pauvre mourut et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et eut l'enfer pour sépulcre » (*Luc* 16, 22). « Il est arrêté que les hommes meurent une fois et qu'ensuite ils soient jugés » (*Hebr.* 9, 27).

b) Les décisions de l'Eglise nous enseignent cette même vérité; après la mort, les âmes vont au ciel, ou en enfer ou au purgatoire (*Concile de Florence. Decr. Unionis*).

Les raisons intrinsèques sont les suivantes : Par la mort, la vie prend fin, il n'y a plus ni mérite ni démérite; notre sort doit être fixé définitivement. Il n'y a aucun motif pour que cette décision n'ait pas lieu immédiatement après la mort : le contraire ne répondrait ni à la justice de Dieu ni à sa sagesse, à l'égard soit du juste, soit du pécheur. Le jugement général n'est que la confirmation et la pleine exécution du jugement particulier.

2. CONSIDÉRER LES DÉTAILS DU JUGEMENT

Remarque préliminaire. Le jugement a lieu aussitôt que l'âme est sortie du corps et il consiste vraisemblablement en ceci que, dans une illumination spirituelle, surnaturelle, l'âme reconnaît son état et voit avec certitude comment, en

ce moment, son sort est décidé par Dieu et par le Christ. Or, l'on peut en toute vérité décomposer dans ses détails, pour se les représenter d'une manière sensible, un fait spirituel qui ne dure qu'un instant. Nous devons même agir ainsi pour avoir une notion approximative mais juste de ce fait. Nous ne sommes point de purs esprits et, dans une vie corporelle, nous ne pouvons saisir et comprendre tout d'un seul coup.

1. *Quel est le juge?*

a) *Considérer sa personne.*

Le juge est Dieu, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, parce que, en tant qu'Homme-Dieu, il est par naissance le Seigneur, le Roi et le Juge de l'humanité entière. « Il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme » (*Jean* 5, 27; cf. 22). La personne et les attributs du juge importent grandement ici. L'attitude en face d'un juge n'est point toujours la même : elle est autre selon que ce juge est simplement un homme, ou un homme grave, sévère, ou un mort portant déjà le sérieux de l'éternité, ou un saint, un ange. Or, ici, en toute réalité le juge est Jésus-Christ, admirable et grand dans cet attribut de juge comme sous tous les autres rapports.

b) *Considérer les attributs de ce juge.*

Il sait tout. Son inaltérable mémoire porte en elle tous les actes de notre vie et de la vie de tous les hommes.

Il possède la justice et, maintenant, en jugeant, il n'exerce que la justice, parce que le temps de la miséricorde est passé. Il ne veut autre chose que récompenser ou punir, selon ce qu'il découvre. Il aime les hommes, il aime plus encore Dieu et la justice. Et il est établi que le droit seul et la justice, et non l'injustice, entrent dans le ciel.

Comme Dieu et comme Homme-Dieu, il a l'autorité

souveraine. C'est au nom du Père, de la part du Père qu'il exerce le jugement en tant que Fils de l'homme. Il porte dans ses mains et dans ses yeux la récompense et le châtiement. « O Roi, dont la majesté est si redoutable, qui sauvez vos élus par une miséricorde gratuite, sauvez-moi, ô source de toute bonté! Souvenez-vous, ô Jésus plein de douceur, que vous êtes descendu du ciel pour moi; ne me perdez pas en ce jour » (*Dies irae*).

2) *Quel est l'accusé?*

L'accusé, c'est vous en votre qualité de chrétien, de prêtre, de religieux; c'est vous qui avez occupé telle ou telle situation, exercé telle ou telle fonction; c'est vous, qui avez reçu de Dieu tant de bienfaits et de grâces. Toutes ces circonstances sont, dans la vie, un grand avantage et un grand bonheur; mais, au moment du jugement, une lourde responsabilité.

L'objet de l'enquête et du jugement, c'est votre vie tout entière, ce tissu de pensées, d'intentions, de décisions, de paroles, d'actes, d'omissions — le résultat de grâces innombrables et de votre coopération; c'est tout le livre de votre vie ou secrète ou publique. « On présentera un livre qui contient tout ce qui doit être la matière du jugement, du monde. Quand le juge sera assis sur son tribunal, tout ce qui était caché sera révélé, aucun crime ne demeurera impuni.. Que dirai-je alors, malheureux? quel protecteur invoquerai-je quand à peine le juste sera sauvé? » (*Dies iræ*).

3) *Comment se fait l'enquête.*

Le jugement lui-même, avec l'enquête et la sentence, se fera vite, sévèrement et avec justice. — L'enquête et l'établissement de la nature des faits consistent en une illumination et révélation surnaturelles qui seront données à l'âme pour l'éclairer sur elle-même et sur toute sa vie. Comme

l'éclair qui brille du levant au couchant, cette lumière surnaturelle nous révélera notre vie entière : nos faits et gestes, actions et entreprises avec leurs conséquences et leurs effets, avec les circonstances qui, bien souvent, nous paraissent maintenant indifférentes parce que nous pensions pouvoir agir comme nous voulions; nos actes avec nos intentions à demi conscientes mais qui ne laissaient pas d'avoir une influence sur nos décisions; nos actes avec les paroles, en apparence prononcées au hasard, mais, au fond, inspirées par une intention suspecte; nos actes avec les pensées, rapides et promptes comme l'éclair, mais cependant plus ou moins voulues et entretenues, — bref, cette lumière révélera tout, avec netteté, avec vigueur, avec la précision d'une carte spéciale de notre vie, d'un tableau si exact que, pour ainsi dire, nous n'aurons pas besoin de voir et d'entendre. — Et tout cela, non pas à la lumière de ce monde, que nous avons laissée déjà loin derrière nous : non pas à la lumière des passions, de la légèreté, de la sensualité qui maintenant se taisent, mais à la lumière de l'éternité, à la lumière de la sainteté de Dieu, de la justice de Dieu, à la lumière que donnent les pensées et les jugements de Dieu. Dieu lui-même nous donnera des yeux pour voir toutes choses comme il les voit.

Comment voyons-nous maintenant les fautes vénielles déliées, traînées de confession en confession, sans résolution ni mesures sérieuses prises pour nous amender? et ce dépôt, ce sédiment d'impureté, ce relent de passions? et cette tiédeur, cette négligence de tant de moyens de grâces? Faisons, même superficiellement, le compte des heures consacrées à la prière, et des sacrements reçus : quel nombre! Et quel en est le fruit? — Nous verrons tout cela, le bien et le mal, les grâces et l'abus ou le non usage des grâces; nous le verrons à la lumière de Dieu, entourés des rayons de sa sainteté, accablés sous le poids de sa majesté!

Et nous, impurs vers de terre; êtres orgueilleux et volages, que pouvons-nous dire?

« Nous n'avons pas compris.. » Mais nous le pouvions. Pourquoi donc avions-nous du temps et des grâces?

« Nous étions faibles. » Nous aurions dû nous fortifier et nous pouvions le faire.

« Nous étions vifs et légers. » « Méchant serviteur, je vous condamne par votre propre bouche » (*Luc. 19, 22*). Ne saviez-vous pas que vous aviez affaire avec la Majesté souveraine? Combien de fois avez-vous dit, dans vos prières: « Dieu tout-puissant et éternel! » Et qu'étais-je pour vous? Les créatures, pour vous, n'étaient-elles pas plus que moi? Ne saviez-vous pas que vous aviez affaire avec la Majesté? imaginiez-vous que je serais comme vous et que je fermerais les yeux sur vous?

« Je suivais les autres. » Pourquoi ne suiviez-vous pas mes paroles et mes inspirations?

« Mes nombreuses occupations! » Quelle était donc votre occupation principale, votre affaire à vous, votre unique affaire? — Que dirons-nous? Rien. Nous serons muets comme l'hôte qui n'avait point revêtu la robe nuptiale reste muet devant le roi. « Et cet homme demeura muet » (*Matth. 22, 12*).

4) *Teneur de la sentence.*

Et alors, c'est le jugement et la sentence. A l'instant même où l'on nous ferme les yeux, nous sommes pesés et jugés.

a) Malheur à nous si le juge doit nous condamner. « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant! » (*Hebr. 10, 31*). Déjà le visage d'un homme irrité peut nous effrayer : que dirons-nous de Dieu, notre Maître, notre juge, qui se connaît parfaitement lui-même et connaît tous les hommes, qui tient toutes les âmes entre ses mains et peut les faire trembler comme les feuilles sous le souffle de l'orage! Dans le Jardin des Oliviers, au milieu même de ses humiliations et de l'anéantissement, une parole, un regard de lui renverse à terre la troupe de ses

ennemis : malheur à nous s'il doit nous traiter en juge irrité! qui pourra se tenir en sa présence?

Puisse la miséricorde divine nous préserver d'une telle sentence! « Que celui donc qui se croit ferme prenne bien garde à ne pas tomber! » (*Hebr. 10, 12*).

« Que Jésus-Christ se montre à vous plein de douceur et d'allégresse! Que Jésus-Christ qui a souffert pour vous... vous place dans son Paradis pour y jouir des délices spirituelles que rien ne pourra troubler! Que ce Pasteur véritable vous reconnaisse pour une de ses brebis!... Puissiez-vous voir votre Rédempteur face à face! Puissiez-vous contempler sans cesse ce Dieu de vérité! Placé au rang des bienheureux, allez goûter les douceurs de la joie et de la contemplation divine dans les siècles des siècles. » (*Prière pour la recommandation de l'âme*.)

« Mes prières sont indignes d'être exaucées, mais j'ai la confiance que votre miséricorde m'arrachera au feu éternel. Séparez-moi des pécheurs et placez-moi à votre droite, avec les brebis » (*Dies irae*).

b) Qu'elle sera dure la sentence, même en cette simple formule : « Pas encore le ciel! allez dans le feu de la purification! » — Sans doute, pour cette âme, c'est là, en même temps, une grande grâce, puisqu'elle est assurée de son bonheur éternel : elle sait qu'elle est sauvée à jamais; qu'un jour viendra où elle ne sera plus séparée de Dieu. Quelle consolation! Mais elle n'en aspire que davantage à ce bonheur et regrette plus encore ce délai qui est sa faute... et pour combien de temps, peut-être! Elle va donc en exil, dans les ténèbres, dans les tourments du purgatoire, jusqu'à ce que la dernière obole de sa dette ait été payée. Quel supplice! Seule, la certitude qu'elle sera délivrée un jour peut la consoler et faire que la souffrance ne soit pas intolérable.

c) Quelle consolation, au contraire, quelle récompense dans ces mots : « Venez, serviteur bon et fidèle! parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup d'autres. Entrez dans la joie de votre Seigneur! »

(*Matth.* 25, 21). De même qu'aucun péché, aucun démerite n'échappe au châtement, ainsi aucune bonne œuvre, aucun mérite, si petit qu'il soit, ne reste sans récompense. Le Sauveur sait tout, toutes les pénitences, tous les sacrifices, tout le zèle, toute la générosité à son service. Que le Sauveur le reconnaisse ainsi pour nous en louer, c'est déjà un ciel de joie!

Dans le jugement qui suit la mort, il ne se bornera pas à punir : « il portera la lumière dans les ténèbres les plus profondes et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs, et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due » (1 *Cor.* 4, 5). Quelle consolation! Jésus voyait dans notre cœur chacune de nos bonnes pensées : il voyait toute notre bonne volonté, notre intention pure et droite, notre généreuse fidélité; nos combats et nos victoires. Les hommes nous ont peut-être jugés durement, sévèrement, peut-être même nous ont-ils condamnés à tort et par un sentiment d'hostilité; mais maintenant, « chacun reçoit la louange qui lui est due ». « C'est le Seigneur qui est mon juge », dit saint Paul, « c'est pourquoi ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne! » (1 *Cor.*, 4, 4-5).

3. CONCLUSIONS

1) *Prudence.*

La pensée du jugement peut nous enseigner la sagesse véritable. Jugeons-nous nous-mêmes maintenant. Le pouvoir de juger est entre nos mains. Faisons notre profit de la sentence qui, au tribunal de Dieu, sera vraisemblablement portée sur tant de choses et, autant que possible, constituons nous-mêmes ce tribunal divin. Malgré toute notre sévérité, nous ne serons jamais aussi rigoureux qu'au jour de l'éternité.

2) *Pénitence dès maintenant.*

Ce que nous punirons dès maintenant en nous ne sera plus jamais puni. Réparons nos défaillances par de grandes vertus et de généreux mérites. « Avant le jugement, acquérez la justice » (*Eccl.* 18, 19).

3) *Zèle*

Cette méditation ne doit pas seulement inspirer la crainte : elle doit avant tout nous disposer à servir Dieu seul avec joie. Méditez la parole du prophète : « Je t'apprendrai, ô homme, ce qui est utile, ce que le Seigneur demande de toi : c'est d'agir selon la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher en la présence de Dieu avec une respectueuse sollicitude » (*Mich.* 6, 8).

4) *Confiance.*

Votre juge, c'est Jésus! Il rendra à chacun selon ses œuvres. Il ne laissera pas sans récompense un simple verre d'eau donné par amour pour lui. « Le Pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses; mais il a éprouvé comme nous toutes sortes de tentations et d'épreuves, hormis le péché. Allons donc nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver le secours de sa grâce dans nos besoins » (*Hebr.* 4, 15, 16).

Le purgatoire.

1. LA CROYANCE AU PURGATOIRE

Le purgatoire est, dans l'éternité, un lieu de punition où les peines temporelles dues au péché sont expiées si elles ne l'ont été en cette vie.

Ravivez votre foi en la réalité et l'existence de ce lieu d'expiation.

a) L'Ancien Testament et le Nouveau attestent cette vérité. « C'est donc une pensée sainte et salutaire que de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés » (2 *Mach.* 12, 46). Ce fait et ces paroles expriment la conviction religieuse de tout le peuple, de l'armée, de Judas Macchabée et du sacerdoce. « Mais si quelqu'un a parlé contre le Saint Esprit, il ne lui sera remis ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir » (*Matth.* 12, 32 : Cf. *Cor.* 3, 11-15).

b) C'est la conviction et la doctrine expresse de l'Eglise catholique qu'il y a un purgatoire et que nous pouvons secourir les pauvres âmes qui y souffrent (*Conc. de Trente*, sess, 25, décret sur le purgatoire).

c) Enfin la raison éclairée par la foi nous dit que nombre d'hommes meurent sans avoir complètement expié les peines temporelles dues au péché. Or rien de souillé n'entre dans le ciel, et, d'autre part, ces âmes n'appartiennent point à l'enfer puisqu'elles se trouvent en possession de la grâce sanctifiante. Où donc vont-elles? Ainsi le purgatoire forme une station intermédiaire et, dans ces circonstances, il est un très grand bienfait.

2. CONSIDÉRER LES SOUFFRANCES DU PURGATOIRE

Représentez-vous vivement ce vestibule du ciel où ces pauvres âmes souffrent et expient horriblement, bien qu'avec une grande patience et soumission à Dieu.

Comme les peines de l'enfer, celles du purgatoire sont de deux sortes, parce que, même dans le péché véniel que ces âmes doivent expier, il y a, tout ensemble, une inclination déréglée vers la créature et un éloignement de Dieu, bien que cet éloignement de la fin suprême ne soit ni entier ni essentiel. Dès lors, il y a dans le purgatoire lui-même une peine positive et une peine négative qui consistent d'une part dans des châtiments sensibles et,

d'autre part, dans le délai de la vision et de la possession de Dieu. Considérez d'abord cette dernière peine.

1) L'ASPIRATION A DIEU.

a) Considérer la légitimité de cette peine.

Le retard apporté à la vision et à la possession de Dieu auquel ces âmes tendent par une aspiration indicible est justifié par ce fait que l'homme, par le péché véniel, pêche en quelque chose, quoique non essentiellement, contre l'amour de Dieu. Il le fait en préférant à la volonté de Dieu une chose créée, une créature, tout en sachant que ce dérèglement le tient temporairement éloigné de sa fin dernière. Donc, ici encore, l'homme reçoit en partage ce qu'il a choisi lui-même. Nous laissons Dieu attendre et frapper à notre porte, nous faisons peu de cas d'être auprès de lui bientôt et aussitôt après la mort : et, maintenant, c'est Dieu qui nous fait attendre. La porte reste fermée, malgré nos larmes les plus amères.

b) Considérer la grandeur de cette peine.

Cette peine est grande au delà de toute mesure. On peut y distinguer une double souffrance : la conscience de son impureté devant Dieu, la séparation de Dieu.

Considérer premièrement combien ces âmes souffrent de n'être pas encore suffisamment pures devant Dieu, devant sa Majesté divine, du moins à cause de la tache imprimée par la peine temporelle. Maintenant, ces saintes âmes connaissent Dieu infiniment mieux. Le monde et ses distractions, les attraites de la sensualité et des passions sont bien loin : pour elles, maintenant, il n'est rien de plus grand, de plus aimable que Dieu dans sa majesté, sa bonté et sa beauté infinies. Et, devant ce Dieu, elles ne sont point encore assez pures et, durant la vie, il leur importait peu de se délivrer de cette impureté. Et voilà ce qui, plus que tout le reste,

les fait souffrir. C'est une souffrance vive, persistante : rien ne peut les consoler, sinon la pensée qu'en souffrant maintenant elles effacent peu à peu la souillure du châtement.

La seconde souffrance est la séparation de Dieu, leur fin dernière, et l'aspiration naturelle et surnaturelle à la béatitude, aspiration proportionnée à la connaissance qu'elles ont de Dieu et à leur amour pour lui. Dieu les attire à lui, et elles aspirent à lui de toute la puissance de leur être et elles ne le possèdent point. Il est une maladie, une souffrance si cruelle qu'on ne saurait la souhaiter même à un ennemi, et qui peut amener la mort : c'est le mal du pays. Se voir, se sentir écarté du but par la violence, quelle souffrance pour le fils d'un roi au moment de monter sur le trône, pour une fiancée à l'heure du mariage, pour un enfant revenant, après une longue absence, vers ses parents et ses frères et sœurs ! Mais la vue d'un père, d'un fiancé, d'une mère, de ce coin de terre qu'on appelle un royaume, d'un trône de ce monde, qu'est-ce donc auprès de la vue de Dieu, auprès de la possession du ciel ? Voilà ce qui torture ces âmes ; et rien ne peut les consoler, sinon Dieu lui-même et la possession de Dieu. C'est donc pour elles une souffrance poignante, constante, sans aller au désespoir parce qu'elles ont la certitude de posséder Dieu un jour.

2. *La peine du sens.*

Les peines du sens, dans le purgatoire, ont quatre propriétés douloureuses.

Premièrement, elles sont effroyables, au delà de toute mesure ; c'est l'opinion fondée de maints théologiens que le feu est l'une de ces peines.

Deuxièmement, il est vrai qu'elles ne sont pas éternelles ; mais elles sont longues, d'abord parce qu'elles sont cruelles et aussi parce que, d'après le sentiment de l'Eglise, elles peuvent réellement se prolonger bien longtemps.

Troisièmement, les âmes du purgatoire sont, par elles-

mêmes, sans secours contre ces souffrances; elles ne peuvent rien faire pour les soulager ou les abrégier; elles doivent souffrir jusqu'au paiement de la dernière obole, si Dieu n'inspire pas à l'Eglise et aux âmes compatissantes de ce monde la pensée de prier et d'offrir pour elles leurs bonnes œuvres. Elles sont donc complètement laissées à la Providence de Dieu et à la piété des fidèles.

Quatrièmement les souffrances du purgatoire restent sans aucun mérite pour ces âmes et ne reçoivent aucune récompense. Elles sont uniquement des peines satisfactoires.

Telles sont les souffrances du purgatoire — grandes et vives sans mesure. Le péché véniel est donc, après le péché mortel, le plus grand des maux, et on le commet si fréquemment et avec tant de légèreté. Ces peines ne sont point destinées à corriger, à amender, mais exclusivement à punir (*poenae mere vindicativae*); elles sont enfin des peines de l'éternité et, par conséquent, inexprimablement grandes. Combien sévère est souvent, ici-bas, la justice de Dieu! mais ce qui se passe ici-bas n'est qu'une faible image des peines de l'éternité; et pour ainsi dire une étincelle échappée du brasier de l'éternité.

3. RÉOLUTIONS ET PRIÈRE

La méditation se termine d'ordinaire par des prières et des colloques avec Dieu et les saints et nous y formulons, en les précisant, le fruit de nos réflexions et nos résolutions. On peut, ici, faire un ou plusieurs colloques, par exemple s'adresser à la T. S. Vierge, à Jésus, à Dieu le Père comme dans les méditations précédentes (voir plus haut). Les prières peuvent être les mêmes que dans la première Semaine (voir la triple demande après le troisième Exercice). Nous en indiquons trois.

La première grâce à demander à Dieu après avoir considéré le purgatoire, c'est la grâce de fuir le péché même véniel. Nous voyons, par les peines du purgatoire, quelle est

la majesté de Dieu, quel bien est pour nous ce Dieu qui, cependant, châtie ainsi les moindres offenses. Demandons-nous quels sont ceux qui doivent souffrir à ce point et que Dieu punit si rigoureusement. Ce sont des saints, des enfants que Dieu aime par-dessus tout et sur lesquels, pourtant, il exerce une telle justice! Donc, demandons la crainte et l'amour de Dieu. — Nous voyons aussi, par le châtiment, ce que le péché est lui-même et comment, toujours et partout, il fait notre malheur. Donc, pureté du cœur. — Nous voyons aussi quelle est la malice du monde qui, nous entraînant à contracter la souillure du péché, est pour nous la cause de tant de souffrances et ne fait rien pour nous. Donc, fuir le monde.

La deuxième grâce à demander est de pouvoir satisfaire et de satisfaire effectivement dès ici-bas pour les peines temporelles dues au péché, soit par les œuvres de pénitence, par la prière, le jeûne, l'aumône, soit par le recours aux Indulgences. Il n'est pas bon, assurément, de renvoyer à l'éternité le règlement entier du compte. Chaque jour nous devons faire quelque chose dans ce but, parce que chaque jour nous manquons en beaucoup de choses. Notre pauvre barque fait eau chaque jour, il faut donc la vider chaque jour. Du moins supportons en esprit de foi et d'amour les pénitences involontaires qui consistent dans les souffrances et dans les épreuves de la vie, et joignons-y quelques pénitences volontaires en esprit d'humilité et d'expiation (voir la 10^e Addition, 1^{er} volume).

Troisième grâce : ferme et inébranlable volonté de remplir toujours fidèlement nos devoirs d'état et d'observer rigoureusement et avec ferveur toutes nos Règles en esprit d'amour. Agir ainsi, c'est faire ici-bas son purgatoire. Que ferait une âme du purgatoire qui aurait obtenu la faveur de subir sa peine ici-bas, dans les conditions où nous vivons, par l'exact accomplissement des devoirs d'état et la fidèle observance des Règles! Quelles ne seraient point sa ferveur et sa fidélité!

Le péché véniel.

Un but important de la première Semaine est celui que saint Ignace indique en ces termes : « Reconnaître intimement (sentir) le dérèglement de nos actions, afin que, le détestant, je m'amende et règle bien ma vie ». Pour atteindre ce but, les méditations suivantes sur le péché véniel et la tiédeur pourront être utiles. Elles sont, en réalité, un développement du colloque à la fin du troisième Exercice de la première Semaine.

REMARQUE PRÉLIMINAIRE SUR LE PÉCHÉ VÉNIEL EN GÉNÉRAL

1 Par péché véniel on entend, en général, une transgression d'un précepte de Dieu et une offense de Dieu qui ne sont point punies par la privation de la grâce et de l'amitié de Dieu et par la damnation éternelle. — Un péché peut être véniel pour deux raisons : soit par la légèreté et le peu d'importance de l'objet en lui-même, soit à cause du manque de connaissance et de volonté libre, alors même que l'objet est grave.

2. Qu'il y ait des péchés de ce genre, c'est-à-dire des péchés simplement véniels, c'est l'enseignement de la foi (*Conc. de Trente*, sess. VI, chap. 11, can. 23, 25; XIV, chap. 5, can. 7). La Sainte Ecriture nous dit aussi qu'il y a des péchés que les justes commettent sans cesser pour cela d'être justes. Ces péchés sont des taches légères et des rides qui peuvent déparer l'Eglise et les âmes en particulier, sans les défigurer entièrement (*Ephes*, 5, 27); ils sont le bois et la paille sur le fondement qui est le Christ et qui brûleront dans le purgatoire (Cf. *1 Cor.*, 3, 12; *Eccl.* 7, 21; *Jac.* 3, 2). — La sagesse et la justice de Dieu veulent aussi que sa grâce et son amitié, ainsi que l'obtention de la béatitude ne dépendent point de choses qui, souvent, méritent à peine le non d'actes humains et sont dues beaucoup plus à la faiblesse qu'à la réflexion. Le péché véniel n'est pas la cessa-

tion de l'effort vers la fin dernière, mais un ralentissement et une pause dans cet effort.

3. Il y a deux sortes de péchés véniels.

a) La pire espèce est celle des péchés véniels commis avec pleine conscience, et avec une volonté entièrement libre, et malgré les objections de la conscience — donc, péchés véniels pleinement volontaires. Ils sont surtout l'objet de la méditation suivante.

Dans la vie spirituelle, notre premier effort doit être de nous armer contre ces péchés et d'en arriver à ce que, habituellement, nous nous abstenions de ces péchés véniels délibérés.

b) Les péchés commis par surprise sont les fautes qui échappent par inadvertance ou dans le trouble. Cette dernière sorte de péchés véniels n'empêche pas l'effort vers la perfection, comme le font les premiers.

Méditation sur les péchés véniels.

Oraison préparatoire comme d'ordinaire.

1^{re} *Prélude*. Construction du lieu. Représentez-vous votre âme telle qu'elle apparaît aux regards de Dieu, couverte de blessures de toute sorte par suite de vos péchés véniels plus ou moins grands ou grossiers. Des saints ont vu, grâce à une lumière supérieure, leur âme dans sa réalité, et ils en ont été terrifiés. « Mon âme », écrit par exemple saint Pierre Canisius au jour de sa profession, « mon âme gisait en quelque sorte devant moi sur le sol dans toute sa laideur, impure, lâche, défigurée par des fautes et des passions nombreuses. » Comment donc mon âme doit-elle paraître aux regards si purs du Seigneur?

2^e *Prélude*. Demander la connaissance, la contrition, l'horreur de tout péché et la grâce d'amender ma vie et de ne jamais offenser Dieu par une faute vénielle volontaire,

1. NOMBRE DES PÉCHÉS VÉNELS.

Comme dans la méditation sur les péchés personnels, jetez un regard en arrière sur votre vie et cherchez à reconnaître combien de péchés véniels vous avez commis dans les diverses périodes de cette vie — pensées, paroles, actions. Parcourez les dix commandements et, pour chacun d'eux, dites à Dieu : « Seigneur, mon Dieu, éclairez mes ténèbres! » (Ps. 17, 29). — Faites votre propre interrogatoire (votre culpabilité) devant Dieu, devant votre ange gardien et tous les saints et reconnaissez vos fautes. *Confiteor!*

2. LE MAL DU PÉCHÉ VÉNEL

Sachez et comprenez l'amertume et la malice de chacun de ces péchés.

1. *Malice de tout péché véniel.*

Considérez comment chacun de ces péchés est, par rapport à Dieu, en contradiction :

a) premièrement avec sa souveraineté et son domaine auxquels nous devons nous soumettre en faisant la volonté de Dieu et en nous conformant à *ses commandements et à ses défenses*. Le mal du péché véniel n'est pas moindre que celui du péché mortel sous ce prétexte que Dieu, pour le péché véniel, aurait eu l'intention d'obliger moins sérieusement par le précepte ou la défense. Non! la défense ou le précepte sont formels et obligatoires, mais non avec toute la rigueur de l'autorité divine et du châtement. Malgré cela, nous transgressons. Le péché véniel volontaire est donc la transgression et le mépris d'une volonté de Dieu connue et expresse, une vraie désobéissance envers Dieu, mais une désobéissance qui n'est point punie de la damnation éternelle. Dès lors, en soi, le péché véniel volontaire est un mal si grand que nous ne devons le commettre pour aucun bien temporel ou spirituel, par crainte d'aucun mal.

b) En contradiction avec la sainteté et la sagesse de Dieu. Le plus petit péché véniel est une telle abomination, une telle opposition faite à Dieu que Dieu anéantirait mille fois le monde plutôt que de l'approuver. — Un sage législateur ne doit pas seulement défendre les manquements graves; il doit aussi défendre les manquements moindres parce qu'ils conduisent aux premiers. De même, Dieu n'interdit pas seulement les fautes graves contre le cinquième, le sixième et le septième commandement; il interdit aussi les fautes moindres parce qu'elles sont un mal véritable, un mal absolument intolérable pour lui, et parce que les petites fautes conduisent aux grandes. — Pour nous-mêmes aucune vie sociale ne serait tolérable s'il était simplement défendu de tuer, de voler ou de mentir en chose grave.

c) En contradiction avec la bonté et l'amour de Dieu. Il y a certainement dans le péché véniel une offense faite à Dieu, parce qu'il y a une inclination dérégulée vers un bien créé et, par suite, un dédain du bon plaisir divin, bien que ce ne soit pas dans la mesure du péché mortel. Et cela est en opposition avec l'amour et la haute estime que nous devons avoir pour le souverain Bien. — Il y a, assurément, un manque d'amour à dire de bouche qu'on aime Dieu et à faire souvent ce qu'il n'aime pas, ce qu'il défend, ce qu'il a en horreur. — Dans son amour et sa bonté pour nous Dieu ne se contente pas de l'essentiel : il nous aime partout et en tout et outre mesure. Pourquoi donc, dans l'obéissance et dans l'amour que nous lui devons, nous contenter du strict nécessaire? Il est évident que ce n'est point là du bon esprit, de l'esprit filial et que cela s'accorde beaucoup moins encore avec l'effort vers la perfection, avec la vocation religieuse, avec le sacerdoce dont le but est la perfection dans l'amour de Dieu.

2. Amertume du péché véniel.

a) En ce qui nous concerne, le péché véniel, en raison du tort qu'il nous fait, est un mal déplorable. Tout d'abord, il nous cause un grave dommage dans nos rapports avec Dieu. Il offense Dieu; par conséquent, il affaiblit aussi l'amour de Dieu et sa bienveillance pour nous dans leurs témoignages et leurs effets. Il nous prive de nombreuses grâces efficaces que nous aurions reçues de la bonté divine par la réception des sacrements et par d'autres bonnes œuvres; il nous prive en outre de la protection particulière de Dieu dans les dangers et les tentations; et cette protection spéciale est fort importante pour la vie pratique. — Il affaiblit de notre côté notre confiance filiale en Dieu et notre amour pour lui, en sorte que, peu à peu, la froideur et l'indifférence nous gagnent et un mur de séparation s'établit entre Dieu et nous. Comme notre conscience n'est pas en bon état, nous n'aimons plus converser avec Dieu et nous ne le recherchons plus comme auparavant.

b) Le péché véniel est un mal à cause des dangers auxquels il expose notre âme. Progressivement, et d'une autre manière encore, il met l'âme dans une disposition mauvaise et dangereuse. Les fautes vénielles volontaires, quand elles sont fréquentes, vont à affaiblir l'autorité de la conscience et nous rendent légers et faciles à admettre des accommodements avec cette conscience; les passions se réveillent et amènent les tentations. Il suffit, alors, d'une occasion dangereuse venue du dehors pour commettre le péché mortel. C'est ainsi que, dans notre cœur, le péché véniel prépare le péché mortel. Ces deux péchés sont comme deux voleurs qui travaillent d'un commun accord : où le plus grand et le plus gros ne peut se faufiler, le petit passe et, de l'intérieur, ouvre l'entrée à son complice.

c) Le péché véniel est un mal par les châtiments qu'il attire. Il nous expose à de pénibles punitions : dans le temps d'abord, et souvent, à nombre de désagréments, et d'embarras, à des inconvénients pour la santé, pour notre

paix et notre tranquillité, causés par la désobéissance et par d'autres désordres, conséquences du péché véniel; — dans l'éternité, ensuite, aux châtiments rigoureux du purgatoire qui nous attendent. Mesurons d'après cela le mal du péché véniel. Voilà pourquoi les saints aimaient mieux mourir que de commettre un seul péché véniel et, s'ils l'avaient commis, ils en faisaient une rude pénitence, souvent durant toute leur vie.

3. MOYENS D'ÉVITER LE PÉCHÉ VÉNIEL

a) Premier moyen : la résolution, la décision inébranlable de ne jamais commettre un péché véniel délibéré. Il faut renouveler cette résolution à chaque confession et à chaque examen de conscience.

b) Deuxième moyen : fuir les occasions prochaines. Souvent il arrive que cette occasion prochaine se trouve être telle ou telle personne, tel ou tel lieu, etc... Il faut donc s'en garder comme d'une occasion de scandale.

c) Troisième moyen : le calme, l'empire sur soi-même, la prévoyance, le recueillement, la vigilance sur soi-même.

d) Quatrième moyen : l'examen particulier, qu'il faut employer tout d'abord contre l'habitude de commettre délibérément le péché véniel.

La fuite résolue, fermement pratiquée, de toute faute vénielle délibérée et la fervente volonté de combattre toutes les défaillances où l'on peut tomber par surprise, sont, dans la vie spirituelle, l'un des points les plus importants. Demandez cette grâce dans la prière; demandez-la avec insistance. Terminez cette méditation par un ou plusieurs colloques, dans lesquels vous formulerez, en présence de Dieu et des saints, les moyens que vous prenez pour fuir le péché véniel. Rappelez-vous fréquemment cette parole de l'Écriture : « Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu » (*Eccl.* 19, 1). Si vous voulez progresser, écarter les moindres obstacles.

Le jugement général.

Oraison préparatoire et préludes comme à l'ordinaire.

1. LA CROYANCE AU JUGEMENT GÉNÉRAL

Nous répétons souvent dans le *Credo* : « Je crois en Jésus-Christ... qui est assis à la droite du Père d'où il viendra juger les vivants et les morts ». Par ces mots nous confessons notre foi : nous croyons au jugement universel. Renouvelons-nous dans cette foi en considérant a) sur quoi elle s'appuie et b) quelles sont les raisons de ce jugement.

a) Qu'à la fin des temps il doive y avoir un jugement général, c'est l'enseignement formel et souvent répété du Sauveur (*Matth.* 25, 31-45; Cf 16, 27; 13-41); l'enseignement des Apôtres (*Actes* 10, 42; 17, 31; *Rom.* 2, 5, 6; 2 *Cor.* 5, 10; 2 *Tim.* 3, 1; *Jud.* 14, etc.); des anciens prophètes (*Is.* 13, 9; 66, 15, etc.; *Dan.* 7, 9, etc.; *Joel* 2, 1; *Sophon.* 1, 14 etc.; *Mal.* 1, 1, etc.); c'est la croyance générale de l'Eglise dans ses symboles de foi. « La résurrection des morts, espérance des chrétiens. » *Resurrectio mortuorum, spes christianorum* » (Tertullien).

b) Les raisons sont les suivantes :

α) *Pour l'homme.* Sous le rapport social, comme membre de la famille, d'un groupe social, d'un Etat et du genre humain, l'homme doit être jugé, récompensé ou puni. C'est pourquoi le jugement s'appuie aussi sur des motifs tirés de l'ordre social (*Matth.* 25, 35-45).

β) *Pour Dieu.* De même, il faut que Dieu soit justifié dans la conduite et la direction des peuples et de tous les hommes.

γ) *Pour le Christ.* Enfin le Christ doit apparaître un jour comme Chef, Roi, législateur et juge de l'humanité entière; et il en sera excellemment ainsi dans le jugement dernier et universel.

2. CONDITIONS DU JUGEMENT UNIVERSEL

Dans le jugement universel nous pouvons distinguer trois parties : la préparation, la procédure et la sentence.

1) *La préparation.*

a) Signes avant-coureurs inspirant la crainte. — Des signes avant-coureurs, inspirant l'effroi, seront la première préparation au jugement : — la guerre, les tremblements de terre, des commotions et des troubles effrayants dans le cours de la nature, la terreur des habitants de la terre. « Le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées » (*Matth.* 24, 29).

b) La résurrection des morts. — Au son de la trompette, la terre commence à donner pour ainsi dire les signes d'un enfantement prochain et les tombeaux s'entr'ouvrent. Les élus en sortent glorifiés, beaux comme les fleurs, les étoiles et les soleils et, dans un glorieux cortège, ils sont conduits par les anges au lieu du jugement. Les damnés, eux aussi, doivent sortir du tombeau. Timides, apeurés, tels des bêtes immondes qui redoutent la lumière, ils paraissent avec leurs corps défigurés et souillés, dans la confusion et la honte; ils sont poussés vers le lieu du jugement (*Matth.* 13, 49, 50). « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient et elle est déjà venue où les morts entendront la voix du Fils de Dieu... Ne vous étonnez pas de ceci, car le temps vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront des tombeaux pour ressusciter à la vie, mais ceux qui en auront fait de mauvaises en sortiront pour ressusciter à leur condamnation. » (*Jean.* 5, 25, 28, 29).

c) L'arrivée du juge. — « Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront dans les pleurs et dans les gémissements, et ils

verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel » (*Matth.* 24, 30). « Et ils verront le Fils de l'Homme, qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté » (*Luc.*, 21, 27).

Troisième préparation : l'arrivée du Sauveur. D'après l'Ecriture, il se montrera avec une grande puissance et une grande majesté, dans la lumière et la splendeur, accompagné d'innombrables légions d'anges, dans toute la magnificence et la gloire — il se montrera en sa qualité de Roi et de Fils de l'homme. Il peut, s'il le veut, se révéler ainsi en déployant sa toute-puissance; et maintenant il le veut en effet pour s'affirmer comme le Chef de l'humanité, le Maître du ciel et de la terre, le Fils de Dieu dans la majesté de son Père; il le veut comme une compensation et une réparation pour l'humiliation et l'anéantissement de son premier avènement.

L'effet de sa venue, en ce jour, sera déjà le ciel pour les élus. Ils seront dans le ravissement; jetant des cris de joie et de louange; dans les airs et au chant de l'Alleluia, ils iront à sa rencontre. — Pour les damnés, au contraire, cette apparition sera accablante et terrible. Telle la tempête secouant les arbres de la forêt emporte les feuilles dans un tourbillon; tel l'incendie ravageant la plaine et consumant les herbes et les roseaux — l'apparition de Christ sera l'effroi des damnés. Hélas! ce malheur, ils n'y ont point échappé! Ce Jésus, en qui ils n'ont pas cru, qu'ils ont méprisé, et haï, dont ils se sont moqués, c'est Jésus le voici maintenant qui, devant le monde entier, sera leur juge. « Et vous, collines, tombez sur nous; et vous, montagnes, couvrez-nous! » (*Luc.* 23, 30).

2. Procédure du jugement

La procédure du jugement ne demandera pas beaucoup de temps. Par un miracle de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu, ici encore, en un instant, toutes les consciences

seront mises à nu et s'offriront aux regards du genre humain entier comme un livre lumineux. C'est le livre qui contient l'histoire de l'Eglise et du monde, histoire composée des faits et gestes des individus, des familles, des sociétés diverses, des Etats, de tous les peuples, depuis l'origine du temps jusqu'à leur consommation. Tout y sera en pleine lumière : intentions secrètes; desseins et intrigues des damnés! et ils reconnaîtront tout ce qu'il y avait, dans leur vie, de misère, de sensualité, de vanité, de mesquin égoïsme, de fourberie, de violence et d'inutilité! A cette vue, ils rougiront, ils pâliront, honteux, et ils s'écrieront : « Donc, nous nous sommes trompés! » (*Sap.* 5, 6). — Par contre, apparaîtront glorifiées les maximes des élus, leurs intentions, leurs actions, leurs vertus, leurs souffrances et les persécutions qu'ils ont subies. Ici-bas, sans honneur, ils ne comptaient pour rien, ils étaient méconnus et calomniés. Et maintenant, les voici dans la gloire, justifiés, triomphants — et de quel triomphe! — à la lumière de la croix, aux regards de Dieu qui est Vérité et Sainteté. Et ce triomphe, cette gloire reviennent de droit tout particulièrement à ceux qui, ici-bas, ont trouvé, à cause du nom de Jésus, la haine et la persécution. — Alors, on verra clairement le bien et le mal de chaque homme et de chaque peuple, non seulement sous le rapport du profit ou du dommage propres à chacun, mais encore dans leurs conséquences pour les autres — individus ou humanité dans son ensemble. Et ces détails et cet ensemble forment le grandiose tableau de la Cité de Dieu et de la cité du démon — tableau composé de contrastes, — ténèbres et lumière, entrelacements et complications des voies suivies par les individus et par les peuples, trame infiniment variée de grâces divines et d'inspirations diaboliques, pensées et desseins des hommes et décrets de la Providence — et cette Providence, comme un soleil éclairera de ses rayons le mystère et les ombres de ce tableau gigantesque; elle révélera aux yeux de tous la sagesse, la toute-puissance et la bonté de Dieu. — Quel merveilleux et magnifique spectacle!

3. La sentence.

Quant à la sentence, chacun peut déjà la connaître d'après sa vie : et, par une influence spirituelle due à la puissance judiciaire de Jésus, chacun alors la comprendra et en aura pleine conscience. La sentence générale sera prononcée sur tous par le Sauveur et d'une façon perceptible aux sens. Il se lèvera, et dans tout le rayonnement de sa beauté, de sa bonté, de sa tendresse, se tournant d'abord vers les justes, de sa voix si douce, si consolante : « Venez », leur dira-t-il, venez à moi, dans mes bras, sur mon Cœur, « Venez, les bénis de mon Père », venez, mes fidèles serviteurs, mes frères, que le Père m'a donnés : je vous reconnais tels. » Prenez part au royaume que mon Père vous a préparé de toute éternité; recevez-le en héritage, comme un legs de ma prédilection, de l'élection de mon Père et comme la récompense de vos propres œuvres. « J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. » Transportés de joie et admirant la grandeur et la magnificence de cette récompense et de ce bonheur, les justes demanderont comment ils ont pu mériter tant de félicité, puisqu'ils n'ont jamais eu le bonheur de lui donner, à lui personnellement, à boire et à manger. Et il leur répondra que tout ce qu'ils ont fait à ses frères, il le regarde comme fait à lui-même. — Mais, redoutable comme la foudre, menaçant comme l'orage, terrible comme les flammes dévorantes, il se tournera vers les damnés : « Loin de moi », loin de votre Seigneur, votre frère, votre Dieu, votre fin dernière! » « Retirez-vous de moi, maudits »; vous n'aurez de moi que la malédiction, malédiction sur votre intelligence, malédiction sur votre volonté, malédiction sur votre corps et sur votre âme, dans le feu et les éternels tourments de l'enfer. « Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel! » (*Matth.*, 25, 41).

Et la sentence sera exécutée aussitôt. La terre s'ouvrira pour engloutir tous les damnés avec les démons. Et l'abîme sera scellé pour l'éternité (*Apoc.*, 20, 3). Mais, là-haut, dans

le ciel, c'est le triomphe, c'est l'éternel Alleluia, l'éternel *Te Deum*, le règne éternel des bienheureux!

3. CONCLUSIONS

(Demander la lumière pendant cette méditation et en la terminant.)

1. Mépris du monde.

Est-il une image plus frappante de la vanité du monde et de sa caducité? En tout cas, le royaume du monde ne durera pas au delà du jugement général. A quoi servent et que sont donc la richesse, l'honneur, la puissance? que sont tous les titres de noblesse, toutes les couronnes, tous les trônes? Voyez-vous cette petite flamme, ce mince nuage de fumée qui s'évanouit dans l'air au jour de l'embrasement de l'univers? c'est tout ce qui reste de la magnificence du monde!

2. Haine du péché.

Ici encore, c'est le péché seul qui rend l'homme malheureux, le couvre de honte, le rend justiciable d'un tribunal terrible et le condamne à des peines sans nom et sans fin. Fermons donc, scellons cet épouvantable abîme par la pénitence.

3. Zèle au service de Dieu et pour le Royaume du Christ.

Troisième conclusion : la persévérance, le zèle au service de Dieu et pour le Royaume du Christ. A la fin, quel autre restera victorieux sur le rempart, sinon le Christ, après que le règne du péché et de la mort sera détruit? Le Christ vaincra, il règnera, il gouvernera, et avec lui règneront tous ses sujets fidèles. Aucun ne manquera et il leur donnera en partage son Royaume, comme le Père le lui a préparé; ils

mangeront et boiront à sa table, et ils seront assis sur des trônes pour régner avec lui (*Luc 22, 29 sq.*). Aucun travail, aucune fatigue, aucune souffrance, aucun sacrifice ne doivent nous rebuter; aucune persécution, aucune perte ne doivent nous effrayer, lorsque nous pensons à la grande conclusion, à la sentence prononcée au dernier soir du monde. Quelle gloire, quel bonheur d'avoir fait et souffert quelque chose, d'avoir fait de grandes choses et d'avoir beaucoup souffert pour le Royaume du Christ!

Appendice à la première Semaine.

Conséquences des vérités de la première Semaine.

(Cet Appendice peut, d'abord, offrir un sujet pour la méditation quotidienne, si l'on veut, au cours de l'année, se retremper dans l'esprit de la première Semaine. En outre, telle de ces méditations pourra être mise à profit, comme Instruction ou Méditation, durant les Exercices eux-mêmes.)

Crainte de Dieu.

(Instruction ou lecture.)

1. NATURE DE LA CRAINTE DE DIEU

L'essence de la crainte de Dieu, en tant que punissant le péché, consiste à fuir le péché parce que nous redoutons la justice vengeresse de Dieu. Le motif formel est donc la crainte du châtiment divin.

2. MOTIFS DE LA CRAINTE DE DIEU.

1) *Motifs extrinsèques.*

La première leçon que Dieu et l'Esprit Saint nous donnent est celle de la crainte de Dieu. « Transpercez ma chair de votre crainte : car vos jugements m'ont rempli de frayeur » (*Ps.* 118, 120). Le Sauveur lui-même nous la recommande : « Craignez celui qui peut jeter l'âme et le corps dans l'enfer » (*Matth.* 10, 28). « Opérez votre salut avec crainte et tremblement » (*Philipp.* 2, 12).

Dieu s'est toujours servi de cette leçon pour former les saints : par exemple Joseph en Egypte (*Genes.* 39, 9), Suzanne (*Dan.* 13, 22), Tobie (*Tob.* 1, 10), Sans la crainte de Dieu, il n'est pas de saint. Dans les souffrances et les persécutions, cette crainte est la raison de leur constance ; ils se la rappellent toujours, comme Eléazar (*2 Mach.* 6, 26), les saints martyrs. De même que, dans l'Épître aux Hébreux,

la foi nous est présentée comme un moyen de former à la sainteté (*Hebr.* 12), on pourrait aussi le dire de la crainte de Dieu. L'enfant espiègle est ramené à la discipline par la verge dont on le menace; pour les enfants de Dieu qui ont encore besoin de formation, la verge qui les maintient dans l'ordre est la crainte des châtiments divins.

2) *Motifs intrinsèques.*

a) La crainte de Dieu est bonne en elle-même et salutaire (*Conc. de Trente*, Sess, VI, chap. 6, can. 8; XIV, can. 4). Ce n'est point la crainte servilement servile, mais la crainte servile qui exclut l'attachement au péché et contient un commencement d'amour de Dieu, sans s'élever encore jusqu'au motif formel de l'amour. — En outre, la crainte de Dieu est justifiée par les mystères de la justice vindicative de Dieu dans la mort, l'enfer, le jugement et le purgatoire.

b) Cette crainte est honorable pour Dieu. La justice vindicative est une partie de la justice, et la justice est un attribut de Dieu comme tout autre et elle doit, comme les autres, être glorifiée, ici-bas ou dans l'éternité, en la reconnaissant volontairement ou en subissant le châtiment qu'elle peut nous imposer contre notre volonté.

c) La crainte de Dieu nous apporte de nombreux avantages. Tout d'abord elle produit en nous la sagesse qui consiste à craindre et à aimer ce qui est réellement à craindre et à aimer. La crainte est ainsi le commencement et le fondement de la sagesse et de l'amour (*Prov.* 1, 7; *Eccl.* 1, 16). — En outre, la crainte préserve du péché et de ce qui conduit au péché, — de la légèreté, de l'irréflexion, de la sottise, de badiner avec le péché. La crainte de Dieu est en notre âme ce que la sentinelle est à la porte d'une ville : elle repousse et effraye tous les malfaiteurs. Il peut aussi y avoir des heures de légèreté où la crainte seule nous est un secours. De même que la menace d'un orage disperse les babillards oisifs qui s'attardent dans les rues, ainsi la crainte chasse la légèreté. Un homme sans la crainte de Dieu est un navire sans lest. « La crainte de Dieu chasse le péché » (*Eccl.* 1, 27). — Troisièmement, la crainte de Dieu nous aide à acquérir des vertus. Pour les vertus difficiles, comme la mortification, l'humilité, la patience dans les contrariétés et la souffrance, la crainte de Dieu est souvent une condition nécessaire; bien plus, elle renferme déjà des vertus importantes, comme la gravité,

la délicatesse de conscience, la pratique de la voie purgative. — Quatrièmement elle remplit le cœur de calme, de contentement, de confiance en face de l'éternité et de la mort. — Enfin, la crainte est nécessaire dans la vocation apostolique, en raison des nombreux dangers auxquels cette vocation expose : elle est l'herbe merveilleuse qui rend invulnérables les ouvriers apostoliques.

3. MOYENS D'ACQUÉRIR LA CRAINTE DE DIEU

a) Premier moyen : méditer fréquemment sur les vérités éternelles. Les Exercices, ceux surtout de la première Semaine, sont la pharmacie où l'on peut trouver, mieux que partout ailleurs, la crainte de Dieu.

b) Second moyen : pratique de la voie purgative et de la pénitence : nous y trouvons le souvenir constant de la crainte de Dieu.

c) Troisième moyen : délicatesse de conscience, fuite de la légèreté, du laisser aller, des exagérations de paroles, etc.

Service du monde et service de Dieu :

(Complément ou continuation de la méditation sur le jugement général.)

Le jugement dernier nous offre un point de vue d'où nous pouvons nous faire une juste idée du service du monde et du service de Dieu. Plaçons-nous donc en esprit sur les ruines fumantes du monde.

1. LE SERVICE DU MONDE

1) *Service vain.*

a) Dans son *but*. A quoi vont les mondains? uniquement à des choses temporelles, naturelles, périssables; donc à des choses frivoles, tout extérieures, incertaines et instables.

b) Dans ses *résultats*. A quoi arrive-t-on? Combien nombreux sont ceux qui n'arrivent à rien! En général, le résultat final ne dépend pas de nous.

c) Dans sa *durée*. Ce qu'on obtient est très passager. Les joies sont-elles donc sans trouble? sont-elles ininterrompues? Elles sont très courtes et mélangées de douleur, de désillu-

sions, de vide, d'insécurité, de troubles imprévus — et enfin il y a la brièveté de la vie! Le service du monde ne donne jamais le bonheur véritable. Trois choses y font obstacle : *cura pungens, sensus egens, culpa remordens* : souci poignant, bonheur indigent, remords cuisant (S. Bernard). Résultat : désolation.

2. Récompense amère.

a) Le service du monde nous humilie. Il nous assujettit à la sensualité, à la chair, à tout ce que les sens peuvent saisir mais qui passe avec le monde.

b) Il nous trompe. Il promet beaucoup, il promet tout. Mais que peut-il et que veut-il tenir de ses promesses? Il prend le certain, il promet l'incertain

c) Il nous dépouille de mérites innombrables, il nous dérobe un temps précieux, il nous perd nous-mêmes.

d) Il nous rend malheureux. Il conduit au péché, il rend la mort amère, et fait de nous les ennemis de Dieu, il nous livre à des peines temporelles et à des châtiments éternels.

Donc, n'en faisons-nous pas trop en servant le monde? Le monde n'est-il pas une véritable caverne de voleurs, une caverne de lions? Remarquons-le bien : « Nul ne peut servir deux maîtres » (Matth. 6, 24). Le service de Dieu et le service du monde ne peuvent s'allier. Ils sont le contraire l'un de l'autre dans leur but, leurs maximes, leurs moyens et leurs résultats.

2. LE SERVICE DE DIEU

1. *Tu solus Sanctus.*

Dieu est la Sainteté même, c'est-à-dire justice et fidélité non seulement en lui-même, mais encore à l'égard de ses créatures et de ses serviteurs. Il est le désintéressement et la bonne foi même. Il n'a nul besoin de notre service et il n'y gagne rien. Il dit clairement, ouvertement ce qu'il veut, et ce qu'il a promis, il le tient et bien au delà. Il est notre bien véritable.

2. *Tu solus Dominus.*

Il est notre seul et véritable Maître, le seul Maître de toutes choses.

Il n'a point abandonné le monde, il n'a pas renoncé à ses

droits sur lui. Le monde lui appartient et il peut le donner à qui il veut. Tout, enfin, dépend de lui.

Il est le Maître de la joie et du bonheur. Il est l'Etre souverainement heureux, et toute joie créée ne peut être comparée même à une seule goutte de sa joie et de sa félicité incréées. « Cherchez votre joie en Dieu et il exaucera les demandes de votre cœur » (Ps. 36, 4).

Il est enfin le Maître de nos jours. Il les compte, il en fixe le nombre et lui seul a droit sur nos jours, sur tous les jours de notre vie.

3. *Tu solus Altissimus.*

Il est plus grand que le monde. Toutes choses ont été créées par lui et ne sont qu'un reflet de lui-même. Si le monde est si beau, si grand, il l'est bien davantage.

Il est plus grand que notre vie. Il nous attend au delà de la mort. Et c'est alors qu'il commence à exercer pleinement son domaine sur nous.

La miséricorde de Dieu.

L'un des fruits principaux de la première Semaine est la ferme résolution de faire une digne et durable pénitence. Or la pénitence suppose nécessairement la miséricorde de Dieu qui attire les hommes à la pénitence. « Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence? » (Rom. 2, 4). En même temps, méditer sur la miséricorde divine est une consolation pour l'homme dans la misère du péché.

Oraison préparatoire comme à l'ordinaire.

Premier prélude. Représentez-vous le père de l'Enfant prodigue; considérez comme il guette son retour, comment il va à sa rencontre lorsqu'il l'aperçoit.

Deuxième prélude. « Dieu, Père céleste, ayez pitié de nous! Dieu le Fils rédempteur du monde, ayez pitié de nous! Dieu Esprit Saint qui êtes Dieu, ayez pitié de nous! »

Considérez : 1° la miséricorde de Dieu; 2° les propriétés de cette miséricorde; 3° son histoire; 4° ses leçons.

1. LA MISÉRICORDE DE DIEU

Par sa nature et son essence, la miséricorde est la bonté de Dieu, en tant qu'elle a la volonté de secourir nos maux

et s'emploie à les soulager. Or le mal est tout ce qui manque à une perfection physique ou morale — c'est surtout le péché. Le péché est, en effet, le plus grand des maux et, à proprement parler, l'unique mal de l'homme. C'est pourquoi il est aussi le principal objet de la miséricorde de Dieu et nulle part cette miséricorde ne se révèle plus éclatante et plus glorieuse que dans le pardon du péché. Le péché est en contradiction absolue avec Dieu et la justice divine doit en exiger la punition. Mais la miséricorde désarme la justice; elle triomphe à la fois de la haine de Dieu pour le péché et, par la grâce, de l'inclination du cœur humain qui s'est assujéti au péché.

2. PROPRIÉTÉS DE LA MISÉRICORDE DE DIEU

Il y a surtout deux propriétés de la miséricorde de Dieu.

1. *Elle est infinie.*

Première propriété : la miséricorde de Dieu est infinie. Représentons-nous un homme foncièrement bon; puis un autre homme dix fois, vingt fois, mille fois meilleur et ainsi de suite. Nous ne parviendrons jamais à comprendre combien est grande la miséricorde de Dieu; elle restera toujours bien au-dessus de ce que nous pourrions imaginer, elle sera toujours tout autre, précisément parce qu'elle est infinie. Remarquons-le soigneusement : si grande que soit notre pécabilité, elle n'atteint pas l'infinité et elle ne peut être infinie. La créature n'est capable d'aucun acte infini ni dans le bien ni dans le mal. Pour le péché il ne peut être question d'infinité qu'en ce sens que l'offensé est d'une dignité infinie, et que le bien dont il nous prive et le châtiment qu'il nous attire sont infinis. Ainsi, du côté de la miséricorde de Dieu, il y a toujours un excédent infini. La multitude des péchés disparaît comme un brin de paille dans un immense incendie.

2. *Attribut préféré de Dieu.*

Seconde propriété : Dans le cours de la vie, la miséricorde a le pas sur tous les autres attributs de Dieu; elle est, pour ainsi dire, son attribut principal, celui qu'il se plaît à exercer et auquel il subordonne les autres. Ici-bas, Dieu veut laisser agir surtout la miséricorde. Aussi l'Écriture nous dit-elle : « Ses miséricordes sont au-dessus de

toutes ses œuvres »; « *Miserationes ejus super omnia opera ejus* » (Ps. 144, 9). « La miséricorde s'élève au dessus du jugement »; « *Superexaltat misericordia judicium* » (Jac. 2, 13). Établissons, même superficiellement et rapidement, une liste des actions et des promesses divines : la partie de beaucoup la plus grande devra rentrer sous la rubrique « Miséricorde ». La miséricorde met tout à son service; elle revendique pour elle la sagesse, la véracité, la toute-puissance, les richesses de la Providence; elle emploie tout pour sauver le pécheur. La vie est une Institution, un Etablissement fondés par la miséricorde; et c'est là une grande consolation dans notre misère. Dans un Etablissement, dans un hôpital à qui donnera-t-on plus de soins : à ceux qui se portent bien ou aux malades? Sans doute, aux plus malades.

3. HISTOIRE DE LA MISÉRICORDE DE DIEU

L'histoire de la miséricorde est l'histoire de l'humanité et de Dieu lui-même. « La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur » (Ps. 32, 5). « La miséricorde de Dieu est de toute éternité et elle s'étendra éternellement » (Ps. 102, 17). Dès l'éternité, dans le plan de la création, le péché est en vue, et la miséricorde est à l'œuvre. Plus tard, le péché apparaît dans la réalité; parce qu'il offense Dieu et qu'il est une ingratitude, il mérite la damnation. La miséricorde intervient alors et cherche à rétablir le plan originel et le péché lui-même devient l'occasion de rendre ce plan plus admirable encore par celui de l'Incarnation. Cependant, de plus en plus, l'homme s'éloigne de Dieu. La miséricorde le suit; elle envoie des anges et des prophètes et souvent, à ces prophètes eux-mêmes, la longanimité de cette miséricorde semble trop grande (*Jonas*, 4, 3); et plus l'humanité s'égare loin de Dieu, plus la miséricorde s'affirme parmi les hommes en constituant d'abord un peuple, puis une tribu, puis une famille. L'histoire d'Israël n'est-elle pas l'histoire des chutes de l'homme et de la miséricorde de Dieu?

Et ce qui est vrai pour le genre humain entier et pour le peuple choisi l'est également pour chaque homme en particulier. Cet homme se révolte-t-il contre Dieu, le déserte-t-il, la miséricorde le poursuit, elle ne l'abandonne point; repoussée, elle revient, elle se tient à la porte, elle attend que le délire de cet homme se soit dissipé et elle frappe de nouveau : « Pourquoi veux-tu mourir? » (*Ezech.* 18, 31). « Quand une mère oublierait son petit enfant, je ne t'ou-

blierai pas » (*Is.* 49, 15). A quel point Dieu tient à l'homme! Sa miséricorde fait de lui cet homme qui, n'ayant que cent brebis, se met à la recherche de celle qui s'est perdue (*Matth.* 18, 12); par sa miséricorde, Dieu ressemble à cette femme qui possède dix drachmes, met tout en œuvre et cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle trouve celle qu'elle a perdue (*Luc.* 15, 8). Et quand cet homme se convertit, quelle joie! (*Luc.* 15, 6, 9). Le péché une fois regretté sincèrement, la miséricorde ne veut plus le voir, elle le jette derrière elle (*Is.* 38, 17), dans l'abîme (*Mich.* 7, 19), elle le cache (*Sap.* 11 24), elle l'anéantit (*Is.* 43, 22); ce péché n'existe plus. L'homme est créé à nouveau, ses bonnes œuvres revivent; il est plus riche qu'avant la chute, car sa pénitence elle-même lui est comptée comme un mérite et reçoit sa récompense. David avait horriblement péché : il dit un mot, son péché lui est remis (2 *Reg.* 12, 13). L'Enfant prodigue avait soigneusement préparé sa demande de pardon; il ne veut être qu'un mercenaire dans la maison de son père; le père ne le laisse pas achever, et d'un baiser il arrête les excuses sur les lèvres du coupable; pour la seconde fois il le reconnaît pour son fils et pour son héritier, et avec quelle joie! (*Luc.*, 15, 24, 32). O Cœur de mon Dieu, comme le pécheur tour à tour vous rend pauvre et riche! Combien Dieu est bon! cette miséricorde, il ne l'a pas exercée à l'égard des anges! Pourquoi, ne l'ayant pas exercée pour eux, l'exerce-t-il en notre faveur? Par pur amour, pour nous montrer la grandeur de sa miséricorde.

Et maintenant c'est la plus grande de toutes les miséricordes, c'est l'Incarnation! Le Sauveur n'est-il pas la miséricorde de Dieu incarnée? Cette miséricorde pouvait-elle se manifester, se traduire en pensées, en paroles, en actes, autrement que le Sauveur l'a fait? A-t-il repoussé, condamné un seul pauvre pécheur repentant? Loin de là, il cherche les pécheurs, il les invite : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et chargés! » (*Matth.*, 11, 28). « Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs » (*Luc.* 5, 32). Il mange avec eux, il les absout de leurs péchés, il meurt pour eux; il institue en mourant, le trésor de la rédemption — l'Eglise et les sacrements — il en remet la dispensation à des pécheurs et il leur ordonne de pardonner toujours (*Matth.* 18, 22). Le Seigneur n'est-il pas bon et miséricordieux? Songeons à nous-mêmes : chacun de nous n'est-il pas une preuve de sa miséricorde et de sa longanimité?

4. LEÇONS QUE NOUS DONNE CETTE MÉDITATION

1. *Confiance pour le passé.*

Quel que soit notre passé, nous trouvons dans le Sauveur tout ce qui nous est nécessaire, une rançon abondante, surabondante. « En lui est une rédemption abondante » (*Ps.* 129, 7). Quand tout nous abandonnerait, le Cœur du Sauveur ne nous abandonnerait point.

« Mes petits enfants, je vous écris ceci afin que vous ne péchiez point : si néanmoins quelqu'un pèche, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ qui est juste. Car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier » (1 *Jean*, 2, 12). Il a versé assez de sang pour nous ! Manquer de confiance en sa miséricorde, est le pire des péchés. C'est le manque de confiance qui a fait la perte de Judas.

2. *Confiance pour l'avenir.*

Resterais-je fidèle et ne tomberais-je plus ? Ayons confiance ! Avec saint Paul disons : « Je puis tout (à partir de maintenant) en Celui qui me fortifie » (*Philip.* 4, 13).

« Le Dieu de toute grâce qui vous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire, ce Dieu, quoi que vous aurez souffert un peu de temps, vous perfectionnera, vous affermira et vous établira comme sur un solide fondement. A lui soient la gloire et l'empire dans les siècles ! Ainsi soit-il ! » (1 *Petr.* 5, 10, 11). Le bon Pasteur a de fortes épaules et un cœur excellent. Il peut porter la brebis retrouvée, alors même qu'elle est épuisée de fatigue. Pour nous-mêmes, la miséricorde dont nous avons été favorisés est un solide motif d'avoir confiance. Nous aussi, nous connaissons notre Maître sous ce rapport. « Celui-là aime davantage à qui il a été plus remis » (*Luc*, 7, 42, 43). Pierre et Madeleine ne tombèrent plus après le pardon reçu. « Mais vous, ô notre Dieu, vous êtes doux, véritable, patient et disposant tout avec miséricorde. Car si nous péchons, nous sommes à vous, connaissant votre grandeur ; et si nous ne péchons pas, nous savons que vous tenez compte de nous. Vous connaître, en effet, c'est la parfaite justice, et comprendre votre équité et votre puissance, c'est la racine de l'immortalité. » *Tu autem, Deus noster, suavis et verus es, patiens et in misericordia et ponens omnia. Etenim si peccaverimus,*

tui sumus, scientes magnitudinem tuam, et si non peccavérimus, scimus quoniam apud te sumus computati. Nosse enim te consummata justitia est et scire justitiam et virtutem tuam radix est immortalitatis » (Sap., 15, 1-3).

Pénitence.

Oraison préparatoire, comme à l'ordinaire.

Premier prélude. Représentez-vous le Sauveur sur la croix. Il y est attaché comme la victime pour les péchés, car « l'amour consiste... en ce qu'il a envoyé son Fils afin qu'il fût victime de propitiation pour nos péchés » (*I Jean*, 4, 10).

Deuxième prélude. « Daignez nous conduire à une véritable pénitence, nous vous en supplions, Seigneur! »

1. NATURE ET ESSENCE DE LA PÉNITENCE.

La pénitence est la vertu par laquelle nous satisfaisons à Dieu pour l'injustice du péché, nous réparons le péché et le détruisons en nous.

Pour que la pénitence atteigne pleinement ce but, elle doit être intérieure et extérieure et remplir trois conditions : elle doit détruire la culpé, effacer la peine qui est la conséquence de la culpé, attaquer et rendre inoffensives les passions dérégées qui conduisent au péché. La culpé, la peine, les passions constituent le règne du péché dans notre cœur : la pénitence doit les faire disparaître.

2. POURQUOI NOUS DEVONS PRATIQUER LA PÉNITENCE.

1) *Motifs généraux.*

a) *Du côté de Dieu.* — Par rapport à Dieu, la pénitence est une affaire d'équité et de justice. Le péché est une dette que nous avons contractée envers Dieu (*Matth.*, 6, 12) : il est une injustice et une offense. La dette doit être acquittée; l'offense, réparée; le bien pris, restitué. La justice l'exige. Il faut agir honnêtement envers Dieu. Contracter une dette, cela arrive à plus d'un; mais l'honnête homme se distingue du gredin, en ceci qu'il s'acquitte dès qu'il le peut. Nous pouvons nous acquitter; nous pouvons payer :

l'argent, c'est la pénitence. Et les dettes contractées envers Dieu doivent passer avant tout. Dieu est notre premier créancier, créancier privilégié. La pénitence est un acte de haute justice auquel nous devons satisfaire tout d'abord.

b) *De notre côté.* — C'est d'abord une nécessité absolue. Il n'y a que deux voies de salut : l'innocence ou la pénitence. « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière » (*Luc*, 13, 5). Les Saints Pères appellent la pénitence « une planche de salut dans le naufrage » ; et si pénible que soit la situation, il faut, si l'on ne veut être englouti, saisir la planche, s'y cramponner, subir l'assaut des vagues et avaler plus d'une gorgée de l'eau amère. — La pénitence répare tout, rétablit tout, rend les mérites perdus et l'amitié de Dieu. En effet, la pénitence et la justification ne se bornent point à cacher, à couvrir le péché : c'est une création nouvelle, une renaissance, un nouveau baptême de l'homme : c'est un être nouveau qui recommence à vivre. Ce qu'il peut devenir après la pénitence et par la pénitence, nous le voyons par l'exemple d'une sainte Marie-Madeleine, d'un saint Pierre, d'un saint Paul. La pénitence conduit même à une haute sainteté le pécheur justifié et lui prépare une place éminente dans le ciel.

2) *Motifs particuliers.*

a) Il y a deux manières de pratiquer la *pénitence intérieure*.

La première consiste dans la contrition, le ferme propos et l'aveu des fautes. Nous en faisons les actes par l'examen de conscience et par la confession. La contrition et le ferme propos sont la première des choses et la plus nécessaire, parce que le péché réside dans la volonté et qu'il faut le chasser de la volonté. Quant à la confession, c'est une forme de pénitence que Dieu lui-même a fixée.

La seconde manière de pratiquer la pénitence consiste dans la mortification et la victoire sur les passions déréglées. Le motif pour lequel il faut mortifier les passions, c'est qu'elles nous conduisent toujours au péché. Elles sont comme les griffes dont le péché et le démon se servent pour nous saisir et nous jeter à terre. Tous nos bons propos de nous amender sont de vaines illusions, s'ils ne s'appuient sur la ferme résolution de nous mortifier et de combattre énergiquement les passions mauvaises.

b) Pour la pratique de la pénitence *extérieure*, pour la mortification des sens, les motifs sont les suivants :

Ce qui a péché doit être puni. Or les sens extérieurs sont, le plus souvent, les complices du péché.

En outre, ils sont fréquemment l'occasion prochaine du péché. C'est par les sens que l'ennemi aborde l'âme, c'est de là qu'il lance ses traits. Mortifier ses sens, c'est donc soustraire à l'ennemi ses travaux d'approche et priver de vivres la convoitise qui est en nous. Aussi les saints et les pécheurs convertis sont-ils unanimes à déclarer que l'homme gagne en pureté et en forces pour le bien, dans la mesure où il impose à son corps des retranchements et des punitions (Cf. aussi les *Exercices spirituels*, 10^e Addition M I 142-151).

3. MOYENS DE PERSÉVÉRER DANS LES PRATIQUES DE LA PÉNITENCE.

Un excellent moyen de nous rendre familière la pratique de la pénitence consiste à nous rappeler fréquemment nos péchés — toujours, cependant, avec confiance, avec reconnaissance et amour pour Dieu qui nous les a pardonnés. Ce souvenir nous rend agréables à Dieu et il nous attire des grâces spéciales de consolation et de protection; en outre, il nous inspire des sentiments d'humilité; il nous dispose à tout et produit en nous une sainte haine de nous-même, sans laquelle la pratique persévérante de la pénitence n'est plus possible.

Il est donc très utile de répéter parfois, sous cette forme ou sous une autre, telle ou telle méditation de la première Semaine.

La victoire sur soi-même.

La victoire sur soi-même est une conséquence si importante de la première Semaine, et une partie si notable de la pénitence, qu'elle mérite bien une méditation à part.

1. ESSENCE DE LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME.

La victoire sur soi-même est simplement la force ou la violence morale que nous devons employer pour régler notre vie conformément à la raison et à la foi, pour remplir notre devoir, pour être ce que nous devons être. Elle s'appelle aussi mortification, renoncement, parce que, dans notre état de nature déchue, tout cela est impossible sans violence et contrainte.

L'objet de la mortification n'est pas la nature en elle-même, ni ses aptitudes, ni même les passions en tant que passions, mais seulement ce qu'il y a en nous de désordonné, c'est-à-dire de coupable, de dangereux, d'inutile.

Le but de la mortification n'est point d'affaiblir la nature, de la détruire, de l'endommager, mais au contraire de la rendre docile, utile, et persévérante au service de Dieu et de notre devoir (Cf. M I).

La mortification n'est pas une vertu spéciale, déterminée. Son objet est de réfréner les passions et c'est pourquoi elle entre dans toutes les vertus, surtout dans les vertus cardinales de force et de tempérance, parce que ces vertus ont elles-mêmes pour objet la répression des passions.

2. MOTIFS DE LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME.

a) Nous devons nous vaincre si nous voulons être des hommes nobles, dignes d'estime et heureux. Par suite de la faute originelle nous sommes pleins d'inclinations et de passions désordonnées. Or ces passions nous défigurent et nous avilissent. Elles sont, dans notre nature, ce qu'il y a de mesquin, de misérable, de faible, d'humiliant, d'hostile à Dieu; et elles altèrent en nous la belle et noble image de Dieu. Elles sont une tache et la cause de tous nos troubles, de tous nos maux intérieurs.

b) Deuxièmement, nous devons nous mortifier pour nous tenir éloignés du péché. Les passions dérégées viennent du péché et conduisent au péché. Elles tiennent notre intelligence et notre jugement en captivité; elles affaiblissent et tyrannisent notre volonté, elles nous induisent au péché et nous exposent à tous les maux dans le temps et l'éternité.

c) Troisièmement, nous devons nous vaincre pour acquérir des vertus. La vertu, en elle-même, est belle et agréable. Ce qui nous en éloigne, c'est précisément la difficulté, l'énergie, la force que demandent l'acquisition de la vertu, son maintien, son exercice, son perfectionnement. Alors, la mortification intervient, car elle n'est que la force morale nécessaire pour être ce que nous devons être. Dès lors, dans la mortification nous avons la clef de toutes les vertus.

d) Quatrièmement, nous devons nous vaincre pour remplir nos devoirs d'état. Là aussi il faut de la force, de l'énergie surtout pour vivre comme doit vivre un chrétien. Le caractère surnaturel du chrétien donne et exige une ressemblance plus haute et plus parfaite avec Dieu; il exige

des sentiments et une vie plus nobles, une mort plus complète aux convoitises déréglées de la nature : le chrétien doit vivre selon Dieu (*Rom.*, 8, 12-14).

e) Cinquièmement, nous devons nous vaincre pour obtenir des grâces, des consolations et des mérites pour l'éternité. La consolation céleste s'obtient difficilement sans le renoncement aux consolations temporelles et sensibles. A la fin de notre vie que nous reste-t-il de mérites pour le ciel, sinon ce que nous aurons sacrifié dans l'ordre temporel? Quels mérites et quelle gloire nous pouvons donc nous assurer par le renoncement aux joies terrestres, aux vaines joies de ce monde!

f) Enfin nous devons nous donner à la mortification pour ne point perdre le fruit entier des Exercices spirituels. Le renoncement à soi-même ou l'extirpation des passions déréglées est, dans le titre même des Exercices et dans la première Annotation, indiqué simplement comme le but prochain des Exercices eux-mêmes et, par conséquent, comme le devoir prochain de toute la vie spirituelle, si nous ne voulons perdre notre temps et notre peine et nous tromper nous-mêmes. C'est une maxime admise par tous les maîtres de la vie spirituelle.

Rien de tout ce que nous avons gagné jusqu'ici dans la première Semaine n'en viendra à l'exécution et n'aura de consistance, sans la résolution de nous vaincre nous-mêmes, sans la pratique de cette résolution. Sans mortification, nous ne servirons pas Dieu, nous ne serons pas dans l'indifférence à l'égard des créatures, nous ne fuirons pas le péché. Il faut dès lors admettre la conclusion : Qui veut atteindre le but doit fuir le péché; qui veut fuir le péché doit se renoncer et se mortifier.

3. QUALITÉS DE LA MORTIFICATION.

Pour atteindre le but par la mortification, elle doit avoir les qualités suivantes :

Premièrement, la mortification doit être pratiquée par principe, elle doit être systématique; en d'autres termes, il faut la pratiquer non pas en passant, occasionnellement, mais en vertu d'un principe établi. En nous, le mal est aussi, en quelque manière, à l'état de principe, de loi, d'inclination constante : il faut donc qu'il en soit de même pour le moyen que nous lui opposons, sans quoi le mal ne sera pas vaincu. Faisons-nous donc un principe, un

axiome de cette affirmation, que nous devons et que nous voulons vaincre.

Deuxièmement, la mortification doit être constante et persévérante. Elle doit s'étendre à toutes les passions, à l'intérieur et à l'extérieur, et se pratiquer sans interruption. Une seule passion suffit pour nous perdre. Tel un ténia, toute passion se renouvelle si l'on n'y prend garde. Une passion non mortifiée est, dans le combat pour la perfection, ce qu'est un corps d'armée ennemi ou une forteresse qu'on a laissés derrière soi.

Troisièmement, la mortification doit être offensive, c'est-à-dire volontaire et non pas simplement défensive, c'est-à-dire imposée par la nécessité. Il faut nous mortifier sur quantité de points et ne pas attendre d'y être contraints, sans quoi, souvent nous arriverons trop tard et nous ne vaincrons pas sur le point où nous devons nous vaincre. Ce caractère offensif rend la mortification facile, parce qu'elle nous maintient continuellement en exercice.

C'est ainsi qu'il faut nous y prendre pour la mortification, coûte que coûte. Elle est absolument nécessaire. Elle n'est point dangereuse, si l'on fait attention à son but et à son objet véritable; si l'on ne veut pas tout faire à la fois, si l'on veut se laisser guider. Bien plus, la mortification est facile quand on la pratique constamment et en vertu d'un principe, quand on prie et avec tant soit peu d'amour de Dieu.

Humilité.

Les méditations de la première Semaine ont ce résultat pour ainsi dire naturel de nous faire concevoir une juste appréciation de Dieu et de nous-mêmes. Elles établissent ainsi un solide fondement pour l'humilité. Une Instruction (ou lecture, ou considération) sur cette vertu est donc ici à sa place.

1. ESSENCE DE L'HUMILITÉ.

L'humilité rentre dans la vertu cardinale de tempérance et elle est une partie de la modestie intérieure. Elle est, particulièrement, une vertu de la volonté qui nous met en état de ne pas nous élever outre mesure au-dessus de nous, de ne point vouloir être, ou paraître ou entreprendre plus que nous ne sommes ou pouvons en réalité. Elle modère tous

les accès de l'orgueil qui toujours veut s'élever, paraître davantage et entreprendre plus qu'il n'est possible.

2. CONDITION ET PRATIQUE DE L'HUMILITÉ

1) *Condition : se connaître soi-même.*

Pour arriver à l'humilité; il y a une condition indispensable : il faut, à la lumière naturelle et à la lumière surnaturelle, se connaître véritablement soi-même, et, d'après cette connaissance, s'estimer à sa véritable valeur. Sous ce rapport, la première Semaine est d'une importance extrême. Elle est « le miroir fidèle »; elle nous met clairement et distinctement sous les yeux notre « *speculum natiuitatis* ».

Elle nous montre d'abord ce que nous sommes dans l'ordre naturel. La méditation sur le Fondement — bien plus, le premier mot de cette méditation — nous est une importante révélation de notre nature et de notre être tout entier. Nous ne sommes que des créatures : par conséquent fragilité, impuissance, néant. Par notre nature — permettons-nous cette comparaison — nous sommes des impotents sur des béquilles — et même sans point d'appui.

Cette révélation de nous-mêmes à nous-mêmes se prolonge dans la méditation sur nos propres péchés où nous considérons ce que chacun de nous est en comparaison avec tous les hommes et les anges, sous le rapport du corps, de l'âme, de l'intelligence, de la mémoire, de la volonté, du mérite et de la vertu. Partout des ombres épaisses et profondes!

Quelle pauvreté, quelle faiblesse, quelle nécessité extrême nous révèle, ensuite, la méditation sur la mort! Cette mort amène l'entière dissolution, la disparition complète. Pendant quelque temps on parle encore de nous; on nous juge; puis, c'est le silence. « L'homme passe comme une ombre » (*Ps.* 38, 7).

De même, la première Semaine nous montre ce que nous sommes dans l'ordre surnaturel. La grâce est une « création nouvelle » (*Galat.* 6, 15); tout ce que nous sommes dans cet ordre, tout ce que nous avons de dons surnaturels, *misericordie est Dei*, — tout cela est l'œuvre de la miséricorde de Dieu.

En outre, la méditation sur le Triple péché nous montre la possibilité et le triste fait du péché mortel, et cela chez les créatures les plus excellentes — nos premiers parents et les anges. La méditation sur nos propres péchés nous ap-

prend ce qu'il en est de nous sur ce point. Et que nous enseigne tout d'abord l'enfer, si nous avons péché gravement? Un péché grave ne renferme-t-il point la folie la plus grande, le manque de caractère, la déloyauté, la bassesse, l'ingratitude? Est-il rien de plus déshonorant que d'être « un échappé de l'enfer? »

2) *Pratique de l'humilité.*

Tel est donc le fidèle miroir que la première Semaine met sous nos yeux : tel le fidèle conseiller qui nous dit ce que nous sommes, à proprement parler. Nous voyons ainsi combien de motifs nous avons d'être humbles et comment nous pouvons pratiquer cette humilité. Nous devons, avant tout, avoir de nous une basse opinion, et être contents si d'autres partagent cette même opinion; nous ne devons point chercher à briller, à nous mettre en avant, mais, en toute vérité, nous faire dignes de mépris en montrant, à l'occasion, le peu que nous sommes. La simple connaissance de nous-mêmes, que nous donne la première Semaine, est déjà le fondement de tout acte d'humilité. Et nous ne devons pas quitter la première Semaine sans avoir établi, pour la vie entière, un solide fondement de cette vertu.

3. MOTIFS

Divers motifs nous engagent à régler et à diriger notre vie en toute humilité, d'après cette connaissance de nous-mêmes.

Premièrement, nous vivons ainsi dans la vérité. L'humilité n'est autre chose que la vérité : sans quoi nous ne sommes nous-mêmes que mensonge, objet de raillerie, objet d'abomination devant Dieu.

Deuxièmement, par cette humilité, nous acquérons un grand avantage pour toute notre vie spirituelle. Combien de fautes disparaissent grâce à l'humilité : négligence dans la prière, difficulté à se soumettre à ce que Dieu nous demande, indépendance, plaintes contre les Supérieurs, affirmation de nos droits prétendus; — et, à l'égard du prochain, impatience, jalousie, médisance, esprit de critique; — envers nous-mêmes, mécontentement causé par notre situation ou notre emploi, susceptibilité, attachement aux honneurs, crainte de l'insuccès, découragement dans la vie spirituelle. Combien la vie de sacrifice devient facile lorsqu'on a pour soi-même de la haine, lorsqu'on n'oublie jamais

qu'on a mérité l'enfer! Alors seulement Dieu nous accorde des dons particuliers, des grâces spéciales; autrement nous abusons de tout.

Troisièmement l'humilité est belle, touchante, noble : elle est la meilleure disposition d'esprit et de cœur pour comprendre et imiter la vie du Sauveur. C'est alors qu'on marche à sa suite volontiers et avec générosité.

Modèles de pénitence.

L'ENFANT PRODIGE (*Luc 15, 11-32*).

Le Sauveur lui-même raconte cette parabole pour nous exhorter tous à la pénitence. Elle contient plusieurs beaux motifs de faire pénitence. Nous en ferons donc l'objet de nos réflexions (prière ou méditation).

Oraison préparatoire, comme à l'ordinaire.

Premier prélude : Ayez sous les yeux la parabole de l'Enfant prodigue.

Deuxième prélude : Demander la grâce, en rapport avec le sujet.

1. ÉGAREMENTS DU FILS.

La parabole nous les décrit ainsi: « Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. Et le père leur fit le partage de ses biens ».

« Peu de jours après, le fils le plus jeune, ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger, fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays-là et il commença à tomber en nécessité. Il s'en alla donc et s'attacha au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Et là, il eût été bien aise de remplir son ventre des écoses que les pourceaux mangeaient, mais personne ne lui en donnait, » (*Luc 15, 11-17*).

1. Considérez la faute du Prodiges et comparez à cette faute vos propres péchés envers Dieu.

a) Quelle injustice l'Enfant prodigue commet envers son père en réclamant de lui la part de son héritage! Il y avait là un manque de respect, un manque d'égards et une insolence.

b) Combien impardonnable, en outre, le gaspillage de ces

biens eux-mêmes qui, sans doute, ont coûté au père beaucoup de soucis et de travail!

c) Enfin, quel excès, quelle immoralité dans la conduite! Et toutes ces offenses viennent d'un être très cher à l'offensé, d'un être qui lui tient de près, d'un fils!

2. Considérez les suites de ces égarements.

D'abord, disette et pauvreté amères;

Puis, perte de la liberté : le Prodigue doit s'engager comme mercenaire;

Enfin, avilissement et abandon. Le maître l'envoie à la campagne, pour y garder les pourceaux — c'était, pour les juifs, le dernier degré de l'humiliation, de la dégradation, de la démoralisation.

3. Causes de ces égarements : la légèreté de la jeunesse : il était « le plus jeune »; puis l'amour de la liberté; enfin, l'ennui et la crainte de ne pouvoir être heureux dans la maison de son père.

C'est bien l'image parfaite de la misère du pécheur dans sa pauvreté, dans son avilissement, dans son malheur, avec la dette et le poids du péché, et de l'injustice et de l'ingratitude envers Dieu!

Considérez chacun de ces points en particulier et faites la comparaison avec votre passé qui n'est peut-être pas moins coupable. Excitez en votre cœur des sentiments en rapport avec vos réflexions et priez.

2. PÉNITENCE ET RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE.

« Entin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il chez mon père de serviteurs à gage qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut! et moi, je meurs ici de faim. Il faut que je parte et que j'aille trouver mon père et que je lui dise : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. — Il partit donc et vint trouver son père » (*Luc 15, 17-20*).

1. Considérez l'occasion de la pénitence; c'est la solitude et la réflexion. L'amère nécessité, la croix qui l'accable, le contraignent à rentrer en lui-même. Il le fait, il compare l'état présent à l'ancien, et il se repent. Il se rappelle son père, sa bonté, son amour; et cette pensée lui donne l'espoir du pardon.

2. Considérez le retour du Prodigue. Sa pénitence est très bien décrite et offre le modèle d'une conversion parfaite.

a) Il prend la ferme résolution de partir et de sortir de sa misère.

b) Le motif, c'est l'amour pour son père : « Il faut que j'aille trouver mon père ».

c) La persévérance ne laisse rien à désirer. Il ne tient compte ni de la longueur, ni de la difficulté de la route, ni de l'humiliation du retour à la maison paternelle.

d) Il confesse sa faute comme un véritable péché et il est prêt à tout châtement, si humiliant qu'il puisse être. Il est content de servir son père comme serviteur à gages; il ne réclame rien des biens paternels.

La pénitence est parfaite, belle, touchante. Un cœur si noble mérite le pardon; en même temps il nous excite à imiter cet exemple.

3. L'ACCUEIL FAIT PAR LE PÈRE.

« Lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut et en fut touché de compassion; et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa. Son fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. — Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez; et mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures à ses pieds; amenez aussi le veau gras et le tuez; mangeons et faisons bonne chère, — parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. — Ils commencèrent donc à faire festin » (*Luc 15, 21-24*).

Considérez la bonté et l'amour du père du Prodigue et n'oubliez point que c'est une faible image de la bonté et de l'amour du Père céleste. Considérez :

1. *L'accueil affectueux.*

Le père reconnaît aussitôt son malheureux enfant et il se hâte lui-même à sa rencontre.

2. *Le pardon entier.*

Le père pardonne aussitôt et il oublie toutes les offenses; il comble son enfant des témoignages de sa tendresse; il ne le laisse pas parler davantage et, par un baiser, arrête sur les lèvres du coupable la confession de la faute.

3. *Compensation parfaite.*

Sans retard il rend à son fils tout ce qui a été perdu et il le rétablit dans son ancien état; il lui rend :

Sa fortune, en le revêtant de ses vêtements de fête;

Ses droits de naissance, par l'anneau;

La liberté et la noblesse, par les chaussures — car les esclaves marchaient pieds nus.

Enfin, toutes ces choses le père les fait avec joie et de tout cœur; et il donne une preuve indubitable de cette joie et de cette sincérité par le festin magnifique qu'il fait préparer, et par la manière dont il défend le fils retrouvé contre l'indifférence et le dépit du frère aîné.

Considérez comment, dans tous ces traits, se révèle la miséricorde de Dieu. Ou plutôt, il n'y a là qu'une ombre de cette miséricorde. Elle n'accueille pas seulement le pécheur, elle ne se contente pas de lui rendre tout : elle le cherche sur tous les chemins par ses grâces réelles et efficaces sans lesquelles la pénitence et la conversion ne seraient pas possibles. Elle couronne son œuvre par l'accueil le plus bienveillant, en rétablissant le coupable dans son précédent état de grâce et d'amour.

Comprenez bien comment, après une bonne confession (durant les Exercices), tous ces biens vous ont été accordés. L'amour de votre Père, amour fidèle, tendre, bienfaisant vous entoure et vous protège. Ne pouvez-vous pas, ne devez-vous pas être dans la joie? les sentiments de reconnaissance et d'amour dont le Prodiges vous a donné l'exemple ne doivent-ils pas être les vôtres?... Ces sentiments, exprimez-les, vers la fin de la méditation, dans un affectueux colloque avec votre Père céleste (Le Ps. 115, *Credidi, propter quod...*; ou le Ps. 102, *Benedic, anima mea* — peuvent trouver ici leur application.

Saint Pierre.

(Luc 22, 54-62).

Oraison préparatoire; comme à l'ordinaire.

Premier prélude. Avoir présent à l'esprit et au cœur le court récit de l'Évangile racontant le reniement de saint Pierre.

En voici le résumé. Pierre est introduit par Jean dans la cour de Caïphe et il s'assied près du feu. Une servante lui demande s'il n'est point du nombre de ceux qui suivent le Nazaréen; et, peut-être au même moment, une autre servante dit qu'il en est réellement. Pierre répond qu'il ne comprend pas ce qu'elles disent, qu'il n'est pas du nombre de ces hommes, qu'il ne connaît pas le Nazaréen. Comme il

sortait de la cour, il est interpellé par une servante et par quelqu'un du groupe affirmant que, certainement, il est avec Jésus. Pierre nie avec serment qu'il le connaisse. Revenu du vestibule dans la cour il est pris à part une troisième fois et, à ce qu'il semble, coup sur coup par trois des assistants affirmant qu'il est galiléen, comme sa langue le prouve, et qu'on l'a vu dans le Jardin des Oliviers au moment de l'arrestation de Jésus. Pierre répond alors avec serment et imprécations contre lui-même qu'il n'en est pas ainsi et qu'il ne connaît pas l'homme dont ils parlent. — Tel est à peu près le récit historique de la chute de Pierre.

Deuxième prélude. Représentez-vous la cour de Caïphe, comme si vous étiez présent à ce qui s'y passe.

Troisième prélude. Demandez la grâce d'une conversion entière, d'une véritable contrition, des larmes de repentir pour pleurer avec Pierre.

1. LA CHUTE DE SAINT PIERRE

Considérez le péché de saint Pierre et sa malice; puis, sous le regard de Dieu, comparez ce péché avec les vôtres.

Pierre a renié trois fois son Seigneur et Maître.

a) Que de choses en ces quelques mots! Misérable respect humain et lâcheté; puis un mensonge, une protestation fausse et un faux serment; une imprécation contre soi-même et un injurieux reniement du Seigneur.

b) Et qui donc agit ainsi? Celui qui jure faussement, proteste faussement et ment ainsi, c'est Pierre, le chef des disciples, le chef des Apôtres, le futur Pape!

c) Et à l'égard de qui se conduit-il de la sorte? qui affirme-t-il ne pas connaître? Son meilleur ami, son plus grand bienfaiteur, son Maître, celui qu'il voulait suivre jusque dans la mort, pour lequel il a tiré le glaive — son Seigneur et son Dieu, dont tant de fois il a solennellement confessé la Divinité devant les autres.

d) Enfin, devant qui ce reniement? devant des valets, des servantes, des gens de rien. Que sont donc les hommes, même les meilleurs?

On voit en outre la profondeur de la chute quand on pense à quel point ce reniement fut injurieux et douloureux pour le Seigneur. Quelle souffrance pour un ami, pour un maître, pour un bienfaiteur, d'être méconnu et renié! Et dans quelles circonstances? On a vendu et trahi le Sauveur: tous ensemble l'ont abandonné, et le premier de ses dis-

ciples et de ses Apôtres le renie et affirme par serment qu'il ne l'a point connu! Quelle cruelle souffrance pour le Sauveur et jusqu'où n'est-on pas allé! Comme Pierre ajoute encore aux souffrances de son Maître! Quelle chute lamentable!

2. CAUSES DE LA CHUTE

Une des causes de la chute fut certainement la négligence de la prière, malgré les puissants avertissements reçus du Seigneur dans cette soirée.

Deuxième cause : la confiance en soi-même, la présomption. Pierre pense qu'à son amour tout est possible, qu'une infidélité est impossible. C'est bien son caractère!

Enfin, l'irréflexion avec laquelle il s'est exposé au péril sans nécessité.

Sans doute on pourrait faire valoir des circonstances atténuantes : la part affectueuse qu'il prenait au sort du Sauveur, son amour pour lui, le désir de savoir ce qu'il devenait. — En outre, les événements de cette nuit, événements inattendus et qui se succédaient si brusquement, avaient assurément troublé Pierre au point de le livrer à ses impressions du moment. — Enfin, l'entourage menaçant, les paroles et les gestes bien propres à l'intimider, les assauts portés coup sur coup ébranlèrent son courage et troublèrent sa présence d'esprit. Assurément l'angoisse, l'affliction et le trouble, la lassitude, l'épuisement des forces physiques et spirituelles entrèrent pour beaucoup dans la chute. Mais, malgré tout, cette chute fut profonde et lamentable.

3. LA PÉNITENCE DE SAINT PIERRE

1) *Un regard de grâce, d'amour, de vie.*

Considérer d'abord comment et de quel côté la pénitence a commencé? C'est le Sauveur lui-même qui en a été le principe et la cause. Le Sauveur jusqu'alors silencieux, comme insensible à tout ce qui se passait autour de lui; le Sauveur qui, même devant ses bourreaux, est resté calme, se tourne maintenant vers Pierre et il le regarde! Un prêtre, un Apôtre est en danger de se perdre — le Sauveur ne peut rester indifférent. Il jette un regard sur Pierre. Dans quelle intention? pour punir, pour condamner? regard de reproche, d'indignation, regard menaçant de la peine de

mort? Non : regard de vie et de grâce. Que dit-il? « Pierre, pourquoi es-tu venu? Ne me connais-tu pas? Ne sais-tu point qui je suis? Ne vois-tu pas l'abîme où tu vas te jeter? Ne désespère pas! Je suis là, c'est moi. Tout ce que j'avais prédit est arrivé. Aie confiance; j'ai prié pour toi. Je vais tout à l'heure mourir pour tes péchés. Toi, vis et confirme tes frères. » Durant sa vie, le Sauveur a souvent jeté sur les pécheurs des regards puissants et affectueux tout ensemble; mais jamais un regard pareil à celui-ci. C'était une grâce puissante : d'un pécheur elle fait un saint. Pierre reconnaît l'effroyable abîme dans lequel il est tombé; mais il voit la main qui le retient, la même main qu'il a serrée sur la mer de Galilée et qui l'a sauvé des flots. Il saisit cette main et elle le retire de l'abîme. Il serait juste, ici, de nous agenouiller et de baiser le sol où ce regard est tombé. Il est pour nous, ce regard. Que seraient devenus et Pierre et tant d'autres prêtres si ce regard du Sauveur ne s'était pas arrêté sur Pierre? Sachons donc le comprendre et prenons courage et confiance. Qui donc désespérerait encore? Un tel regard tombe souvent sur les âmes au cours des Exercices.

2) *Larmes de repentir, d'amour, d'espérance.*

Ce regard, Pierre l'a compris, et il le prouve par ses actes complètement, généreusement. Sa conscience lui reproche vivement sa faute et il pleure, — larmes de repentir, de confiance, d'amour. Aussitôt il se lève et s'éloigne du danger. Pierre, maintenant, est humble jusque dans son amour. Lors de l'apparition sur les bords du lac, il n'ose plus affirmer qu'il aime le Seigneur plus que les autres. Il n'oublie plus son crime. Le jour, il accomplit sa tâche de pasteur des âmes; la nuit, il se lève pour pleurer sa chute à ce point que, d'après une légende, l'abondance de ses larmes a creusé des sillons dans ses joues. C'est là sa pénitence apostolique. L'humilité et le repentir sont le fondement de ses œuvres : rien pour lui n'est de trop, ni les voyages, ni les labeurs, ni les persécutions. Vieillard, c'est avec humilité et constance qu'il subira le martyre pour le Christ.

Si vous avez péché comme Pierre, comme Pierre faites pénitence. Repentez-vous comme lui; aimez comme lui; expiez et réparez comme lui.

DEUXIÈME SEMAINE

I. Le Règne de Jésus-Christ

« Ceux qui sont animés du désir de pratiquer un dévouement plus grand (envers le Christ-Roi) et de se montrer insignes dans tout le service du Roi éternel... feront des offrandes d'une valeur plus haute et d'une importance plus grande. »

(Méditation sur le Règne de Jésus-Christ, 2^e Partie, 3^e point.)

Contemplation du Règne de Jésus-Christ.

Livre des Exercices :

Appel d'un Roi temporel (qui) sert à contempler la vie du Roi éternel.

Que la prière préparatoire soit la prière habituelle.

Premier prélude. Il consiste en une composition de lieu, à se représenter le lieu : Ici, avec les yeux de l'imagination voir les synagogues, les villes et les bourgades à travers lesquelles prêchait le Christ notre Seigneur (1).

Deuxième prélude. Demander la grâce que je veux (désire). Ici, demander à notre Seigneur la grâce que je ne sois point sourd à son appel, mais prompt et diligent à accomplir sa très sainte volonté.

PREMIÈRE PARTIE

Parabole du roi terrestre.

Livre des Exercices :

1^{er} Point. Me mettre devant les yeux un Roi terrestre, élu par Dieu notre Seigneur lui-même, et à qui tous les princes et tous les chrétiens témoignent respect et obéissance.

(1) *Math.* 9, 35; 10, 11; 21, 2; *Jean* 7, 42; 11, 1 sqq.

2^e Point. Remarquer comment ce Roi parle à tous les siens, leur disant : « Ma volonté est de soumettre la terre entière des infidèles; donc celui qui veut venir avec moi, doit se contenter de la même nourriture que moi et aussi de la même boisson et du même vêtement. Pareillement, il doit peiner, comme moi, pendant le jour et veiller la nuit, etc., afin qu'ensuite il partage avec moi la gloire, comme il a partagé les fatigues.

3^e Point. Considérer ce que les bons sujets doivent répondre à un Roi si libéral et si humain, et, par conséquent, combien, si quelqu'un n'acceptait pas la demande d'un tel Roi, il serait digne d'être blâmé par le monde entier et d'être regardé comme méchant (lâche) chevalier (soldat).

Commentaire.

1) La personne et les qualités du Roi. — Ce Chef est un homme, il partage avec nous la nature humaine, il nous touche de près : ce qui fait naître la confiance et l'amour.

C'est un Roi établi par Dieu, réellement Roi par la grâce de Dieu : il commande en vertu d'une autorité divine. En outre il est, par ses qualités personnelles, bon, humain et libéral (*humanus et liberalis*), donc royalement doué au point de vue du caractère.

Enfin, c'est un Chef grand et puissant; tous les princes chrétiens, tous les chrétiens lui doivent respect et obéissance et Dieu les envoie à lui. Il est donc, sous tous rapports, une Majesté digne de révérence et de respect, c'est un Chef dans le sens le plus vrai et le plus élevé du mot.

2) La cause, le plan du Roi, se révèlent dans son appel à ses sujets. Plan grandiose et sublime : le Roi veut soumettre au Christ tout le monde païen et constituer un empire universel chrétien.

Plan juste et saint : il vient de Dieu, il a pour but la gloire de Dieu et le bien des hommes.

Plan raisonnable et acceptable pour tous, car ils auront à partager avec le prince le travail et la lutte, mais aussi le butin de la victoire. Enfin, plan glorieux, car la victoire est certaine et promise par Dieu.

3) Si les sujets veulent prendre une décision raisonnable

et noble, ils doivent s'engager aussitôt et accepter les propositions d'un prince si bon et si magnanime. Faire autrement serait manque d'intelligence, paresse et lâcheté. On s'attache à un Chef dans des circonstances bien plus défavorables : que ne ferait-on pas si l'appel venait d'un Chef pareil et dans de telles conditions! — Quel enthousiasme, quelle joie dans le sacrifice chez les âmes héroïques!

DEUXIÈME PARTIE

Application de la parabole au divin Sauveur.

Livre des Exercices :

La seconde Partie de cet Exercice consiste à faire à Jésus-Christ notre Seigneur, suivant les trois points ci-dessus, l'application de l'exemple susdit du Roi temporel.

1^{er} Point. Si, déjà, nous considérons (nous jugeons digne de considération, d'attention) un tel appel du Roi temporel, combien plus est-ce une chose digne de considération de voir Jésus-Christ notre Seigneur, Roi éternel (1) et, devant lui, le monde entier qu'il appelle (tout entier) et chacun (des hommes) en particulier, leur disant : « Ma volonté est de soumettre le monde entier (2), et tous les ennemis (3), et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père (4); par conséquent, celui qui veut venir avec moi doit se donner de la peine avec moi (5), afin que, de même qu'il m'a suivi dans la peine avec moi (dans les travaux), il me suive aussi dans la gloire (6) ».

2^e Point. Considérer que tous ceux qui ont du jugement et la raison (saine) s'offriront tout entiers à ces labeurs.

3^e Point. Ceux qui sont animés du désir de pratiquer un dévouement plus grand (envers le Christ-Roi) et de se montrer insignes dans tout le service de leur Roi éternel et Seigneur universel, ne s'offriront pas seulement tout entiers

(1) Cf. 2 *Reg.* 7, 12-13, 16; *Ps.* 2, 6-12; 28, 28-38; *Marc.* 16, 19; *Joann.*, 18, 36, 37, etc...

(2) Cf. *Ps.*, 21, 28-29; *Dan.*, 7, 13-14; *Matth.*, 28, 18-20; *Marc.* 16, 15-16.

(3) Cf. *Ps.*, 109, 1-2, 5-6.

(4) Cf. *Luc.* 24, 26.

(5) *Matth.*, 10, 24-25, 38; 16, 24; *Marc.* 8, 34; *Luc.* 6, 45; 9, 23; 14, 25; *Joann.*, 13, 15; 15, etc...

(6) Cf. *Matth.*, 16, 27; *Luc.* 22, 28-30; *Rom.*, 2, 6; 8, 17, etc...

au travail, mais, agissant contre leur propre sensualité et contre l'amour charnel et mondain, ils feront des offrandes d'une valeur plus haute et d'une importance plus grande (1).

Commentaire : Et si un appel de ce genre nous est fait par le Christ notre Seigneur, combien plus encore mérite-t-il que nous le considérions et l'acceptions! Afin de nous en convaincre, appliquons au divin Sauveur l'appel du Roi terrestre selon chacun de ses trois Points et voyons combien l'appel du Sauveur est incomparablement préférable.

1. LA PERSONNE DE JÉSUS, NOTRE ROI.

(1^{er} Point et 1^{re} moitié de la 2^e Partie.)

En ce qui concerne la Personne, tout d'abord celui qui, ici, nous appelle est, lui aussi, un homme, possédant une véritable nature humaine avec chair et sang comme nous-mêmes.

Mais quelle magnifique nature humaine! quel charme et quelle majesté! quel esprit puissant et excellent! comme son Cœur est noble, fort, courageux, magnanime, oublieux de soi-même, bienfaisant pour chacun de ses sujets! Il est né Roi des cœurs, Roi de l'univers entier.

Troisièmement, il réunit en lui toutes les dignités les plus hautes. Il est Docteur et Prophète, Roi et Grand Prêtre, Chef et Médiateur de toute l'humanité. Il n'est pas seulement un roi terrestre, mais un Roi éternel. Le ciel et la terre sont à lui.

Enfin, il n'est pas seulement le premier, le plus excellent, le plus puissant de tous les êtres créés : il est bien davantage, il est Dieu. Que signifie donc cette auréole d'or autour de sa tête? Dès lors, nous ne devons pas simplement admirer, aimer : nous devons adorer. En lui nous avons notre but suprême, notre fin dernière. Il est notre Créateur, notre Seigneur, notre souverain Bien. Donc, en lui, aucun

(1) Cf. *Luc*, 18, 28-30; *Act.*, 4, 34-37; 1 *Cor.*, 7, 32-38; *Phil.*, 3, 7-8 etc...

désaccord entre le service de Dieu et le service de l'homme, entre le droit de Dieu et notre bien. Le servir c'est servir Dieu et, en même temps, faire notre salut. Où donc trouverons-nous un Maître semblable? Et tout cela est d'une vertu et d'une réalité infiniment plus grandes et plus magnifiques que tout ce que nous pouvons penser. Dès lors, que mérite un tel Maître?

2. LE PLAN DE JÉSUS-CHRIST.

(1^{er} Point, 2^e moitié de la 2^e Partie.)

Afin de voir clairement la cause à laquelle le Seigneur veut nous gagner, nous devons bien comprendre les plans et les intentions qui sont le but de sa venue et ce qu'il voulait ici-bas. Assurément ce ne peut être que quelque chose de grand et d'élevé. Que se proposait l'Homme-Dieu sur cette terre? Il voulait la gloire et la glorification de Dieu, parce qu'il n'est rien de plus grand et parce que, en définitive, une créature ne doit pas aspirer à autre chose. Il voulait la glorification de Dieu comme Dieu la veut, par le salut et le bonheur des hommes. Il voulait les rendre bons et heureux : individus, familles, Etats, pour le temps et pour l'éternité. Par le bonheur temporel il veut les conduire à la félicité éternelle. C'est pourquoi il voulait avant tout les affranchir de la domination du péché, des passions et de Satan, rendre leur liberté durable et la protéger par la loi de Dieu et par l'institution d'une grande Société, par l'union dans un Royaume universel qui embrasserait tous les peuples et tous les temps. Royaume de la véritable crainte de Dieu, de mœurs pures, de paix, de bonheur, qui se transfigurerait un jour en un Royaume éternel, le Ciel. Pour fonder ce Royaume, le Christ est venu et il l'a établi dans l'Eglise catholique. Tel a été le but de sa vie, de ses enseignements, de ses exemples de vertu, de ses fonctions, de l'institution des sacrements, de sa Passion et de sa mort. Mais il n'a pas voulu fonder ce Royaume sans la

coopération des hommes. C'est pourquoi il a appelé les Apôtres, il les a choisis pour les associer à ses plans et à sa puissance; il en a fait le fondement de ce Royaume et leur en a donné le gouvernement. Par eux et par leurs successeurs ce Royaume doit se maintenir sans cesse, se défendre, s'étendre, et tout homme est appelé à collaborer à cette mission dans la mesure de son pouvoir et selon sa situation. Tous les hommes, comme chacun d'eux, doivent avec sa foi et ses préceptes et avec le secours de sa grâce, accueillir et établir en eux-mêmes ce Royaume, par conséquent, appartenir à ce Royaume; ils doivent, dans la mesure où Dieu le veut et selon leurs propres capacités, coopérer soit médiatement soit immédiatement à l'établissement de ce Royaume dans le cœur des autres. Et pour qu'il en soit ainsi, nous devons entreprendre le combat contre le péché et les passions, poursuivre ce combat et coopérer au salut des autres et à l'extension du Règne de Jésus-Christ — telle est, à grands traits, la cause à laquelle le Sauveur nous appelle — c'est l'imitation de Jésus-Christ.

3. LA RÉPONSE DES SUJETS.

(2^e et 3^e Points de la 2^e Partie.)

Relativement à la réponse des sujets à cet appel du Seigneur, il faut remarquer qu'il y a diverses manières et divers degrés dans le dévouement que l'on met à servir un parti que l'on a choisi ou à combattre dans une expédition militaire. Les uns, en effet, se contentent de partir en expédition, ils se bornent à faire leur service, à souffrir quelque chose; d'autres se dévouent entièrement à la cause qu'ils ont embrassée, ils en sont les partisans et les défenseurs pleins d'enthousiasme; ils lui consacrent leur fortune et leur vie; avec elle, ils triomphent ou ils succombent. Partout, on rencontre plus ou moins d'initiative, plus ou moins de tactique défensive et offensive. — Il en est de même dans l'imitation de Jésus-Christ : là aussi, il y a divers

degrés de zèle et de dévouement. Les uns se bornent à observer les commandements dans la mesure où cela leur est nécessaire pour leur salut et qui, d'ailleurs, est pour eux une obligation. D'autres, au contraire, veulent faire davantage; ce qui les anime, c'est l'amour même de Dieu; ils songent moins à eux-mêmes, à leur intérêt personnel : ils veulent observer les commandements de Dieu, mais les observer parfaitement; ils veulent mettre en pratique les enseignements du Sauveur, ceux en particulier du Sermon sur la montagne, autant que la générosité de leur cœur et leur spontanéité leur permettent d'en reproduire le sublime idéal. La noblesse de leur cœur les pousse à donner à Jésus tout ce qu'ils peuvent : ils s'inspirent de l'amour de Dieu et non pas seulement des préceptes (1), pour suivre les conseils évangéliques. Et ces conseils donnés par le Sauveur sont nombreux et se rapportent à tous les commandements. Le Sermon sur la montagne tout entier n'est pas autre chose que le code de la perfection. Là, Jésus nous montre jusqu'où nous pouvons aller dans notre amour pour lui.

Cette observance parfaite des commandements de Dieu, cette fidélité généreuse à suivre les enseignements de l'Evangile, tous les hommes, et dans tous les états, peuvent y tendre et y arriver — laïques et prêtres, séculiers ou réguliers, pauvres et rois, hommes et femmes. A tous s'adresse l'invitation du Christ : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Matth.*, 5, 48). Les moyens d'atteindre un but si élevé sont nombreux et variés. Les religieux s'obligent par vœu à y tendre, conformément à leur Règle, par

(1) Lorsque, dans les écrits ascétiques, il est question des « conseils » par opposition aux « commandements », le mot « commandement » doit se prendre dans le sens de « précepte, ordre », ou en d'autres termes pour l'observance de la loi de Dieu en tant qu'elle oblige strictement sous peine de péché, et non pas seulement qu'elle est conseillée et que son exécution parfaite est laissée à la spontanéité de chacun et à son désir plus ou moins grand de tendre à l'idéal.

l'observance des trois conseils évangéliques. Par la pauvreté volontaire, par la chasteté perpétuelle, par l'obéissance parfaite ils écartent les obstacles que rencontreraient la pratique de l'amour de Dieu et l'aspiration de leur cœur à s'élever à Dieu. Leur âme est embrasée du feu divin de l'amour généreux. Ils veulent, s'ils sont fidèles à leur vocation, suivre sans répit, sans réserve, l'Evangile dans son idéale beauté; et c'est pourquoi ils choisissent les moyens les meilleurs pour atteindre plus sûrement, avec plus de facilité et de rapidité, le but de leurs aspirations qui est d'appartenir à Jésus. Mais, dans le monde même, il ne manque pas d'âmes nobles et généreuses qui, par d'autres voies, tendent à ce but, et veulent arriver au sommet de la sainteté et de la perfection en se conformant à l'Evangile *sine glossa*, comme le dit saint François d'Assise, sans restrictions, sans ergoter.

Et, maintenant, votre Roi Jésus, votre Sauveur vous appelle de nouveau à cette parfaite observance de l'Evangile, à ce suprême degré du dévouement et de la fidélité à le suivre comme votre Chef.

Et en quoi définitivement consistent ce dévouement et cette fidélité? dans l'offensive, dans la résolution bien volontaire de pratiquer le renoncement à soi-même, de vaincre la sensualité, l'amour du monde et de la chair, dans ce qu'on nomme l'*agere contra*, dans la lutte aussi énergique que possible contre les ennemis de l'amour de Dieu, et cela par amour pour Dieu.

Il est manifeste que saint Ignace nous exhorte à nous élever jusqu'à ce degré en nous signalant par un plus grand dévouement; et les motifs suivants peuvent utilement faire l'objet de nos réflexions.

Le premier est le Sauveur, l'excellence de sa Personne, l'honneur et la joie d'être à ses côtés, de s'affirmer auprès de lui, d'être son ami, son confident, l'instrument de ses desseins pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Quel n'est pas l'attrait que peut exercer sur les hommes le charme d'une personnalité! — Le deuxième motif est la

cause même, l'entreprise du Sauveur, la grandeur, la noblesse, la justice de ce plan : dans sa nature, dans son but, dans ses moyens tout est irréprochable. — En outre, c'est la nécessité de prendre une décision; il faut choisir entre l'une ou l'autre; impossible de rester neutre, impossible de se tenir dans l'expectative ». *Qui non est mecum, contra me est, et qui non colligit mecum, dispergit* » : « Celui qui n'est point avec moi est contre moi et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe » (*Luc*, 11, 23). D'un côté le royaume de Dieu, de l'autre le règne du monde! — Enfin c'est la certitude que la cause triomphera. La victoire est assurée, tout recevra sa récompense; promesses que le monde ne peut faire parce qu'il n'a, pour cela, ni le savoir, ni la volonté, ni le pouvoir. Donc tous les sacrifices auront leur récompense entière et éternelle. — Le troisième motif est l'exemple des saints. Le Sauveur a trouvé des partisans et des sujets fidèles. De quelle magnifique cour n'est-il pas entouré! Tous les temps, tous les peuples y figurent et c'est l'élite de l'humanité. Comme les saints ont répondu à son appel! Avec quelle fidélité et quelle grandeur d'âme ils ont suivi leur Chef! Et qu'ils sont magnifiquement récompensés! Ce qui leur a valu cette grandeur et cette gloire, c'est leur amour pour leur Maître et pour son Royaume, l'Eglise. Tel est l'esprit des saints. Prenons donc une noble et généreuse résolution et mettons-nous aux ordres du Sauveur en tout ce que demande la perfection de notre vocation.

Nous terminerons par un colloque qui sera comme une consécration solennelle de nous-mêmes au Sauveur et nous pouvons, dans ce but, prendre les paroles du Livre des Exercices :

« Eternel Seigneur de toutes choses, avec votre faveur et votre secours je vous fais mon offrande devant votre Bonté infinie et en présence de votre glorieuse Mère et de tous les saints et saintes de la cour céleste, (protestant) que je veux et désire et que c'est (là) ma détermination délibérée — pourvu que ce soit (pour) votre plus grand service et votre (plus grande) gloire, — vous imiter en supportant

toutes les injures, tous les mépris et toute pauvreté, soit actuelle, soit spirituelle, si votre Majesté très sainte veut me choisir et me recevoir pour une telle vie et un tel état. »

Répétition de la Contemplation.

(Développement de la 2^e Partie)

1. LA PERSONNE DU CHRIST.

Encore une fois jetons un regard sur la magnifique personnalité du Sauveur. Notre cœur humain, aimant, assoiffé d'amour y trouvera son profit. Nous voulons toujours avoir quelque chose qui nous attire, nous donne de la joie, nous inspire de l'enthousiasme; quelque chose qui satisfasse notre intelligence, notre cœur, notre imagination. Cet objet que nous cherchons, le voici. Que pouvons-nous lui comparer? par quoi le remplacerions-nous? « Il est le Prince des rois de la terre, qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang » (*Apoc.*, 1, 5). « Il a sur la tête plusieurs diadèmes... Sur ses vêtements et sur sa cuisse il est écrit : Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (*Apoc.*, 19, 12, 16). » Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin... Je suis le rejeton et le fils de David, l'étoile brillante du matin » (*Apoc.* 22, 13, 16). Voir aussi le Psaume 44 qui nous représente le Christ dans la beauté, l'éclat et le charme de son extérieur, dans la justice et la sainteté de sa Personne, dans sa puissance victorieuse de ses ennemis et, enfin, dans la magnificence éblouissante de sa cour.

2. LA CAUSE DU CHRIST.

La cause à laquelle le Sauveur veut nous associer, les plans qu'il nous invite à réaliser avec lui constituent le programme le plus glorieux et le plus grandiose auquel nous puissions conformer notre vie. C'est simplement le programme de l'Homme-Dieu dans sa vie, le plan de Dieu lui-

même : glorifier Dieu par le salut des hommes; après avoir établi en soi-même le Règne du Christ, vaincre le péché et les passions; consacrer son travail, ses fatigues, sa mort à défendre ce Royaume, à l'étendre, à l'établir dans le cœur des hommes. Peut-on se proposer un but plus noble, plus sublime que la gloire de Dieu et le salut des hommes? — Que les hommes seraient heureux dans ce monde, s'ils acceptaient les enseignements de Jésus et la loi de Jésus! — Y a-t-il, d'autre part, moyens plus nobles, plus irréprochables que le travail, les fatigues, le détachement, la donation de soi-même jusqu'à la mort! — Pouvons-nous, en outre, faire ces sacrifices pour une cause plus digne que la défense et la propagation du Règne de Jésus-Christ et de l'Eglise? Qu'il est grand et glorieux ce Royaume, et dans son Chef, et dans sa puissance et son extension, et dans sa constitution et dans son histoire! N'est-ce pas l'histoire des luttes et des victoires les plus glorieuses, des entreprises les plus utiles en faveur du véritable bien de l'humanité? Combien glorieux, enfin, ce Royaume dans son éternelle durée et son évolution future! Comme on l'attaque ici-bas, et que d'ennemis il rencontre! Prenons en mains la carte du monde : que de terres encore à gagner et à conquérir! Voilà de quoi tenter un cœur qui a soif d'exploits. Et, par là, nous nous sauvons nous-mêmes : se consacrer à ce service, c'est servir Dieu et assurer son propre salut. Quelque nombreux que soient les sacrifices déjà faits, la cause en était digne et méritait beaucoup plus encore. Le crédit du Chef répond pour tout. Son Royaume mérite vraiment notre service : et, seul, il en est digne.

3. NOTRE RÉPONSE.

C'est de nouveau le moment de voir quelle position nous voulons prendre dans l'armée du Christ. Cette Contemplation, telle que saint Ignace la propose, est une invitation de la part de Jésus-Christ à choisir ou à réaliser dans sa pratique une vie de perfection, dans telle ou telle situation qui

serait la nôtre. La préparation doit avoir été faite : c'est maintenant la première convocation des troupes : de toutes les conditions et vocations de la chrétienté, un bataillon doit se former qui, de façon particulière, se donnera corps et âme à la Personne de Jésus-Christ, à son Royaume qui est l'Eglise, pour servir sa cause en y consacrant toutes ses forces.

L'appel, ici, se fait entendre : « En avant, les hommes de bonne volonté ! » L'appel s'adresse aux âmes qui ne s'offrent pas seulement aux travaux d'obligation dans l'armée du Christ, mais qui, pénétrées d'un saint enthousiasme, veulent se signaler de toutes les manières au service de leur Roi éternel et imprimer à leur vie, dans la vocation qui est la leur, le sceau de la perfection conformément à la volonté de Dieu.

Au service du Seigneur n'est-il donc que des hommes venant à lui parce qu'ils le doivent et dans la mesure où ils le doivent ! Non : Il y a aussi des âmes héroïques, des hommes aimant l'idéal, brûlant d'enthousiasme pour l'auguste Personne du Seigneur et d'ardeur pour sa cause. Cette Contemplation s'adresse à eux, à eux s'adressent les Exercices tout entiers, à ces âmes qui n'ont qu'un désir au plus intime d'elles-mêmes : Que puis-je faire pour mon Sauveur ? à ces âmes pour lesquelles Jésus n'est pas seulement « quelque chose » ; il leur est tout, absolument et uniquement « tout » ; à ces âmes qui ne connaissent d'autre joie que celle de lui être agréables, de le servir librement, volontairement, parce qu'elles le peuvent et autant qu'elles le peuvent.

Ne voulez-vous pas être de leur nombre ? Il y en a assez de ces âmes qui épiloguent et marchandent avec Dieu et lui disputent le moindre acte d'amour. Pauvre bataillon sans courage donnant à Jésus la moitié d'un cœur, sans élan, sans enthousiasme !

Vous ne pouvez être du nombre de ces âmes ergoteuses ! D'où vient tant de tristesse, tant de torpeur et d'abatte-

ment, souvent même chez des chrétiens pieux en apparence! parce qu'ils servent par crainte, en vue de la récompense et, hélas! si peu par amour!

Mais qui donne tout à Jésus connaît la joie. Son amour anime son cœur, l'élargit encore, lui inspire l'enthousiasme.

Or, dit saint Ignace, ceux qui veulent aimer le Sauveur d'un amour plus ardent et plus tendre, ceux qui veulent se signaler (*magis affici, insignes esse volunt*) ne se contentent pas du devoir strict : ils offrent des dons qui ont plus de valeur et d'importance : ils lui donnent tout leur amour, un amour profond, un amour qui se plaît au sacrifice. Ils arrachent des moindres replis de leur cœur tout ce qui est contraire à l'amour de Jésus — désir des richesses et des honneurs, sensualité — ils se proclament prêts à tous les sacrifices pour faire disparaître ces obstacles à l'amour.

Ne voulez-vous pas être du nombre de ces âmes généreuses qui ne mettent à leur amour pour Jésus aucune mesure, aucune limite; qui s'efforcent d'arriver à la perfection de l'amour, qui ne se demandent point : « Que dois-je faire pour Jésus? » mais : « Que puis-je faire pour lui? » ; qui ne se bornent point à renoncer au monde en elles-mêmes, mais veulent conquérir le monde pour Dieu.

Disons simplement : « Que celui qui peut comprendre comprenne! »

Tous les saints vous appellent. « Aimez le Sauveur! », vous disent-ils. Regardez, contemplez encore une fois « le Christ, notre Seigneur, le Roi éternel, et voyez devant lui le monde entier ». Entendez-le frapper à la porte de votre cœur et vous dire : « Venez, suivez-moi ». Ne lui répondrez-vous pas : « O Seigneur et Maître éternel de toutes choses, ô Bonté infinie, je vous aime autant que je le puis; je veux vous suivre d'aussi près qu'il est possible (*sequar te quam proxime*); je vous donne tout ce que je puis vous donner. Prenez-moi tout entier, et donnez-moi tout entier à vous. Tout, tout pour vous! Je veux ne vous refuser aucun sacrifice, aucun amour qu'il m'est possible de vous offrir! »

II. Les Mystères de la Vie de Jésus.

I. La Sainte Enfance

« Me faisant petit, pauvre et serviteur indigne, les regardant (Jésus enfant, sa Mère, et saint Joseph)... comme si j'étais présent... » afin que j'aime Jésus et que je le suive toujours davantage ».

*(Contemplation de la Nativité du Seigneur,
1^{er} Point et 3^e Prélude.)*

L'Incarnation.

Evangelie (Luc, 1, 26-38).

« Dans le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée; et cette vierge s'appelait Marie. L'ange étant entré où elle était lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce : le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes ».

« Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. L'ange lui dit : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut;

le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin ».

« Alors Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme ». L'ange lui répondit : « Le Saint Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi le fruit saint, qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu; et sachez qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse et que c'est ici le sixième mois de celle qui est appelée stérile, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu ».

« Alors Marie lui dit : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole ». Et l'ange se sépara d'elle. »

Livre des Exercices :

Oraison préparatoire, comme à l'ordinaire.

1^{er} Prélude : Rappeler à ma mémoire l'histoire de la chose que je dois contempler, qui est ici : comment les trois Personnes divines regardaient toute la surface ou tout l'ensemble du monde entier plein d'hommes, et comment, en voyant que tous descendaient à l'enfer, il est résolu (par la très sainte Trinité) que la seconde Personne se ferait homme pour sauver le genre humain, et comment, ainsi, dès que vient la plénitude des temps, elles envoyèrent l'ange saint Gabriel à Notre Dame. L'ange saluant Notre Dame, lui annonça la conception du Christ notre Seigneur. « L'ange étant entré où elle était lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils. » — L'ange confirme ce qu'il avait dit à Notre Dame, en lui annonçant la conception de saint Jean-Baptiste en lui disant : « Et voici qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse ». — Notre-Dame répondit à l'ange : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole ».

2^e Prélude : Composition de lieu : ici, voir la vaste capacité et étendue du monde, où habitent des nations si nombreuses et si diverses. Semblablement, ensuite (voir) en particulier la maison et la chambre de Notre Dame dans la cité de Nazareth, dans la province de Galilée.

3^e *Prélude* : Demander ce que je veux. Ce sera, ici, demander l'intime connaissance du Seigneur qui s'est fait homme pour moi, afin que je l'aime davantage et que je le suive (davantage).

Commentaire :

1. L'HUMANITÉ ET SON ÉTAT.

Pour nous former une idée de l'état de l'humanité et de l'Incarnation, considérons ce que cette humanité était alors.

Que voyons-nous? Ces hommes sont les enfants d'un père terrestre et d'un Père qui est dans les cieux. Ils sont séparés en mille différences et dégénérescences de couleur, de nationalité, de langage, de vêtements et de mœurs. Observez seulement ces visages de païens, inquiets, troublés, froids, désolés!

Qu'entendons-nous? Des blasphèmes contre Dieu, des mensonges, des calomnies, des rires, des pleurs; et tout finit par un cri de souffrance et d'épouvante.

Qu'apercevons-nous de toutes parts? Le trouble, l'agitation, une dépense de forces et d'énergie, mais dans une vie toute terre à terre, sans aucune satisfaction ou joie véritable goûtée dans la richesse, les occupations de la campagne, les arts, les sciences. Partout, au contraire, c'est la démoralisation la plus effrayante. L'homme se prosterne devant de grotesques idoles, masques du démon en personne; c'est là qu'il mendie le bonheur, il baise la poussière de ces temples et se relève pour courir au vol, au meurtre, à la luxure, à toutes les vilenies. Le paganisme règne partout, sauf chez un peuple, et le paganisme c'est l'incrédulité, l'immoralité, la cruauté : dès lors, partout le désarroi, les divisions, une misère sans nom, le désespoir. Que la pauvre humanité est donc loin de Dieu, et non seulement par sa nature, mais par sa détresse, sa dégradation et ses péchés!

Et voilà le résultat d'une civilisation d'un si grand nombre de siècles! D'un côté les Stoïciens, de l'autre les Phariséens — voilà ce que le développement de cette civilisation

a produit. Voilà, à grands traits, un tableau où nous voyons dans quelles voies s'engage la créature sans Dieu; nous y reconnaissons la malice, la folie, le mal dont le péché est la cause dans l'humanité entière. « La justice élève les nations; mais le péché rend les peuples malheureux » (*Prov.*, 14, 34; cf. *Bar.*, 3, 9, 14). A quel point les hommes ne sont-ils pas indignes de rédemption : à peine voudraient-ils se libérer eux-mêmes.

2. LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Et, cependant, il est quelqu'un qui ne désespère point de nous, qui nous juge dignes de rédemption, qui décide cette Rédemption — c'est le Dieu un en trois Personnes. Et c'est là une grande miséricorde, qui se révèle à nous si nous la considérons sous un double aspect.

1) *Décret de la Rédemption.*

Considérer d'abord quelle grande miséricorde et quel amour pour nous Dieu nous témoigne en voulant nous racheter et nous sauver. Du haut de son trône de pureté, de sainteté et de majesté, la très sainte Trinité voit cet abîme de malice et d'indignité et, certainement, elle le voit avec un déplaisir souverain et une répugnance infinie. Naturellement sa justice vengeresse aurait dû se manifester dans la colère et la fureur pour anéantir cette terre avec le genre humain tout entier. Et pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi? Une sentence semblable n'avait-elle pas été prononcée contre les anges? Ce sont là nos pensées; mais Dieu ne pensa point de même. Il voyait tout, mais sans colère ni fureur : il voyait tout avec une compassion infinie, avec pitié pour cet affreux aveuglement; il voyait tout avec des égards pour notre nature même plongée dans cet état de dégradation et il résolut de nous sauver.

2) *La voie de la Rédemption.*

Maintenant considérez la voie que Dieu choisit pour nous racheter et nous sauver; admirez un tel amour et réjouissez-vous de cette miséricorde. Plusieurs voies s'offraient à lui pour opérer notre délivrance. Il aurait pu nous remettre la dette du péché, sans demander aucune satisfaction, sans autre condition que le repentir. Il aurait pu se faire offrir expiation par un ange ou par un homme, et de la manière qu'il voudrait. Une des Personnes divines pouvait revêtir la nature humaine et satisfaire en notre nom. Quel conseil eût été le nôtre? « A Dieu ne plaise » (*Matth.*, 16, 22), aurions-nous dit. Pourquoi ce moyen extrême, extraordinaire, merveilleux, coûteux? N'est-ce pas déjà une grâce assez grande, une faveur assez précieuse que de remettre au genre humain la dette du péché et de lui rendre la grâce perdue? Pourquoi élever ainsi cette nature tombée si bas, pourquoi l'enrichir encore et la couronner des dignités les plus hautes? » — Et voici que la Sainte Trinité choisit précisément ce moyen.

Ne devons-nous pas nous étonner, admirer, remercier? n'avons-nous point à nous réjouir en notre cœur? Dieu lui-même viendra et nous délivrera. Quel accueil ne devons-nous pas lui préparer, à ce Dieu éternel qui, bientôt, s'abaissant jusqu'à nous, descendra des hauteurs du ciel en cette vallée de larmes, du royaume de la lumière (car Dieu est lumière et il n'y a en lui aucune ombre) dans nos ténèbres! Comment répondre par assez d'amour, de reconnaissance, de joie à cette merveille de notre Rédemption!

« O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! Car qui a connu les desseins de Dieu ou qui est entré dans le secret de ses conseils? » (*Rom.* 11, 33-34).

En vérité « toutes les voies de Dieu sont miséricorde! » (*Ps.*, 24, 10). Il est « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation » (2 *Cor.*, 1, 3). « Mes pensées ne sont

pas vos pensées et mes voies ne sont pas vos voies » (*Is.*, 55, 8). « Le Seigneur est miséricordieux et clément, patient et plein de bonté... Il ne nous a pas traités selon nos péchés. Il pardonne à toutes iniquités et il guérit toutes nos iniquités, de toute la distance de l'orient à l'occident » (*Ps.*, 102).

Et c'est ainsi que le Dieu éternel viendra à nous; il viendra avec sa lumière et son amour : il viendra afin d'être pour nous la Voie, la Vérité et la Vie. « Venez, Seigneur Jésus » (*Apoc.*, 22, 20).

« Cieux, répandez d'en haut votre rosée et que les nuées pleuvent le Juste! » (*Is.*, 45, 8).

O profondeur de la miséricorde de notre Dieu « qui a fait que ce soleil levant est venu nous visiter d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix » (*Luc.*, 1, 78, 79).

3. « ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR » (*Joann.*, 1, 14).

« Et la lumière qui éclaire tout homme est venue en ce monde » (*Joann.*, 1, 9); cette lumière dont il est écrit : « En lui était la vie et la vie était la lumière de l'homme » (*Joann.*, 1, 4). « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, telle que la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité » (*Joann.*, 1, 14). Et cette gloire, cette grâce, cette vérité nous les verrons de nouveau en ces jours des saints Exercices.

Il en est donc fait : Quand les temps sont accomplis, la seconde Personne divine, le Fils de Dieu, prend la nature humaine dans le sein de la Vierge Marie, à Nazareth. C'est le sublime mystère de l'Incarnation que nous allons méditer.

1) *Le Verbe revêt la nature humaine.*

a) Considérer que le Fils unique de Dieu, sans cesser d'être Dieu, prend la nature humaine, une véritable nature

humaine. Si cette nature est, sous tous les rapports, plus douée, plus élevée, plus noble que toute autre nature humaine, ce n'est qu'une différence dans le degré de perfection; mais, quant à l'essence, cette nature est entièrement semblable et égale à la nôtre.

b) Considérer que le Fils de Dieu revêt une nature passible et mortelle, comme la nôtre. Il aurait pu prendre notre nature telle que celle d'Adam à l'état de justice originelle, une nature impassible et immortelle. Le Fils de Dieu ne l'a point fait : il voulait nous être semblable même sous ce rapport.

c) Considérer qu'il prend une nature humaine capable de souffrir au degré et dans les circonstances que nous voyons par la Vie de Jésus. Par l'Incarnation il fixe son choix, il détermine les circonstances dans lesquelles sa vie s'écoulera, la mesure des souffrances qu'il endurera. La capacité humaine de souffrir admet, en effet, de multiples variétés. Le Sauveur aurait pu vivre en Roi, comme David et Salomon, en Grand-Prêtre, en Législateur comme Moïse et Aaron et, cependant, nous racheter. Dieu connaissait et voyait des voies innombrables, et il les a mises sous les yeux de l'Homme-Dieu au premier instant de son existence; il les a laissées à son choix; et Jésus a fait son choix non seulement comme Fils de Dieu et seconde Personne de la Trinité, mais comme Fils de l'homme — et ce choix, il l'a fait librement.

2) *Le libre choix de l'Homme-Dieu.*

Donc, dans l'Incarnation, l'Homme-Dieu fait son élection. Dans ce choix nous avons trois choses à considérer.

a) La vérité et la réalité de ce choix. La Sainte Ecriture l'indique suffisamment. « C'est pourquoi entrant dans le monde, il dit : « Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes pour les péchés; alors j'ai dit : Me

voici, je viens » (*Hebr.*, 10, 5, 6). Pour expliquer la liberté du sacrifice du Sauveur, les Saints Pères disent tantôt qu'il devait nous racheter par la mort, mais que le genre de mort était laissé à son choix; tantôt, qu'il devait simplement nous racheter, mais que le mode de ce rachat lui restait libre. Dieu ne nous force point nous-mêmes à une vocation : ce choix doit être l'affaire de notre liberté. Il convenait qu'il en fût ainsi pour le Fils de Dieu, et son exemple en a plus d'autorité sur nous.

b) L'excellence de ce choix consiste avant tout dans le sacrifice qu'il offre ici pour nous. A quel bonheur, à quelle gloire, à quelle puissance il renonce! quel excès de pauvreté, d'anéantissement, de souffrance il s'impose! Nous le voyons dans sa vie. Par cet acte, par ce choix il imprime à sa vie entière le caractère du sacrifice. Il se substitue aux victimes, et son sacrifice est un holocauste. « Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur » (*Phil.*, 2, 7). Cet acte renferme toute sa vie; la suite de cette vie n'est que la réalisation de ce choix. — En outre, l'excellence de ce choix consiste dans le motif. Ce motif, en définitive, n'était pas la gloire de Dieu, étant donné que tous ses actes, même le moindre, étaient d'une valeur infinie devant Dieu; ce n'était pas son propre avantage, car sa gloire essentielle n'y gagnait rien, et quant à sa gloire accidentelle, il pouvait l'acquérir suffisamment par d'autres voies. Il reste donc que ce motif, c'est son amour pour nous; il veut n'avoir sur nous aucun avantage, se faire entièrement semblable à nous afin d'être, dans toutes les conditions et souffrances de la vie, notre mérite, notre modèle, notre compagnon, notre consolateur.

c) Considérer enfin combien cet acte, ce choix fait par le Sauveur est digne d'imitation et, en même temps, imitable. Outre l'adoration, la reconnaissance, l'humilité, la soumission envers Dieu, ces actes étaient les premières pulsations de la vie humaine du Verbe, actes éternellement adorables et dignes de notre reconnaissance. Ils sont le com-

mencement de notre salut, notre joie, notre gloire, notre consolation; ils doivent être aussi le constant modèle de notre vie. Les actes de ce choix étaient le fondement du Royaume du Christ, ils établissaient ce Royaume. Ce choix renfermait en lui la plus solide, la plus généreuse et la plus aimante consécration de soi-même aux intérêts de Dieu et des hommes, et la plus entière subordination à ces intérêts. Cette élection ne cesse et ne cessera pas de maintenir et d'agrandir le Royaume du Christ. C'est pourquoi elle devait être le modèle de toutes nos résolutions. Nous avons là le programme le plus complet et le plus noble de notre vie. Le but, c'est la gloire de Dieu et le salut des hommes par l'établissement du Royaume de l'Eglise. Les moyens sont la donation de soi-même, le dépouillement de soi-même, le travail, la souffrance, l'humiliation et la mort.

« Soyez dans le même sentiment où a été Jésus-Christ, qui, ayant la forme et la nature de Dieu,... s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur, en se rendant semblable aux hommes » (*Phil.*, 2, 5, 7).

Terminer par un colloque en examinant ce que nous devons dire aux trois Personnes divines ou au Verbe éternel fait chair ou à Notre Dame, sa Mère. Puis demander, suivant les sentiments dont on est pénétré, la grâce de mieux suivre et imiter notre Seigneur, qui vient de se faire homme (*recens natum*). Un *Notre Père*.

L'Incarnation du Fils de Dieu.

(CONTEMPLATION DES PERSONNES)

Pour une Répétition.

Oraison préparatoire et préludes comme dans la Méditation précédente.

C'est une répétition sur le sublime et consolant mystère de l'Incarnation. Nous considérerons particulièrement ce dont

il s'agit en ce mystère et nous contemplerons les personnes qui y prennent part. C'est tout d'abord :

1. LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

1) *Dans son action commune ad extra.*

La très Sainte Trinité est la cause première, la cause la plus haute et, à proprement parler, la cause efficiente du mystère, c'est-à-dire de la création de la nature humaine de Jésus, de son union avec la seconde Personne de la Sainte Trinité, le Fils de Dieu, des dons et privilèges dont l'Homme-Dieu a été doté. En tant qu'elle est une œuvre de Dieu à l'extérieur (*ad extra*), l'Incarnation est une œuvre commune aux trois Personnes. Cependant, comme nous allons le voir, elle est attribuée aussi à chacune d'elles en particulier; mais le résultat même de l'Incarnation, en tant qu'elle est l'union de la nature humaine avec une Personne divine, est réellement propre au Fils. Aussi les théologiens disent-ils que l'incarnation consiste à revêtir la nature humaine; que le Père et l'Esprit Saint ont aidé le Fils à se revêtir ainsi, mais que, seul, le Fils a été revêtu de notre nature.

2) *Chacune des Personnes en particulier.*

Considérer la coopération de chacune des trois Personnes dans l'Incarnation en tant que l'Incarnation est attribuée à chacune en particulier.

a) Contempler d'abord le Père céleste envoyant son Fils en Personne dans le monde (*Joann.*, 17, 3) et nous le donnant (*Joann.*, 3, 16).

b) Considérer comment le Saint-Esprit en tant que principe de la perfection de l'amour et de la sainteté dans l'Incarnation, c'est-à-dire dans la création, la dotation de la

nature humaine du Verbe incarné et de l'union de cette nature humaine avec la seconde Personne de la Trinité, opère l'œuvre par excellence de la nature, le chef-d'œuvre de la grâce et de l'amour. C'est pourquoi l'Incarnation, en ce sens, lui est particulièrement attribuée (*Luc*, 1, 20).

c) Contempler le Fils de Dieu, le Fils unique du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. — C'est lui et lui seul qui prend réellement la nature humaine et contracte avec elle une relation essentielle et personnelle. Le motif pour lequel le Fils revêt la nature humaine, c'est précisément parce qu'il est le Fils et parce que notre nature devait entrer dans la filiation divine. Par le Fils, cette filiation se réalisait de la manière la plus en rapport avec le but. En outre, le Fils est le Verbe du Père, sa parole intérieure, et, par l'Incarnation, il devait être aussi la Parole extérieure, c'est-à-dire le résumé, le sommaire de la perfection extérieure, de la puissance créatrice du Père. Il était, enfin, la Sagesse personnelle et suivant l'idée de cette Sagesse le monde et le genre humain avaient été créés. Qui, dès lors, pouvait mieux que la Sagesse créatrice elle-même être le Réparateur? Tels sont à peu près les motifs pour lesquels c'est précisément le Fils qui s'est fait homme; et l'Incarnation a été l'heureux moment où il a véritablement pris notre nature pour l'élever à une union intime et personnelle avec lui-même.

2. L'ANCIEN TESTAMENT.

Jetons aussi un regard sur l'humanité avant Jésus-Christ et, en particulier, sur l'Ancien Testament. Le mystère de l'Incarnation s'accomplit pour l'humanité et en vue de l'humanité; elle devait donc y coopérer; le peuple d'Israël le devait surtout, puisque le Fils de Dieu devait s'incarner chez ce peuple. — La coopération des Patriarches et des saints de l'Ancien Testament a été en partie morale, et en partie physique et matérielle.

1) La coopération *morale* a consisté à mériter l'Incarna-

tion. On se demande tout d'abord ce que les saints de l'Ancien Testament ont pu mériter sous ce rapport. Certainement, ils n'ont pas mérité l'Incarnation elle-même, qui est l'œuvre de la grâce par excellence et qu'aucune créature ne pouvait mériter au sens propre du mot. Mais les saints pouvaient, dans une certaine mesure, mériter les circonstances de l'Incarnation, par exemple la manière dont elle s'accomplirait, le temps plus ou moins rapproché, ses effets et son influence sur le monde; — pour le Christ, ils pouvaient également mériter quelques circonstances extérieures honorables, par exemple sa descendance d'une famille royale. Entre l'état de grâce qui était celui de ces saints et ces effets, il y avait certainement une relation. — En outre, on peut considérer comment ils méritaient. Ils méritaient, d'abord, par les grandes vertus que nous voyons chez Abraham, David et d'autres saints de l'Ancien Testament, puis, par leurs souffrances et leurs épreuves, car ce peuple fut souvent haï et persécuté à cause de sa foi, et la promesse du Messie et de l'Incarnation faisait partie de cette foi; enfin ils méritaient par d'incessantes prières et supplications inspirées par l'attente du Messie et l'ardent désir de son avènement. Telle fut l'action morale et méritoire de l'Ancien Testament en ce qui concerne sa coopération à l'Incarnation.

2) *Matériellement* et physiquement il a préparé le Sauveur quant à la chair, puisque le Sauveur devait être un fils d'Abraham et de David (*Rom.*, 1, 3; 9, 4, 5). Et c'était là une des plus hautes prérogatives du peuple d'Israël.

3. L'ARCHANGE GABRIEL.

Arrêtons-nous à trois réflexions :

a) Pourquoi, dans l'accomplissement de l'Incarnation, ce recours à la médiation des Anges? Premièrement, parce que, d'une manière générale, les Anges sont les messagers de Dieu auprès des hommes; deuxièmement, parce que les Anges ont coopéré à notre chute; troisièmement, parce que

le Messie, qui allait venir, est aussi le Chef des Anges et qu'il devait rétablir leurs hiérarchies.

b) Pourquoi l'Ange apparut-il à Marie sous une forme visible? Aussi bien à cause du Christ qui, lui-même, devait paraître dans la forme humaine, que pour Marie, qui appartenait au genre humain et recevrait, dans l'apparition visible de l'Ange et son entretien avec lui, l'assurance extérieure et sensible des faits visibles et invisibles dont il s'agissait.

3) Comment l'Ange s'acquitte-t-il de cette mission? Tout d'abord avec une grande joie et pour lui-même, et pour le Sauveur, et pour Dieu et pour nous; en outre, il s'acquitte de son message avec un profond respect pour Marie, qui, en grâce et en dignité, lui est bien supérieure; enfin il remplit sa mission en toute perfection. D'abord, il attire l'attention de Marie en la saluant avec respect; puis, il expose l'objet de sa mission et il donne en même temps les magnifiques motifs qui doivent la faire agréer; il dissipe ses doutes, et il lui montre d'une part la gloire attachée à la dignité de la Maternité divine dans la nature et dans les attributs de l'Homme-Dieu, et, d'autre part, la volonté de Dieu attestée par la conception de Jean-Baptiste. Sa mission est couronnée de succès. L'Ange est ainsi le médiateur et le coopérateur de l'Incarnation.

4. LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.

Avec un saint respect contemplons maintenant celle qui est bénie entre toutes les femmes et devait, d'une manière toute spéciale, coopérer au mystère de l'Incarnation - contemplons Marie, la très Sainte Vierge. Ici nous la rencontrons pour la première fois dans la Vie de Jésus.

Par son entretien avec l'archange Gabriel nous voyons clairement l'excellence de Marie, sa grandeur, sa beauté intérieure. Nous voyons la plénitude de ses vertus et la sublime dignité à laquelle elle est appelée. Faisons de ces vertus et de cette dignité le sujet de notre Contemplation.

1) *Plénitude de la grâce.*

« Et l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée; et cette vierge s'appelait Marie.

« Et l'ange étant entré où elle était, lui dit : : Je vous salue, ô pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Ces mots nous révèlent et la grandeur actuelle de Marie et sa vertu. Saluons-la en empruntant les paroles de l'Ange.

« Vous êtes pleine de grâce », immaculée dans votre conception, sans péché; pure entre les purs; votre âme est parée d'une grâce et d'une sainteté merveilleuses. Je vous salue, Marie!

« Le Seigneur est avec vous », par l'abondante communication de ses dons et de ses biens, même avant la conception du Sauveur, et, par cette conception, vous êtes la plus sainte entre les saints. Je vous salue, Marie.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes »; vous êtes la Désirée des nations, la Vierge promise à nos premiers parents et qui devait écraser la tête du serpent; vous êtes l'étoile du matin qui se lève déjà sur l'ancien Paradis ravagé et désolé; vous êtes la seconde Eve, qui nous apporterez le salut, comme Eve nous a apporté notre perte; vous êtes l'Esther nouvelle qui nous avez valu l'avènement du Sauveur par votre intercession et vos mérites; vous êtes la nouvelle Judith, la glorieuse triomphatrice, dont on dira à plus juste titre encore : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple ». Je vous salue Marie.

Je vous salue, Marie, épouse très pure! Conformément à la volonté de Dieu, vous avez, toute jeune encore, fait vœu de virginité.

Je vous salue, Marie, humble servante de Dieu : votre vœu témoigne que jamais vous n'avez pensé, parce que

vous vous en jugiez indigne, à prendre place parmi les aïeules du Messie, bien moins encore à être sa Mère. « L'humilité précède la gloire » (*Prov.*, 15, 33). Je vous salue, Marie.

De fait, dès maintenant, dans le mystère de l'Annonciation nous reconnaissons les admirables vertus de Marie : sa merveilleuse humilité quand elle est l'objet d'une telle louange; son extraordinaire prudence et sa foi, sa filiale soumission à la volonté de Dieu. Qu'elle parle ou garde le silence, c'est toujours vertu, vertu si excellente qu'elle est à la hauteur du mystère lui-même.

2) *Dignité de Marie.*

« Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; il règnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin. »

A cette question de la Vierge : « Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme », l'ange répondit en lui rappelant la toute-puissance de Dieu; et Marie dit alors : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole » (*Luc*, 1, 29-33, 38). Et alors, Jésus, le Fils unique de Dieu, « fut conçu de l'Esprit Saint par la Vierge Marie et il fut fait homme ».

Chaque fois que, dans le Symbole de sa foi, l'Eglise prononce ces paroles pendant la célébration de la sainte messe, elle veut que le prêtre et tous les fidèles se prosternent avec un profond respect dans un sentiment d'étonnement et de reconnaissance. Quel admirable mystère de l'amour de Dieu!

Mais, aussi, admirable mystère de la dignité de Marie! En ce moment, elle est devenue la Mère de Dieu! A partir de ce moment, tous les siècles la proclameront bienheureuse parce que le Fils de Dieu a, de son sang virginal, tiré sa chair très pure.

En ce même sens que notre mère est notre mère, Marie est réellement la Mère de Jésus; elle l'est davantage encore parce que la conception de Jésus est virginale.

Voici quelques pensées pour les colloques et la prière, soit pendant, soit à la fin de la Contemplation.

1) Reconnaissance envers tous ceux qui ont coopéré à ce grand mystère. Remercions l'ange qui a préparé notre rédemption et réparé surabondamment le mal que nous avons causé un autre ange. — Remercions tous les saints de l'Ancien Testament qui ont apporté la coopération de leurs vertus, de leurs souffrances, de leurs prières. — Tout particulièrement, remercions la Mère de Dieu; ne nous bornons pas à la reconnaissance : aimons, honorons profondément cette créature sublime : entre ses mains le Seigneur a remis notre rédemption en la faisant dépendre de son consentement. Ce consentement, Marie l'a donné et avec un amour infini et ainsi elle a rompu le sceau des éternels desseins de Dieu. Qu'elle est sublime et par ses vertus admirables et par sa dignité et son autorité en tant que Mère de Dieu. Incomparablement supérieure à la première Eve, elle est la Mère et Maîtresse du nouvel Adam, notre Mère à nous dans la Rédemption, notre salut par son intercession. — Enfin remercions la très Sainte Trinité; le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation qui nous a donné son Fils et, en son Fils, toutes choses; remercions l'Esprit Saint, le divin paranymphe qui a conduit le Fils de Dieu à notre pauvre nature humaine afin qu'il l'épousât en l'unissant à lui par l'Incarnation; remercions enfin le Fils de Dieu, le grand ami et l'amant de notre nature, qui l'a embrassé dans un amour ineffable, qui l'a reçue dans son être, l'a comblée de richesses et d'honneurs et l'a introduite dans

le sein du Père. Qu'il soit lui-même notre éternelle action de grâces.

2) La résolution et le désir de travailler pour le Royaume du Christ peuvent offrir une abondante matière à nos réflexions et à nos prières. Nous voyons que, dans sa sagesse et sa bonté, Dieu a fait dépendre aussi des hommes la réalisation de ce mystère fondamental. L'humanité devait y apporter sa coopération; et tout y a coopéré : les monarchies terrestres elles-mêmes qui, par leurs exploits, leurs conquêtes et leur histoire ont préparé une patrie terrestre au Christ. Ce dessein de Dieu, ce plan divin, n'a pas changé et, maintenant encore, tout doit avoir part et s'intéresser à la réalisation du moins morale de ce mystère dans l'humanité. Parmi les saints, la hiérarchie qui se rapproche de l'union dite hypostatique est la plus élevée et la plus auguste dans le ciel. Et, nous, de notre côté, nous ne pouvons rien faire de plus élevé, de plus noble que de travailler à la réalisation de ce mystère dans le cœur des hommes, en leur faisant connaître et aimer Jésus.

Nous avons ici le principe du véritable zèle des âmes. Entre toutes les œuvres divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

L'essence de l'Incarnation.

Remarque préliminaire. Les beaux développements qui suivent sur l'essence de l'Incarnation étaient, dans la pensée du P. Meschler, destinés à servir d'Instruction complémentaire. On peut utilement en faire l'objet d'une lecture méditée ou d'une méditation proprement dite.

Pour bien comprendre la vie de Jésus, il importe beaucoup de se faire une idée claire du mystère de l'Incarnation.

1. NATURE DE L'INCARNATION.

1) Par Incarnation nous entendons, en général, le mystère de l'union de la nature humaine et de la nature divine

dans la Personne du Christ; le mystère que nous exprimons d'une manière à la fois simple et suffisante par ces mots : l'Homme-Dieu.

2) Il faut d'abord savoir en quoi consiste cette union et comment elle s'est accomplie. — Cette union de la nature divine et de la nature humaine n'est point la fusion des deux natures; ce n'est pas l'absorption, le passage, le changement de l'une dans l'autre pour en constituer une troisième. Cela n'est pas possible. La foi nous enseigne qu'en Jésus-Christ il y avait réellement, pleinement, la nature humaine et la nature divine; il ne peut donc être question d'un changement, d'une transformation de l'une de ces deux natures. La nature divine ne peut rien gagner, elle ne peut rien perdre, elle ne peut descendre ni s'anéantir, ni s'unir immédiatement à une autre nature. De même, la nature humaine est restée la nature humaine véritable, une nature comme la nôtre et elle n'a éprouvé aucun changement essentiel.

Comment donc s'est faite l'union de ces deux natures? Elle s'est faite dans la seconde Personne de la Trinité, elle s'est faite par elle, en tant que la seconde Personne de la Trinité est devenue en même temps la Personne de la nature humaine. Il faut donc reconnaître en Jésus-Christ deux natures complètes et parfaites : la nature divine et la nature humaine; il faut reconnaître en lui la nature humaine tout entière, telle que nous l'avons nous-mêmes, corps, âme, intelligence et volonté avec les mêmes propriétés et les mêmes relations qu'en nous-mêmes. Jamais la Divinité n'a pris la place de l'âme raisonnable. A cette nature humaine il n'a rien manqué que sa personnalité naturelle. Quand nous venons au monde, nous sommes complets dans notre existence, nous sommes indépendants des autres; nos puissances et nos facultés sont en nous, elles nous appartiennent, nous en sommes le sujet, comme nous sommes responsables de nos actes. En un mot, nous avons notre personnalité, nous sommes une personne. En Jésus-Christ, la seconde Personne

divine prend la place de la personnalité humaine, et c'est la Personne divine qui, dès le premier instant est le sujet, le possesseur de cette nature humaine; c'est à elle que tout se rapporte; c'est elle qui est le principe de tout. Mais cette Personnalité divine ne changeait en rien la nature humaine, pas plus que toute autre personnalité ne change la nature, parce qu'elle ne fait que la rendre indépendante, la compléter, la constituer dans son existence (*terminare*). Que, par suite de cette union ou à cause d'elle, la nature humaine, dans le Christ, ait eu plus de sagesse, plus de sainteté, plus de puissance que la nôtre, c'est là simplement une différence de degré dans la perfection, mais non une différence dans l'essence. — Il y a donc, en Jésus-Christ, deux natures différentes, la nature humaine et la nature divine; mais il n'y a qu'une seule Personne, la Personne du Fils de Dieu. Cette unique Personne divine unit en elle les deux natures; elle les possède en propre, elle régit en maître et possesseur les puissances et les richesses de ces deux natures.

Il s'ensuit que cette union est la plus intime qui puisse exister, une union substantielle; ensuite, qu'elle est l'union la plus grande, la plus sublime, parce qu'elle n'est pas seulement une ressemblance avec Dieu par la communication de la nature, de la grâce et de la gloire, mais la communication d'une Personne divine elle-même. C'est une union essentiellement surnaturelle, principe et modèle de toute union et de toute ressemblance à Dieu.

2. LA MANIÈRE DONT L'INCARNATION S'EST FAITE.

1) Du caractère entièrement surnaturel de cette union il s'ensuit d'abord qu'elle a été complètement libre, qu'elle est due à la pure bonté de Dieu.

2) Cette union a été faite d'une manière pleine de grâce et de clémence pour nous. En effet le Fils de Dieu prenait la nature humaine dans la postérité d'Adam, et Dieu devenait ainsi notre frère; en outre, il prenait cette nature avec

toutes ses faiblesses physiques ordinaires. Son corps était passible; son âme était sujette à tous les mouvements des facultés sensibles, avec cette différence toutefois que ces mouvements dépendaient entièrement de sa volonté et que, par conséquent, ils étaient toujours libres, bons et méritoires.

3) Enfin, cette union était à jamais indissoluble. Aucune puissance ne la rompra. La mort même, qui brise tout, n'a point séparé la Divinité de l'âme et du corps.

3. EFFETS DE L'INCARNATION

1. Pour le Sauveur, le premier effet de cette union de la nature humaine avec la Personne du Fils de Dieu a été la communication faite à la nature humaine en la Personne du Verbe, des titres, de la dignité et des prérogatives de la Divinité; cette nature humaine a droit à l'adoration; tout en elle est divin et d'une valeur infinie. — Second effet, en Jésus-Christ cette nature humaine reçoit une merveilleuse et magnifique dotation qui lui confère sagesse, sainteté, puissance; et le corps lui-même participe à cette dotation dans la mesure et la manière qui lui conviennent. — Troisième effet, pour le Christ, plénitude de tous les honneurs, de toutes les dignités, de toutes les fonctions, en tant que Chef de l'humanité et de toute la création, en tant que Médiateur, Docteur, Prophète, Grand Prêtre, Roi, Législateur, Juge.

2. Pour le genre humain, le premier effet de cette union est l'élévation de notre nature et de notre race : nous contractions une parenté avec Dieu. L'un d'entre nous est vraiment le Fils de Dieu, assis avec le Père et l'Esprit Saint sur le trône de la Divinité.

Le deuxième effet consiste dans les richesses que l'Incarnation a apportées à l'humanité. Par le Christ et dans le Christ notre nature possède maintenant la vie surnaturelle, la grâce et la gloire; elle les possède en propre et dans leur source. Nous y avons droit si nous faisons ce que le Christ demande. Tous les mérites du Christ nous appartiennent.

nent par l'échange de vie et de biens, qui se fait entre le Chef et les membres. Il est notre Chef, nous sommes son corps mystique et nous avons part à tous les avantages de grâce, de mérites, d'honneurs et de dignités qu'il possède. Même à l'égard de Dieu nous sommes devenus riches puisque nous pouvons, dans le Christ, lui offrir d'une manière infinie hommage et adoration.

Le troisième effet est une douce espérance et une tendre confiance. Le Christ est Dieu, mais il est véritablement homme comme nous le sommes; il n'est pas un être étranger à nous; il est l'un de nous. Ce qu'il a de plus, il ne le doit pas à lui-même, mais à Dieu seul. Il le sait, et c'est à cause de cela qu'il se montre si bon, si condescendant pour nous, malgré nos misères et nos faiblesses. Rien ne peut troubler la cordialité, l'absolue confiance qui doivent régner entre lui et nous. Nous pouvons, en toutes circonstances, nous en remettre à l'amour infini de son Cœur.

3. Pour la création entière, l'effet de l'Incarnation a été de la compléter, de la perfectionner, de lui donner son couronnement, d'en accroître d'une manière infinie et la diversité et l'unité et l'union essentielle avec Dieu.

4. Pour Dieu, l'effet de l'Incarnation a été un accroissement infini de gloire et d'honneur. Nulle part Dieu ne manifeste ainsi ses attributs divins, sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté à donner et à pardonner, sa justice. Par cette révélation des attributs de Dieu l'homme est excité à louer Dieu, et cette louange de Dieu trouve dans l'Homme-Dieu un organe d'une dignité infinie. C'est un Dieu qui adore Dieu. Et ainsi, par l'Incarnation, s'ouvre pour Dieu une ère toute nouvelle de gloire et de glorification.

Tel est le mystère de l'Incarnation, mystère ineffablement grand et glorieux. Par sa nature intime, c'est l'union de la nature humaine avec la seconde des Personnes divines, l'entrée de l'humanité dans la divinité. Son résultat est l'Homme-Dieu, être excellent et admirable, type, principe et fin de la création tout entière; qui réunit en lui toutes les dignités

comme il résume tous les modes d'existence. Quant aux effets de l'Incarnation, ils embrassent tout; tout s'illumine à la lumière de ce chef-d'œuvre divin : la création entière, le temps, l'éternité, le trône même de la Divinité — il éclaire tout d'une gloire magnifique qui réjouit la Trinité bienheureuse et apporte à la terre ses bénédictions et les joies éternelles. Et tout cela s'est accompli au moment de l'Incarnation. Alors a commencé cette vie infiniment précieuse, infiniment vraie, pleine et subsistante en elle-même, sans défaillance, sans interruption, sans inégalités; cette vie d'une excellence intellectuelle et morale, et d'une sainteté infinies; cette vie surabondante en mystères, en mérites, en satisfactions; cette vie qui est le support, le complément, le perfectionnement de toute autre vie; cette vie, enfin, d'une valeur infinie. « *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* » « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (*Joann.* 1, 14). Qui donc peut sonder la profondeur des mystères accomplis en ce moment, qui peut en goûter pleinement les consolations et les joies? Donc, remercions Dieu et le Fils de Dieu! Le Fils de Dieu nous appartient. A lui, adoration, amour, confiance!

La Visitation

(*Evangile* : (Luc, 1, 39-56).

« Marie partit en ce même temps et s'en alla en hâte vers les montagnes (de Judée) en une ville (de la tribu) de Juda; et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.

« Aussitôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit. Alors, élevant sa voix, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre (toutes) les femmes et le fruit de votre sein est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi? Car votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'a-

vez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur a été accompli.

« Alors Marie dit : « Mon âme glorifie le Seigneur, mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante; car désormais je serai appelée bienheureuse dans toute la suite des siècles, parce qu'il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout puissant et dont le nom est saint. Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras. Il a dissipé ceux qui s'élevaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les grands de leur trône, et il a élevé les petits. Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches. Il s'est souvenu de sa miséricorde, et il a pris en sa protection Israël son serviteur, selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à Abraham et à sa race, pour toujours ».

« Et Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna ensuite dans sa maison ».

1. OCCASION DU VOYAGE DE MARIE

1. Evidemment les paroles de l'ange annonçant à Marie que sa cousine avait conçu un fils furent l'occasion extrinsèque de cette visite de la Mère de Dieu à Elisabeth. Ces paroles n'étaient pas seulement une confirmation de son message, mais une invitation à rendre cette visite. Vraisemblablement Marie connaissait quelle relation unissait l'Enfant d'Elisabeth à son divin Fils, que sa visite apporterait la bénédiction à la famille d'Elisabeth qui serait comblée de joie en apprenant l'avènement du Messie. Sans une inspiration divine, Marie se serait difficilement décidée à cette visite.

2. Mais il y avait là une cause plus intime, un motif plus profond. Dans les desseins de Dieu, cette visite devait révéler la réalité de l'Incarnation et lui servir à communiquer

ses grâces à saint Jean. Ce mystère est donc la première révélation de l'Incarnation et la première communication de ses grâces. Le Sauveur ne veut pas rester inactif; il a apporté la grâce sur la terre, il faut qu'il la distribue aussitôt, et il révèle sa sagesse par l'importance des motifs qui lui inspirent le don de la grâce .

2. LA MAISON D'HEBRON

C'est l'Esprit Saint qui dirige tout, qui opère toutes choses. Mais il emploie des instruments.

1. Cet instrument, c'est la Mère de Dieu dans l'exercice de ses belles vertus.

D'abord, la foi de Marie, son respect, sa reconnaissance pour le témoignage qui lui a été donné en confirmation du message de l'ange.

Ensuite, c'est son empressement habituel à suivre les inspirations de Dieu. Elle part aussitôt pour les montagnes de la Judée (*Luc. 1, 39*).

Enfin, c'est l'amabilité et l'humilité avec lesquelles elle salue, la première, Elisabeth (*Luc. 1, 40*); et l'Esprit Saint se sert de cet humble salut pour son but de révélation et de grâce.

2. La première grâce est accordée à saint Jean qui, à ce salut, tressaillit dans le sein de sa mère, fut rempli de l'Esprit Saint et sanctifié (*Luc, 1, 41*).

La seconde grâce fut pour sainte Elisabeth. De Jean-Baptiste, la grâce rejaillit sur elle (*Luc. 1, 41*). C'est en elle, en particulier, l'esprit de prophétie dans lequel elle découvre, par une lumière spéciale, la réalité et la nature de l'Incarnation; elle l'exprime très justement quand elle appelle Marie, la « Mère de son Seigneur » (*Luc. 1, 43*) et qu'elle ajoute : « Le fruit de votre sein est béni ». Dans ces mots, Marie avait une nouvelle confirmation du message de l'ange. — Ainsi tous les buts du mystère sont atteints par Marie : la maison de Zacharie était remplie de grâces et de béné-

dictions. Où est Marie, il y a la grâce, et les eaux des faveurs célestes s'épanchent libéralement.

3. RÉSULTATS DU MYSTÈRE

1. « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. »

a) *Glorification de la Mère de Dieu.* — L'organe de cette glorification est Elisabeth qui est, ainsi, le modèle de l'honneur que nous devons à Marie, car elle nous enseigne les véritables motifs de ce culte, la manière de le pratiquer et les bénédictions dont il est la source. — Elisabeth nous indique trois motifs de l'hommage rendu à Marie : le premier est sa dignité de Mère de Dieu; elle appelle Marie la Mère de son Seigneur, elle proclame que le fruit de son sein est béni (*Luc.* 1, 42, 43); le second est la sainteté de Marie; et cette sainteté réside surtout dans l'esprit de foi (*Luc.* 1, 45); le troisième consiste dans les privilèges et les grâces de Marie, car elle est bénie entre toutes les femmes (*Luc.* 1, 42) et elle surpasse en grandeur toutes les saintes femmes de l'Ancien Testament. — Elisabeth est, en outre, notre modèle dans la manière dont nous devons honorer Marie. L'hommage qu'elle lui rend est à la fois intérieur et extérieur; elle l'honore par ses sentiments, par ses paroles, par ses actes. L'hommage intérieur est un profond respect pour Marie; elle se juge indigne d'une telle visite (*Luc.* 1, 43). Puis, cet hommage, ce respect elle les traduit par ses paroles et par ses actes, elle les exprime à haute voix et dans un saint enthousiasme (*Luc.* 1, 43). — Enfin l'hommage d'Elisabeth est un modèle dans les bénédictions de piété et de dévotion qui en découlent sous tous rapports.

2. « Mon âme glorifie le Seigneur. »

b) *Glorification de Dieu.* — Marie, dans son humilité et sa piété, renvoie à Dieu toutes les louanges qui lui sont

adressées à elle-même. Elle le fait par le chant sublime du *Magnificat* qui, en lui-même et par son contenu, est l'hymne à la gloire de l'Incarnation (*Luc.* 1, 47). Ce chant célèbre toute la grandeur et toute l'excellence de la Rédemption et sous tous les rapports — premièrement, par rapport à Dieu dont la Rédemption révèle la puissance (*Luc.* 1, 49-51), la miséricorde (*Luc.* 1, 50-54) et la fidélité (*Luc.* 1, 55); — ensuite, par rapport à la Mère de Dieu qui se voit ainsi élevée à un degré infini de dignité, de sainteté et de gloire extérieure (*Luc.* 1, 48-49); — enfin par rapport au monde païen, au règne de Satan et au futur avènement du Royaume de Dieu. Le royaume de l'orgueil, de l'amour et de la recherche de soi-même, de la puissance matérielle et de la confiance en ses propres forces est renversé, brisé, anéanti par la Rédemption (*Luc.* 1, 51, 52, 53); enfin Marie exalte les effets de la Rédemption dans l'admirable Royaume de Dieu, l'Eglise, dont l'Incarnation est le fondement; elle célèbre l'inébranlable fermeté de ce Royaume depuis les siècles passés (*Luc.* 1, 54-55), sa fondation et sa réalisation (*Luc.* 1, 54), ses lois merveilleuses et sa puissance qui ne sont autres que la pauvreté, l'humilité et le mépris (*Luc.* 1, 51, 52, 53). Chant magnifique, d'une simplicité charmante et d'une insondable profondeur: c'est le premier chant du rossignol, annonçant l'avènement de Jésus-Christ en ce monde.

La Visitation de Marie est un mystère aimable, aimable comme une poétique idylle; et, en même temps, un mystère de haute signification : aimable, par les vertus de Marie; — important et profond par la révélation non seulement du fait de l'Incarnation, mais aussi de son but qui est la sanctification et la justification du monde et des pécheurs. Le premier pécheur favorisé de la grâce est donc, ici, très bien choisi; c'est saint Jean-Baptiste qui doit un jour révéler l'Agneau de Dieu, Celui qui enlève le péché du monde. Et cette grâce vient à Jean par l'intermédiaire de Marie. Evidemment Dieu voulait ici nous montrer en Marie la médiatrice de la grâce et poser une loi qui, désormais,

subsisterait toujours la même. Par Marie à Jésus! Toute grâce que Dieu nous accorde est due, ô Marie, à votre prière et à vos mérites!

La nativité du Seigneur.

(Evangile : Luc. 2, 1-7, 12.)

« Vers ce même temps on publia un édit de César Auguste pour faire un dénombrement de tous les habitants de la terre. Ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire enregistrer, chacun dans sa ville. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son Epouse, qui était enceinte.

« Pendant qu'ils étaient là, il arriva que le temps auquel Marie devait enfanter s'accomplit. Et elle enfanta son Fils premier-né; et l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Livre des Exercices.

La prière préparatoire, accoutumée.

Le 1^{er} Prélude est l'histoire; et, ici, comment de Nazareth partirent Notre-Dame, grosse d'environ neuf mois, assise, ainsi qu'on peut le méditer pieusement, sur une ânesse, et Joseph et une servante, conduisant un bœuf, afin de se rendre à Bethléem pour payer le tribut que César avait imposé à toutes ces régions. « Elle enfanta son Fils premier-né, l'enveloppa dans les langes et le coucha dans une crèche. »

2^e Prélude : Composition de lieu. Voir le lieu. Ici, par le regard de l'imagination voir la route de Nazareth à Bethléem (en) considérant la longueur, la largeur, et si cette route est plane ou à travers des vallées ou des pentes; de même, considérant le lieu ou la grotte de la Nativité, combien (ce lieu est) ample, combien petit, combien bas, combien haut et comment il était disposé.

3^e *Prélude* : Le même et sous la même forme qu'il a été dans la contemplation précédente.

D'après le Livre des Exercices, nous considérerons le récit évangélique de la Nativité, qu'on a dû partager en divers Points, en nous plaçant nous-mêmes aux points de vue suivants :

Livre des Exercices :

1. Voir les personnes, c'est-à-dire Notre-Dame et Joseph, et la servante, et Jésus enfant, après qu'il est né, me faisant petit et pauvre et serviteur indigne, les regardant, les contemplant et les servant dans leurs nécessités, comme si j'étais présent, avec toute la déférence possible (humilité, dévotion) et révérence; et ensuite réfléchir sur moi-même pour retirer quelque fruit :

2. Examiner, observer et contempler ce que (les personnes) disent, et, réfléchissant sur moi-même, en retirer quelque fruit.

3. Regarder et considérer ce qu'elles font, comme voyager et peiner (supporter les fatigues, les ennuis), afin que le Seigneur naisse dans une très grande pauvreté, et qu'après tant de fatigues, après la faim, après la soif, après la chaleur et le froid, après les injures et les outrages, il meure (enfin) sur la croix, et toutes ces choses pour moi. Ensuite, en réfléchissant, retirer quelque fruit spirituel.

Terminer par un Colloque, comme dans la Contemplation précédente, et le *Notre Père*.

Commentaire :

I. « VOICI QUE JE VIENS »

(Portée et importance de la Nativité.)

Comme Introduction à la Contemplation du divin Enfant, arrêtons-nous d'abord à deux pensées et considérons combien importe la manière dont il a voulu paraître pour la première fois en ce monde. Il a choisi lui-même toutes les circonstances de sa Nativité.

1) Naître, c'est entrer visiblement dans le monde et dans la société humaine. Quand il s'agit d'un homme qui doit

exercer une grande influence, sa première apparition, sa manière de se révéler aux hommes est importante et souvent décisive : c'est comme une manifestation de sa personne, de son esprit, de ses maximes. A combien plus forte raison en est-il ainsi pour le Sauveur pour qui tout est voulu, réfléchi, préparé de toute éternité et d'une portée infinie ! Combien donc sont importantes les circonstances et les particularités de sa première apparition !

2) Tout devient plus important encore, si nous songeons que Dieu, autrefois, apparaissait dans une majesté redoutable en Egypte et sur le Sinâï ; si nous considérons ce que les Prophètes ont prédit de ce nouvel avènement et quelle était alors l'attente du peuple juif. Il s'agit, ici, du salut, non pas d'un seul peuple, mais du monde entier ; il s'agit de donner une Loi à toute l'humanité. — Et comment le Sauveur apparaît-il ?

2. LE DIVIN ENFANT.

(Mode et circonstances de la Nativité.)

1) *L'extérieur.*

Considérer d'abord, avec un grand amour, l'apparition extérieure du Messie entrant dans ce monde. Il paraît

a) *comme il a été prédit.* — Le Sauveur paraît au lieu et au temps annoncés par les prophètes : un moment marqué dans les semaines d'années prédites par Daniel (*Dan.*, 9, 24 sqq.), à Bethléem (*Mich.*, 5, 2), par conséquent dans l'exercice de l'obéissance et par rapport au lieu de sa naissance et par rapport à un décret d'Etat (*Luc*, 2, 1-5).

b) *comme un Enfant aimable.* — Considérer qu'il paraît de la manière la plus aimable. Ce n'est plus une flamme, l'Ange du testament, une lumière éclatante : c'est un homme, c'est un enfant (*Luc*, 2, 12). Quoi de plus aimable qu'un enfant ? La beauté supra-terrestre de cet Enfant a ravi les Saints. Et, chaque année, avec quelle confiance, avec quelle

allégresse, le peuple fidèle se presse auprès de la Crèche! quelle joie pour les enfants!

c) *comme un enfant pauvre, abandonné.* — Le Sauveur paraît dans la pauvreté, dans l'humilité, dans l'abandon, dans l'obscurité. Sa pauvreté est grande : il manque de tout; il n'a ni bien-être, ni joies, ni amis; il ne rencontre que l'incommodité. Et cette pauvreté, il l'a choisie librement, il l'a préparée depuis des siècles, et pourtant elle semble être uniquement l'effet des circonstances, des difficultés créées par l'affluence de la foule venue pour le dénombrement. Et que dire de son obscurité? La naissance d'un prince est solennellement annoncée et partout publiée. Et pourtant, de quelle importance ce moment n'était-il pas pour Israël, pour le monde entier! C'est en vue de ce moment qu'Israël a existé, qu'il a eu son histoire; c'est à ce moment que l'humanité tout entière a servi de préparation. Et il n'est révélé à personne, à aucun roi, à aucun prêtre, à aucun saint; personne ne le connaît. Le Christ naît à l'écart, dans une étable, au milieu de la nuit. Marie et Joseph, voilà sa cour humaine; des animaux, le froid, les ténèbres, de la paille, la crèche, voilà les représentants de la création privée de raison! (*Luc*, 2, 12).

O pauvreté, ô humilité, mon Dieu, quel amour!

d) *et cependant, il apparaît glorieux.* — Malgré tout le Sauveur apparaît glorieux. Il naît d'une Vierge, et cette merveille a été annoncée (*Is.*, 7, 14), et elle est attendue. — Tandis qu'il repose dans de pauvres langes, c'est lui qui revêt ses anges de « la clarté de Dieu » et qui les envoie aux bergers pour leur annoncer sa venue. — Il vient dans une paix profonde et c'est lui, Prince de la paix, qui a créé la paix (*Is.*, 9, 3). — Il entre en ce monde au moment où un fait particulier met toute la terre en mouvement. Les anciennes familles se réveillent afin d'aller se faire inscrire pour le dénombrement et, ainsi, elles rendent témoignage de lui; les courriers impériaux portent son nom au Capitole. Dans son obscurité, c'est à lui que tout se rapporte. Ainsi,

autour de son berceau, c'est une lumière admirable, un éclat merveilleux; et, en même temps, un nuage d'humilité et de pauvreté.

2) *L'intérieur.*

Après avoir ainsi contemplé l'Enfant divin dans sa crèche et sur sa couche de paille, regardons-le, une fois encore et, plus intimement, interrogeons son âme, son Cœur à la fois si petit et si grand. Là, à l'intérieur, aucune trace de faiblesse, d'inconscience : c'est la vie, une vie magnifique, qui embrasse toutes choses, vie véritablement divine. Ce sommeil n'est point l'inconscience; ces larmes, Jésus les verse sur nous; cette petite main gouverne le monde; sa bouche muette dirige les âmes; son regard appelle au firmament de nouvelles étoiles; ce souffle léger de la respiration éteint à son gré le flambeau de la vie; de ce Cœur s'élève sans cesse, comme un encens d'une valeur infinie, l'hommage rendu à la gloire de Dieu. Il est en rapports continuels et actifs avec son Père céleste, avec sa Mère, avec saint Joseph, avec nous tous. Au nom de son Père céleste, le Sauveur prend possession de la terre et renouvelle le vœu de son sacrifice. « Me voici, je viens! »

3. ET POURQUOI CELA?

(Raisons de ce mode de Nativité.)

Avec Marie et Joseph, avec tous les pieux fidèles, agenouillons-nous devant la Crèche et demandons respectueusement au divin Enfant, en cherchant à lire la réponse dans ses yeux : « Mon Sauveur, pourquoi tout cela, pourquoi ces circonstances précises? pourquoi pas autrement? pourquoi avez-vous choisi cette manière de paraître parmi nous? ». Il nous répondra : « Tout cela, pour vous » (Cf. *Livre des Exercices*, 3^e Point).

1. *Voici que je suis un homme semblable à vous!*

Premièrement, Jésus a voulu témoigner de la réalité de sa nature humaine. Le sommeil, les larmes, le lait dont il se nourrit, la faiblesse sont autant de preuves de la réalité de son Humanité sainte, autant de témoignages qui nous montrent en lui l'homme, un homme semblable à nous. Si, en dépit de tant de preuves, on a nié cette vérité, qu'en serait-il s'il avait paru autrement?

2. *Me voici : je suis votre Rédempteur.*

Deuxièmement, le Sauveur devait paraître ainsi pour se révéler aux hommes comme leur Rédempteur. Nous avons un extrême besoin d'apprendre que l'éclat extérieur, la richesse, la gloire ne sont ni la vérité, ni le bonheur; sans quoi le Sauveur n'eût pas méprisé ces choses. — Nous avons encore besoin d'apprendre qu'il faut faire pénitence et nous renoncer, afin de combattre le péché et de satisfaire pour nos fautes; voilà ce que nous enseignent magistralement le froid, la nuit, la paille grossière de la Crèche. — En outre, le Sauveur met ainsi son enfance en parfaite harmonie avec la suite de sa vie tout entière. La Crèche n'est qu'une prophétie des trente-trois années qu'il passera sur la terre, de l'esprit qui l'animera. Cette pauvreté, ces humiliations, ces souffrances qui sont ici ses compagnes, seront ses compagnes au Calvaire. — Cette apparition à Bethléem est la première rencontre du Messie avec son peuple; et ce peuple, ses concitoyens mêmes, « les siens, ne l'ont pas reçu » (*Joann.*, 1, 21). C'est là, encore, une prophétie de l'avenir, comme saint Ignace l'indique : « Regarder et considérer... comment le Seigneur est né dans une très grande pauvreté, afin qu'après tant de fatigues, après la faim, après la soif, après la chaleur et le froid, après les injures et les outrages, il meure (enfin) sur la croix, et tout cela pour moi ».

3. *Me voici, je suis votre Dieu.*

Troisièmement, le Sauveur paraît ainsi afin de se révéler à nous comme notre Dieu. C'est pourquoi il est venu pauvre et délaissé, mais en même temps glorieux, afin de nous prouver que cette pauvreté n'est pas nécessité, mais qu'elle est la grâce et l'instrument de la Rédemption. Cette pauvreté, elle démontre sa Divinité. Pour les hommes, la pauvreté, l'abandon, l'obscurité ne sont pas des moyens de succès; elles le sont pour Dieu, parce que Dieu est la puissance absolue et qu'il n'a besoin d'aucun secours extérieur. Et, de fait, quelles merveilles la pauvreté de la Crèche n'a-t-elle pas produites? Elle a fondé les Ordres religieux sur la pauvreté; elle a inspiré l'esprit de vie intérieure, de recueillement, d'amour pour l'humilité; elle a établi l'égalité entre les grands et les petits, entre les riches et les pauvres : elle a tiré l'enfant du mépris où on le tenait, pour en faire quelque chose de grand et qui mérite le respect.

Ainsi la première apparition du Sauveur sur la terre répond admirablement à sa Personne et à la mission qu'il venait accomplir ici-bas. Elle est merveilleuse par la profondeur de ses enseignements, par sa signification, par son importance; elle est pleine de grâce et de vérité, telle que le prophète Isaïe l'avait vue : « Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné... et il sera appelé l'Admirable (la Merveille), le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix » (*Is.*, 9, 2-6). C'est une joie infinie, une lumière infinie qui, de la Crèche, s'élèvent vers le ciel; c'est une gloire, une louange infinies qui, de la Crèche, se répandent sur la terre, jusqu'au trône de la très sainte Trinité. Les Anges rassemblent leurs chœurs et ils font retentir un chant de louange : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » (*Luc*, 2, 14).

La Nativité du Seigneur.

(Nous accompagnerons Marie et Joseph.)

RÉPÉTITION

Oraison préparatoire et Préludes, comme dans la Contemplation précédente.

Après avoir, dans la première Méditation, considéré le divin Enfant, contemplons maintenant Marie et Joseph.

Les traits caractéristiques de la première apparition de Jésus se retrouvent en sa sainte Mère et en saint Joseph, au départ de Nazareth, dans le voyage et dans l'arrivée à Bethléem. (Cf. *Commentaire du Livre des Exercices*.)

1. LE DÉPART.

Soumission et obéissance, particulièrement au départ. L'occasion du voyage est l'édit de l'empereur ordonnant le recensement. Le Seigneur donne aussi à ses parents des supérieurs et des supérieurs divers — spirituels et temporels — et ceux-ci font usage de leur autorité; ou plutôt Dieu se sert de cette autorité, pour exécuter ses desseins. Le Sauveur devait naître à Bethléem, dans l'indigence et l'obscurité; il devait en même temps être reconnu comme un sujet de l'empire romain dont Israël relevait. Tout cela devient possible par le recensement. Marie et Joseph obéissent et ils accomplissent ainsi les desseins de Dieu.

2. EN ROUTE.

Le voyage, en cette saison de l'année, était incommode et désagréable. Marie et Joseph supportent tout avec patience, dans le recueillement, dans le silence et la modestie : et tels sont leurs compagnons de voyage.

3. ARRIVÉE A BETHLÉEM.

A leur arrivée à Bethléem, Marie et Joseph rencontrent l'humiliation et la privation. Ils n'y trouvent aucun abri; et doivent finalement se réfugier dans une grotte. Ils étaient les héritiers de la maison de David; et Bethléem, la ville de David, les habitants de Bethléem qui sont les descendants de Hur, de Booz et de Jessé, ne les accueillent point; Marie et Joseph sont les meilleurs et les plus saints de tous; et ils sont plus mal pourvus que personne peut-être dans la petite ville. Ce soir, Dieu prend soin de tous, sauf de ceux qui sont particulièrement les « siens ». Il paraît les oublier après ce long voyage, en ce soir d'hiver. Il semble que ce soit un parti pris, un système adopté. Assurément, et les parents de Jésus sont bien compris dans ce système qui est le programme de la vie de Jésus. Et nous, quel programme aurions-nous fixé pour cette solennité de la Nativité du Seigneur! et que voyons-nous ici? — Comment Marie et Joseph supportent-ils ces désagréments? Dans l'esprit du Seigneur, avec humilité, patience et amour. — Ils s'installent dans la grotte et ils prient : ils sont là pour ainsi dire le cœur du monde en prière et, par l'ardeur de leurs désirs, ils hâtent l'accomplissement des décrets éternels.

4. NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

Mais il y a une compensation, un dédommagement; une consolation, et quelle consolation! la Nativité du Seigneur, puis la révélation faite ensuite aux bergers. Alors toute souffrance est oubliée; tout désagrément, toute pauvreté se changent en joie, en une joie ineffable.

La Nativité du Seigneur.

(*Lecture préparatoire.*)

1. LE VOYAGE A BETHLÉEM.

L'ordre de se faire inscrire pour le dénombrement est publié à Nazareth. Comment les Juifs accueillent-ils cet édit? Ceux dont les sentiments sont les sentiments du monde maudissent le décret; les patriotes sont en fureur; les femmes gémissent et soupirent. A la fin, tout s'apaise. Marie et Joseph, mieux éclairés et beaucoup plus sages, reconnaissent la volonté de Dieu. Ils se disposent à partir, préparent quelques objets, et vraisemblablement un âne. La route passait à l'intérieur des terres, par Samarie, Sichem, Bethel; ou bien elle longeait le Jourdain et gagnait ensuite Bethléem par Jéricho et Jérusalem. Le voyage demandait trois jours et demi. On était en décembre, saison dans laquelle les vents d'ouest sont fréquents, et sur les plateaux un peu élevés la pluie est froide et il peut y avoir de la neige. Marie (nous pouvons pieusement nous la représenter ainsi) est assise sur l'humble monture; elle est enveloppée d'un manteau de couleur sombre; un voile cache son visage. Saint Joseph porte un bâton qui lui sert à la fois à soutenir ses pas et à aiguillonner l'animal; il se tient à gauche et, souvent, il regarde Marie. Il peut avoir une trentaine d'années; sa figure est aimable, calme, bienveillante; par-dessus sa tunique il porte un manteau; tout est simple, de couleur unie, mais propre au point de paraître neuf. Lorsque Marie soulève son voile, on voit son beau visage qui respire la sainteté, une pureté ineffable, la modestie, le recueillement — c'est un être transfiguré! — Le voyage ne manque pas de désagréments: tantôt la chaleur dans les vallées encaissées; tantôt le froid et l'humidité sur les hauteurs découvertes. Mais Marie et Joseph sont toujours patients et

toujours dans la paix. — A côté d'eux passent d'autres voyageurs qui font la route plus commodément et plus vite. Marie et Joseph avancent paisiblement, lentement; dans les hôtelleries, ils laissent la place à d'autres; ils ont l'humilité des gens du peuple, ils ne disent rien de leur noblesse. Avec quelle pompe l'Arche d'alliance n'a-t-elle pas été portée dans ces mêmes contrées! Et, ici, c'est l'Arche vivante du Seigneur, et personne ne le sait. Aucune des aïeules du Seigneur n'a parcouru ces chemins dans un tel état d'humiliation. Au milieu du bruit et des distractions du voyage, ils parlent peu et bas; souvent ils élèvent leurs regards vers le ciel et leurs lèvres murmurent une prière. Plus Dieu s'approche de l'homme, plus l'homme se recueille dans le calme et le silence. Le Sauveur est avec Marie et Joseph : il les attire à lui. Eux seuls connaissent le grand mystère de l'Incarnation; eux seuls pensent à lui!

2. L'ARRIVÉE A BETHLÉEM.

La petite mais royale ville de Bethléem est à deux lieues environ au sud de Jérusalem, sur la route d'Hebron. Elle est située sur deux crêtes de montagnes que relie une croupe assez étroite. De blanches maisons s'étagent sur la croupe et sur la colline occidentale. Sur la colline de l'Est, qui regarde Jérusalem, se trouve la grotte de la Nativité. La petite ville s'élève gracieusement au milieu des vignes et des champs de figuiers et d'oliviers, dominant de charmantes vallées, de riches campagnes, de verdoyantes prairies où paissent de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. — Peut-être les rayons du soleil couchant éclairaient-ils les blanches maisons étagées sur les collines lorsque Marie et Joseph, avec leur humble monture, gravissent la route entre les vignes disposées en terrasses. Probablement, ils se dirigent d'abord vers l'hôtellerie. Ces hôtelleries (Khans) sont des enclos, souvent sans maison ni toit, où l'on trouve simplement un asile, du repos et de l'eau. Tout le reste, chacun

doit se le procurer. Un gardien armé à la légère et accompagné d'un chien reçoit le voyageur et lui assigne une place. — Mais à Bethléem, l'hôtellerie est pleine et la petite ville regorge d'étrangers. Marie et Joseph doivent aller plus loin; Joseph doit frapper timidement à plus d'une porte, tandis que Marie attend dehors, assise sur sa monture. On ne fait aucune attention à eux ou bien on les renvoie dédaigneusement. Pour la consoler des fatigues du voyage, peut-être saint Joseph avait-il fait espérer à Marie qu'ils trouveraient un abri tranquille et une cordiale hospitalité; et maintenant, nul ne les accueille! Sans doute, Joseph en éprouve de la peine à cause de Marie. Cependant la nuit approche, les portes se ferment et il lui faut se décider à chercher en dehors de la ville, sur la colline calcaire à l'Est, un gîte dans une grotte qu'il connaissait peut-être. Il se peut également que, par discrétion, afin de n'être pas importun, Joseph n'ait demandé asile à personne et qu'il se soit rendu directement de l'hôtellerie à cette grotte. — Ils se dirigent donc de ce côté. Cette grotte, pourvue d'un avant-toit, a été décrite de la façon suivante. Elle était longue de quarante pieds environ, large de douze à quinze, et haute de neuf ou dix. Probablement il y avait des crèches contre la paroi des rochers. Ce lieu devait être l'emplacement d'une ancienne demeure de David, et les crèches avaient servi d'étables. Marie et Joseph vont donc de ce côté, se guidant de leur mieux à la lueur d'une lanterne. Assurément, dans les contrées de l'Orient, il n'est pas rare que les grottes ou cavernes servent d'abri pour la nuit; mais ici et dans de telles circonstances, il y a quelque chose d'infiniment touchant. — Et comment Joseph et Marie ont-ils supporté l'épreuve? Assurément, dans une parfaite conformité à l'esprit du Sauveur. C'était la première humiliation, le premier affront que Jésus recevait en ce monde, et cet affront lui était infligé par ses propres concitoyens. Le Cœur de l'Homme-Dieu se réjouit de cette humiliation et il fait partager à ses parents ses pensées et ses sentiments. C'est à

contre-cœur, sans doute, qu'ils demandent l'hospitalité, craignant d'être à charge; et ils savent excuser avec douceur et charité le refus qu'ils reçoivent. Et maintenant, dans la paix et la joie, ils vont prendre le repos de la nuit. Et ainsi arrive cette nuit auguste et sainte, pareille aux autres nuits. Les lumières s'éteignent dans la petite ville, le bruit cesse peu à peu, et le monde, fatigué du poids du jour, du fardeau du péché, s'abandonne au sommeil.

3. LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

Assurément, cette naissance du Seigneur n'est point un événement imprévu pour la Mère de Dieu : elle est, au contraire, un effet de ses prières, de ses désirs ardents de contempler la face de Dieu. Sans doute elle passa cette nuit à prier et de même que ses ardents désirs ont attiré, du sein du Père, le Fils de Dieu sur la terre, ainsi ces mêmes désirs le produisent de son sein virginal pour le donner maintenant au monde.

En cette nuit, l'Esprit Saint communiqua aux prières de Marie une puissance irrésistible sur le Cœur de Dieu et de son Fils. Quand l'extase de son amour et l'ardeur de ses désirs furent à leur plus haut point, alors, miraculeusement, dans les plis de son manteau, apparut, blanc comme la neige qui vient de tomber, beau comme un ange de Dieu, le Fils de Dieu nouveau-né, Fils de Dieu et son Fils à elle ! Il la regarde avec la Majesté du Dieu vivant, avec la profondeur et l'impénétrabilité de la Sagesse infinie, avec la gravité imposante du Juge suprême, avec la douce tristesse du Rédempteur des hommes, avec le charme et l'amabilité de l'enfant, avec le sourire d'un Fils qui est, en même temps, son Dieu, son Créateur, sa fin dernière, la source et le principe de toute joie et de toute félicité. Il la regarde, et il commence à pleurer, et il tend vers elle ses petits bras comme s'il demandait un refuge, lui, le Dieu délaissé sur la terre ! Marie le contemple, elle tombe à ses pieds, elle lui offre, elle lui prodigue les hommages de son adoration,

de son amour, de sa joie, de sa compassion; et, pour la première fois, dans un ineffable ravissement, elle use du privilège qui est le sien et elle lui rend tous ses services de Mère! Elle ne peut se rassasier de contempler ce visage, et cette contemplation la renouvelle elle-même dans la pureté, dans la sainteté, dans la conformité avec lui. Jésus, d'une manière toute nouvelle, pénètre dans le cœur de sa Mère, dans son intelligence et son imagination. Marie enveloppe l'Enfant dans ses langes et, après un moment d'hésitation pénible, mais se sachant la confidente de tous les plans de la Rédemption, elle le dépose dans la crèche, comme si elle l'offrait en sacrifice. — Saint Joseph, à son tour, s'approche; pénétré de respect et de joie, il regarde le visage du Verbe de Dieu fait homme : il adore Jésus, avant de commander à Jésus. Le premier regard de l'Enfant remplit le cœur de Joseph d'une telle plénitude d'amour et de sagesse qu'elle le rend capable, pour toute sa vie, de remplir dignement sa haute fonction. Joseph s'empresse aussi de féliciter Marie et ensemble ils louent Dieu de tout ce qu'ils voient, de tout ce qu'ils éprouvent. — Cependant, le Sauveur a visiblement pris possession de cette terre et, aussitôt, de sa Crèche, il remplit sa mission de Rédemption dans ses rapports avec Dieu, avec sa Mère, avec nous. Il fait, pour ainsi dire, la prière du matin de son premier labeur quotidien ici-bas; il renouvelle son offrande, il s'engage auprès de son Père à lui conquérir la terre, à lui fonder une maison et un Royaume dans lequel sa domination n'aura point de fin (*Ps.*, 131). Il embrasse aussi, dans ses pensées d'amour, et sa Mère et nous tous qui sommes devenus ses frères, selon la chair. Dans sa vie intime, il n'y a ni inconscience, ni faiblesse, ni impuissance, mais tout y est puissance, activité immense, universelle, et tout correspond à la mission de l'Homme-Dieu.

Les bergers.

Remarque préliminaire. Ce Mystère est, comme plusieurs de ceux qui le suivent, une manifestation de la naissance du Sauveur. Ce Sauveur doit être révélé, puisqu'il est venu pour notre salut. Or, on n'arrive au salut que par la foi et la foi s'appuie sur la révélation.

Evangile (Luc, 2, 8-20).

« Or, il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux et une lumière divine les environna; ce qui les remplit d'une extrême crainte. Alors l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie; c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ».

« Au même instant, il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

« Et après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : « Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître ». S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie, Joseph et l'enfant couché dans une crèche. Et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant. Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers. Or Marie conservait toutes ces choses, s'en entretenant dans son cœur.

« Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant

Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur avait été dit. »

1. LES BERGERS DANS LES CHAMPS.

A qui cette révélation a-t-elle été faite; à qui ce bonheur a-t-il été accordé?

1) Tout d'abord la naissance du Sauveur est révélée à des Israélites, parce que c'est à eux que le Messie avait été promis. C'est pour eux, tout d'abord, quoique non exclusivement, que le Sauveur est venu.

2) A qui, d'entre les Israélites, s'adresse cette révélation? ou plutôt, à qui ne s'adresse-t-elle pas? Elle n'est faite ni aux riches, ni aux puissants, ni aux savants, ni aux Scribes, ni aux prêtres, ni aux princes du peuple, ni même à des parents du Sauveur, pas même à des saints, du moins connus comme tels et instruits dans la science de Dieu.

3) A qui donc, d'entre les Israélites? à des bergers simples, ignorants, inconnus, qui veillent la nuit sur leurs troupeaux, dans le voisinage de Bethléem (*Luc*, 2, 8).

2. L'APPARITION DE L'ANGE (*Luc*, 2, 9-14).

(De quelle manière est faite la révélation.)

1) La révélation est faite par des anges, apparaissant sous une forme visible. Les anges sont les messagers de Dieu et du Sauveur. Les apparitions des anges n'étaient pas une chose extraordinaire pour les Israélites; et les bergers, gens simples, devaient comprendre les choses visibles et sensibles mieux qu'une révélation intérieure purement spirituelle. Le Sauveur lui-même se révélait au monde sous une forme sensible. C'est pourquoi les anges, qui devaient annoncer son avènement, doivent, eux aussi, apparaître visiblement.

2) Quant à la manière dont les messagers célestes font cette révélation, elle respire la joie, la bonté, le respect pour les bergers.

a) Le messenger céleste.

D'abord, un ange apparaît, environné de magnificence et d'un éclat divin, en sorte que les pauvres bergers commencent par s'effrayer. Jamais encore un ange ne s'était montré si magnifiquement, dans la « gloire de Dieu ». Il paraissait dans cette « gloire de Dieu » parce qu'il venait annoncer l'avènement de Dieu lui-même, parce que tant de magnificence faisait ressortir la pauvreté et le dénuement du Sauveur et devait en même temps exciter la foi des bergers en ce message. Cet Enfant, dont la gloire environne l'ange, est le « Seigneur », le Messie, Jéhovah lui-même (*Luc*, 2, 9, 21).

b) Son message.

Avec beaucoup d'amabilité et de bienveillance, l'ange leur dit qu'ils n'ont pas à craindre, que ses paroles sont un message de joie non seulement pour eux, mais pour tout le peuple; et, alors, il leur annonce la naissance du Messie, du Seigneur (Jéhovah), dans la ville de David; et il leur indique à quel signe ils pourront le trouver et le reconnaître; il les invite à le rechercher.

c) Son escorte.

Ce n'est point assez. Pour confirmer les paroles de l'ange et pour révéler la grandeur de l'Enfant nouveau-né, et son importance et sa valeur pour le ciel, pour la terre et le genre humain tout entier, une grande multitude de l'armée céleste apparut et entonna un magnifique cantique de louange : « Gloire à Dieu ! ». Dans ce chant, ils célèbrent les effets de l'Incarnation, de l'avènement et de la naissance de l'Homme-Dieu, pour Dieu et pour les hommes : pour Dieu, la gloire; pour les hommes, la paix, parce que la paix renferme la plénitude de tous les biens; car elle est

la fin de la colère et des crimes, le terme des désirs et des supplications. Nous voyons aussi dans ce chant à quelles conditions nous participerons à ces biens : ces conditions sont, du côté de Dieu, son élection; du côté de l'homme, la coopération par la bonne volonté. Quelle puissance, quelle douceur dans ce chant qui exprime la joie même du ciel. Jamais la terre n'avait entendu pareille mélodie. Et c'est à des bergers qu'il était donné de l'entendre!

3. LES BERGERS A LA CRÈCHE.

Et, cependant, quelque chose de plus beau et de plus aimable attendait les bergers lorsqu'ils se rendirent à Bethléem et trouvèrent ce qui leur avait été annoncé. Sans doute Joseph et Marie les accueillirent avec douceur, avec respect, avec joie et les bergers furent admis à contempler l'Enfant, à l'adorer, peut-être à le caresser respectueusement. Ce n'est plus seulement un reflet de la majesté du Seigneur qu'il leur est donné de voir, ce ne sont plus seulement les anges : c'est le Seigneur lui-même! Ils sont les heureux héritiers de toutes les promesses. Ce que David et Abraham ont salué de loin, ces bergers le possèdent en vérité et en toute réalité. Qui nous dira leur bonheur!

Les bergers.

Répétition.

Oraison préparatoire et Préludes, comme dans la Contemplation précédente, dont nous faisons, ici, la Répétition. On peut compléter, en s'arrêtant aux considérations suivantes.

POURQUOI CETTE RÉVÉLATION EST-ELLE FAITE DE CETTE MANIÈRE

1. *A cause de Dieu.*

Tout d'abord, c'est par la volonté de Dieu qui, d'après les intentions de sa sagesse, choisit ses voies et ses instru-

ments. Plus tard, il choisira les Apôtres : maintenant, il choisit les bergers.

2. *A cause de Jésus.*

Second motif : ce mode de révélation est en harmonie avec la Personne de Jésus-Christ. Le Sauveur est pauvre et il veut rester pauvre ; il choisit donc pour amis des pauvres. — Il est le Dieu de la paix : il ne veut donc pas, autour de sa Crèche, des soldats ni des savants, mais des âmes douces, humbles et paisibles. — Il est le Dieu des patriarches et des pasteurs ; il est lui-même le souverain Pasteur de nos âmes, l'agneau qui veut être immolé pour nos péchés : il appelle donc des bergers. — Il est le Rédempteur de tous, des pauvres et des petits, de ceux-là même en particulier : c'est pourquoi c'est à eux que la bonne nouvelle est annoncée, comme l'Evangile leur sera annoncé plus tard (*Luc*, 4, 18 ; 7, 22). — Enfin le Sauveur doit prêcher la doctrine du renoncement : il veut donc, pour ses premiers courtisans, des hommes simples, patients, rudes à eux-mêmes, habitués au travail, à la privation et à la solitude. Ses premiers apôtres sont des bergers ; les seconds ont été des pêcheurs.

3. *A cause de nous.*

On peut voir un troisième motif dans l'intention que le Sauveur se proposait de nous corriger des vues et des maximes trop naturelles qui nous auraient peut-être fait appeler des parents, des hommes riches, des savants. Jésus se guide par d'autres principes. Il appelle tout d'abord ceux que Dieu veut, et ce sont les humbles, les pauvres, les méprisés. Ils deviennent les premiers membres du Royaume de Jésus-Christ ; Dieu ne choisit pas les sages selon la chair, les puissants, les nobles (1 *Cor.*, 1, 26), afin de ne pas anéantir la vertu de la croix de Jésus-Christ (1 *Cor.*, 1, 17).

L'appel des bergers est donc une manifestation aimable et significative de l'esprit de Jésus. L'esprit de Jésus n'agit

pas selon la nature, mais d'après les inspirations de Dieu : il est humilité, paix, simplicité, renoncement à soi-même.

La vocation des bergers.

Répétition.

Oraison préparatoire et Préludes, comme dans la Contemplation précédente.

1. VOCATION DES BERGERS.

De quelle manière aimable et respectueuse, les bergers ont été appelés. — Le Sauveur tient sa cour ouverte et il se laisse aborder par tous, même par les pauvres et les simples — les humbles — par eux, surtout. Il les fait inviter d'une manière particulièrement respectueuse et aimable. Combien les bergers en sont devenus heureux, et, en outre, quelle importance, quelle gloire ils ont acquises ! Un rayon de la splendeur du Seigneur est tombé sur eux et cela a suffi pour les rendre illustres, chers à jamais à tous les chrétiens. Nous ne pouvons célébrer la fête de Noël sans les bergers. On le voit : auprès du Sauveur, on trouve aussi les honneurs et la joie, honneurs et joies véritables, nobles et durables.

2. LEUR PRÉPARATION

Comment les bergers se sont préparés à cet honneur et à cette joie, et comment ils les ont mérités dans une certaine mesure. — Par leur simplicité. Elle semble faire leur sainteté. La simplicité ne veut et ne cherche que Dieu; elle ne pense qu'à Dieu, et elle s'oublie elle-même. La simplicité va à Dieu par les voies les moins compliquées, par les voies les plus directes, par celles qui s'ouvrent devant elle, par l'accomplissement des devoirs d'état, par la soumission et le complet abandon aux moindres indications de Dieu. La simplicité croit tout, accepte tout, et obéit. C'est ainsi que les

bergers ont agi. Ils ne s'enorgueillissent point de ce que les anges leur parlent; ils acceptent l'invitation, ils y répondent, ils reviennent de Bethléem à leurs troupeaux et ils disparaissent. La simplicité est une sorte d'aimable enfance de l'âme, pleine de paix et d'une douce joie. Peut-être n'y avait-il pas alors en Israël de saints dont la simplicité fût plus grande : voilà pourquoi les bergers sont choisis pour entendre le concert des anges, pour adorer l'Enfant-Dieu dans son humilité et sa simplicité.

3. LEUR RECONNAISSANCE EN PAROLES ET EN ACTES

Comment les bergers répondent à ce bonheur et à cet honneur. — Tout d'abord, ils remercient Dieu, ils le louent, et sans doute ils n'oublièrent jamais de quelles faveurs ils avaient été jugés dignes. — En outre, ils racontent à tous ce qu'ils ont vu et entendu : ils ont été les premiers apôtres de l'avènement du Sauveur (*Luc. 2, 18*). — Enfin, ils revinrent certainement visiter la Sainte Famille et en furent les amis dévoués.

Le Mystère des bergers

(APPLICATION DES SENS)

(*Lecture préparatoire*)

Pendant que le Sauveur naissait en ce monde, les bergers gardaient leurs troupeaux dans le voisinage de Bethléem. A une demi-heure environ à l'est de la ville, est une charmante vallée ondulée; des champs, des prairies, des bouquets de figuiers et d'oliviers l'occupent tout entière. En Terre Sainte, les pluies d'hiver font naître dans les champs un frais gazon et, quand la saison est douce, les troupeaux passent la nuit en plein air. Dans ces champs et ces prairies, Booz avait ses biens et c'est là que Ruth avait glané ses épis; c'est là que David et Jacob lui-même (*Genes. 35, 21*) avaient

fait paître leurs troupeaux. Les bergers, donc, y gardent les leurs. Ils les ont réunis dans un parc; à l'entrée de ce parc, ils ont allumé un feu. Ils ont pris leur frugal repas; ils s'entretiennent entre eux et peut-être parlent-ils de l'édit du César et de l'avènement du Messie; ils ont prié, puis ils s'étendent auprès du feu pour le repos de la nuit, tandis que l'un d'entre eux continue de veiller en allant et venant.

La nuit est silencieuse, solennelle comme le soir d'un jour de fête; les étoiles brillent au-dessus des collines de Bethléem. Il est minuit et le gardien qui allait éveiller un autre berger pour le remplacer jette un dernier coup d'œil autour de lui. Sur la colline à l'orient de Bethléem s'élève une nuée lumineuse, qui monte toujours plus haut mais finit par descendre dans la vallée. Et elle se rapproche de plus en plus des bergers, éclairant tout, arbres et arbustes, d'une lumière semblable à celle du soleil. Le veilleur s'étonne, il appelle ses compagnons; il faut qu'ils se réveillent, tout est en flammes! Les chiens aboient; les troupeaux se dressent et se serrent les uns contre les autres; les bergers prennent leurs armes. Autour d'eux, c'est une lumière éclatante : les étoiles pâlissent, le feu semble éteint. La nuée lumineuse devient sans cesse plus belle; elle enveloppe les bergers qui, stupéfaits, couvrent leurs yeux de leurs mains et commencent à s'effrayer. Soudain, du foyer même de la nuée, se détache une forme visible, magnifique dans une auréole de gloire; son vêtement est d'une blancheur éblouissante; ses ailes ont les nuances les plus douces de l'arc-en-ciel; sur son front brille une flamme semblable à une étoile; son visage est d'une beauté céleste et rayonnant de joie; il est tout ensemble aimable et majestueux. Terrifiés, les pauvres bergers tombent à genoux, la face contre terre. Ils n'en doutent pas : c'est un Ange du Seigneur, peut-être Dieu lui-même! De là, leur terreur. Alors d'une voix claire et douce l'ange leur dit : « Ne craignez point! » Le son agréable de cette voix, ce ton bienveillant les tranquillisent; et ces paroles pénètrent jusqu'au plus intime de leur cœur; ils en

sentent la clarté, ils en comprennent le sens, ils en goûtent la bienveillance. Ils comprennent fort bien ce que l'ange leur annonce, à savoir que le Messie est né dans la ville de David, qu'ils doivent aller à lui et l'adorer. A peine l'ange a-t-il cessé de parler que la nuée éclatante se partage en d'innombrables et magnifiques formes lumineuses; dans un ordre admirable, traçant dans le ciel une voie de lumières, ces formes radieuses s'élèvent en chantant : « Gloire à Dieu ». Qu'il est beau ce chant! qu'il est puissant! quel bonheur on goûte à l'entendre! Il semble flotter sur les collines de Juda, s'étendre jusqu'aux dernières bornes de la création, et retentir enfin dans les profondeurs de l'éternité bienheureuse. Heureux bergers! ils ont vu de leurs yeux cette glorieuse phalange de l'armée céleste! et leur cœur a débordé de bonheur et de joie.

Les formes angéliques ont disparu, le chant a cessé; les bergers revenus à eux se regardent les uns les autres, muets, étonnés. Mais bientôt ils se souviennent des paroles de l'ange et ils se hâtent vers la grotte de la crèche, par groupe de trois ou quatre. Discrètement ils frappent à la porte qu'ils trouvent fermée; saint Joseph s'avance, ouvre la porte, et leur demande, doucement, aimablement, ce qu'ils désirent. Ils répondent que des anges leur sont apparus et les envoient à un enfant qui est né en ce lieu et qui est couché dans une crèche. Plein de joie et louant Dieu, saint Joseph conduit les bergers, comme des amis bien connus, à la crèche où l'enfant repose. A l'aide d'une lumière qu'il apporte, ils contemplent l'Enfant et sont dans le ravissement. Ils s'informent aussi de la Mère. Et Marie, quittant le fond de la grotte qui est dans l'obscurité, se présente, simple, modeste, mais sans la moindre confusion. Les bergers la saluent avec respect, en croisant les mains sur la poitrine et s'inclinant profondément. La Mère de Dieu répond à leur salut, avec bonté; elle prend l'Enfant dans ses bras et le montre aux bergers. Ils entourent l'Enfant et sa Mère, tombent à genoux et avec une joie toute vive mais toute simple, ils adorent le Messie. Ils racontent ce qui leur est arrivé

cette nuit, ce que l'ange leur a dit. Marie les écoute avec attention, elle réfléchit en silence; elle se montre très bonne pour les bergers mais sans parler d'elle-même. Peut-être leur permet-elle de prendre l'Enfant entre les bras. Tous sont remplis de joie et pénétrés de reconnaissance pour Dieu. Au moment de se retirer, les bergers baisent le bord de la robe de la Mère de Dieu; ils demandent s'ils pourront renouveler cette visite. Et, bénissant Dieu, ils s'en vont et publient partout l'heureuse nouvelle qu'ils ont eu la joie d'apprendre. Il est vraisemblable qu'ils revinrent souvent, apportant de menus présents et qu'ils furent les fidèles amis de la Sainte Famille.

La Circoncision

(*Evangile : Luc. 2, 21.*)

« Le huitième jour, auquel l'Enfant devait être circoncis, étant arrivé, il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'ange avait annoncé avant qu'il fût conçu dans le sein de sa Mère. »

1. SIGNIFICATION DE LA CIRCONCISION

a) Avant tout et principalement, la circoncision était le signe de l'Alliance, de la séparation d'avec les autres peuples, de l'incorporation à la religion judaïque (*Gen. 17, 3-14*). En conséquence, elle signifiait aussi l'acceptation de la Loi et de ses obligations (*Gal. 5, 3*); c'était aussi la malédiction en cas de transgression (*Rom. 2, 25*), comme la participation aux bénédictions et aux promesses, surtout à la promesse d'une glorieuse postérité et du Messie. Enfin la circoncision était un signe de l'assujettissement au péché, de la nécessité de la pénitence ou circoncision du cœur (*Deuter. 10, 16; 30, 6*). — A la circoncision, l'enfant recevait le nom qu'il devait porter; à dater de ce moment il commençait à faire réellement partie de la société; il avait dès lors une

existence légale et religieuse. — La circoncision avait donc une certaine analogie avec notre baptême, qui n'efface pas seulement la tache originelle, mais nous introduit dans l'Eglise, nous rend membres de cette Eglise, nous soumettant à sa foi et à sa loi morale. Aussi saint Paul appelle-t-il la circoncision une figure du baptême (*Col. 2, 21*).

b) En ce qui concerne les cérémonies extérieures, la circoncision devait avoir lieu huit jours après la naissance de l'enfant, chez les parents ou en tout autre lieu, et n'importe qui pouvait en être le ministre. D'ordinaire, c'était le chef de famille qui accomplissait le rite sacré et donnait le nom à l'enfant.

2. POURQUOI LE SAUVEUR A VOULU SE SOUMETTRE A LA CIRCONCISION

Par lui-même, Jésus-Christ n'était point assujetti à la loi de la Circoncision. Il était tenu seulement à la loi naturelle, mais non aux lois positives de l'Ancienne Alliance, pas plus qu'un prince n'est tenu à la loi de l'impôt. Il était le Seigneur et le Législateur de l'Ancien Testament et, plus d'une fois, il a affirmé sa liberté (*Matth., 12, 8; 17, 25*). Il se soumet donc uniquement parce qu'il le veut, et pour les motifs suivants.

1. Le Sauveur voulait, par la circoncision, nous donner une nouvelle preuve de la réalité de son Humanité sainte et nous montrer qu'il nous est semblable en toutes choses. Il veut, comme nous, avoir une Mère, une nationalité; et il daigne recevoir un nom, accepter une forme de religion, lui dont le nom est l'Ineffable, lui qui est le Père de toutes les nations et de tous les hommes. De même il veut révéler en lui le descendant d'Abraham, sans quoi les Juifs ne l'auraient pas reconnu comme le Messie (*Gal. 3, 7*).

2. Il a voulu confirmer ainsi toute la Loi ancienne et l'accomplir au sens le plus élevé du mot, soit en observant tous les préceptes de la Loi, soit en expiant les transgressions des hommes, ses frères. C'est pourquoi il verse pour

la première fois son sang; cette première effusion n'est qu'un gage du sacrifice qu'il accomplira sur la croix. C'est donc là, comme une aurore sinistre au ciel de son enfance : c'est le présage de l'orage et de la tempête (*Matth.* 16, 3; *Gal.* 3, 10, 23).

3. Il voulait nous encourager à employer tous les moyens que Dieu nous donne et nous prescrit pour combattre le péché, à exercer l'obéissance et la pénitence, à pratiquer la mortification qui est la véritable circoncision du cœur, à fuir tout scandale (*Matth.*, 17, 26).

4. Il voulait mériter le nom de Jésus et son excellence.

L'excellence du nom de Jésus consiste d'abord dans son origine : c'est Dieu lui-même qui en est l'auteur (*Is.* 7, 14; *Matth.* 1, 21; *Luc* 1, 31).

Deuxièmement, l'excellence de ce nom consiste dans sa signification. Il signifie « Dieu est salut, Sauveur »; il désigne ainsi, clairement, expressément, la nature, l'être, la mission de l'Homme-Dieu. C'est un nom propre et caractéristique de l'Homme-Dieu.

Troisièmement l'excellence de ce nom consiste dans ses effets, et dans ses bénédictions pour nous-mêmes et pour le Sauveur. Pour nous, il est le gage du pardon de nos péchés, l'assurance que nos prières seront exaucées, la consolation dans les tentations, dans la vie et dans la mort. Ce nom est pour nous un sacramental de toutes les bénédictions que le Sauveur nous a apportées. — Pour le Sauveur, le nom de Jésus est l'instrument de la gloire, parce qu'il attire tout honneur, invocation, confiance, respect, adoration, gloire et amour par les prodiges opérés en vertu de ce nom. Ce Nom est, en même temps, la glorieuse récompense des labeurs et des souffrances de la Rédemption; à ce Nom, tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers (*Phil.* 2, 10). L'Homme-Dieu portait bien des noms divers; mais aucun ne lui était plus cher que celui-ci parce qu'il lui rappelait sans cesse notre souvenir. Voilà pourquoi ce Nom est prononcé sur le berceau du Sauveur; et il sera inscrit sur la Croix.

3. CONCLUSIONS

1. *Aimer le Sauveur.*

Première conclusion : nous devons aimer ce divin Sauveur qui a voulu nous être semblable en toutes choses et recevoir un nom par lequel il sera tout pour nous.

2. *Générosité.*

Deuxième conclusion : nous soumettre volontiers et généreusement à tous les devoirs et à tous les sacrifices que nous imposent notre religion et notre vocation. Par la Circoncision, le Sauveur a accepté des obligations bien autrement difficiles et il a rempli ces obligations. Il ne pouvait penser à ce Nom de Jésus, sans se sentir porter à tout faire et à tout souffrir par amour pour nous. Ne devons-nous pas faire de même par amour pour lui?

3. *Honorer le Nom de Jésus.*

Dernière conclusion : nous devons honorer le Nom de Jésus et le glorifier. Nous l'honorons en le prononçant dévotement, avec respect, avec amour, comme l'ange, comme Marie et Joseph; nous l'honorons en l'invoquant dans nos prières, dans nos bonnes œuvres, dans nos tentations; enfin nous l'honorons en le confessant avec courage, en propageant la connaissance et l'amour de ce Nom, à l'exemple des Apôtres et des martyrs qui lui ont donné le témoignage de leur sang (1).

(1) Les Litanies du Saint Nom de Jésus offrent une abondante matière à de pieuses considérations. Elles méritent excellemment qu'on leur applique la seconde manière de prier (Cf. tome I).

La Présentation dans le Temple.

(Evangile Luc 2, 22-39.)

« Et le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : « Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur », et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes.

« Or, il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël; et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au Temple par un mouvement de l'Esprit de Dieu; et comme le père et la mère de l'Enfant-Jésus l'y portaient afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, il le prit entre ses bras et bénit Dieu, en disant : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple ».

« Le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie sa Mère : « Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction; et un glaive transpercera votre âme, afin que les pensées cachées dans le cœur de plusieurs soient découvertes ».

« Il y avait aussi une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui était fort avancée en âge, et qui n'avait vécu que sept ans avec son mari, depuis qu'elle l'avait épousé étant vierge. Elle était alors veuve, âgée de quatre-vingt-quatre ans; et elle demeurait sans

cesse dans le Temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières. Etant donc survenue en ce même instant, elle se mit à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. »

« Après que Marie et Joseph eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. »

1. LE SAUVEUR EST PORTÉ AU TEMPLE

C'est la première fois que le Sauveur entre dans le Temple; et c'est là un fait très important. Il est le Dieu d'Israël, et l'Ange du Testament; et le Temple a en lui sa raison d'être. Dès le principe il y a habité. Aujourd'hui il vient en tant qu'Homme-Dieu et il entre dans le Temple, non pas comme les autres Israélites, simplement pour y adorer, mais pour prendre possession de ce sanctuaire, pour y commander et y gouverner, non plus comme Moïse qui était un serviteur, mais comme Fils de Dieu, comme héritier et maître souverain, pour exercer là ses droits au nom de son Père, et pour s'y manifester. Cette entrée dans Jérusalem et dans le Temple est un fait si important qu'il a été l'objet de plusieurs prophéties, Jérusalem est le lieu où le Messie doit se manifester et révéler la gloire de son Royaume (*Is.* 60). L'ange du Testament doit entrer dans ce second temple (*Mal.* 3, 1), et le second Temple est plus glorieux que le premier parce que le Messie y est entré (*Agg.* 2, 7, 10). C'est donc là un fait très important dans la vie du Sauveur.

2. LE SAUVEUR SE RÉVÈLE DANS LE TEMPLE

Le Temple devait être le lieu où le Messie se manifesterait : cette première visite du Seigneur en est la preuve. Marie et Joseph apportent l'Enfant au Temple; Siméon les rencontre et il révèle le Sauveur.

Cette manifestation est éclatante et glorieuse sous plusieurs rapports.

Premièrement, par le lieu même où elle se produit; c'est à Jérusalem, dans le Temple, dans le sanctuaire du culte de l'Ancien Testament.

Deuxièmement, cette manifestation est glorieuse à cause de la multitude des témoins : une foule nombreuse était toujours là et dut, par conséquent, assister à cette scène — c'était probablement l'heure du sacrifice du matin.

Troisièmement, cette manifestation reçoit un nouvel éclat de la qualité même des personnes par qui elle se fait. C'est Siméon, c'est Anne; ils sont honorés de tous, leur sainteté est connue; ils sont remplis de l'esprit de prophétie.

Enfin cette manifestation est magnifique par les paroles qui y sont prononcées, par les témoignages qui y sont rendus au Sauveur. On retrouve là toute l'importance, toute la grandeur et l'excellence du Messie relativement à Israël, au monde païen, à l'humanité entière. Siméon appelle le Sauveur « le Salut promis à tous les peuples » (*Luc. 2, 30; Gen. 49, 18*), « la gloire du peuple choisi » (*Luc. 2, 32*), « la lumière qui doit éclairer toutes les nations païennes » (*Luc. 2, 31, 32*). Le Sauveur est réellement le centre de toute l'histoire de l'Eglise et du monde, la fin et l'instrument de toute prédestination; les élus qui entrent au ciel lui doivent leur salut, ceux qui se perdent se sont attiré leur ruine en ne croyant pas en lui (*Luc. 2, 34*). Israël lui-même et l'humanité tout entière devront prendre parti pour ou contre lui. Il est un signe de contradiction, la pierre de scandale. La contradiction commence avec la manifestation du Christ; elle se continuera durant toute sa vie publique, jusqu'à la Croix, et elle se prolongera dans le monde entier et à travers tous les siècles. Le Christ ne peut rencontrer la seule indifférence : on l'aime et on l'adore, ou bien on le hait. C'est devant le Christ que les individus et les nations choisissent le chemin qui conduit au ciel, ou la voie qui les mène à leur perte (*Luc. 2, 34*). Siméon prophétise aussi la mission de

Jésus Christ, qui est de sauver le monde par ses souffrances et par sa mort. (*Luc. 2, 35*). Rien de plus magnifique que les paroles de Siméon : elles sont comme le résumé de toute la christologie. — Et il faut bien le remarquer; c'est le Saint-Esprit lui-même qui parle par Siméon et par la prophétesse Anne. Ce témoignage, ils le rendent auprès de tous ceux qui attendent véritablement le Messie (*Luc. 2, 38*). Jamais encore révélation n'avait été plus éclatante.

I 3. LE SAUVEUR EST PRÉSENTÉ A DIEU

1) Cette cérémonie était une reconnaissance pratique du droit souverain de propriété que Dieu avait sur son peuple. Dieu, sans doute, est la source de toute paternité; mais Israël, délivré par Dieu de la servitude de l'Égypte, était devenu tout particulièrement la propriété du Seigneur. Afin de prouver ce droit de propriété, Dieu avait choisi les Lévites pour le servir spécialement (*Num 8, 16, 17*); et, en outre, tout premier né devait lui être offert. Les enfants premiers nés étaient rachetés moyennant cinq sicles que l'on donnait aux prêtres. Seul, le rachat des garçons était prescrit et le père le faisait trente jours après la naissance, ou même plus tard. Si l'on apportait l'enfant au Temple, on le remettait au prêtre qui, après l'offrande des cinq sicles, le rendait aux parents avec une formule de bénédiction et d'action de grâces.

2) Pourquoi le Sauveur a-t-il voulu se soumettre à cette cérémonie? Ce n'est point qu'il y fût assujéti. Il n'était astreint à aucun précepte positif et, grâce à l'union de la nature humaine avec la seconde Personne de la Divinité, il était sanctifié et consacré à Dieu mieux qu'il ne pouvait l'être par aucune cérémonie. Mais le mystère de sa nature divine n'étant point encore révélé, il ne voulait donner aucun sujet de scandale, mais bien plutôt l'exemple de l'humilité, de l'obéissance et du zèle à honorer Dieu par toutes les cérémonies prescrites par la loi; il voulait, par ses mérites infinis, donner toute perfection au culte de Dieu. Il profita

de toutes les occasions de glorifier Dieu. — A proprement parler, le Messie n'est pas racheté : les cinq sicles sont uniquement le gage et l'annonce de ses cinq plaies sacrées.

3) Comment le Sauveur se présente-t-il à son Père céleste ? Il s'offre à lui librement ; par l'intermédiaire du sacerdoce légal, avec la plus grande dévotion intérieure. Ici, il renouvelle sa première offrande : « Voici que je viens ».

Comme conclusion, premièrement réjouissons-nous de la haute importance de cette première apparition du Christ dans le Temple et, de tout cœur, félicitons-le de l'honneur et de la gloire que lui procure cette manifestation. — Deuxièmement, remarquons comment cette glorification lui vient précisément d'un acte d'humiliation, d'obéissance, de fidélité à la loi. Il entre dans le Temple avec l'intention d'honorer son Père et c'est alors que son Père le glorifie. Telle est la signification de ce mystère par rapport au Sauveur : c'est l'accomplissement d'une loi et une révélation du Messie. On ne sait qu'admirer davantage, de quoi se réjouir mieux : d'une part, c'est l'exemple de l'humilité chez Jésus ; d'autre part, c'est la gloire qui répond à cette humilité. En tout cas, ici, comme souvent dans sa vie, il atteste que c'est l'humiliation qui lui prépare la gloire. — Enfin, n'oublions pas que cette entrée dans le Temple est la première rencontre, publique et solennelle, du Sauveur et de son peuple Israël, aussi bien en ce qui concerne le lieu de cette rencontre que par rapport aux divers représentants de l'Ancien Testament — le peuple et le sacerdoce — qui en sont les témoins. Le peuple croyant et fidèle est représenté par Siméon et Anne ; le sacerdoce est représenté par le prêtre agissant, en cette cérémonie, au nom du sacerdoce entier. Cette rencontre est toute pacifique. Jésus reconnaît publiquement le sacerdoce, il se soumet à lui, il lui présente le prix du rachat, il se laisse offrir par lui au Père céleste, il reçoit sa bénédiction. Plus tard, il en sera autrement, le Sauveur sera, pour le sacerdoce, et surtout pour le sacerdoce, une pierre de scandale, un signe de contradiction, une occasion de crime comme Siméon l'a prédit !

La Présentation.*(Contemplation des personnes)**(Répétition)***1. MARIE.**

1) Marie prend une part intime au Mystère de la Présentation. Elle y est associée en accomplissant une loi; c'est entre ses bras que le Sauveur paraît dans le Temple. Il n'était pas nécessaire que la présentation et le rachat du premier-né se fissent par la mère; mais la mère elle-même était soumise à la loi de la purification, d'après laquelle, afin de s'affranchir de l'impureté légale, elle devait, quarante jours après la naissance de l'enfant (ou plus tard, mais jamais plus tôt), se rendre au Temple du Seigneur et y présenter deux offrandes : un agneau en holocauste, et une tourterelle en sacrifice de péché; en cas de pauvreté, deux tourterelles ou deux petits de colombes (*Levit.*, 12).

2) Quant à la manière d'accomplir la loi, Marie se comporte à peu près comme le Sauveur. Pas plus que le Sauveur, elle n'est assujettie à la loi, ni suivant l'esprit du législateur, ni même suivant la lettre du précepte (*Levit.*, 12, 2). Elle se soumet à la loi dans l'intention d'honorer Dieu et afin de ne donner aucun scandale. En s'y soumettant, elle fait l'honneur et la gloire qu'elle a d'être mère dans la virginité. Elle sacrifie son Fils dont le sort lui est déjà prédit. Enfin son cœur est pénétré de la même dévotion et de la même charité que celui du Sauveur.

3) Cette participation de Marie à l'offrande du Sauveur est récompensée. Marie participe, à son tour, à la gloire de la manifestation de Jésus. Si le Sauveur est un signe de contradiction, la cause du salut ou l'occasion de la perte, il ne l'est pas seul : sa Mère lui est associée; la contradiction l'atteint elle-même et transperce son cœur, et, par là, les pensées des hommes se manifestent à son sujet, pour le salut ou pour la perte (*Luc*, 2, 34, 35). A son égard,

comme à l'égard du Sauveur, on ne peut rester dans l'indifférence : on la proclame bienheureuse ou on la méprise. Déjà, aux paroles de Siméon, le glaive transperce son cœur et, sans doute, ce sera pour la vie ! C'est pourquoi, comme saint Joseph, elle s'étonnait de ces paroles qui, avec une douloureuse précision, annonçaient que son Fils devait racheter les hommes (*Luc, 2, 33*).

2. SIMÉON ET ANNE

1) Comment Siméon et Anne se sont préparés au bonheur de voir le Sauveur. — La sainteté de Siméon et celle d'Anne présentent à peu près le même caractère.

Chez Siméon, la Sainte Ecriture loue trois choses : Premièrement, il était juste parce qu'il met sa sainteté dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, et qu'il s'attache avant tout aux moyens de salut établis alors par Dieu. Deuxièmement, il craignait Dieu et était saint, jusqu'au fond de l'âme, et il ne se contentait pas d'une justice apparente, d'un service tout extérieur. — Troisièmement, il attendait la « consolation d'Israël ». Le cœur du saint vieillard souffre de l'abaissement de son peuple ; il ne trouve de repos que dans l'espérance du Rédempteur. Il semble que cet amour, que cette ardente aspiration sont le caractère propre de la sainteté de Siméon. L'ardeur de ces désirs est encore accrue par le don de prophétie, par la promesse que l'Esprit Saint lui a faite qu'il verrait le Messie (*Luc, 2, 25, 26*). Voilà pourquoi il se tient si volontiers dans le Temple : c'est là que le Messie doit paraître.

Chez sainte Anne, c'était la même piété, le même zèle pour la prière. Elle ne s'éloigne pas du Temple et même, probablement, elle y demeurerait parmi les veuves et les vierges. Elle est, en outre, animée d'un grand esprit de pénitence ; et jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans elle observe des jeûnes continuels. Prière, pénitence, renoncement, voilà toute sa vie : c'est bien l'image du Temple ancien.

2) Et maintenant ces deux saintes âmes reçoivent leur

récompense et leur consolation, bien plus grandes même qu'ils ne pouvaient les attendre. — La surabondance de la consolation était due aux circonstances suivantes : le bonheur qu'ils éprouvent d'avoir été appelés par l'Esprit Saint dans le Temple au moment où la Sainte Famille y entrait (*Luc*, 2, 27, 38); la joie de contempler le Sauveur et la Mère de Dieu; Siméon peut même prendre l'Enfant entre ses bras; la connaissance profonde et sublime qu'il reçoit et qui l'éclaire sur la mission et la destinée du Sauveur et de sa Mère; et cette connaissance, il l'eut, à ce qu'il semble, et du moins quant à l'essentiel, dans tous les détails jusqu'au soir de cette vie, jusqu'au Calvaire; enfin, les effets de cette joie qui sont magnifiquement exprimés dans le Canticque de Siméon (*Luc*, 2, 29-32). Maintenant, il mourra volontiers : ses désirs sont réalisés. — Anne, de son côté, est si consolée qu'elle ne pense pas pouvoir mieux employer les dernières heures de sa vie qu'à faire connaître partout le Messie (*Luc*, 2, 38).

Siméon et Anne sont, comme Elisabeth et Zacharie, l'expression de la véritable sainteté de l'Ancien Testament, dans la prière, dans la pénitence, dans l'accomplissement de la loi, dans l'attente du Messie. Mais leurs espérances ne sont point, comme celles de tant de Juifs, matérielles et charnelles. Celui qu'ils attendent, c'est avant tout le Rédempteur qui sauvera son peuple de ses péchés et, par conséquent, un Sauveur qui connaîtra la souffrance et la mort, qui sera un signe de contradiction même pour le peuple choisi. Ici, ils font leur choix : ils se séparent d'un peuple indigne et viennent se ranger au pied de la Croix, auprès de la Mère des douleurs.

Dans le Royaume de Jésus-Christ, Siméon et Anne représentent les âmes vouées à la vie intérieure : le monde les ignore; mais, par leurs prières, par leur immolation secrète, elles combattent incessamment le règne du mal en ce monde et y font régner le bien. Elles préparent la manifestation du Sauveur et l'intervention de Dieu dans le monde. Ce

n'est pas trop d'une vie tout entière pour se disposer à un tel honneur, à une telle consolation.

La Présentation dans le Temple.

(Application des sens.)

(Lecture préparatoire.)

1. DÉPART DE BETHLÉEM ET EN ROUTE VERS JÉRUSALEM

Quarante jours se sont écoulés depuis l'arrivée à Bethléem. Peut-être la Sainte Famille a-t-elle passé tout ce temps dans la grotte; peut-être aussi a-t-elle trouvé une hôtellerie dans la petite ville. Le moment est venu pour l'Enfant d'être présenté au Seigneur dans le Temple de Jérusalem et, pour Marie, d'offrir le sacrifice de la purification. Dans quel état la Sainte Famille laisse-t-elle la grotte? Assurément, en parfait état : tout a été soigneusement mis en bon ordre. Comment quitte-t-elle Bethlëem? Sans murmure ni mécontentement, mais aussi sans témoigner la joie — joie qui est une imperfection — de quitter un lieu où l'on a trouvé nombre de désagréments. Ils prennent congé avec beaucoup de bienséance, en témoignant leur gratitude pour ceux qui, peut-être, leur ont fait du bien, leur bienveillance pour ceux qui ont mal agi à leur égard, mais surtout leur reconnaissance envers Dieu pour la souffrance comme pour la joie. Combien de joies, et de bienfaits durant ce séjour à Bethléem! La naissance virginale de Jésus, la révélation faite aux bergers et aussi... des peines et des croix. — Ils remercient pour tout et se mettent en route pour Jérusalem.

Aujourd'hui, ils sont trois. Marie est assise sur l'âne, elle porte soigneusement l'Enfant sur ses bras. Joseph conduit la monture. La route traverse la plaine d'Ephraïm. Sur cette route Abraham a passé avec Isaac pour gagner le mont Moriah; Jacob s'y est arrêté, le cœur triste, et il y a enterré Rachel; ici, deux fois David a battu les Philistins et il a

passé ses troupes en revue avant d'attaquer la forteresse des Jébuséens. Sur cette route a roulé le char rapide de Salomon, lorsque, accompagné de ses courtisans magnifiquement parés, il allait visiter les jardins d'Etham. La plaine, en cette saison, se revêt de sa parure printanière : anémones écarlates, pimprenelles jaunes et bleues, jacinthes, et bouquets de roses, petites mais charmantes. Lorsque nos voyageurs passent près du tombeau de Rachel le Sauveur pense sans doute au meurtrier des Innocents qui, dans la prophétie, se rattache à Rachel; avec tristesse, il regarde sa Mère, la seconde Rachel; puis ses regards se portent sur les vallées et les hauteurs, où les hameaux et les blanches maisons abritaient encore dans leurs berceaux, ces petits qui bientôt vont mourir à sa place. A un point élevé de la route, on aperçoit, dans le lointain les montagnes de Juda, la Mer Morte, l'imposante muraille des monts de Moab; on découvre une fois encore Bethléem : et, de Jérusalem, l'on reconnaît — du moins, c'est le tableau qui s'offre aujourd'hui aux regards du voyageur — la coupole du Saint-Sépulcre et, dans le fond, la montagne des Oliviers. Des hauteurs qui dominent la vallée d'Hinnom, la Sainte Famille a, devant elle, la ville de Jérusalem avec ses murs crénelés, avec la magnifique citadelle de David, rebâtie par Hérode; et, plus bas, les gigantesques constructions du Temple; enfin, à l'arrière-plan, c'est le Mont des Oliviers. — Quelle est, dans ce voyage, l'occupation de la Mère de Dieu? Avec reconnaissance, elle songe aux événements de Bethléem, puis à la fête du lendemain. Sans doute, dans sa modestie, elle ne s'arrête pas à la pensée que cette loi ne la concerne point, à proprement parler; elle réfléchit aux motifs d'observer cette loi de la manière la plus parfaite : et ces motifs sont, d'abord, un infini respect de la volonté de Dieu, l'empressement à s'y conformer au moindre signe de sa part; puis, la reconnaissance pour tant de grâces et de bienfaits. Plusieurs de ces pensées sont exprimées sous une forme très belle dans les Vêpres de l'Office de la T. S.

Vierge. — Le divin Enfant, de son côté, entretient des pensées semblables. Tel un jeune oiseau guettant à travers le feuillage, Jésus, qui repose sous le voile de sa Mère, regarde pour la première fois, de ses yeux mortels, la ville, le Temple, le Mont des Oliviers, les hauteurs où se dressera, où, peut-être déjà, se dressent le Cénacle et le Calvaire, si saint Joseph entre, non point par la Porte de Joppé mais par la Porte du Jugement. Et, alors, comme le Cœur du Sauveur dut battre en pensant à la Rédemption! — La Sainte Famille se retire ensuite chez des gens de bien, soit dans la ville même, soit dans un faubourg.

2. ENTRÉE DANS LE TEMPLE ET RÉVÉLATION DE SIMÉON.

Marie et Joseph ont passé une partie de la nuit en prières. De bonne heure, par respect pour la cérémonie qui doit avoir lieu, ils revêtent leurs vêtements de fête et se rendent au Temple avant le sacrifice du matin. C'est la première fois que le Sauveur entre dans le Temple; pour la première fois il en voit les Portes grandioses, avec les ponts et les escaliers souterrains par lesquels, des quartiers du sud-ouest et des faubourgs de l'ouest, on accède au Temple; pour la première fois, s'ouvrent devant lui les puissantes murailles entrecoupées de tours à l'extérieur, et de magnifiques colonnades à l'intérieur; pour la première fois, il voit le Parvis des Gentils où l'on arrive par la grande Porte de Nicanor et par une suite de terrasses reposant sur des arcades de pierre. Il voit toutes ces merveilles avec joie, avec une gravité et un calme majestueux, car il entre dans le Temple avec la pleine conscience de sa Personne et de sa dignité; il connaît toute l'importance, toute la signification du Temple et ses rapports avec lui. Le Temple est la maison de son Père; il est, lui, le Fils du Père et, par conséquent, l'héritier, le Seigneur, le Dieu de cette demeure. Dès les temps les plus reculés, il y habite comme l'Ange de l'Alliance, dans la gloire qui environne l'Arche; il est dans les mille symboles ou figures comme objet de

la foi, et des désirs de tous les fidèles adorateurs. Et maintenant il prend possession de cette demeure; il la glorifie, il la sanctifie par sa présence nouvelle en tant qu'Homme-Dieu; il la glorifiera, il la sanctifiera par des révélations plus sublimes. Et toute la signification de cette première apparition dans le Temple, telle que les prophètes l'ont annoncée, se présente vivante à l'esprit du Sauveur et l'occupe pleinement.

Vraisemblablement, c'est devant la Porte de Nicanor, la principale entrée du Parvis des Gentils, que se trouve Siméon, vieillard vénérable par la majesté de l'âge, à la longue barbe blanche, au visage aimable et recueilli. Il est là : il attend quelqu'un, et avec quelle intensité de désir ! L'Esprit Saint lui a révélé de se rendre au Temple, que le Messie va venir. A peine a-t-il aperçu Joseph, Marie et le Sauveur, qu'il s'avance à leur rencontre, s'approche de Marie, s'incline profondément pour adorer l'Enfant divin. Peut-être Jésus regarde-t-il sa Mère; il se penche vers le vieillard et donne à entendre qu'il veut aller à lui. De son côté, Siméon ouvre et étend les bras pour le recevoir, et la Mère lui présente son Fils. Avec quel respect, dans quels sentiments d'adoration, Siméon prend l'Enfant et le presse sur son cœur ! Il est là, debout, il a Jésus dans ses bras et, comme s'il voulait, de ses yeux affaiblis par l'âge, étudier en détail une image aimée, il le tient à quelque distance, il l'examine, il le contemple, il s'abîme dans la joie et dans l'amour. Ses yeux plongent dans les yeux de l'Enfant; et dans ces yeux, il découvre une vision magnifique. Il voit tous les mystères de l'Homme-Dieu; il voit la Lumière du monde se lever sur les îles lointaines des Gentils, à l'Orient et à l'Occident; il voit un radieux soleil luire sur Israël. Ses bras tremblants élèvent la Lumière du monde, le prix de la Rédemption de l'humanité; son cœur, las de vivre, se rajeunit dans l'étreinte de l'Eternel toujours jeune et de la Beauté de Dieu, et ses lèvres chantent ce cantique ineffablement beau, qui est devenu, dans l'Eglise, le cantique du soir, le cantique de la reconnaissance pour les bienfaits de chacun

des jours de la Rédemption : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez partir votre serviteur ». — Alors, Siméon rend l'Enfant à sa Mère, il la bénit peut-être en employant les paroles de l'ange et d'Elisabeth. Puis il devient grave et triste. Il considère le redoutable mystère de la prédestination : il voit que le Sauveur en est le centre et l'instrument, qu'il sera pour un grand nombre une cause de salut, pour un grand nombre une occasion de ruine; il voit que le Messie sera un signe de contradiction même pour son peuple et, plus tard, pour le monde entier. Un champ immense de bataille se présente à ses regards; au milieu, c'est la Croix avec Jésus et la Mère de Jésus! C'est la part que Marie doit prendre à cette lutte. En quelques traits il esquisse le sombre tableau du Calvaire, devant lequel tous les hommes et tous les peuples passent et prennent parti pour l'adoration ou pour la haine, pour l'amour ou pour le mépris; et où ils trouvent ou leur salut ou leur perte.

Entre temps, sainte Anne est arrivée. Elle ploie sous le fardeau de ses quatre-vingt-quatre ans; elle s'appuie sur un bâton; son visage est amaigri par les jeûnes; ses yeux vont s'éteignant. Elle aussi, cependant, aperçoit le Sauveur et la Mère de Dieu : elle proclame à haute voix qu'il est le Messie, le Dieu d'Israël; elle proclame sa Mère bienheureuse. Et ses traits altérés se raniment et prennent une beauté nouvelle; son regard éteint se ravive, et il a l'éclat joyeux de la jeunesse, l'ardeur de l'amour. Le moment est solennel et de nombreux passants s'arrêtent et écoutent les paroles que l'enthousiasme met sur les lèvres de ces deux saints qui révèlent ainsi l'importance, la signification de cette apparition du Seigneur dans le Temple. — Le Sauveur éprouve une grande joie : pour récompenser Siméon et Anne, il leur accorde la bénédiction d'une heureuse et sainte mort. — Marie et Joseph sont dans l'admiration et l'étonnement en présence de cette manifestation nouvelle de l'Enfant divin, manifestation qui, vraiment, a suscité l'enthousiasme... mais révèle aussi les destinées du Rédempteur!

3. L'OFFRANDE DE LA PURIFICATION ET LE RACHAT DE L'ENFANT.

La purification des femmes, dans les circonstances dont il s'agit en ce Mystère, se faisait près de la Porte Nicanor. — Cette Porte avait environ seize mètres de haut et huit mètres de large, et deux portes battantes, en airain de Corinthe, brillantes comme l'or et si lourdes qu'il fallait vingt hommes pour les fermer. Dans cette porte énorme, s'ouvraient deux portes plus petites et c'était là que la purification des lépreux et celle des jeunes mères avaient lieu. La jeune mère se présentait devant un prêtre qui, après une prière et une bénédiction, l'introduisait dans le Parvis des hommes où elle déposait dans l'un des troncs l'argent du sacrifice. De là, elle se rendait au lieu indiqué pour assister au sacrifice lui-même. Après le sacrifice public du matin, on offrait les sacrifices privés — agneaux ou tourterelles — selon la somme d'argent recueillie dans le tronc. Marie accomplit tous ces rites avec une grande simplicité et une grande piété, quoique la gloire de sa virginité et sa dignité de Mère de Dieu fussent comme rejetées dans l'ombre par le fait même qu'elle s'assujettissait à cette loi de la purification. En tout, elle veut imiter le Sauveur et servir Dieu avec abnégation et générosité.

Les premiers-nés étaient présentés à Dieu et rachetés près de la Porte centrale du Parvis des prêtres, côté du sud. C'est le père qui devait accomplir ce rite. Saint Joseph, par conséquent, avec l'Enfant, se dirige sur la gauche de la Porte de Nicanor en longeant les terrasses à l'intérieur du Temple pour atteindre l'entrée du Parvis des prêtres. Vraisemblablement, il est accompagné par Siméon et tous deux font, ainsi que l'Eglise le fait en ce jour — une procession — louant Dieu et lui rendant grâces, parce que « Dieu est bon et sa miséricorde est éternelle. Cette miséricorde, ô Dieu, nous l'avons reçue au milieu de votre temple » (*Ps.*, 117; 47, 10). Saint Joseph remet l'Enfant au prêtre qui, sans doute, l'élève vers le ciel et l'offre à Dieu. Le père

présente les cinq sicles et le prêtre lui rend l'Enfant avec une formule de bénédiction. — Que se passe-t-il dans le Cœur du Sauveur, lorsque le prêtre, dans ce Parvis des prêtres, devant l'autel des sacrifices et du Saint, l'offre à Dieu? Il s'offre lui-même à son Père avec les actes habituels d'adoration, de louange et d'amour. Jamais sacrifice plus agréable à Dieu ne lui fut offert dans ce Temple. Sa gloire, sa splendeur remplissent le Temple, la terre entière et le ciel; il supplée à la pauvreté et à l'insuffisance de tout le culte de l'Ancien Testament. En ce moment, le second Temple rayonne de la magnificence que les prophéties ont annoncée; la Sainte Trinité y descend et le sanctifie par sa présence comme autrefois elle l'avait sanctifié, aux jours de sa dédicace par Salomon. Tous les sacrifices reçoivent maintenant leur accomplissement et l'ancien sacerdoce, dont le ministre vient d'offrir le Sauveur, a atteint l'apogée de sa destinée. Cet Enfant, que le prêtre vient de présenter à Dieu, un jour il purifiera le sanctuaire, il purifiera les fils de Lévi comme on purifie l'or et l'argent; alors ils seront au Seigneur et ils lui offriront leurs sacrifices dans la justice; alors les offrandes de Juda et de Jérusalem seront agréables au Seigneur, comme aux jours passés et comme dans les années d'autrefois (*Mal.*, 3, 34).

Les Rois mages.

Evangile (Matth., 2, 1-12).

« Jésus étant donc né à Bethléem, ville de la tribu de Juda, du temps du roi Hérode, des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem. Et ils demandèrent : « Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer ». Ce que le roi Hérode ayant appris, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant rassemblé tous les princes des

prêtres et les scribes ou docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Ils lui disent que c'était dans Bethléem, de la tribu de Juda, selon ce qui a été écrit par le prophète : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière d'entre les principales de Juda, car c'est de toi que naîtra le chef qui conduira mon peuple Israël ». Alors Hérode ayant fait venir les mages en particulier, s'enquit d'eux avec un grand soin du temps auquel l'étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il leur dit. « Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir afin que j'aie aussi moi-même l'adorer ». « Ayant entendu ces paroles du roi, ils partirent. Et, en même temps, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une extrême joie. En entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa Mère; et, se prosternant en terre, ils l'adorèrent; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant reçu, pendant qu'ils dormaient, un avertissement du ciel de ne point aller retrouver Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin. »

1. LA VOCATION DES MAGES.

(Le côté extérieur du Mystère)

Considérer comment les Mages sont appelés, comment ils obéissent et comment ils sont récompensés.

1) *Leur vocation.*

Ces Rois, nommés Sages ou Mages, appartenaient probablement à la caste des prêtres de la Médie et de la Perse. Ils possédaient la révélation primitive et ils étaient en grand honneur en leur qualité de prêtres, d'officiers de la couronne ou de princes de sang royal. On ignore s'ils venaient

de la Chaldée, de la Perse ou de l'Arabie; mais, en tout cas, ils arrivent d'un pays situé à l'est de la Terre Sainte (*Matth.*, 2, 1). Grâce aux nombreuses relations qui existaient entre ces peuples et Israël, grâce en particulier à la captivité des Juifs en Assyrie et à Babylone, les Mages avaient pu connaître les Saintes Ecritures et les prophéties (*Num.*, 24, 17). Une révélation spéciale était peut-être venue s'ajouter aux précédentes et leur indiquer de se mettre en route et d'aller adorer le Roi divin quand une étoile leur apparaîtrait. — De fait, cette étoile apparut à l'époque de la naissance du Christ, soit qu'elle existât déjà, soit qu'elle ait été créée alors seulement, que ce fût une comète ou une lumière d'un éclat inaccoutumé. Assurément, en même temps que l'étoile apparaît, Dieu agit par une grâce intérieure sur le cœur des Mages pour leur faire comprendre que leur devoir ou leur vocation était de suivre cette étoile afin d'aller adorer le Roi qui venait de naître. — Dieu les appelle ainsi de la manière la plus conforme à leur caractère, par un signe de l'ordre naturel, par un de ces phénomènes dont l'étude fait leur occupation; — de la manière, aussi, la plus conforme au caractère du Christ, dont la lumière est le symbole; — de la manière la plus conforme au caractère de la grâce qui prévient l'homme, accompagne et couronne ses mérites : cette étoile, en effet, par son origine, par sa douce lumière, par sa fidélité à guider les Mages et à les amener à l'heureux terme de leur voyage est bien une figure de la grâce.

2) *Leur docilité à suivre l'étoile.*

A cette étoile les Mages obéissent avec foi, avec assurance, avec résolution, avec une admirable constance dans les difficultés et les sacrifices. Ces sacrifices et ces difficultés peuvent se ramener à trois.

Premièrement, les Mages quittent leur patrie; ils sont peut-être d'un âge avancé et voici qu'ils entreprennent un voyage lointain et aventureux, uniquement pour un motif

religieux. Il pouvait sembler que ce fût folie de leur part. — Une deuxième difficulté leur est réservée : ils doivent s'informer, auprès d'Hérode, du Roi nouvellement né. Ne savent-ils pas qui est Hérode? Ne lisent-ils pas l'effroi sur les visages? ne comprennent-ils point qu'ils sont, pour ainsi dire, tombés dans une fosse aux lions? Si Hérode n'eût, dans sa ruse, médité un autre projet, ç'en était fait des Mages! — Une troisième difficulté se présente auprès du Sauveur lui-même : c'est l'apparence extérieure de ce Roi qui est Dieu! Naturellement ils s'attendent à trouver la grandeur extérieure, quelque chose qui rappelle un roi, un prince du sang! à tout le moins un chef de tribu! Mais ils sont des hommes de foi, au cœur éprouvé : ils n'écourent que leur foi, ils adorent, ils offrent leurs présents dans toute la simplicité de cette foi.

3) *Leur récompense.*

« Ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa Mère. » Ces mots disent tout. Ils apprennent à connaître Jésus et Marie, ils reçoivent la foi chrétienne, ils contemplent ce qu'il y a de plus beau, de plus aimable, de plus sublime dans la religion chrétienne; et quand ils reviennent dans leur patrie, ce sont des croyants, des docteurs, des confesseurs, des apôtres. Ils sont des Saints et l'Eglise les honore comme les prémices de la Gentilité.

2. LA MANIFESTATION DE LA ROYAUTÉ DU CHRIST.

(Signification du Mystère.)

Quelle est l'importance, la signification de ce Mystère? Quel glorieux changement de scène! Dans la nuit, dans le silence et l'obscurité, dans la pauvreté de l'enfance du Sauveur, que signifient cette brillante étoile, ce cortège princier, ces lingots d'or, cet encens, ces parfums précieux? La pauvre demeure du Sauveur s'est transformée en une cour royale, elle est presque devenue une église chrétienne. C'est la manifestation de la Royauté de Jésus-Christ : tel est le

sens du Mystère : il nous révèle la Royauté de Jésus-Christ, en général; il nous révèle, en particulier, les caractères de cette Royauté.

1) Ce Mystère tout entier est une manifestation de la Royauté de Jésus. Les Mages demandent où est le Roi des Juifs nouvellement né : c'est un hommage rendu au Christ, en tant que Messie, Dieu et Roi, comme aussi les dons qu'ils apportent attestent une Royauté sacerdotale et divine. Hérode lui-même ne l'a pas compris autrement. Il voit dans le nouveau-né un prétendant au trône et il forme le projet d'écarter son rival. L'Eglise, à son tour, comprend ce Mystère dans le même sens : elle lui applique les prophéties qui se rapportent à la Royauté du Christ.

2) De plus, ce Mystère nous révèle les caractères de cette Royauté.

Premièrement, son origine. Cette Royauté n'a pas été acquise à prix d'or, conquise par la force, conférée par les sujets : elle est inhérente à la personne du souverain, elle lui appartient par droit de naissance, elle est personnelle : Jésus-Christ est Roi, parce qu'il est l'Homme-Dieu. Sa Divinité est pour lui l'onction royale. C'est en ce sens que les Mages demandent : « Où est celui qui est né Roi des Juifs » ?

Deuxièmement, nous voyons la durée et l'étendue de cette Royauté. Les autres rois, souvent, ne parviennent que tard au pouvoir, et ce pouvoir leur échappe bientôt; leur autorité repose sur la force et sur la richesse de leurs sujets. Jésus-Christ règne dès le premier instant; dès le berceau, il reçoit l'hommage de ses sujets, il se crée des vassaux et des revenus.

D'autre part, son règne n'aura jamais de fin.

Troisièmement, la puissance de cette Royauté nous est révélée. Elle s'étend sur tous et sur tout. Jésus-Christ est le Roi du monde matériel : tout l'or, tous les produits les plus précieux de la terre sont à lui; et, dans le ciel, les étoiles suivent la route qu'il leur indique. Il est le Roi des hommes, surtout de ses ennemis qui tremblent devant lui et lui servent d'instruments dans l'exécution de ses desseins.

Il est le Roi de ses sujets fidèles qu'il appelle à le servir comme il lui plaît et il leur communique par sa grâce le courage de tous les sacrifices. Il est le Roi des Juifs et des Gentils, le Roi de l'humanité entière.

Quatrièmement, nous découvrons, dans ce Mystère, les bienfaits et les bénédictions dont cette Royauté est la source. Jésus-Christ est le Roi de tous; il les appelle donc tous, les bergers comme les Mages, les justes comme les pécheurs, les pauvres comme les rois, les Juifs comme les Gentils. Avec quelle magnificence il les récompense tous et pour le temps et pour l'éternité! Il est Dieu et il n'a nul besoin de nos biens; il est Rédempteur et il donne sa vie pour nous et il nous comble des richesses de la Rédemption.

Cinquièmement, ce mystère nous révèle le sort de cette Royauté et les desseins de Dieu. La vocation des Gentils révèle le Christ à Israël; et Israël guide les Gentils vers le Christ, mais il n'y va point lui-même. C'est ainsi qu'Israël sera rejeté, que les Gentils seront appelés à la foi, que les Gentils habiteront dans les tentes de Sem. Jésus-Christ est le principe, le centre, le but de toutes choses. Par lui sont réalisées les grandes prophéties qui l'ont annoncé comme le salut et la lumière de la Gentilité, comme le Roi et le Messie des nations (*Is.*, 60; *Ps.*, 7). Tout concourt à attester la Royauté de Jésus-Christ, Rédempteur, Prêtre et Dieu; à montrer cette Royauté dans sa nature, dans son origine, dans sa durée, dans sa puissance. Ce Mystère est comme une nuée brillante, répandant de tous côtés son éclat sur le berceau du Sauveur; c'est, pour l'enfance de Jésus, quelque chose de la glorieuse nuée du Thabor.

3. CONCLUSIONS

(En particulier pour servir de matière dans les colloques, soit pendant la Contemplation, soit en la terminant.)

Témoignons d'abord notre joie et félicitons le Sauveur qui reçoit aujourd'hui tant d'honneurs et d'hommages.

Quelle ne dut pas être sa joie de la générosité des Mages qui se donnent eux-mêmes avec leurs présents et s'offrent à lui en sacrifice! Combien Marie et Joseph durent, eux aussi, se réjouir des honneurs rendus à leur Enfant!

En second lieu, remercions. Ce Mystère nous touche de près : il est la figure de notre vocation au christianisme. Les Mages sont les prémices de l'Eglise de la Gentilité. A leur suite, toutes les nations sont allées au Christ par le chemin royal de la croix. Nous sommes entrés dans l'héritage des Juifs, non point par nos mérites, mais par la grâce de Jésus-Christ. Nous devons donc aujourd'hui le remercier et en travaillant pour notre part à la conversion des païens, par la prière et par le sacrifice. Ainsi l'exigent la reconnaissance pour le grand bienfait que nous avons reçu, le zèle pour le Règne du Christ, la compassion pour les pauvres païens, nos frères. Qu'il est triste de penser que la plus grande partie de l'humanité est encore assise dans les ombres du paganisme!

Troisième conclusion : amour, générosité, esprit de sacrifice au service du Sauveur. Si le Christ est Roi, s'il est un Roi à la fois prêtre et Dieu, servons-le comme Dieu et comme Roi, de tout notre cœur, avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous pouvons.

Les Rois Mages.

(Exhortation à l'esprit de sacrifice)

Répétition.

Oraison préparatoire et Préludes, comme dans la Contemplation précédente.

Ce Mystère est une magnifique lumière jetée sur la Contemplation du Règne de Jésus-Christ : et en même temps un puissant encouragement dans la résolution de servir notre Seigneur et Roi avec amour, avec zèle, avec générosité, et promptitude au sacrifice. Dans ce Mystère tout

respire l'esprit de sacrifice; tout nous engage au sacrifice.

1) Les présents que les Mages apportent ne signifient pas autre chose que l'esprit de sacrifice : sacrifice de l'amour, sacrifice de la prière, sacrifice par le renoncement. Voilà notre vie tout entière, comme il convient quand il s'agit de servir un Roi divin. ♦

2) Ces saints rois nous prêchent eux-mêmes cet esprit; que de sacrifices ils offrent! ou plutôt quel sacrifice n'offrent-ils pas? Patrie, famille, richesses, repos, raison, cœur, ils donnent tout; ils sacrifient presque leur vie elle-même. Qu'aurait été leur voyage sans ces difficultés? Pas plus que le pèlerinage que, chaque année, des milliers de musulmans entreprennent pour se rendre à la Mecque. Et, maintenant, ces Mages sont devenus des confesseurs, des apôtres, des martyrs. — Et de quelle manière offrent-ils leurs sacrifices? « Nous avons vu l'étoile, et nous sommes venus », donc promptement, avec empressement, avec générosité, avec patience, avec la simplicité et l'humilité des enfants! — Et pour quels motifs? En tout cas nous en avons davantage et de plus pressants. Le Royaume de Jésus-Christ, les Mages ne le voyaient pas; mais nous, nous en voyons la grandeur, l'excellence, la puissance et nous jouissons de tous ses biens.

3) La Personne même du Seigneur nous anime à l'esprit de sacrifice. Où trouverons-nous un Roi plus sage, plus puissant, plus bienveillant, plus libéral que le Sauveur? N'est-il pas venu en aide aux Mages dans les difficultés qu'ils rencontraient? Il les prend visiblement sous sa garde, aussi bien à Jérusalem devant le sanguinaire Hérode qui, avide de domination, n'a épargné ni sa femme ni ses enfants, qu'à Bethléem en les avertissant de ne point retourner auprès d'Hérode. Quelle n'eût pas été leur folie s'ils étaient revenus en arrière, lorsque l'étoile disparut à leurs regards, lorsqu'ils se trouvaient devant Jérusalem, lorsqu'ils virent la pauvre demeure du Sauveur! — Avec quelle magnificence le Christ n'a-t-il pas récompensé, et pour le temps

et pour l'éternité, leurs fatigues, leur énergie, leur persévérance! L'honneur rendu à nos saints rois par l'Eglise de la terre, la fête solennelle et l'octave qu'elle leur consacre, les nombreuses représentations que la peinture a faites de ce Mystère, les autels et les sanctuaires qui leur sont dédiés — c'est là, sur la terre, comme autant de rayons et de reflets de leur gloire dans le ciel. Ils jouissent maintenant d'un éternel repos; en retour de l'hommage qu'ils ont rendu au Sauveur, ils reçoivent l'hommage des chrétiens. — Prenons donc la résolution de servir notre Roi, notre Dieu avec courage et générosité, surtout si notre vocation nous appelle plus particulièrement à tendre à la perfection. Seul, l'esprit de sacrifice nous donne la sécurité dans notre vocation; seul l'esprit de sacrifice nous donne la joie; seul l'esprit de sacrifice nous apporte le succès et donne à nos travaux leur efficacité.

Les Rois Mages.

(Application des sens.)

(Lecture préparatoire.)

1. APPARITION DE L'ÉTOILE

Nous sommes dans la plaine de la Chaldée. La nuit est d'un calme solennel; au ciel bleu foncé se lève une étoile éclatante. Au centre d'un village composé de tentes se dresse une tour en bois, construite légèrement. Tout est plongé dans le sommeil, hommes et troupeaux. Sur la tour, un homme veille : il est vêtu de blanc, sa tête est couverte d'un turban; il porte une ceinture aux couleurs variées. Il est assis au milieu de rouleaux et de parchemins couverts de caractères et de signes mystérieux; il observe le ciel et ses lèvres murmurent une prière. C'est le chef de la tribu, un adorateur du vrai Dieu. Les écrits qu'il a devant lui sont les Saints Livres, les prophéties, les traditions relatives à l'avènement du Messie, apportées à Babylone par les Juifs

captifs. Parmi ces livres, il est un parchemin rehaussé d'admirables dessins : on y voit l'échelle de Jacob, une série d'images retraçant les faits principaux de l'Histoire sainte : la dernière représente une étoile merveilleuse, l'étoile de Jacob. Quand cette étoile paraîtra, le Messie naîtra et le chef de la tribu devra se mettre en route pour offrir ses hommages au Messie-Roi : telle est la tradition de la famille, ou telle est une révélation spéciale accordée à celui qui, en ce moment, observe les astres du firmament. Et voici que, tandis qu'il interroge le ciel, tandis qu'il prie, se lève à l'orient une belle et pure lumière, une étoile d'une grandeur, d'une clarté et d'une forme étonnantes. C'est l'étoile annoncée : sa forme extraordinaire répond à celle de l'étoile représentée sur le parchemin; sa lumière est si belle, si douce en même temps, elle va si bien toucher le cœur que le Mage en prières ne peut plus douter : voilà le signe qui annonce l'avènement du grand Roi et sa mission, à lui, son devoir est de répondre à cet appel : l'étoile le guidera, il n'a qu'à se confier à elle. Telle est son intime conviction; il remercie Dieu et se décide à partir aussitôt. Les gens de la tribu ont-ils vu l'étoile? sont-ils animés du même zèle? Quelques-uns, peut-être, moins instruits et moins croyants, jugent-ils que ce voyage est une entreprise téméraire, une extravagance! mais leur respect et leur amour pour leur chef empêchent toute hésitation.

Dans le village des tentes, tout s'anime donc. Chameaux, dromadaires, chevaux sont équipés; des hommes vigoureux et fidèles se préparent à servir d'escorte, les coffres que porteront les bêtes de somme sont garnis de provisions et d'objets précieux; on n'épargne rien pour le succès de cette sainte expédition. Accompagné jusqu'à quelque distance par la tribu et par les membres de la famille, appelant sur les voyageurs toutes les bénédictions du ciel, le Mage se dirige vers l'ouest, et la caravane disparaît dans le désert.

Bientôt on rencontre deux autres Mages; eux aussi, ils ont vu l'étoile et ils se rendent à Jérusalem. Chacun d'eux

a-t-il été favorisé d'une révélation? ou bien se connaissaient-ils entre eux et se sont-ils communiqué ce qu'ils savaient, on l'ignore. En tout cas, ils se sont rencontrés sur la route : l'un venant de l'Arabie, le second de la Chaldée, le troisième de la Perse ou de l'Inde; et cette rencontre fut assurément pour tous une joie et un encouragement à répondre à leur mission.

2. LE VOYAGE.

C'est un long et pénible voyage que les trois Mages entreprennent. Il fallait d'abord traverser le désert de la Syrie, désert immense, monotone. L'étoile qui leur a indiqué la direction à prendre a disparu maintenant qu'ils ne savent où porter leurs pas. La caravane, aux couleurs variées, s'allonge à travers le désert silencieux, mais dans un ordre parfait. D'énormes chameaux, qui ont la blancheur du lait, magnifiquement parés de clochettes, richement équipés, la tête ornée d'aigrettes, de plumes, une tente sur le dos, portent les Mages. L'un des Mages a une barbe noire; celle du second est d'un jaune foncé; celle du troisième est blonde comme ses cheveux et ses yeux sont bleus. — On dirait qu'ils représentent les trois races de Sem, de Cham, de Japhet. Ils ne sont point armés. Ce sont des pèlerins. Ils marchent rapidement, mais sans précipitation. Lorsque la fatigue devient trop grande, ou lorsque, sous la chaleur accablante du milieu du jour, une oasis avec ses sources et ses palmiers les invite au repos, ou encore lorsque descend la fraîcheur du soir, la caravane fait halte. Sur un signal, les chameaux s'agenouillent, les cavaliers mettent pied à terre et, comme par enchantement, les tentes se dressent pour la nuit. Les Mages se mêlent parmi leurs gens : ils les interrogent avec une bonté paternelle, s'informent de leurs besoins et partagent avec eux leurs propres provisions de voyage : viandes séchées, fromages, dattes, figues, galettes de pain. Avant le sommeil, c'est la prière. — Ainsi s'écou-

lent les journées dans le recueillement, la paix, l'ordre, la patience et la douceur, la foi et la confiance, jusqu'à ce qu'on arrive au pays de Galaad avec ses gras pâturages et ses hauteurs couronnées de chênes majestueux : c'est le territoire d'Hérode. On traverse le Jourdain, et l'on se dirige sur Jéricho. Les Mages s'informent du Roi des Juifs, qui vient de naître, croyant que la nouvelle est connue de tous. On ne les comprend point et on les envoie à Jérusalem.

3. A JÉRUSALEM

Ils gagnent donc Jérusalem. Cette nombreuse caravane, si richement équipée, provoque l'attention; et c'est encore, de la part des Mages, la même interrogation : « Où est le Roi des Juifs nouvellement né? » Or, ce n'est plus seulement de l'étonnement, mais de l'effroi et on les envoie à la Cour. Là, on admire, on se demande pourquoi viennent ces étrangers, et en si grand nombre : et, de nouveau, comme un coup de foudre, retentit la même question : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître? » Tout s'agite. Il faut prévenir Hérode. Le vieux tyran pâlit, il tremble comme une araignée dont on a touché la toile. Mais la chose est trop importante, trop singulière pour qu'on la néglige. Il se ressaisit et ordonne qu'on abrite la suite des Mages dans l'antique forteresse de David et qu'on lui amène les Mages eux-mêmes. Ils sont introduits dans la salle d'apparat du palais, magnifiquement éclairée par un candélabre d'or, parfumée de l'odeur du bois de santal. Hérode est âgé, décharné; qu'il soit debout ou qu'il fasse quelques pas, il se tient courbé sur un bâton; sur son trône d'or, il est replié sur lui-même; ses yeux sont profondément enfoncés; son regard est mauvais, pénétrant, comme s'il voyait en chaque homme un ennemi. Il est vêtu avec soin, d'écarlate et de pourpre; sur le front il porte un bandeau royal broché d'or. — Et voilà, maintenant, l'innocence, la simplicité, la loyauté, l'intrépidité en présence de la malice, de la dé-

loyauté, du mensonge, de la cruauté la plus barbare! Le tyran s'informe avec un calme hypocrite de la patrie des Mages, du but de leur voyage. Ils racontent naïvement l'histoire de l'étoile! ils expliquent qu'ils viennent de loin pour adorer le Messie, avec l'espoir de le trouver ici. Torturé par les remords de sa conscience, Hérode est inquiet. Cette nuit même, il rassemble dans son palais les scribes et les princes des prêtres pour s'enquérir du lieu où doit naître le Messie. On lui répond que c'est Bethléem. Une seconde fois il mande les Mages, il leur indique Bethléem comme le lieu où le Messie doit naître et, avec une hypocrite perfidie, il leur recommande de rechercher soigneusement l'Enfant et de le tenir lui-même au courant, car il veut, avec toute sa cour, se rendre auprès de l'Enfant-roi. Il est vraisemblable qu'il fait aux Mages de riches présents; puis il les congédie, se croyant assuré du succès. Ne soupçonnant rien et tout heureux de l'accueil reçu, les Mages se remettent en route, peut-être cette nuit même. A peine ont-ils laissé derrière eux la caverne du lion, à peine sont-ils sur le chemin de Bethléem, et voici que, soudain, leur chère étoile se montre au ciel, comme si elle les avait attendus à la porte ainsi qu'un guide fidèle. Comment décrire leur joie! Maintenant ils ont, et du côté de Dieu et de la part des hommes, l'assurance d'arriver au but.

4. A BETHLÉEM

A partir de ce moment, l'étoile ne les quitte plus. Elle semble avancer plus vite et briller d'un éclat nouveau. Arrivée au-dessus de la colline, en face de Bethléem, elle traverse en droite ligne la vallée et s'arrête sur la crête orientale, exactement au-dessus du lieu où repose l'Enfant. Comme si, d'un doigt lumineux, elle voulait indiquer ce lieu, elle projette ses rayons sur l'entrée; et son éclat est si doux, si amical, que les Mages sentent bien, à la joie de leur cœur, qu'ils sont arrivés au but. Bientôt, la vallée est

franchie et, à travers la petite ville encore endormie, on atteint la colline et le lieu où la Sainte Famille habite maintenant. Le camp est rapidement dressé. Probablement les Mages ne s'étonnent point du silence et de l'abandon de ce lieu où l'on ne découvre rien qui révèle la puissance et la majesté. Ils se font du Messie une idée plus juste que la plupart des Juifs; ils savent que, dans la contrée, on ignore sa naissance : ils ne s'attendent donc pas à rencontrer l'éclat extérieur. Leur esprit est sage, leur cœur est vraiment royal et ils ne font aucun cas des vaines pompes du monde. — Ils entrent alors dans la maison et ils trouvent l'Enfant et sa Mère; c'est saint Joseph, sans doute qui les conduit à Jésus et à Marie. Marie leur montre l'Enfant divin. Ils le contemplent avec respect et avec joie et ils désirent l'adorer. Marie s'assied et, prenant l'Enfant entre ses mains, elle le présente debout sur ses genoux. Les serviteurs des Mages étendent alors devant elle et l'Enfant un riche tapis, où ils disposent leurs présents dans des coffres précieux et dans des vases d'or (on peut, en se rappelant les tableaux des maîtres, se représenter cette scène). Les Mages, formant un cercle, s'agenouillent devant l'Enfant; avec toute l'humilité, la foi la plus vive, la joie et l'amour de tout leur cœur, ils s'offrent eux-mêmes, ils offrent leurs peuples et tout ce qu'ils possèdent. Qui dira ce qu'ils ont éprouvé en ce moment, ce qu'ils ont ressenti? Alors, de leurs propres mains, ils présentent leurs dons. L'Enfant est debout, soutenu par sa Mère, enveloppé de langes jusqu'au dessous de ses petits bras; ses mains restent en liberté, comme pour bénir. De ses yeux clairs, qui expriment l'intelligence et la bonté, il regarde les Mages et leurs présents, et, au loin, derrière les Mages, il voit toutes les nations païennes dont ses adorateurs du moment sont les prémices. Il regarde les présents, et surtout la myrrhe dans une coupe d'or. Il comprend tout et répond à tout par des grâces sans nombre; et chacun des Mages reçoit une faveur spéciale. Sans doute la Mère de Dieu leur permet de baiser les mains de l'Enfant; peut-

être même le dépose-t-elle entre leurs bras. A la suite des Mages, leurs serviteurs sont admis à rendre leurs hommages et le Sauveur ne leur témoigne pas moins de bonté qu'à leurs maîtres.

Après quoi, les Mages conversent avec Marie et Joseph. La Mère du Sauveur se montre si douce, si bonne! Ils lui demandent des détails sur l'avènement du Sauveur, et Marie, sans timidité, répond à toutes leurs questions, paisiblement, avec bienveillance, avec dignité, prudence et humilité, car son esprit est élevé et toutes ses manières respirent la noblesse. Pour la première fois elle instruit ainsi l'Eglise des Gentils; c'est par elle que les Mages deviennent des chrétiens; c'est grâce à elle qu'ils remportent la foi chrétienne dans leur patrie. La conversation se prolonge dans cette journée, pendant laquelle ils font à la Sainte Famille plus d'une visite, et, le soir, peut-être saint Joseph leur offre-t-il leur repas, grâce aux dons que les bergers avaient apportés. Plus tard, enfin, les Mages se retirent, car ils veulent se reposer sous leurs tentes et repartir dans la nuit. Les adieux sont très affectueux, et touchants. Les Mages pleurent; ils se recommandent humblement, eux-mêmes et leurs peuples, à la Mère de Dieu; ils la prient de se souvenir d'eux auprès de son Fils; ils l'invitent à venir les voir; ils lui répètent que, chez eux, tout est à elle et à son Fils. Une fois encore ils adorent Jésus, et le pressent sur leur cœur et, pleins de reconnaissance et profondément émus, ils quittent la Sainte Famille. — Pendant la nuit, un ange les avertit de rentrer non pas à Jérusalem, auprès d'Hérode, mais dans leur pays par la route méridionale. Quand ils partent, la petite ville est encore dans le calme et l'obscurité. Souvent ils jettent un regard en arrière, comme si l'étoile était encore là. Ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont éprouvé, les dédommage, et surabondamment, des fatigues du voyage. — Ils ont atteint le but de leur vie.

Hérode et les Saints Innocents.

Evangile (Matth., 2, 16-18).

« Alors Hérode, voyant que les Mages s'étaient moqués de lui, entra dans une grande colère; et il envoya tuer, dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour, tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous; selon le temps dont il s'était enquis exactement auprès des Mages. On vit alors s'accomplir ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : « Un grand bruit a été entendu dans Rama; on y a entendu des plaintes et des cris lamentables, Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point recevoir de consolations, parce qu'ils ne sont plus ».

Oraison préparatoire et Préludes comme à l'ordinaire.

1. HÉRODE

Dans Hérode nous avons un exemple très instructif du danger des passions. La leçon que nous en tirerons se résume en deux maximes : 1) Les passions sont de mauvaises conseillères; 2) les passions peuvent être d'un secours utile.

1) *Les passions sont de mauvaises conseillères.*

En effet : a) elles sont aveugles ou elles voient mal. Les passions désordonnées ne se préoccupent que d'un intérêt privé sans songer au bien général; et, dans cet intérêt privé lui-même, elles ne songent qu'à des avantages sensibles et temporels. Elles nous égarent donc en nous empêchant de reconnaître où se trouvent la grandeur et la noblesse véritables; elles craignent ce qui n'est pas à craindre, et inversement.

b) Les passions sont de mauvaises conseillères, parce qu'elles nous sont nuisibles et font notre malheur. Tout d'abord, elles nous enlèvent la paix et le contentement. Nous le voyons dans Hérode. Il était dominé par la plus terrible

de toutes les passions : l'ambition, et toujours soupçonneux, il redoutait de perdre son trône. Aussi est-il rempli de terreur quand les Mages lui annoncent qu'un nouveau Roi des Juifs vient de naître. A quoi lui servent alors ses efforts pour fonder sa dynastie, les crimes qu'il a commis pour la consolider? Son effroi n'a aucune raison d'être : Jésus-Christ n'ambitionne pas au trône terrestre : « *non eripit mortalia, qui regna dat coelestia* », telle est la folle politique de la passion! — En outre, les passions font notre malheur, en nous rendant criminels, comme Hérode l'est ici. Elles le rendent déloyal, hypocrite. En dépit de son trouble, de sa haine, de son impiété, il feint la tranquillité, la bienveillance et la piété. Il promet d'aller, avec sa Cour, rendre hommage au nouveau Roi. Enfin, la passion fait de lui un tyran cruel, quand il se voit déçu. Il veut noyer dans le sang le nouveau Roi et, dans ce but, il ordonne un affreux carnage qui frappe tous les petits enfants de Bethléem. — Et cela, sans succès. Hérode voulait anéantir Jésus et sa mémoire; et il travaille à faire connaître l'avènement du Sauveur, en convoquant le Sanhédrin, en l'interrogeant, en mettant à mort les Saints Innocents par une cruauté que le peuple n'oubliera jamais. Le Sauveur lui échappe; mais Hérode n'évitera pas la mort; quelques mois après le massacre de Bethléem, il est atteint d'une horrible maladie. Qu'a-t-il retiré de son crime?

2) *Les passions peuvent être d'un secours utile.*

Telle est la deuxième leçon que nous donne l'exemple d'Hérode. Avec quelle ruse il calcule tout! et là où la ruse ne suffit pas, il veut employer la force et la violence. Les passions ne reculent devant rien.

2. LES SAINTS INNOCENTS

A juger du point de vue naturel, combien ces pauvres enfants sont dignes de pitié; mais, du point de vue surnaturel,

que leur sort est heureux! Pour s'en convaincre, il suffit de répondre aux questions suivantes :

1) *Que seraient devenus ces enfants?*

Sans doute, des hommes comme tant d'autres, des ouvriers, des bergers, tout au plus des fonctionnaires au service d'Hérode ou des Romains; peut-être encore, des hommes mauvais, des ennemis et des bourreaux du Sauveur. En tout cas, aucune couronne n'aurait jamais ceint leur front.

2) *Que sont-ils devenus?*

Ils sont des saints dont la puissante intercession auprès de Dieu se fait sentir en particulier à l'heure suprême de la mort. — Ce sont des âmes innocentes; au ciel, ils jouissent de tous les privilèges de la virginité, et l'Eglise leur applique le magnifique passage de l'Apocalypse où saint Jean décrit ces privilèges (*Apoc.*, 14, 1-5). — Enfin, ce sont des martyrs. L'Eglise les reconnaît comme tels parce qu'ils ont donné leur vie pour Jésus-Christ; elle célèbre leur fête avec une solennité particulière, avec un sentiment de touchante tristesse, au milieu même de la joyeuse octave de Noël. Ils ont été, indirectement du moins, l'objet d'une prophétie : Jérémie nous montre Rachel, une des aïeules d'Israël, pleurant la captivité des Juifs à Babylone et leur réprobation finale qui sera une suite de leur hostilité à l'égard du Messie. Et cette hostilité commence avec la persécution d'Hérode (*Jér.*, 31, 15; *Matth.*, 2, 17, 18).

3) *Comment sont-ils parvenus à ce bonheur?*

Dès le seuil de leur vie « *Lucis ipso in limine* ». — Promptement. En un instant le glaive a tranché leur vie. Leurs yeux se sont fermés au spectacle de ce monde, à la vue de leurs parents, mais pour s'ouvrir aussitôt à la contemplation de Dieu dans l'éternité. Heureux enfants! Et qui leur a donné ce bonheur?

3. LE SAUVEUR

Toutes les ombres de ce Mystère s'évanouissent devant le Sauveur; dont la sagesse, la puissance et la bonté se révèlent avec tant d'éclat dans les Saints-Innocents.

1) La sagesse du Sauveur se révèle dans les angoisses, les gémissements de la souffrance, dans les cris de détresse des Saints Innocents : ce sont là des figures de la mortification et de la souffrance; c'est une révélation de la voie où Jésus doit marcher, où tout chrétien doit marcher après lui. L'innocence elle-même est soumise à la loi de la pénitence, de même que le Sauveur sera immolé comme victime pour nos péchés. Les langes de la Crèche annoncent déjà le suaire du tombeau. A la lumière de la Crèche apparaissent déjà les martyrs. Comme la lumière et l'air, la Passion de Jésus enveloppe tous ceux qui l'approchent.

2) La puissance de Jésus se révèle en ce que le Sauveur transforme tout en un instant. A son contact, ce qui semblait malheur, mort et ruine, devient salut, vie, joie, comble du bonheur et de la gloire. Le Sauveur triomphe par les coups de ses ennemis et par la mort des Saints Innocents. Les cris et le sang des Saints Innocents sont la voix qui annonce son avènement à Israël.

3) Enfin, ce Mystère nous révèle la bonté de Jésus. Nous y voyons comment il récompense. Comme il a su nous rendre chers ces Saints Innocents! Ils sont ses petits concitoyens, ses apôtres, ses évangélistes; ils se substituent à lui dans la mort. Nous leur devons en quelque sorte tout ce que Jésus a été pour nous durant les trente-trois années de sa vie. C'est à cause de ce rapport étroit qui les unit au Sauveur que l'Eglise les aime tant et que Marie elle-même dut leur garder l'amour compatissant de son cœur de Mère. L'Eglise exprime très bien ces pensées dans l'hymne *Salvete, flores Martyrum!*

La fuite en Égypte.

Évangile (Matth., 2, 13-15, 19-23).

« Après qu'ils (les Mages) furent partis, un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, fuyez en Égypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous le dise; car Hérode cherchera l'Enfant pour le faire mourir ». Joseph, s'étant levé, prit l'Enfant et sa Mère durant la nuit, et se retira en Égypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole, que le Seigneur avait dite par le prophète, fût accomplie : « J'ai rappelé mon fils de l'Égypte ».

« Hérode étant mort, un ange du Seigneur apparut à Joseph en Égypte pendant qu'il dormait et lui dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère et retournez dans le pays d'Israël; car ceux qui cherchaient l'Enfant pour lui ôter la vie sont morts ». Joseph s'étant levé prit l'Enfant et sa Mère et se mit en chemin pour revenir dans le pays d'Israël. Mais ayant appris qu'Archelaüs régnait en Judée, en la place d'Hérode son père, il appréhenda d'y aller; et ayant reçu, pendant qu'il dormait, un avertissement du ciel, il se retira dans la Galilée et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie : « Il sera appelé Nazaréen ».

Oraison préparatoire et Préludes, comme à l'ordinaire.

1. OCCASION DE LA FUITE.

Les causes ou occasions de la fuite sont au nombre de deux.

1) *La cruauté d'Hérode.*

La première occasion fut la cruauté d'Hérode, la brutalité de sa passion qui pousse tout à l'extrême et nécessite une prompte intervention de Dieu.

2) *L'ordre de Dieu.*

La seconde occasion est l'ordre de Dieu, la disposition de sa Providence qui veut cette fuite en Egypte et transmet cet ordre à saint Joseph par un ange, dans un sommeil prophétique. — Ce décret divin s'appuie sur plusieurs motifs :

Premièrement, Dieu laisse à ses créatures la liberté d'agir, et il n'intervient surnaturellement que dans le cas où cette intervention est nécessaire. Il laisse donc Hérode agir en liberté; il se contente de prémunir Joseph contre ses plans, par l'intermédiaire d'un ange : il lui indique le moyen de sauver l'Enfant; ce moyen, c'est la fuite; quant à l'exécution de cet ordre, il en laisse le soin à Joseph et à Marie. — Deuxièmement, le choix de l'Egypte comme lieu de refuge, s'appuie d'abord sur des motifs de l'ordre naturel : l'Egypte n'est pas éloignée, en quarante heures on peut s'y rendre de Bethléem; c'est une province romaine, la sécurité y est garantie. Autrefois, déjà, l'Egypte avait servi de refuge aux Juifs persécutés, surtout sous les Ptolémées. — Il y a, aussi, d'autres raisons d'ordre mystique de la fuite en Egypte, par suite des relations qui existent entre l'Egypte et le Messie et son peuple.

En Egypte, la famille de Jacob s'est accrue jusqu'à former un peuple puissant; ce peuple s'était formé au travail, aux arts, à la souffrance; c'est là que, pour la première fois, Dieu l'appelle « son premier-né » (*Exod.*, 4, 22; *Os.*, 11, 1); c'est là qu'il l'acquiert comme un héritage particulier, en le délivrant de la servitude, qu'il institue l'agneau pascal, principale figure du Messie. Maintenant, c'est le véritable « premier-né », le véritable « agneau pascal », qui doit fuir en Egypte et, comme autrefois, le peuple, y apprendra à travailler, à souffrir.

Cette succession, dans le même lieu, de la figure et de la réalité, est en harmonie parfaite avec la conduite de la Providence divine. Ainsi s'accomplissait aussi la bénédiction promise par Dieu (*Is.*, 19, 19; *Deuter.*, 23, 7) et qui avait

commencé à se réaliser par la transmigration des Juifs en Egypte (2 *Mach.*, 1, 1), par la traduction des Saintes Ecritures, par la construction d'un temple à Héliopolis. A l'arrivée du Sauveur en Egypte, — d'après une pieuse légende — les idoles, celle surtout du dieu du Soleil à Héliopolis, furent renversées. Peut-être faut-il voir dans le séjour de la Sainte Famille en Egypte la source des abondantes bénédictions qui, plus tard, ont fait fleurir d'une façon si merveilleuse en ces contrées le christianisme et, en particulier, la vie monastique.

2. L'ORDRE DE FUIR ET SON EXÉCUTION

1) L'ordre transmis par l'ange n'était, pour saint Joseph et la Sainte Famille, rien moins que facile et agréable : c'était une dure épreuve. Il n'y a qu'à considérer les paroles de l'ange : « Levez-vous ! » Saint Joseph avait déjà entrepris plus d'un voyage ; il semblait qu'il ne dût avoir aucun repos, depuis que le Sauveur lui est confié. « Prenez l'Enfant et sa Mère ! » Passe encore de fuir tout seul ; mais se charger de deux autres personnes et en de telles circonstances, voilà qui ajoute considérablement aux difficultés. « Fuyez en Egypte ! » C'est donc l'exil, et l'exil est toujours pénible. Quand l'Egypte serait une terre amie, ce n'est cependant pas la patrie : « Restez-y jusqu'à ce que je vous dise. » L'incertitude augmente la peine. « Hérode cherche l'Enfant pour le faire mourir. » Dieu a bien su protéger son peuple contre Pharaon et Sennachérib. N'a-t-il donc pas d'autre moyen de défendre son Fils contre la rage d'Hérode ? Bref, au point de vue naturel, l'ordre reçu est désagréable et dur.

2) Cependant, comment Joseph et la Sainte Famille exécutent-ils cet ordre ? « Joseph se leva, il prit l'Enfant et sa Mère et s'enfuit en Egypte. » Donc, la volonté de Dieu s'accomplit sans retard, avec une grande humilité, sans même songer à faire la moindre observation. Puis, la volonté de Dieu s'exécute avec une grande constance, aussi bien au

cours du voyage que pendant le séjour en Egypte. Le voyage pouvait durer de huit à dix jours, soit que l'on passât par Hébron et le désert de la petite Arabie, soit qu'on se rendit d'Hébron à Gaza par Eleuthéropolis, soit que, suivant une antique tradition, la Sainte Famille ait, pour plus de sécurité, choisi la route de Joppé et longé le bord de la mer. Aux Israélites qui voyageaient à travers le désert Dieu avait envoyé la colonne de nuées, la manne, l'eau miraculeuse sortie du rocher; dans la fuite de la Sainte Famille nous ne voyons point ces merveilles : rien ne vient diminuer pour elle les difficultés du voyage, ni les inconvénients, conséquences de l'exil en Egypte. La Sainte Famille supporte tout avec courage et persévérance.

3) D'où lui venait cette générosité dans l'épreuve? C'est d'abord la volonté de Dieu, c'est son ordre. Dieu le veut, cela suffit, Dieu a ses desseins, et sa Providence est sage, puissance et bonté. — C'est, en outre, l'amour de Joseph et de Marie pour le Sauveur dont la vie est en danger. Que n'étaient-ils pas disposés à faire et à souffrir pour préserver cette précieuse existence! — Enfin, à l'exemple du Sauveur, ils apprenaient l'humilité, la soumission, la patience dans toutes les contradictions.

3. SENS ET IMPORTANCE DE CE MYSTÈRE.

1) D'une manière générale, ce Mystère est une de ces épreuves, un de ces coups de la Providence auxquels les hommes, et surtout les justes sont souvent exposés soit de la part des hommes, soit de la part de Dieu. Nous avons dans la Sainte Famille l'exemple de la soumission, de la patience, de la persévérance dans toutes les épreuves et contradictions permises par la Providence divine. L'épreuve était dure, mais elle a passé, comme tout ce qui est temporel; et Dieu était toujours là avec son secours et ses consolations. Le jour du retour dans la patrie est venu, ramenant le calme et la paix.

2) En particulier, ce Mystère est la première persécution dirigée contre le Sauveur. C'est la première fois que le Sauveur est en rapports avec l'autorité politique et, par le caractère funeste de cette politique, cette première rencontre est hostile, et cette hostilité se continuera dans la suite. Elle se transmet d'Hérode à son fils et aux héritiers du pouvoir politique, c'est-à-dire aux Romains. Il est à remarquer que le motif de cette première persécution est déjà la royauté du Messie sur les Juifs. Il est, également, instructif de voir comment la divine Providence se joue à son gré des gouvernements et des empires. L'Égypte qui, autrefois, avait persécuté Israël, devient ensuite la consolation de ce même peuple; elle lui offre un asile, elle sert de refuge au Messie. — Le Sauveur voulait, dès sa première jeunesse, être en butte à la persécution et nous donner l'exemple de la patience et de l'humilité au milieu des contradictions. Quelle humilité! Le Créateur fuit devant sa créature. Dieu respecte la liberté de ses créatures, il leur permet d'agir sans que, cependant, ses desseins en soient modifiés. Au contraire, sa Providence s'étend, pour les diriger, aux moindres actes de ses créatures et elle les fait servir à l'exécution de son plan. — Marie et Joseph sont enveloppés dans la persécution contre Jésus. Par là, ils grandissent en vertu et en mérite; ils acquièrent des droits à notre vénération et à notre reconnaissance : ils nous gardent le Sauveur!

La Sainte Famille en Égypte.

Oraison préparatoire et Préludes comme à l'ordinaire.

1. LE SÉJOUR EN ÉGYPTÉ

1. En ce qui concerne sa durée, selon la date que l'on choisit, on la réduit à quelques mois ou on la prolonge jusqu'à deux, quatre ou même six années. En tout cas, la fuite en Égypte a dû avoir lieu aussitôt après le départ des

Mages, et le retour a pu se faire dans le courant de l'année après la mort d'Hérode, quand ses fils lui eurent succédé, Archelaüs en Judée et Hérode Antipas en Galilée.

2. Quant au lieu du séjour, la tradition indique le voisinage d'Héliopolis, non loin de l'ancienne Memphis et des grandes pyramides.

3. Sous les autres rapports, le séjour de la Sainte Famille en Egypte dut être la vie de l'exil, vie de pauvreté, de travail, d'épreuves; mais aussi, une vie remplie de joies.

1. Souffrance de l'exil

Ce fut, avant tout, une vie de pauvreté, d'indigence et, par suite, une vie de labeur, parce qu'il s'agissait de gagner le pain de chaque jour. Ils étaient des exilés, sur une terre païenne; l'idôlâtrie étalait à leurs yeux ses abominations, car Héliopolis était le temple du Soleil et le séjour des prêtres.

2. Confiance en Dieu.

Cependant, cette vie avait ses consolations et ses joies. Ils travaillaient, mais pleins d'un doux contentement et d'une absolue confiance en Dieu. Ces souffrances, ils les supportaient sans mélancolie sentimentale inspirée par le regret de la patrie absente, sans impatience, sans plaintes. Partout, alors, on trouvait en Egypte des colonies juives; à Héliopolis, il y avait, depuis un siècle et demi, un magnifique temple juif qui, par la splendeur de ses cérémonies, rivalisait avec celui de Jérusalem. Assurément encore, la Sainte Famille put connaître en Egypte nombre de familles juives où régnait la piété et, parmi les Gentils, il ne manquait pas sans doute de familles honorables. Dieu accordait, en outre, aux exilés des consolations intérieures et le Sauveur était lui-même pour eux la source d'une joie continuelle. Si le séjour en Egypte dura plusieurs années, c'est là, probablement, que le Sauveur commença à parler, qu'il fit ses

premiers pas, qu'il revêtit pour la première fois la petite tunique de l'enfant, qu'il pria à haute voix, que ses petites mains s'exerceront au travail. — Autant de joies pleines de douceur, d'intimité suave.

2. LE RETOUR

1. *Le message de l'ange.*

Enfin l'ange apparaît de nouveau à saint Joseph et il lui ordonne de retourner dans le pays d'Israël, parce qu'Hérode et ceux qui cherchaient l'Enfant pour lui ôter la vie sont morts. En effet, pendant qu'Archelaüs était à Rome pour y obtenir la confirmation de son titre de roi, un grand nombre des partisans d'Hérode et ceux qui avaient conseillé le massacre des Saints Innocents avaient péri dans une émeute des Juifs. Dieu n'abandonne pas les siens; c'est par la patience que l'Eglise triomphe de ses ennemis.

Comment ce nouveau message fut accueilli par la Sainte Famille? Assurément avec joie, mais une joie pleine de discrétion et d'humilité; toute autre joie serait un manque de convenance à l'égard de la Providence.

2. *Le retour.*

Lors donc que la Sainte Famille eut pris congé des amis qu'elle avait trouvés en Egypte, elle se mit en route pour Nazareth, en Galilée, en suivant, d'après la tradition, le rivage de la mer par Joppé, Césarée, contournant ou franchissant le mont Carmel. Joseph songeait, semble-t-il, se fixer à Bethléem; mais ayant appris qu'Archelaüs régnait en Judée, il craignit pour la vie de l'Enfant et résolut de se retirer à Nazareth : un avertissement du ciel le confirma dans cette décision. C'est ainsi que le Sauveur devait recevoir le nom sous lequel le Messie avait été annoncé par les prophètes. Le mot « Nazaréen » signifie « séparé, consacré à Dieu », ou bien encore, « rameau, rejeton, fleur » (*Dan. 9,*

24; *Is.*, 4, 2; *Jer.*, 23, 5; *Zach.*, 3-8). Nazareth devint donc désormais la patrie du Sauveur.

3. APPLICATIONS PRATIQUES

a) Comme en toute autre vertu, on trouve des difficultés, dans la soumission et la conformité à la volonté de Dieu au milieu des épreuves multiples de la vie. Il faut donc, avant tout, garder la volonté ferme, de ne jamais se dérober à la direction et à la conduite de la Providence.

La raison en est que se conduire autrement serait agir par passion. C'est pourquoi nous devons toujours craindre d'avoir à nous en repentir un jour et de nous jeter ainsi dans des dangers plus grands encore. — Il ne sert à rien de dire : « L'épreuve m'expose à commettre beaucoup de manquements ». Où donc ne rencontre-t-on pas cet écueil? La faute ne dépend pas du lieu où nous sommes, ni des circonstances : elle dépend de nous seuls. — Il ne sert à rien de dire : « En ce cas, je ne puis prier. » Mais nous pouvons obéir, ce qui vaut beaucoup mieux. — Ou enfin : « Je ne ferai rien de bien. » Nous ne le savons pas. Qu'est-ce que, extérieurement, le Sauveur a fait en Egypte? Nous pouvons du moins souffrir et commencer notre purgatoire.

La Fuite en Egypte.

(Application des sens)

1. Fuite en Egypte.

Vraisemblablement, après la Présentation de Jésus dans le Temple et après une courte visite à Nazareth, Joseph, avec le Sauveur et sa Mère, est revenu à Bethléem. Les Rois Mages regagnent leur patrie. C'est la nuit et saint Joseph dort paisiblement. Dans un songe prophétique un ange lui apparaît et lui ordonne de fuir en Egypte avec l'Enfant et sa Mère. Le message est important; il est urgent. Aussi

l'ange s'en acquitte-t-il avec calme et dignité; il n'oublie même point de saluer Joseph en lui donnant son titre officiel. Avec le même calme, mais aussi avec un cordial empressement, saint Joseph accueille le message. Il se lève aussitôt et informe la Mère de Dieu de ce qui s'est passé. Ils décident de partir cette nuit même; car il s'agit de sauver le divin Enfant qui, à peine né, est déjà persécuté et doit fuir en exil. En pleurant et bien triste, Marie réveille l'Enfant, le prend dans ses bras et le dispose pour le voyage. Pleins de confiance en Dieu, Joseph et Marie rassemblent le petit bagage nécessaire. Saint Joseph en porte une partie; le reste, — l'outre, l'eau, le pain — est chargé sur l'âne. Dans le silence de la nuit, ils quittent leur cher Bethléem et prennent le chemin du sud, vers Hébron. Peut-être la lune éclaire-t-elle les rues de la petite ville et les maisons où les habitants dorment en paix, alors que la Sainte Famille part pour l'exil. Dans leur attitude il n'y a ni lenteur, ni mécontentement, ni hâte causée par la crainte, mais une douce sécurité et une tranquille confiance en Dieu.

De Bethléem à Hébron on compte de six à sept lieues, et la route passe par les monts de Juda dont les crêtes d'un jaune foncé sont, çà et là, plantées d'oliviers. A quelque distance — un quart de lieue environ — d'Hébron, on vénérait autrefois, près d'une citerne, un bâtiment où la Sainte Famille se serait reposée. Hébron est le lieu de la sépulture d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et de Joseph, et se trouve dans une vallée magnifique et fertile, couverte de vignes et de vergers. Un embranchement de cette vallée se nomme Mambré, lieu célèbre dans l'histoire d'Israël. Cinq ou six lieues plus loin, du côté du désert, se trouve Bersabée et, sur le bord de la mer, Gérara : entre ces deux villes s'étendent les pâturages qu'Abraham, Isaac et Jacob ont parcourus avec leurs troupeaux — La Sainte Famille passe peut-être par là, si elle ne va pas directement à Gaza par Hébron (ou Eleuthéropolis) — ce détour allonge de dix lieues le voyage. — A partir de Gaza, la route sablonneuse

longe la mer. De loin en loin, on rencontre un village, entouré de palmiers et d'oliviers. Le peu de verdure qui s'est fait jour à travers le sable disparaît peu à peu et alors, à partir du « ruisseau d'Egypte », s'ouvre un désert singulièrement aride et triste : pour le franchir et atteindre le Nil, il faut neuf jours de marche. C'est une partie du désert de la petite Arabie qui, de Gaza, s'étend jusqu'au Caire et dans l'intérieur des terres, jusqu'à l'isthme de Suez. C'est du sable chassé de la Méditerranée vers les monts de l'Arabie. Ce désert est entrecoupé de collines ou dunes, dénudées et blanches comme des têtes de morts. A l'époque des pluies, il y a un peu d'humidité au pied des collines. Çà et là quelques groupes de palmiers sombres, pareils à des panaches de plumes noires, émergent du sable.

Durant ce voyage de cent cinquante lieues, la Sainte Famille souffre de bien des incommodités : de la faim, de la soif, de la chaleur. La fatigue est grande aussi bien pour Marie et Joseph, qui, à tour de rôle, portent l'Enfant, que pour l'Enfant lui-même. Combien de fois, au milieu de la chaleur du jour ou à l'heure où le soleil décline à l'horizon tandis que, de l'autre côté, la lune se lève, combien de fois ont-ils cherché un lieu de repos dans un enfoncement creusé sur le flanc de quelque dune ! Auprès d'une source, il y a quelques acacias aux branches armées d'épines ; sur un maigre gazon rampent des arbrisseaux desséchés, épineux, des buissons rabougris : et des touffes d'herbes déjà desséchées forment comme une palissade, autour d'une petite oasis en l'isolant du sable du désert qui, sans fin, triste, jaunâtre, s'étire au loin comme une immense peau de lion. Là, nos voyageurs s'arrêtent ; leur visage est baigné de sueur ; ils réparent leurs forces, en puisant à leurs pauvres provisions ; l'Enfant dort au milieu d'eux ; l'âne cherche sa maigre pâture. C'est ainsi — ou, parfois peut-être dans un Khan mal propre — qu'ils passent la nuit. Mais, malgré leur lassitude, ils ne sont pas comme Agar qui, autrefois découragée, avait erré dans ce désert avec son fils Ismaël : ils sont calmes,

contents; ils goûtent intérieurement une joie paisible : la joie de pouvoir, par leurs incommodités, sauver la vie du divin Enfant.

Enfin, voici l'Égypte. Dès l'abord du premier bras du Nil, s'ouvre, comme par enchantement, un véritable paradis de beauté et de fertilité. Dans l'atmosphère bleue et tiède se balancent les palmiers, les acacias, les sycomores, entre lesquels se joue une foule de pigeons, tandis que s'étend à leurs pieds, comme un tapis, la verdure épaisse des cannes à sucre, des cotonniers, des champs de froment et de maïs. C'est le pays de Gessen que les Israélites ont habité jadis. La Sainte Famille arrive à Héliopolis, siège du culte du Soleil — où il y avait autrefois un temple juif d'une grande magnificence et une importante colonie juive; puis elle gagne les environs du Caire actuel, emplacement de l'ancienne Babylone. Aujourd'hui encore, dans le faubourg méridional du Caire, on honore le lieu où la Sainte Famille aurait habité. Héliopolis et Babylone, avec leurs temples massifs, sévères, mystérieux, s'étendent sur la rive droite du Nil. À l'est, aux portes de la ville, s'ouvre le désert, avec ses galets, ses fragments de quartz; à l'ouest, s'étend jusqu'au Nil une plaine d'une beauté ravissante, d'une végétation luxuriante. Et, au delà du Nil, au loin, dans la plaine, s'élèvent la ville sépulcrale des rois de Memphis, la ville elle-même de Memphis et ces colosses de pierre, qui sont les pyramides distribuées en divers groupes. C'est là, à Babylone, peut-être près de la porte de la ville, à l'extrémité d'une rue sombre dont les maisons sont si hautes qu'en plein midi à peine un rayon de soleil peut s'y glisser — c'est là que la Sainte Famille s'établit.

2. LE SÉJOUR EN ÉGYPTÉ

Ce séjour est, pour la Sainte Famille, une vie d'exil, mêlée de souffrances et de joies. Tout d'abord, vie de pauvreté et d'indigence; par conséquent vie de travail. Marie et Joseph chérissent la pauvreté et ils se réjouissent de

devoir gagner leur pain en travaillant de leurs mains. Ils aménagent leur demeure, pauvrement. Saint Joseph façonne et installe le mobilier. Marie s'occupe de la couture, elle tisse, elle file. — Avec quelle douleur la Sainte Famille ne voit-elle pas le culte odieux et impur dont, à chaque pas, le spectacle s'offre aux regards! Les Egyptiens, taciturnes, mélancoliques, adorent tout : oignons, chats, crocodiles. Chaque maison a son animal sacré, et sa mort devient un deuil pour la famille : le cadavre est embaumé avant d'être confié à la terre. Quelle souffrance pour la Sainte Famille! En général, le pays et le peuple d'Egypte n'offrent ni l'agrément ni le charme que l'on trouve en Judée et en Galilée. En Egypte règnent le silence, l'uniformité, la monotonie qui inspirent plutôt des pensées sérieuses. Le paysage ne présente que deux couleurs : le vert des champs, le jaune du sable du désert, et toujours en ligne droite, une seule perspective. Le Nil coule en ligne droite du sud au nord; sur chaque rive, une suite de crêtes, dont le sommet garde une forme indécise — ni aiguille, ni dôme, ni plateau — c'est une suite d'ondulations. Près du Nil silencieux, des palmiers avec leur panache de feuilles, droits comme des colonnes; plus loin la solennelle majesté des temples, des pyramides — masses énormes qui donnent au paysage un caractère de rigueur et de sévérité. — En tout cas, la vie en Egypte n'a rien de très agréable pour la Sainte Famille, et Dieu la laissera peut-être attendre assez longtemps le message de la délivrance.

Cette vie, cependant, a des joies. D'abord et malgré tout, les joies de la nature et du pays. En Egypte, les nuits sont d'une beauté enchanteresse. Après l'aveuglante chaleur de midi le soleil s'incline derrière les monts Libyques et s'enveloppe d'ombres d'un bleu foncé, tandis qu'il revêt les monts Arabiques de toutes les nuances de l'arc-en-ciel et que les sommets isolés prennent l'éclat des roses et des rubis. Les parfums du printemps remplissent l'atmosphère; tout s'épanouit; des palmiers et des acacias s'échappent les

roucoulements des pigeons, tandis que sur les bancs de sable du fleuve s'assemble une multitude d'oiseaux aquatiques, — hérons, pélicans; les uns ont la blancheur de la neige; d'autres sont noirs comme des corbeaux; d'autres sont de couleur rose; et tous ils entonnent leur chant plus ou moins monotone. Les étoiles se lèvent; elles paraissent plus paisibles, moins scintillantes que dans nos contrées; elles se reflètent dans les flots tranquilles qui semblent, alors, un firmament enflammé. — Sur les bords du Nil, c'est le mouvement, c'est la vie. Les troupeaux de brebis et de chèvres regagnent leurs abris; les barques, les gondoles portent des promeneurs qui chantent en s'accompagnant du tambourin. Le bruit des conversations s'entend au loin. Dans les rues, des feux s'allument, car le foyer, chez les Egyptiens, s'installe devant la porte des maisons. Des chiens aboient; des ânes braient; les enfants poussent des cris de joie. Des lanternes de formes variées éclairent la ville et leur clarté se reflète au loin dans le fleuve. — Bien souvent la Sainte Famille vient jouir du calme de ces soirées sur le bord du Nil. A l'Enfant, ils ont donné une fleur du lotus, pour lui servir de jouet; — ces fleurs de lotus qui, sur les flots, ressemblent à de petits navires à l'ancre. — A la fin du mois de juin, la crue du Nil commence; tout le pays se transforme en un lac immense : les villages et les villes émergent comme des îles avec des groupes de palmiers, d'acacias et de sycomores, que des plantes grimpantes enlacent d'une guirlande sauvage; et dans les flots, comme en un miroir fidèle, le regard retrouve tous les détails de ce tableau. — Au commencement d'octobre le Nil rentre dans son lit; et alors se succèdent rapidement les semailles, la croissance des plantes, leur maturité, l'abondante récolte des produits : pois, fèves, riz, maïs, sésame, concombres, citrouilles, melons, oignons, ail, lin, coton, canne à sucre, poivre, baume, dattes, figues, grenades, coings, pêches, abricots, amandes, raisins, olives. — L'Égypte est aussi terre sainte pour les Israélites fidèles. Les plus respectables souvenirs de l'his-

toire d'Israël se rattachent étroitement au sol et à l'histoire de l'Égypte. Abraham, Jacob, Moïse ont vécu ici. Héliopolis était le point méridional de la terre de Gessen; plus récemment, le peuple israélite, bien que persécuté, était parvenu à une haute prospérité en Égypte, et la connaissance des Saintes Ecritures s'était, de ce foyer, répandue chez les nations païennes. Partout la Sainte Famille retrouvait les traces de son peuple et de sa foi. C'était, là encore, une consolation. — Autre consolation : dans l'esprit de foi, dans l'abandon confiant à la Providence de Dieu et dans la prière. La Sainte Famille prie avec zèle et dans son humble demeure et probablement aussi dans le Temple d'Héliopolis. Ce ne sont pas des aspirations sentimentales aux verdoyantes montagnes de la Galilée, des regrets du passé. La Sainte Famille trouve Dieu en Égypte : Dieu n'est-il pas partout? — Peu à peu elle entre en relations avec d'autres familles juives et même avec des Gentils; et, par elle, le bien se fait. — Enfin, la plus belle, la meilleure des consolations, c'est le divin Enfant lui-même. Son humilité, sa patience consolent et sanctifient l'exil; et si l'exil s'est prolongé, Marie et Joseph ont dû goûter d'ineffables joies. C'est là qu'il a prononcé ses premières paroles, revêtu sa première tunique, essayé ses premiers pas — autant de fêtes charmantes pour la Sainte Famille. Il est doux de se représenter Jésus Enfant jouant, aux pieds de sa Mère, avec d'autres enfants; de le voir aller au-devant de saint Joseph quand Joseph rentre à la maison et apporte quelque menu présent, des raisins, des figues, que Jésus remet aussitôt à sa Mère; de le voir commencer à rendre ses petits services, assis à table, se promenant sur les bords du Nil en tenant la main de ses parents; de nous l'imaginer regardant les obélisques qui, un jour, embelliraient sa ville de Rome, ou bien l'île de Rhoda où Moïse fut trouvé dans sa corbeille de jonc par la fille du Pharaon; ou, plus loin, les palais et les temples de Memphis où Joseph fut, autrefois, le puissant gouverneur de l'Égypte. Comme son Cœur doit battre quand, ici, en Égypte

on célèbre la fête de la Pâque, avec le sacrifice de l'agneau, sacrifice dont il est lui-même la réalisation! Son regard découvre également l'avenir, l'époque chrétienne où cette terre des tombeaux deviendra un berceau de vie; où ce peuple plongé dans les ténèbres se transformera en un peuple de lumière; où ces cavernes des rochers ne cacheront plus des corps sans âme, mais abriteront des âmes presque sans corps. Que de fois le divin Enfant regarde peut-être, à droite, le désert de l'Égypte, à gauche le désert de Libye; d'un côté, la Thébaidé, de l'autre la Nitrie, le berceau de la vie érémitique! Peut-être cette magnifique roseraie de la mystique qui a remplacé si glorieusement le désert solitaire, est-il une bénédiction due au séjour de la Sainte Famille en Égypte.

3. LE RETOUR EN GALILÉE

Enfin, c'est l'ange qui apparaît de nouveau. Il annonce à saint Joseph qu'Hérode est mort et qu'il peut rentrer dans sa patrie avec l'Enfant. La nouvelle est accueillie avec une joie douce, reconnaissante, sincère : une telle joie est toujours agréable à Dieu. La Sainte Famille se dispose donc au départ. De l'Égypte aussi, ils s'éloignent en remerciant Dieu et les hommes; ils prennent congé des diverses familles qu'ils ont connues. Peut-être quelques amis les accompagnent; les hommes marchant avec Joseph, les femmes avec Marie, les enfants avec Jésus Enfant qui, peut-être, maintenant un peu grand et, comme un pèlerin, porte de petites sandales, une légère coiffure d'écorce et le bâton du voyageur. Peut-être la Sainte Famille reçoit-elle de ses amis quelques présents; Jésus, humblement et modestement accepte quelque menue monnaie qu'il donne aussitôt à saint Joseph. Ils reprennent la route qu'ils ont suivie en venant en Égypte, par la terre de Gessen et en longeant la mer. C'est la fraîcheur et la joie d'un beau matin dans leur cœur, comme sur la terre où la brise venue de la mer souffle

légèrement et enfle les voiles des barques sur le Nil aux premiers rayons de l'aurore. Ils sont hors de la ville, du pays des hommes au teint noir; ils sont loin des ruelles avec leurs échoppes sombres et leurs murailles blanchies. Comme un aimant, Jérusalem, la Terre Sainte attirent leurs pensées, leur cœur, leurs regards. Peu à peu la solitude et le désert disparaissent; en lignes vaporeuses, dans une nuée d'un bleu ravissant, se dessinent progressivement les ondulations des collines et les montagnes méridionales de la Terre Sainte; bientôt un vent tiède leur apporte le parfum du thym; ce parfum, il s'exhale des vertes prairies de la Judée! Quelle joie de l'Enfant lorsqu'il passe près de Gaza, d'Azote et d'Ascalon, le théâtre des exploits de Samson; — lorsqu'il entre dans la plaine de Saron; lorsque, contournant le mont Carmel, il arrive, par la plaine d'Esdrelon, aux montagnes verdoyantes qui entourent Nazareth avec ses blanches maisons. En effet, pendant le voyage, saint Joseph apprend qu'Archelaüs, fils d'Hérode, est revenu de Rome, qu'il a été confirmé dans sa royauté. Archelaüs est, comme son père, méchant, cruel. Joseph craint donc de se rendre à Bethléem et de s'y fixer, comme il a pensé d'abord. Il se décide pour Nazareth où Marie possède, par héritage de sa mère, une maison et un jardin. L'ange le confirme dans cette résolution. La prophétie devait s'accomplir qui annonçait que le Sauveur sera un « Nazaréen », c'est-à-dire un homme à part, séparé, un « rejeton », une « fleur ». — Nazareth remplit toutes les conditions. Nazareth se cache, s'isole dans une charmante vallée, et Jésus est la belle fleur de cette vallée.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	5
PRÉFACE	8
INTRODUCTION AUX (GRANDS) EXERCICES	19
1. <i>But des Exercices</i>	19
2. <i>Moyens d'atteindre ce but</i>	21
1) Recueillement	21
2) Observation du règlement	21
3) Activité personnelle	22
4) Générosité	22
5) Docilité	23
3. <i>Motifs</i>	23
CONSIDÉRATION SERVANT D'INTRODUCTION A UNE RETRAITE ANNUELLE	28
1. <i>Nous devons faire les Exercices spirituels</i>	28
2. <i>Nous voulons faire les Exercices spirituels</i>	30
a) Pour nous	31
b) Pour les autres	32
3. <i>Nous pouvons faire les Exercices spirituels</i>	33

LE FONDEMENT

Fin de l'homme et but de sa vie

DE DIEU : POUR DIEU (but prochain)	37
1. <i>De Dieu</i> (origine de l'homme)	38
1) Mon origine de Dieu	38
2) Ma dépendance de Dieu	39
3) J'appartiens à Dieu	40
2. <i>Pour Dieu</i> (fin et devoir de l'homme)	42
1) Pour louer (aimer) Dieu	42
2) Pour respecter Dieu	43
3) Pour servir Dieu	43

3. <i>En vérité, cela est convenable, juste, équitable et salutaire (nécessité de cette destination)</i>	45
1) Cela est convenable	45
2) Cela est juste	46
3) Cela est salutaire	47
4) Cela est équitable	48
5) Cela est doux et facile	49
VERS DIEU (fin dernière, le salut de l'âme)	50
1. <i>Mon Dieu, vous nous avez créés pour vous</i>	50
1) La raison	50
2) La foi	51
2. <i>Notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu</i>	52
3. <i>L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment</i>	53
a) Vision de Dieu	54
b) Amour de Dieu	54
c) Béatitude	55
d) L'éternité	55
SUJET DE PRIÈRES POUR LES COLLOQUES (pendant la méditation et pour terminer la méditation)	56
Conclusions	56
1) <i>Gratias agamus!</i> — Remercions!	56
2) <i>Sursum corda!</i> — En haut les cœurs!	56
3) <i>Salva animam tuam</i> — Sauvez votre âme	57
4) Sauvez d'autres âmes	58
FIN DES AUTRES CRÉATURES (le monde conduisant à Dieu)	59
1. <i>Origine des créatures</i>	60
2. <i>Fin des créatures</i>	61
3. <i>Usage des créatures</i>	63
1) Usage (Roi de la création)	63
2) Contemplation (Prophète de la création)	63
3) Sacrifice (Prêtre de la création)	64
4. <i>Règles pour l'usage des créatures</i>	65
1. <i>Tantum, quantum, autant que (en rapport avec le texte)</i>	65
a) Considérer toutes les choses temporelles, objectivement et dans le calme	66
b) Maître de soi-même; modération dans l'usage	66
c) Magnanimité : tout pour la plus grande gloire de Dieu	67

2. <i>Indifférence</i>	68
a) Considérer d'abord ce que l'indifférence n'est pas	68
b) Ce qu'est la véritable indifférence	70
c) Moyens d'arriver à dominer le sentiment	72
1) Clarté dans la pensée	72
2) Se vaincre soi-même	72
3. <i>Choix des meilleurs moyens</i>	73
a) Les meilleurs moyens	73
b) Motifs	73
c) Importance de cette résolution pour les Exercices tout entiers	75
 Méditations supplémentaires sur le Fondement Développements et applications du Fondement	
« MON SEIGNEUR ET MON DIEU ! »	77
1) Origine et fondement du souverain domaine de Dieu	78
2) Qualités du souverain domaine de Dieu	78
a) Il est unique et supérieur à tous	78
b) Il est absolu, renfermant tout, sans limites ..	79
c) Il est bienfaisant et donne le bonheur	79
3) Exercice et usage de ce souverain domaine	80
a) Il est le maître de notre vie et le propriétaire absolu de notre être physique, matériel (<i>dominium proprietatis</i>)	80
b) Il est le maître de notre liberté (<i>dominium jurisdictionis</i>)	80
2. « SEIGNEUR, JE SUIS VOTRE SERVITEUR »	81
1) L'homme n'est point son propre maître	81
2) Je dois avant tout et par-dessus tout être le serviteur de Dieu	82
3) Servir Dieu, c'est régner	82
LE DEVOIR DE MA VIE (fin prochaine de l'homme, d'après la notion de la création)	83
1. <i>Elément de la création</i>	83
1) Le Créateur	83
2) L'acte créateur	83
3) La créature	84
2. <i>Application de ces vérités</i>	84
TOUT POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU (la gloire de Dieu, fin dernière et suprême de toutes les créatures). ..	85
1) L'honneur et la glorification de Dieu sont réellement le but de toutes les choses créées	85

2) Motifs que nous avons de poursuivre ce but suprême de Dieu	87
3) Pratique de cette poursuite du but	88
LE CIEL (autre mode de méditation sur le salut de l'âme)	89
1. <i>Le Ciel</i>	89
1) Le ciel est assuré	89
2) Le ciel nous est nécessaire	89
3) Le ciel est grand et magnifique	89
2. <i>Comment tendre au ciel?</i>	89
1) Par des sacrifices	90
2) Avec courage, avec joie, avec assurance	90

PREMIERE SEMAINE

Le péché et l'enfer

MÉDITATION SUR LE TRIPLE PÉCHÉ	91
1. <i>Le péché des anges</i>	92
1) Les anges avant la chute	93
2) Les anges après la chute	93
3) Le péché des anges	94
2. <i>Le péché du premier homme</i>	95
1) Le bonheur de nos premiers parents	95
2) La punition de nos premiers parents	96
3) Le péché de nos premiers parents	96
3. <i>Le péché d'un damné quelconque</i>	97
1) Le châtimement d'un damné dans l'enfer	98
2) Le péché d'un damné dans l'enfer	98
MÉDITATION SUR SES PROPRES PÉCHÉS	100
1. <i>Nos propres péchés : leur nombre, leurs circonstances</i>	101
2. <i>Gravité de nos péchés personnels</i>	103
1) Leur laideur et leur malice	103
2) Bassesse de l'offenseur	104
3) Grandeur de Dieu qui est l'offensé	106
3. <i>La miséricorde de Dieu</i>	108
RÉPÉTITION ET RÉSUMÉ	110
<i>Troisième Exercice</i>	110
<i>Quatrième Exercice</i>	111
SUR L'ENFER (application des sens)	111
1. <i>Peines de l'enfer</i>	112
1) Les yeux	112
2) Les oreilles	113
3) Le sens de l'odorat	114

4) Le sens du goût	115
5) Le sens du toucher	115
2. <i>Conclusions</i>	116
1) Actions de grâces	116
2) Repentir sincère	117
3) Ferme propos	117

Méditations supplémentaires
pour les trois grandes méditations sur le péché
(triple péché, péchés personnels, enfer)

POURQUOI NOUS DEVONS HAIR LE PÉCHÉ MORTEL, LE REGRETTER ET L'ÉVITER	119
1. <i>Nature du péché mortel en tant qu'acte</i>	119
1) Une transgression d'un précepte divin	120
a) En opposition avec la sagesse : déraison	120
b) En opposition avec la suprême autorité de Dieu : désobéissance	120
c) En opposition avec la justice vengeresse de Dieu : insolence	121
2. <i>Amour désordonné d'une créature</i>	121
a) Un désordre	121
b) Une faiblesse de volonté	121
c) Une ingratitude	122
3. <i>Le péché nous détourne complètement de notre fin dernière</i>	122
a) Un acte grandement contraire à la raison et à la morale	122
b) Un intolérable mépris de Dieu	123
2. <i>Effets du péché mortel — Le péché mortel en tant qu'état</i>	123
1) Désordre et laideur morale	123
2) Tyrannie des passions	124
3) Remords de la conscience	124
4) Danger de se perdre éternellement	124
LE PÉCHÉ MORTEL DU CHRÉTIEN	125
1) La dignité du chrétien	125
2) La malice du péché du chrétien (en tant qu'acte)	126
3) Amertume plus vive du péché du chrétien (Effets)	127
LE PÉCHÉ MORTEL DU PRÊTRE, DU RELIGIEUX, ETC. (« Que celui qui croit être ferme prenne garde de tomber. »)	128
1. Je puis encore pécher gravement	128

2. Combien ce péché serait grave	129
a) Pour le coupable lui-même	130
b) Pour l'Ordre religieux et pour l'Eglise	131
3. Ce qui peut conduire au péché mortel	131
1) Ce qui ne conduit pas au péché	131
2) Ce qui conduit au péché	132
L'ENFER	134
1. <i>Existence de l'enfer</i>	134
1) Les peines de l'enfer	134
2) L'éternité des peines de l'enfer	135
2. <i>Nature de l'enfer</i>	136
1) La peine du dam	136
2) La peine des sens	137
LA VIE DE L'ENFER (développements sur la nature de l'enfer)	139
1. <i>La vie de l'enfer est une vie de malice infâme</i>	139
2. <i>La vie de l'enfer est une vie de tourments</i>	139
1) Les tourments du corps	139
2) Les souffrances de l'âme	140
3. <i>La vie de l'enfer est une vie de désespoir</i>	141
1) Pas de repos	141
2) Pas d'adoucissement	141
3) Pas d'espérance	141
RÉPÉTITION DE LA MÉDITATION SUR L'ENFER, D'APRÈS LA PARABOLE DE LAZARE ET DU MAUVAIS RICHE	142
1. Lazare est l'image de la plus extrême misère temporelle	142
2. Cette misère n'est rien, comparée à celle de la damnation du Mauvais Riche	143
3. Quelle est la conclusion	144
LES SECOURS DE L'ENFER	145
1. La reconnaissance envers Dieu	145
2. La crainte du péché	146
3. Humilité et patience	146
4. Le zèle des âmes	146
L'ENFER DU MAUVAIS PRÊTRE OU DU RELIGIEUX COUPABLE	147
1. <i>L'enfer existe aussi pour moi</i>	148
1) Raisons extrinsèques	148
2) Raisons intrinsèques	148
2. <i>Nature de l'enfer</i>	149
1) La perte de Dieu	149
2) L'inimitié de Dieu	149

3) La société des démons	150
4) Les tortures de l'enfer	150

II. — Méditations complémentaires pour la première Semaine. La mort, le jugement, le purgatoire, le péché véniel.

MÉDITATION SUR LA MORT	153
1. <i>Considérer la mort en elle-même</i>	153
1) La mort est la fin de ma vie terrestre	153
2) <i>Considérer les circonstances de la mort</i>	155
1) La mort est certaine	155
2) La mort vient vite	156
3) La mort vient à l'improviste	156
4) La mort ne vient qu'une fois	157
3. <i>Méditer les leçons de la mort</i>	157
LA MORT (autre forme de méditation)	160
1. Qu'est-ce que mourir (application des sens)	160
2. Conséquences	162
PRÉPARATION A LA MORT	163
1. <i>Nécessité de cette préparation</i>	163
1) Nous devons nous préparer	163
2) Comment nous devons être prêts	163
2. <i>Manière de nous préparer</i>	164
LE JUGEMENT PARTICULIER	167
1. <i>Vérité et réalité du jugement particulier</i>	167
2. <i>Considérer les détails de ce jugement</i>	167
1) Quel est le juge?	168
a) Considérer sa personne	168
b) Considérer les attributs de ce juge	168
2) Quel est l'accusé?	169
3) Comment se fait l'enquête	169
4) Témoin de la sentence	171
3. <i>Conclusions</i>	173
1) Prudence	173
2) Pénitence dès maintenant	174
3) Zèle	174
4) Confiance	174
LE PURGATOIRE	174
1. <i>La croyance au purgatoire</i>	174
2. <i>Considérer les souffrances du purgatoire</i>	175
1) L'aspiration à Dieu	176
a) Considérer la légitimité de cette peine	176

b) Considérer la grandeur de cette peine	176
2) La peine des sens	177
3. <i>Résolution et prière</i>	178
LE PÉCHÉ VÉNIEL, <i>remarque préliminaire sur le péché véniel en général</i>	180
MÉDITATION SUR LES PÉCHÉS VÉNIELS	181
1. <i>Le nombre des péchés véniels</i>	182
2. <i>Le mal du péché véniel</i>	182
1) Malice de tout péché véniel	182
2) Amertume du péché véniel	184
3. <i>Moyens d'éviter le péché véniel</i>	185
LE JUGEMENT GÉNÉRAL	186
1. <i>La croyance au jugement général</i>	186
2. <i>Condition du jugement général</i>	187
1) La préparation	187
a) Signes avant-coureurs inspirant la crainte ..	187
b) La résurrection des morts	187
c) L'arrivée du juge	187
2) Procédure du jugement	188
3) La sentence	190
3. <i>Conclusions</i> (demander la lumière pendant la méditation et en la terminant)	191
1) Mépris du monde	191
2) Haine du péché	191
3) Zèle au service de Dieu et pour le Règne du Christ	191

Appendice à la première Semaine Conséquences des vérités de la première Semaine

CRAINTE DE DIEU (Instruction ou lecture)	193
1. <i>Nature de la crainte de Dieu</i>	193
2. <i>Motifs de la crainte de Dieu</i>	193
1) Motifs extrinsèques	193
2) Motifs intrinsèques	194
3. <i>Moyens d'acquérir la crainte de Dieu</i>	195
SERVICE DU MONDE ET SERVICE DE DIEU (complément ou continuation de la méditation sur le jugement général)	195
1. <i>Le service du monde</i>	195
1) Service vain	195
2) Récompense amère	196
2. <i>Service de Dieu</i>	196

1) <i>Tu solus Sanctus</i>	196
2) <i>Tu solus Dominus</i>	196
3) <i>Tu solus Altissimus</i>	197
LA MISÉRICORDE DE DIEU	197
1. <i>La miséricorde de Dieu</i>	197
2. <i>Propriétés de la miséricorde de Dieu</i>	198
1) Elle est infinie	198
2) Attribut préféré de Dieu	198
3. <i>Histoire de la miséricorde de Dieu</i>	199
4. <i>Secours que nous donne cette méditation</i>	201
1) Confiance pour le passé	201
2) Confiance pour l'avenir	201
PÉNITENCE	202
1. <i>Nature et essence de la pénitence</i>	202
2. <i>Pourquoi nous devons pratiquer la pénitence</i>	202
1) Motifs généraux	202
a) Du côté de Dieu	202
b) De notre côté	203
2) Motifs particuliers	203
3. <i>Moyens de persévérer dans la pratique de la pénitence</i>	204
LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME	204
1. <i>Essence de la victoire sur soi-même</i>	205
2. <i>Motifs de la victoire sur soi-même</i>	205
3. <i>Qualités de la mortification</i>	206
HUMILITÉ	207
1. <i>Essence de l'humilité</i>	207
2. <i>Condition et pratique de l'humilité</i>	208
1) Condition : se connaître soi-même	208
2) Pratique de l'humilité	209
3. <i>Motifs</i>	209
MODÈLES DE PÉNITENCE. — <i>L'Enfant prodigue</i>	210
1. <i>Egarements du fils</i>	210
2. <i>Pénitence et retour de l'Enfant prodigue</i>	211
3. <i>Accueil fait par le père</i>	212
1) Accueil affectueux	212
2) Pardon entier	212
3) Compensation parfaite	212
SAINT PIERRE	213
1. <i>La chute de saint Pierre</i>	214
2. <i>Les causes de la chute</i>	215
3. <i>La pénitence de saint Pierre</i>	215
1) Un regard de grâce, d'amour et de vie	215
2) Larmes de repentir, d'amour et d'espérance	216

DEUXIÈME SEMAINE

Du Règne de Jésus-Christ

CONTEMPLATION DU RÈGNE DE JÉSUS CHRIST	217
PREMIÈRE PARTIE : <i>parabole du roi terrestre</i>	217
DEUXIÈME PARTIE : <i>application de la parabole au divin Sauveur</i>	219
1. <i>La Personne de Jésus, notre Roi</i>	220
2. <i>Le plan de Jésus-Christ</i>	221
3. <i>Réponse des sujets</i>	222
RÉPÉTITION DE LA CONTEMPLATION (développement de la 2 ^e partie)	226
1. <i>La Personne du Christ</i>	226
2. <i>La cause du Christ</i>	226
3. <i>Notre réponse</i>	227

II. — Les Mystères de la Vie de Jésus

SA SAINTE ENFANCE	231
L'INCARNATION	231
1. <i>L'humilité et son état</i>	233
2. <i>La très sainte Trinité</i>	234
1) Décret de la Rédemption	234
2) La voie de la Rédemption	235
3. « <i>Et le Verbe s'est fait chair</i> »	236
1) Le Verbe revêt la nature humaine	236
2) Le libre choix de l'Homme-Dieu	237
L'INCARNATION DU FILS DE DIEU contemplation des personnes (pour une répétition)	239
1. <i>La très sainte Trinité</i>	240
1) Dans une action commune <i>ad extra</i>	240
2) Chacune des Personnes en particulier	240
2. <i>L'Ancien Testament</i>	241
3. <i>L'archange Gabriel</i>	242
4. <i>La très sainte Vierge Marie</i>	243
1) Plénitude de la grâce	244
2) Dignité de Marie	245
L'ESSENCE DE L'INCARNATION	247
1. <i>Nature de l'Incarnation</i>	247
2. <i>Manière dont l'Incarnation s'est faite</i>	249
3. <i>Effets de l'Incarnation</i>	250

LA VISITATION	252
1. <i>Occasion du voyage de Marie</i>	253
2. <i>La maison d'Hébron</i>	254
3. <i>Résultats du Mystère</i>	255
1) « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru »	255
a) Glorification de la Mère de Dieu	255
2) « Mon âme glorifie le Seigneur »	255
b) Glorification de Dieu	255
LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR	257
1. « <i>Voici que je viens</i> » (partie d'importance de la Nativité)	258
2. <i>Le divin Enfant</i> (mode et circonstances de la Nativité)	259
1) L'extérieur	259
a) Comme il a été prédit	259
b) Comme un Enfant aimable	259
c) Comme un Enfant pauvre, abandonné	260
d) Et cependant, il apparaît glorieux	260
2. <i>L'intérieur</i>	261
3. <i>Et pourquoi cela?</i> (raisons de ce mode de Nativité)	261
1) Voici que je suis un homme semblable à vous	262
2) Me voici, je suis votre Rédempteur	262
3) Me voici, je suis votre Dieu	263
LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR (nous accompagnons Marie et Joseph) — Répétition	264
1. <i>Le départ</i>	264
2. <i>En route</i>	264
3. <i>Arrivée à Bethléem</i>	265
4. <i>Nativité du Seigneur</i>	265
LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR : <i>application des sens</i> (lecture préparatoire)	266
1. <i>Le voyage à Bethléem</i>	266
2. <i>L'arrivée à Bethléem</i>	267
3. <i>La Nativité du Seigneur</i>	269
LES BERGERS	271
1. <i>Les Bergers dans les champs</i>	272
2. <i>L'apparition de l'ange</i> (de quelle manière est faite la révélation)	272
a) Le messager céleste	273
b) Son message	273
c) Son escorte	273
3. <i>Les Bergers à la Crèche</i>	274
LES BERGERS : <i>répétition</i>	274
<i>Pourquoi cette révélation est faite de cette manière</i>	274

1. <i>A cause de Dieu</i>	274
2. <i>A cause de Jésus</i>	275
3. <i>A cause de nous</i>	275
LA VOCATION DES BERGERS (répétition)	276
1. <i>Vocation des Bergers</i>	276
2. <i>Leur préparation</i>	276
3. <i>Leur reconnaissance en paroles et en actes</i>	277
LE MYSTÈRE DES BERGERS : <i>application des sens</i> (lecture préparatoire)	277
LA CIRCONCISION	280
1. <i>Signification de la circoncision</i>	280
2. <i>Pourquoi le Sauveur a voulu se soumettre à la circoncision</i>	281
1) <i>Aimer le Sauveur</i>	283
2) <i>Générosité</i>	283
3) <i>Honorer le Nom de Jésus</i>	283
LA PRÉSENTATION DANS LE TEMPLE	284
1. <i>Le Sauveur est porté au Temple</i>	285
2. <i>Le Sauveur se révèle dans le Temple</i>	285
3. <i>Le Sauveur est présenté à Dieu</i>	287
LA PRÉSENTATION : <i>contemplation des personnes</i> (répétition)	289
1. <i>Marie</i>	289
2. <i>Simon et Anne</i>	290
LA PRÉSENTATION : <i>application des sens</i> (lecture préparatoire)	292
1. <i>Départ de Bethléem et en route vers Jérusalem</i>	292
2. <i>Entrée dans le Temple et révélation de Siméon</i>	294
3. <i>L'offrande de la purification et rachat de l'Enfant</i> ..	297
LES ROIS MAGES	298
1. <i>La vocation des Rois Mages</i> (côté extérieur du Mystère)	299
1) <i>Leur vocation</i>	299
2) <i>Leur docilité à suivre l'étoile</i>	300
3) <i>Leur récompense</i>	301
2. <i>La manifestation de la Royauté du Christ</i> (signification du Mystère)	301
3. <i>Conclusions</i> (en particulier pour servir de matière dans les colloques soit pendant la contemplation soit en la terminant)	303
LES ROIS MAGES : <i>exhortation à l'esprit de sacrifice</i> (répétition)	304

LES ROIS MAGES : <i>application des sens</i> (lecture pré- paratoire)	306
1. <i>Apparition de l'étoile</i>	306
2. <i>Le voyage</i>	308
3. <i>A Jérusalem</i>	309
4. <i>A Bethléem</i>	310
HÉRODE ET LES SAINTS INNOCENTS	313
1. <i>Hérode</i>	313
1) Les passions sont de mauvaises conseillères ..	313
2) Les passions peuvent être d'un utile secours ..	314
2. <i>Les Saints Innocents</i>	314
1) Que seraient devenus ces enfants?	315
3) Que sont-ils devenus?	315
3) Comment sont-ils parvenus à ce bonheur?	315
3. <i>Le Sauveur</i>	316
LA FUITE EN EGYPTÉ	317
1. <i>Occasion de la fuite</i>	317
1) La cruauté d'Hérode	317
2) L'ordre de Dieu	318
2. <i>L'ordre de fuir et son exécution</i>	319
3. <i>Sens et importance de ce Mystère</i>	320
LA SAINTE FAMILLE EN EGYPTÉ	321
1. <i>Le séjour en Egypte</i>	321
1) Souffrance de l'exil	322
2) Confiance en Dieu	322
2. <i>Le retour</i>	323
1) Le message de l'ange	323
2) Le voyage du retour	323
3. <i>Applications pratiques</i>	324
LA FUITE EN EGYPTÉ (<i>application des sens</i>)	324
1. <i>La fuite en Egypte</i>	324
2. <i>Le séjour en Egypte</i>	327
3. <i>Le retour en Galilée</i>	331

- - IMPRIMÉ - -
SUR LES PRESSES
DE MARC TEXIER
- A POITIERS -

060.32

5636

M561

Meschler, Maurice

AUTHOR

V.2

Le Livre des Exercices de

TITLE

St. Ignace de Loyola

DATE
LOANED
1964

BORROWER'S NAME

DATE
RETURNED

5636

